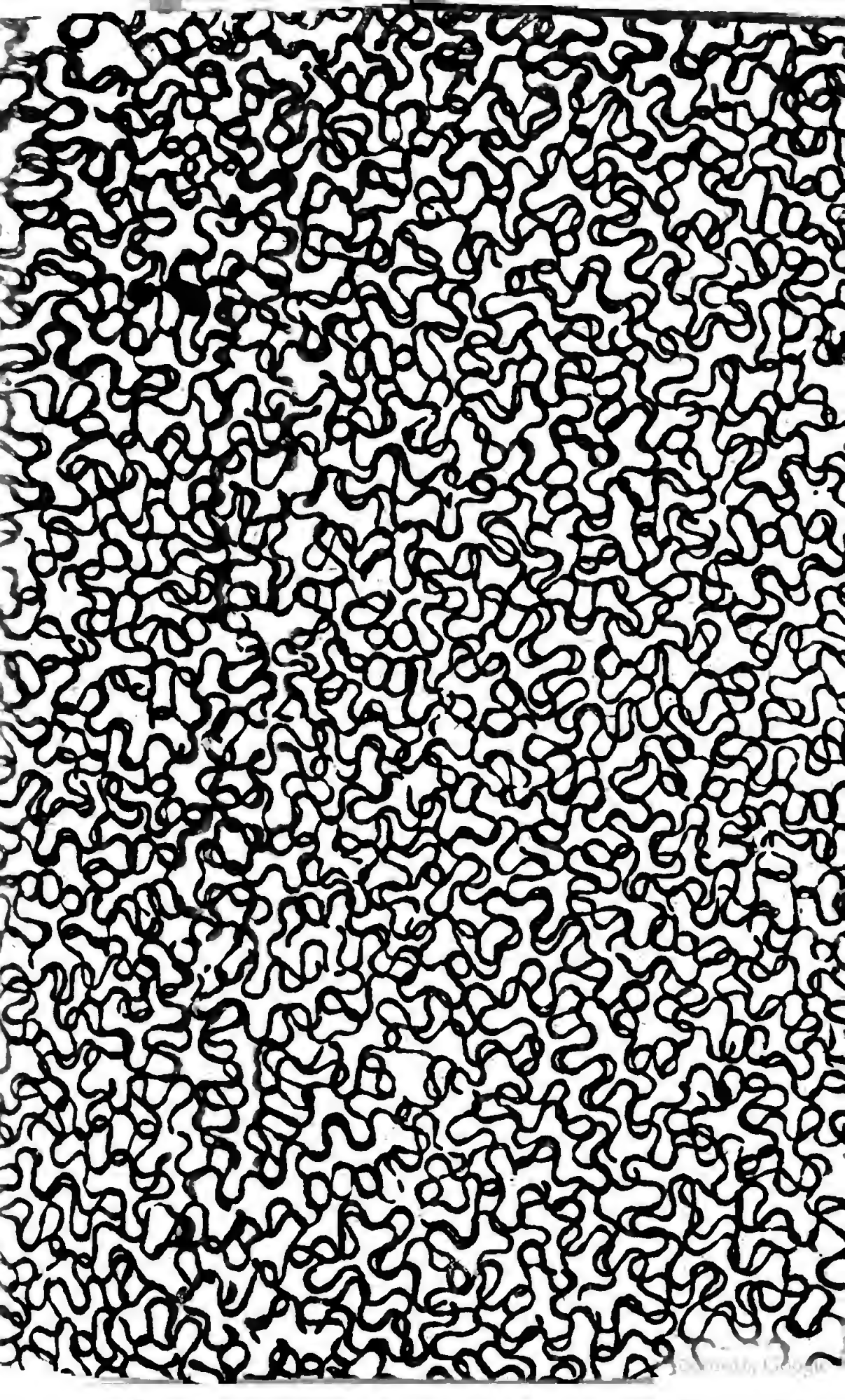
igitized Google

1907.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1463
Sala Grande
Scansia 23 Palchetto 2
N.° d'ord. 24



35. 1. 38

Pal. XXIII. 35

581498 SBK

RELATION

ABRÉGÉE

DU VOYAGE

DE

LA PÉROUSE,

PENDANT

LES ANNÉES 1785, 1786, 1787 ET 1788;

Pour faire suite à l'*Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, par Laharpe;

AVEC PORTRAIT, FIGURES ET CARTE.

A LEIPSICK,

1799.

AVERTISSEMENT.

Toutes les pièces provenant du voyage de l'infortuné la Pérouse ont été publiées en quatre volumes, auxquels est joint un bel atlas : cet ouvrage considérable est d'un prix au-dessus des facultés du grand nombre des lecteurs. Il renferme d'ailleurs beaucoup de choses entièrement inutiles, et un plus grand nombre d'autres qui n'intéressent que les seuls savans de profession. Tout le monde cependant veut savoir quels ont été les travaux, les découvertes de la Pérouse et de ses compagnons. La curiosité générale est puissamment excitée au seul nom de cet homme célèbre. Quel François surtout peut rester indifférent sur une entreprise qui honore autant sa nation ? C'est pour satisfaire à cet intérêt universel, pour mettre l'histoire de la Pérouse le plus à la portée du public, que nous avons entrepris de la dégager des inutilités qui l'accompagnent, aussi bien que des discussions nautiques et géographiques, des calculs, des rai-

sonnemens qui n'appartiennent qu'aux gens de l'art, pour offrir seulement la partie historique et descriptive du voyage, celle qui peut également intéresser tous les lecteurs. C'est à un travail pareil que se sont livrés l'abbé de Laporte, dans le *Voyageur françois*, l'abbé Prévost et Laharpe dans leur *histoire générale des voyages*, et le citoyen Bérenger qui a fait un recueil des voyages autour du monde, auxquels celui-ci peut servir de suite.

Le premier volume du grand ouvrage renferme un *Mémoire du roi pour servir d'instruction particulière au sieur de la Pérouse, capitaine de vaisseau, commandant les frégates* la Boussole *et* l'Astrolabe.—Des *Notes géographiques et historiques, pour être jointes au mémoire*, par l'ex-ministre de la marine, Fleurieu.—Un *Mémoire de l'académie des sciences, pour servir aux savans embarqués sous les ordres de M. de la Pérouse.—Questions proposées par la société de médecine aux savans qui accompagnent M. de la Pérouse.—Mémoire pour diriger le jardinier dans les travaux de nos*

voyage autour du monde ; par M. Thouin, *premier jardinier du jardin des plantes*. Avec quelque soin et quelqu'érudition que soient dressées toutes ces pièces, elles n'offrent rien de satisfaisant à l'esprit, qui est bien plus curieux d'apprendre ce qu'a vu, ce qu'a découvert la Pérouse, que ce qu'on lui avoit indiqué de voir et de rechercher ; d'autant plus que les circonstances ne lui ont presque jamais permis de se conformer exactement à ses instructions, et qu'on cherche en vain dans son journal la réponse à quantité de ces *questions*, faites oisivement dans le cabinet, tandis qu'on y trouve la solution de plusieurs qui n'avoient point été prévues.

Viennent ensuite un *Etat de marchandises et effets embarqués sur les bâtimens, tant pour donner en présens, que pour faire des échanges*. Ce sont toutes sortes d'outils de fer et d'acier, des miroirs et autres petits meubles, des grains de verre, des étoffes, des bijoux, des médailles d'argent et de cuivre avec des inscriptions relatives au voyage, etc. le tout montant à 58,365 l.

Les médailles, dont quelques-unes étoient garnies d'une chaîne du même métal, sont d'un côté à l'effigie du roi, avec la légende ordinaire ; le revers porte cette inscription, entourée de deux branches d'oliviers nouées par un ruban :

LES FRÉGATES DU ROI DE FRANCE
LA BOUSSOLE ET L'ASTROLABE,
COMMANDÉES
PAR MM. DE LA PÉROUSE ET DE LANGLE,
PARTIES DU PORT DE BREST
EN JUIN 1785.

État sommaire des instrumens d'astronomie, de navigation, de physique, de chymie, et autres, pour l'usage des savans et artistes employés dans le voyage de découvertes. Parmi ce bel assortiment, on remarque avec intérêt deux *boussoles d'inclinaison*, prêtées par le *bureau des longitudes* d'Angleterre, les mêmes qui ont servi au capitaine Cook dans son dernier voyage. Il y avoit aussi sept aérostats, dont un fort grand en toile.

État des livres de voyages, d'astro-

nomie, de navigation, de physique, d'histoire naturelle, etc. embarqués sur les deux frégates.

État général et nominatif des officiers, savans, artistes et marins embarqués sur les deux frégates. (Cette pièce importante sera conservée ici, et placée à la tête de la relation).

Relation d'un voyage de la frégate la Princesse, *de Manille à Saint-Blaise;* par F. M. Maurelle. *Et extrait de la relation d'un voyage de* F. A. Maurelle *sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale.*

Ces deux pièces n'ont nul autre rapport avec le voyage de la Pérouse, si ce n'est qu'il a envoyé en France le manuscrit espagnol du premier. Malgré le titre d'*intéressant*, que Maurelle donne lui-même à son voyage, nous pouvons assurer nos lecteurs qu'ils perdent très-peu à ne pas trouver ici ce hors-d'œuvre.

Le second et troisième volumes renferment proprement le journal du navigateur: le troisième est terminé par une *table* volumineuse des *latitudes, longitudes, déclinaisons*, etc. pendant la route. Cette table ne peut être utile

qu'aux géographes de profession. Le lecteur ne nous saura pas mauvais gré d'avoir supprimé ces 150 pages de chiffres. Le journal lui-même est entremêlé de beaucoup de discussions et d'observations qu'il convenoit également de retrancher ; et qui n'étant bonnes que pour des marins, fatiguent et rebutent les autres lecteurs. En revanche, nous avons fait rentrer dans le texte, aux lieux qui leur convenoient, les fragmens des mémoires particuliers et des lettres qui composent en entier le quatrième volume, quand nous les avons jugés de quelqu'intérêt. C'est à-peu-près à cela que se borne notre travail, et l'on retrouvera ici fidellement tout l'historique de la Pérouse, tel à-peu-près que l'a donné le savant et modeste rédacteur *Millet-Mureau*.

Cependant nous avons à reprocher à ce dernier d'avoir, dans sa préface, imputé un peu légèrement aux savans de l'expédition un excès d'amour-propre qui, selon lui, les a empêchés de se dessaisir, à toutes les occasions qui s'en sont présentées, de leurs mémoires, plans, dessins, etc., ce qui est

cause que nous en avons perdu une grande partie. En hasardant une telle inculpation, Millet-Mureau avoit donc oublié l'article exprès, de l'*instruction du roi* (page 44), qui pourtant venoit de lui passer sous les yeux, et où il étoit ordonné à tous les savans et artistes *de garder soigneusement leurs papiers jusqu'au retour, qu'alors, seulement, à la vue des côtes, ils seroient tenus d'en remettre la totalité entre les mains du commandant de l'expédition.* Ils remplissoient donc leur devoir, en gardant leur collection intacte, et on auroit pu les accuser d'amour-propre, et du désir d'une jouissance prématurée, s'ils eussent agi autrement. Lalande, écrivant pendant ce voyage son *histoire de l'astronomie*, rendoit compte des lettres que son élève Dagelet lui écrivoit, *mais*, ajoutoit-il, *il ne m'envoie point d'observations ; M. de la Pérouse l'exige ainsi.* Voilà qui met nos savans à l'abri de ce soupçon d'une petite vanité si fort au-dessous d'eux. Nous avons cru de notre devoir de les justifier ici, et nous invitons le lecteur à recourir au n.° 226 du *journal de Paris*, 16 floréal an

VI, page 939, où Mongès a publié la défense de son frère sur ce point.

L'Atlas, composé de 69 tant cartes que planches, contribue sur-tout à rendre excessif le prix de l'ouvrage, et l'on peut aussi l'accuser de renfermer quelques superfluités. Nous croyons que la carte générale du voyage, et quelques-uns des dessins les plus importans suffiront à notre journal; d'autant plus que, comme on est bien loin d'avoir recouvré tout ce qui concerne le voyage de la Pérouse, les choses sont tellement tronquées, qu'on trouve souvent dans l'atlas des planches qui n'ont point leur explication dans l'ouvrage, et qu'on trouve dans celui-ci des détails importans dont on promet les dessins, qui ne se trouvent point dans l'atlas.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Quand à l'idée d'une grande entreprise conçue pour l'avantage de l'humanité, pour l'intérêt de la navigation et du commerce, pour l'avancement des sciences, pour l'honneur d'une nation ; quand à l'image allarmante des périls et des travaux, partage des hommes audacieux qui osent embrasser dans la ligne de leur course le globe entier que nous habitons ; quand, dis-je, à de si grands objets il vient se mêler une de ces pensées mélancoliques et profondes qui rappellent à l'homme et sa foiblesse impuissante et le néant de sa grandeur, on est sûr d'intéresser non-seulement le philosophe et le savant de profession, mais les hommes de toutes les classes, tous ceux qui portent un cœur sensible à l'infortune de leurs semblables.

La Pérouse, chargé d'exécuter l'entreprise ; Louis seize, qui l'avoit conçue et ordonnée, tous les deux ne sont plus.

Le dernier voyage de Cook n'étoit encore connu que par la fin tragique de l'illustre chef de cette expédition, lorsque la France, profitant des loisirs que lui laissoit la paix qu'elle venoit de conclure, crut devoir à son rang parmi les premières puissances mari-

times, et plus encore à son zèle et à ses moyens pour l'avancement des sciences, d'ordonner un voyage de découvertes pour concourir à l'achèvement de la reconnoissance du globe que nous habitons depuis si long-temps. Il falloit un chef habile pour commander l'expédition ; la Pérouse fut choisi. Ses travaux et ses succès constans dans la marine militaire l'avoient aguerri contre toute espèce de dangers, et le rendoient plus propre que personne à suivre la carrière pénible et périlleuse d'une longue navigation sur des mers inconnues, et au milieu des contrées habitées par des peuples barbares. Je dois à ce sujet au lecteur quelques détails sur la vie de cet illustre infortuné.

Jean-François Galaup de la Pérouse, chef d'escadre, naquit à Albi en 1741. Entré dès ses jeunes ans dans l'école de la marine, ses premiers regards se tournèrent vers les navigateurs célèbres qui avoient illustré leur patrie, et il prit dès-lors la résolution de marcher sur leurs traces ; mais, ne pouvant avancer qu'à pas lents dans cette route difficile, il se prépara, en se nourrissant d'avance de leurs travaux, à les égaler un jour. Il joignit de bonne heure l'expérience à la théorie : il avoit déjà fait dix-huit campagnes quand le commandement de la dernière expédition lui fut confié. Garde de la marine le 19 novembre 1756, il fit d'abord cinq campagnes de guerre : les quatres premières sur le Cé-

lèbre, la Pomone, le Zéphyr et le Cerf; et la cinquième sur le Formidable, commandé par Saint-André du Verger. Ce vaisseau faisoit partie de l'escadre aux ordres du maréchal de Conflans, lorsqu'elle fut jointe, à la hauteur de Belle-Isle, par l'escadre angloise. Les vaisseaux de l'arrière-garde, le Magnifique, le Héros et le Formidable, furent attaqués et environnés par huit ou dix vaisseaux ennemis. Le combat s'engagea et devint général; il fut si terrible, que huit vaisseaux anglois ou françois coulèrent bas pendant l'action, ou furent se perdre et se brûler sur les côtes de France. Le seul vaisseau le Formidable, plus maltraité que les autres, fut pris après la plus vigoureuse défense. La Pérouse se conduisit avec une grande bravoure dans ce combat, où il fut grièvement blessé.

Rendu à sa patrie, il fit dans le même grade, sur le vaisseau le Robuste, trois nouvelles campagnes : il s'y distingua dans plusieurs circonstances; et son mérite naissant commença à fixer les regards de ses chefs.

Le 1.er octobre 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. Un homme moins actif eût profité des douceurs de la paix; mais sa passion pour son état ne lui permettoit pas de prendre du repos. Il suffit, pour juger de sa constante activité, de parcourir le simple tableau de son existence militaire depuis cette époque jusqu'en 1777. Il étoit,

En 1765, sur la flûte l'Adour ;
1766, sur la flûte le Gave ;
1767, commandant la flûte l'Adour ;
1768, commandant la Dorothée ;
1769, commandant le Bugalet ;
1771, sur la Belle-Poule ;
1772, *ibid.*
En 1773, 1774, 1775, 1776, 1777, Commandant la flûte la Seine et les Deux-Amis sur la côte de Malabar ; lieutenant, depuis le 4 avril 1777.

L'année 1778 vit rallumer la guerre entre la France et l'Angleterre ; les hostilités commencèrent, le 17 juin, par le combat de la Belle-Poule.

En 1779, la Pérouse commandoit l'Amazone, qui faisoit partie de l'escadre aux ordres du vice-amiral d'Estaing. Voulant protéger la descente des troupes à la Grenade, il y mouilla à portée de pistolet d'une batterie ennemie. Lors du combat de cette escadre contre celle de l'amiral Byron, il fut chargé de porter les ordres du général dans toute la ligne. Enfin il prit, sur la côte de la nouvelle Angleterre, la frégate l'Ariel, et contribua à la prise de l'Expériment.

Nommé capitaine le 4 avril 1780, il commandoit la frégate l'Astrée, lorsque se trouvant en croisière avec l'Hermione, commandée par le capitaine la Touche, il livra, le 21 juillet, un combat très-opiniâtre à six bâtimens de guerre anglois, à six lieues du

cap nord de l'île Royale. Cinq de ces bâtimens, l'Allégeance de vingt-quatre canons, le Vernon de même force, le Charlestown de vingt-huit, le Jack de quatorze, et le Vautour de vingt, formèrent une ligne pour l'attendre ; le sixième, le Thompson de dix-huit, resta hors de la portée du canon. Les deux frégates coururent ensemble sur l'ennemi, toutes voiles dehors. Il étoit sept heures du soir lorsqu'elles tirèrent le premier coup de canon. Elles prolongèrent la ligne angloise sous le vent, pour lui ôter tout espoir de fuir. Le Thompson restoit constamment au vent. Les deux frégates manœuvrèrent avec tant d'habilité, que le désordre se mit bientôt dans l'escadrille angloise : au bout d'une demi-heure, le Charlestown, frégate commandante, et le Jack, furent obligés de se rendre ; les trois autres bâtimens auroient éprouvé le même sort, si la nuit ne les eût dérobés à la poursuite des deux frégates.

L'année suivante, le gouvernement françois forma le projet de prendre et de détruire les établissemens des Anglois dans la baie d'Hudson. La Pérouse parut propre à remplir cette mission pénible dans des mers difficiles ; il reçut ordre de partir du cap François, le 31 mai 1782. Il commandoit le Sceptre de soixante-quatorze canons, et il étoit suivi des frégates l'Astrée et l'Engageante, de trente-six canons chacune, commandées par les capitaines de Langle et la Jaille ; il avoit à bord de ces bâtimens deux

cent cinquante hommes d'infanterie, quarante hommes d'artillerie, quatre canons de campagne, deux mortiers et trois cents bombes.

Le 17 juillet, il eut connoissance de l'île de la Résolution ; mais à peine eut-il fait vingt-cinq lieues dans le détroit d'Hudson, que ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, où ils furent considérablement endommagés.

Le 30, après avoir constamment lutté contre des obstacles de toute espèce, il vit le cap Walsingham, situé à la partie la plus occidentale du détroit. Pour arriver promptement au fort du Prince de Wales, qu'il se proposoit d'attaquer d'abord, il n'avoit pas un instant à perdre, la rigueur de la saison obligeant tous les vaisseaux d'abandonner cette mer dans les premiers jours de septembre : mais dès qu'il fut entré dans la baie d'Hudson, les brumes l'enveloppèrent ; et le 3 août, à la première éclaircie ; il se vit environné de glaces à perte de vue ; ce qui le força de mettre à la cape. Cependant il triompha de ces obstacles ; et, le 8 au soir, ayant découvert le pavillon du fort du Prince de Wales, les bâtimens françois s'en approchèrent en sondant jusqu'à une lieue et demie, et mouillèrent par dix-huit brasses, fond de vase. Un officier envoyé pour reconnoître les approches du fort rapporta que les bâtimens pouvoient s'embosser à très-peu de distance. La Pérouse, ne doutant pas que

le Sceptre seul ne pût facilement réduire les ennemis s'ils résistoient, fit ses préparatifs pour effectuer une descente pendant la nuit. Quoique contrariées par la marée et l'obscurité, les chaloupes abordèrent sans obstacle à trois quarts de lieue du fort. La Pérouse, ne voyant aucune disposition défensive, quoique le fort parût en état de faire une vigoureuse résistance, fit sommer l'ennemi : les portes furent ouvertes ; le gouverneur et la garnison se rendirent à discrétion.

Cette partie de ses ordres exécutée, il mit, le 11 août, à la voile, pour se rendre au fort d'York : il éprouva, pour y parvenir, des difficultés plus grandes encore que celles qu'il avoit rencontrées précédemment ; il naviguoit par six ou sept brasses, sur une côte parsemée d'écueils. Après avoir couru les plus grands risques, le Sceptre et les deux frégates découvrirent l'entrée de la rivière de Nelson, et mouillèrent, le 20 août, à environ cinq lieues de terre.

La Pérouse avoit pris trois bateaux pontés au fort du Prince de Wales ; il les envoya, avec le canot du Sceptre, prendre connoissance de la rivière des Hayes, près de laquelle est le fort d'York.

Le 21 août, les troupes s'embarquèrent dans les chaloupes ; et la Pérouse, n'ayant rien à craindre par mer des ennemis, crut devoir présider au débarquement.

L'île des Hayes, où est le fort d'York, est

située à l'embouchure d'une grande rivière qu'elle divise en deux branches ; celle qui passe devant le fort s'appelle la rivière des Hayes, et l'autre la rivière Nelson. Le commandant françois savoit que tous les moyens de défense étoient établis sur la première ; il y avoit, de plus, un vaisseau de la compagnie d'Hudson, portant vingt-cinq canons de neuf, mouillé à son embouchure. Il se décida à pénétrer par la rivière Nelson, quoique ses troupes eussent à faire de ce côté une marche d'environ quatre lieues ; mais il y gagnoit l'avantage de rendre inutiles les batteries placées sur la rivière des Hayes.

On arriva, le 21 au soir, à l'embouchure de la rivière Nelson, avec deux cent cinquante hommes de troupes, les mortiers, les canons, et des vivres pour huit jours, afin de ne pas avoir besoin de recourir aux vaisseaux, avec lesquels il étoit très-difficile de communiquer. La Pérouse donna ordre aux chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée de la rivière, et il s'avança dans son canot avec son second de Langle, le commandant des troupes de débarquement Rostaing, et le capitaine du génie Monneron, pour sonder la rivière et en visiter les bords, où il craignoit que les ennemis n'eussent préparé quelques moyens de défense.

Cette opération prouva que la rive étoit inabordable ; les plus petits canots ne pouvoient approcher qu'à environ cent toises, et le fond qui restoit à parcourir étoit de vase

molle. Il jugea donc à propos d'attendre le jour et de rester à l'ancre : mais la marée perdant beaucoup plus qu'on ne l'avoit présumé, les chaloupes restèrent à sec à trois heures du matin.

Irritées par cet obstacle, bien loin d'en être découragées, toutes les troupes débarquèrent ; et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'à mi-jambe, elles arrivèrent enfin sur un pré, où elles se rangèrent en bataille : de là elles marchèrent vers un bois, où l'on comptoit trouver un sentier sec qui conduiroit au fort. On n'en découvrit aucun, et toute la journée fut employée à la recherche de chemins qui n'existoient point.

La Pérouse ordonna au capitaine du génie Monneron d'en tracer un à la boussole au milieu du bois. Ce travail extrêmement pénible exécuté, servit à faire connoître qu'il y avoit deux lieues de marais à traverser, pendant lesquelles on enfonceroit souvent dans la vase jusqu'aux genoux. Un coup de vent qui survint dans la nuit, força la Pérouse inquiet à rejoindre ses bâtimens. Il se rendit sur le rivage ; mais, la tempête continuant, il ne put s'embarquer. Il profita d'un intervalle, et parvint le lendemain à son bord, une heure avant un second coup de vent. Un officier, parti en même temps que lui, fit naufrage : il eut, ainsi que les gens de son équipage, le bonheur de gagner la terre ; mais ils ne purent revenir à bord qu'au

bout de trois jours, nus et mourant de faim. L'Engageante et l'Astrée perdirent deux ancres chacune, dans ce second coup de vent.

Cependant les troupes arrivèrent devant le fort le 24 au matin, après une marche des plus pénibles, et il fut rendu à la première sommation. La Pérouse fit détruire le fort, et donna l'ordre aux troupes de se rembarquer sur-le-champ.

Cet ordre fut contrarié par un nouveau coup de vent, qui fit courir les plus grands dangers à l'Engageante ; sa troisième ancre cassa, ainsi que la barre du gouvernail, et sa chaloupe fut emportée. Le Sceptre perdit aussi la sienne, son canot et une ancre.

Enfin le beau temps revint, et les troupes se rembarquèrent. La Pérouse ayant à bord les gouverneurs des forts du Prince de Wales et d'York, mit à la voile pour s'éloigner de ces parages, livrés aux glaces et aux tempêtes, où des succès militaires obtenus sans éprouver la moindre résistance avoient été précédés de tant de peines, de périls et de fatigues.

Si la Pérouse, comme militaire, fut obligé, pour se conformer à des ordres rigoureux, de détruire les possessions de nos ennemis, il n'oublia pas en même temps les égards qu'on doit au malheur. Ayant su qu'à son approche, des Anglois avoient fui dans les bois, et que son départ, vu la destruction des établissemens, les exposoit à mourir de faim, et à tomber sans défense entre les mains

des sauvages, il eut l'humanité de leur laisser des vivres et des armes.

Est-il à ce sujet un éloge plus flatteur que cet aveu sincère d'un marin anglois, dans sa relation d'un voyage à Botany-Bay? « On doit » se rappeler avec reconnoissance, en An» gleterre sur-tout, cet homme humain et » généreux, pour la conduite qu'il a tenue » lorsque l'ordre fut donné de détruire notre » établissement de la baie d'Hudson, dans » le cours de la dernière guerre ».

Ici l'estimable rédacteur Millet-Mureau, de qui j'ai emprunté tout ce récit, reproche, je ne sais pourquoi, à l'un de ces gouverneurs anglois, M Hearn, d'avoir manqué à sa parole en ne publiant pas la relation manuscrite d'un voyage par terre dans le nord-ouest de l'Amérique, que la Pérouse ne lui avoit laissé que sous la condition expresse de la faire imprimer à son retour en Angleterre. Millet-Mureau a-t-il pu ignorer que cette relation avoit déjà été insérée en grande partie dans l'introduction que le savant évêque de Salisbury a mise à la tête du dernier voyage de Cook, et qu'enfin le journal du voyage de M. Hearn a été publié en entier à Londres, en 1795?

L'époque du rétablissement de la paix avec l'Angleterre en 1783 termina cette campagne. L'infatigable la Pérouse ne jouit pas d'un long repos; une plus importante campagne l'attendoit: hélas! ce devoit être la dernière. Il étoit destiné à commander l'expédition

projettée autour du monde en 1785, dont les préparatifs se faisoient à Brest.

Je ne me conformerai point à l'usage, en indiquant d'avance la route que notre navigateur a parcourue dans les deux hémisphères, les côtes et les îles qu'il a explorées ou reconnues dans le grand Océan, les découvertes qu'il a faites dans les mers d'Asie, et les services importans qu'il a rendus à la géographie : je fais ce sacrifice au lecteur, dont la curiosité veut être plutôt excitée que prévenue, et qui aimera mieux sans doute suivre dans sa course le voyageur lui-même.

Jusqu'ici je n'ai considéré dans la Pérouse que le militaire et le navigateur : mais il mérite également d'être connu par ses qualités personnelles ; car il n'étoit pas moins propre à se concilier les hommes de tous les pays, ou à s'en faire respecter, qu'à prévoir et à vaincre les obstacles qu'il est donné à la sagesse humaine de surmonter.

Réunissant à la vivacité des habitans des pays méridionaux un esprit agréable et un caractère égal, sa douceur et son aimable gaieté le firent toujours rechercher avec empressement : d'un autre côté, mûri par une longue expérience, il joignoit à une prudence rare cette fermeté de caractère qui est le partage d'une ame forte, et qui, augmentée par le genre de vie pénible des marins, le rendoit capable de tenter et de conduire avec succès les plus grandes entreprises.

D'après la réunion de ces diverses qualités,

le lecteur, témoin de sa patience rigoureuse dans les travaux commandés par les circonstances, des conseils sévères que sa prévoyance lui dictoit, des mesures de précaution qu'il prenoit avec les peuples, sera peu étonné de la conduite bienfaisante et modérée autant que circonspecte de la Pérouse à leur égard, de la confiance, quelquefois même de la déférence qu'il témoignoit à ses officiers, et de ses soins paternels envers ses équipages : rien de ce qui pouvoit les intéresser, soit en prévenant leurs peines, soit en procurant leur bien-être, n'échappoit à sa surveillance, à ses sollicitudes. Ne voulant pas faire d'une entreprise scientifique une spéculation mercantile, et laissant tout entier le bénéfice des objets de traite au profit des seuls matelots de l'équipage, il se réservoit pour lui la satisfaction d'avoir été utile à sa patrie et aux sciences. Secondé parfaitement dans ses soins pour le maintien de leur santé, aucun navigateur n'a fait une campagne aussi longue, n'a parcouru un développement de route si étendu, en changeant sans cesse de climat, avec des équipages aussi sains, puisqu'à leur arrivée à la nouvelle Hollande, après trente mois de campagne et plus de seize mille lieues de route, ils étoient aussi bien portans qu'à leur départ de Brest.

Maître de lui-même, ne se laissant jamais aller aux premières impressions ; il fut à portée de pratiquer, sur-tout dans cette campagne,

les préceptes d'une saine philosophie, amie de l'humanité. Si j'étois plus jaloux de faire son éloge, nécessairement isolé et incomplet, que de laisser au lecteur le plaisir de l'apprécier par les faits entourés de toutes leurs circonstances, et de le juger par l'ensemble de ses écrits, je citerois une foule de passages de son journal, dont le caractère et le tour, que j'ai précieusement conservés, peignent fidèlement l'homme: je le montrerois sur-tout s'attachant à suivre cet article de ses instructions, gravé dans son cœur, qui lui ordonnoit d'éviter de répandre une seule goutte de sang; l'ayant suivi constamment dans un aussi long voyage, avec un succès dû à ses principes; et, lorsqu'attaqué par une horde barbare de sauvages, il eut perdu son second, un naturaliste et dix hommes des deux équipages, malgré les moyens puissans de vengeance qu'il avoit entre les mains, et tant de motifs excusables pour en user, contenant la fureur des équipages, et craignant de frapper une seule victime innocente parmi des milliers de coupables.

Équitable et modeste autant qu'éclairé, on verra avec quel respect il parloit de l'immortel Cook, et comme il cherchoit à rendre justice aux grands hommes qui avoient parcouru la même carrière.

Également juste envers tous, la Pérouse, dans son journal et sa correspondance, dispense avec équité les éloges auxquels ont

droit ses coopérateurs. Il cite aussi les étrangers qui, dans les différentes parties du monde, l'ont bien accueilli et lui ont procuré des secours. Si le gouvernement, comme il n'est pas permis d'en douter, veut remplir les intentions de la Pérouse, il doit à ces derniers une marque de la reconnoissance publique.

Justement apprécié par les marins anglois qui avoient eu occasion de le connoître, ils lui ont donné un témoignage d'estime non équivoque dans leurs écrits.

Tous ceux qui l'ont fréquenté en ont fait de justes éloges, qu'il seroit trop long de rapporter.

Mais parler de ses vertus, de ses talens, c'est rappeler ses malheurs, c'est réveiller nos regrets : l'idée des uns est désormais liée inséparablement au souvenir des autres ; et ils fondent à jamais un monument de douleur et de reconnoissance dans le cœur de tous les amis des sciences et de l'humanité. Si j'éprouve quelque douceur à la suite du travail pénible qu'a exigé cet ouvrage, et après les soins et les peines qu'il m'a coûtés jusqu'à sa publication, c'est sans doute dans cet instant où il m'est permis d'être l'organe de la France, en payant à sa mémoire un tribut de la reconnoissance nationale.

Il seroit à désirer que toutes les nations adoptassent un premier méridien commun. Celui de Ténériffe, qui laisse toutes les terres européennes en dedans à son est, seroit peut-

être le plus convenable, et une pyramide élevée aux frais des divers gouvernemens en fixeroit la détermination; en attendant, chaque nation prend pour premier méridien celui de sa capitale; et dans cet ouvrage les longitudes sont comptées de celui de Paris, orient et occident jusqu'à 180 degrés.

La Pérouse avoit recommandé qu'au cas où son journal seroit imprimé avant son retour, on n'en confiât pas la rédaction à un homme de lettres; c'est donc en se récusant sous ce titre, que Millet-Mureau en a accepté la charge; il a eu la modestie de publier que l'ouvrage eût valu beaucoup mieux, si l'ex-ministre Fleurieu l'eût entrepris; mais personne n'eût pu y mettre plus de soins et de désintéressement.

La Pérouse a trouvé à *Botany-Bay* une flotte angloise, et c'est l'anglois Cook qui lui a imposé ce nom. Des lecteurs françois ne seront cependant peut-être pas fâchés d'apprendre ici un fait trop peu connu. Il existe au *Musée britannique* à Londres une vieille carte sur parchemin, écrite en françois, et portant au bas les armes du dauphin de France, auquel apparemment elle fut dédiée; on y voit la Nouvelle-Hollande, et sur sa côte orientale, à l'emplacement même de la baie botanique de Cook, on en voit une qui porte le nom de *Baie des Herbages*. Les plantes qui y surnagent en abondance auront fait naître deux fois l'idée d'un nom semblable. La carte dont nous parlons est sans date,

comme sans nom d'auteur ; mais il est incontestable que c'est un François qui l'a dressée ; autant qu'on en peut juger par le caractère d'écriture et par l'exactitude géographique, elle doit être du milieu du seizième siècle. Ce morceau faisoit partie de la collection de M. Cotton, qui la légua, en mourant, au musée britannique ; on ignore si elle étoit accompagnée de quelque note, mais le géographe Dalrimple, piqué de cette singularité, en a fait graver une copie, qui est fort rare.

Voici enfin une liste chronologique assez complète des principaux voyageurs qui ont précédé la Pérouse dans la mer du Sud :

	Années.
Magellan, Portugais, au service d'Espagne..	1519.
Garcia de Loaes ou Loaysa, Portugais, *idem*.	1525.
Alphonse de Salazar, Espagnol.....	1525.
Alvar Savaédra, Espagnol.....	1526.
Ferdinand Grijalva et Alvaredo, Espagnols..	1537.
Gaétan, Espagnol.....	1542.
Alvar de Mendana, Espagnol.....	1567.
Juan Fernandez, Espagnol.....	1576.
Drake, Anglois.....	1577.
Thomas Candish, Anglois.....	1586.
Sir Richard Hawkins, Anglois.....	1594.
Alvar de Mendana, Espagnol.....	1595.
Olivier de Nort, Hollandois.....	1598.
Pedro Fernandez de Quiros, et Luis Vaes de Torrez, Espagnols.....	1606.
George Spilberg, Hollandois.....	1614.
Le Maire et Schouten, Hollandois.....	1616.
L'Hermite, Hollandois.....	1623.
Abel Tasman, Hollandois.....	1642.
Antoine la Roche, François.....	1675.
Cowley, Anglois.....	1683.
Dampier, Anglois.....	1687.

Davis, Anglois..... 1687.
John Strong, Anglois..... 1689.
Gemelli Carreri, Napolitain..... 1693.
Beauchêne Gouin, François..... 1699.
William Funnell, Anglois..... 1703.
Wood Roger, Anglois..... 1708.
Louis Feuillée, François..... 1708.
Frézier, François ..... 1712.
Gentil de la Barbinais, François..... 1715.
John Cliperton et George Shelvocke, Anglois. 1729.
Roggewein, Hollandois ..... 1722.
Anson, Anglois..... 1741.
Le Hen-Brignon, François..... 1747.
Byron, Anglois..... 1764.
Wallis, Anglois..... 1766.
Carteret, Anglois..... 1766.
Pagès, François..... 1766.
Bougainville, François..... 1766.
Cook, Anglois..... 1769.
Surville, François..... 1769.
Marion et du Clesmeur, François..... 1771.
Cook, Anglois..... 1772.
Cook, Clerke et Gore, Anglois..... 1775.

ÉTAT GÉNÉRAL ET NOMINATIF

Des officiers, savans, artistes et marins embarqués sur les frégates la Boussole et l'Astrolabe, aux ordres de M. de la Pérouse.

Juillet 1785.

LA BOUSSOLE.

MM.

DE LA PÉROUSE, capitaine de vaisseau, commandant en chef, employé comme chef de division, fait chef d'escadre le 2 novembre 1786.

Lieutenans.

DE CLONARD, chargé du détail, fait capitaine de vaisseau.

D'ESCURES.

Enseignes.

BOUTIN, fait lieutenant de vaisseau le premier mai 1786, et major le 14 avril 1788.

DE PIERREVERT.

COLINET, lieutenant de frégate, fait sous-lieutenant de vaisseau le premier mai 1786.

Gardes de la marine.

MEL DE SAINT-CÉRAN, débarqué à Manille le 16 avril 1787.

DE MONTARNAL.

DE ROUX DARBAUD, volontaire, fait élève de la marine le premier janvier 1786, et lieutenant de vaisseau le 14 avril 1786.

Fréderic BROUDOU, volontaire, fait lieutenant de vaisseau le premier août 1786.

Ingénieurs, savans et artistes.

DE MONNERON, capitaine au corps du génie, ingénieur en chef.

Bernizet, ingénieur-géographe.
Rollin, chirurgien-major entretenu.
Lepaute Dagelet, de l'académie des sciences, professeur à l'école militaire, astronome.
de Lamanon, physicien, minéralogiste, météorologiste.
L'abbé Mongès, chanoine régulier de la congrégation de France, physicien, et faisant les fonctions d'aumônier.
Duché de Vancy, dessinateur de figures et paysages.
Prevost le jeune, dessinateur pour la botanique.
Collignon, jardinier-botaniste.
Guery, horloger.

Officiers mariniers.

Jacques Darris, premier maître d'équipage.
Étienne Lormier, *idem.*
Vincent le Fur, maître d'équipage.
Jérôme Laprise Mouton, fait sous-lieutenant de vaisseau.
François Tayer, contre-maître.
François Ropars, *idem.*
Jean-Michel le Bec, quartier-maître.
Jean-Baptiste le Maitre, second pilote.
Eutrope Faure, aide-pilote.

Canonniers et fusiliers.

Pierre Talin, fourrier de la marine, premier maître-canonnier.
Edme-François-Matthieu Livierre, sergent-canonnier.
Antoine Flhire, caporal.
François Diege, fusilier.
George Fleury, *idem.*
Jean Bolet, *idem.*
Pierre Lieutot, *idem.*
Étienne Dutertre, tambour.

Charpentiers, calfats et voiliers.

Pierre Charron, maître charpentier.

Jean-Baptiste-François Soudé, aide-charpentier.
André Chauve, *idem.*
Pierre Meschin, maître calfat.
Claude Nevin, aide-calfat.
Jean Faudil, *idem.*
Alexandre Moreau, *idem.*
Jacques Francheteau, maître voilier.
André Verrier, aide-voilier.
Laurent Pointel, *idem.*

Gabiers, timonniers et matelots.

Guillaume Durand.
Jean Masson.
Jacques Pochic.
Julien Hellec.
François Gorin.
François Lhostis.
Jean-Marie Dreau.
Alain Marzin.
Pierre Bonny.
Charles le Duc.
Pierre Bretaud.
Jean Frichoux.
Guillaume Stephan.
Pierre-Marie Lastennec.
Jean Gohonnec.
Yves le Bihan.
Corentin Jers.
Jean Luco.
Louis Plemer.
François Gloahec.
Joseph le Bas.
Joseph Plevin.
Jean Daran.
Jean Donety.
Paul-Joseph Bertelé.
Jean Magneur.
Jean-Franç. Duquesne.
André-Marie le Brice.
Bertrand Daniel.
Jean Garnier.
Louis le Bot.
Alain Abgral.
Charles-Ant. Chauvry.
Pierre Achard.
Guillaume Pichard.
Hilarion-Marie Noret.
Jean-Pierre Chevreuil.
Julien Robert.

Canonniers servans.

César-August. de Rozier.
Michel Berrin.
Franç.-Joseph Vautron.
André Roth.
Jean Blondeau.
Michel Niterhoffer.
Pierre Prieur.
Marens Chaub.
Jean-Pierre Fraichot.
Pierre Guillemin.
Jean Gillet.
Joseph Rayes.

Surnuméraires.

Jean Querennеur, pilote-côtier.
Jacques le Car, second chirurgien.
Jean Louvigne, premier commis.
Simon Rolland, tonnelier.
Joseph Vanneau, boulanger.
Jean-Pierre Durand, maître armurier.
Jean-Marie Bleas, forgeron.
René-Marie Cosquet, maître charpentier.
Jacques Quinion, coq.

Domestiques.

Pierre Cazaurant.
Jean-François Bisalion.
François Bretel.
Michel Siron.
René de Saint-Maurice.
Louis David.
Benjamin (nègre).

SUPPLÉMENT.

Guyet de la Villeneuve, embarqué à Manille le 7 avril 1787.
Jean-Charles Massepin, fusilier.
Dominique Champion, *idem.*
Pierre Lebis, *idem.*
Jean Jugon, *idem.*
Pierre Motte, *idem.*
Six matelots chinois.

L'ASTROLABE.

MM.

de Langle, capitaine de vaisseau, commandant.

Lieutenant.

de Monti, fait capitaine de vaisseau.

Enseignes.

Freton de Vaujuas.
Daigremont.

DE LA BORDE MARCHAINVILLE, surnuméraire.
BLONDELA, lieutenant de frégate.

Gardes de la marine.

DE LA BORDE BOUTERVILLIERS, fait lieutenant de vaisseau le premier mai 1786.
LAW DE LAURISTON, *idem*.
RAXI DE FLASSAN, surnuméraire, fait lieutenant de vaisseau le premier mai 1786.

Savans et artistes.

MONGE, professeur à l'école militaire, astronome; débarqué à Ténériffe le 29 août 1785.
DE LA MARTINIÈRE, docteur en médecine, botaniste.
DUFRESNE, naturaliste.
LE PÈRE RECEVEUR, religieux cordelier, naturaliste, et faisant les fonctions d'aumônier.
PREVOST, oncle, dessinateur pour la botanique.
LAVAUX, chirurgien ordinaire de la marine.
LESSEPS, vice-consul de Russie, interprète, débarqué au Kamtschatka, et chargé de porter à Paris les dépêches de M. de la Pérouse.

Officiers mariniers.

François LAMARE, maître d'équipage.
François-Marie AUDIGNON, *idem*, surnuméraire.
Sébastien ROLLAND, contre-maître.
Guillaume-Marie GAUDEBERT, *idem*.
Mathurin LÉON, premier pilote.
Adrien DE MAVEL, second pilote.
Pierre BROSSARD, aide-pilote, fait sous-lieutenant de vaisseau.
Jean L'AINÉ, aide-pilote.

Canonniers.

Jean GAULIN, sergent de la marine, maître canonnier.
Léonard SOULAS, caporal, second canonnier.
Jacques MOREL, aide-canonnier.

Pierre Chauvin, *idem.*
Pierre Philiby, *idem.*
François Saulot, *idem.*
Christoph. Gilbert, caporal, aide canonnier.
Jean-Pierre Huguet, tambour, *idem.*

Charpentiers, calfats et voiliers.

Robert-Marie le Gal, maître charpentier.
Jean Berny, second charpentier.
François Bizieu, *idem.*
Jean le Cam, *idem.*
Jean-François Paul, maître calfat.
Louis Mevel, *idem.*
Jean Grosset, maître voilier.
Olivier Creachadec, aide-voilier.
Yves Quelenec, maître calfat.
François Leboucher, aide-calfat.
Bastien Taniou, bosseman.
Yves Bourhis, aide-voilier.

Gabiers, timonniers et matelots.

Louis Alles.
Pierre-Marie Rio.
Jean Moal.
Joseph le Quellec.
Guillaume Duquesne.
Charles-Jacques-Antoine Riou.
François le Locat.
Yves-Louis Garandel.
Bertrand Leisseigue.
Julien Ruelland.
Jean le Bris.
Denis le Cors.
Jean le Guyader.
Pierre Banniou.
Joseph Richebecq.
Franç.-Marie Vautigny.
Yves Hamon.
Jean Hamon.
Gilles Henry.
Goulven Tarreau.
Jean-Marie Basset, débarqué à Macao en Chine, le 19 janvier 1787.
Pierre-Marie-Fidèle Paugam.
Jean-Louis Bellec.
Joseph le Blois.
Jean-Marie Letanaff.
Guillaume-Lambert Nicole
Jean Monens.
Louis Mezon.
Guillaume Quedec.
Pierre Fouache.
Jean Redellec.
Guillaume Autret.
Claude Lorgi.
Jean Gourmelon.

Jean Bernard.
Alain Crée, déserté à la Conception du Chili, le 14 mars 1786.
François Feret.
Mathurin Causiau.
Guillaume Richard.
Laurent Robin.
Julien Massé.
Jean-Thomas Andrieux.

Canonniers servans.

Pierre Guimard.
Louis David.
Joseph Fretch.
Louis Span, déserté à la Conception, le 14 mars 1786.
Chrétien Thomas.
Jean-Baptiste Pliner.
Coderant Lendebert.
Jean-Gautier Plumeur.
Julien le Penn.
François Bignon.
Pierre Rabier.

Surnuméraires.

François Querré, pilote-côtier.
Jean Guillou, chirurgien.
Jean-Marie Kermel, commis aux vivres, mort le 7 septembre 1787, de la suite d'une blessure d'une arme à feu.
Pierre Canevet, tonnelier.
René Richard, boucher.
Nicolas Boucher, boulanger.
Jacques le Rand, armurier.
François-Marie Omnes, forgeron.
François Mordelle, mousse.

Domestiques.

Yves Riou, débarqué à Ténériffe le 30 août 1785.
Simon-George Deveau.
Jean Geraud.
Jean Sol, mort le 11 août 1786.
Jean-Louis Droux, débarqué à Macao le premier février 1787.
François Potorelle.
Joseph Hereau.

SUPPLÉMENT.

Dupac de Bellegarde, garde de la marine, fait lieutenant de vaisseau le 4 août 1786; provenant de la flûte *le Maréchal de Castries*; embarqué à Macao le premier janvier 1787.

Le Gobien, garde de la marine, fait lieutenant de vaisseau le 5 mars 1788, provenant de *la Subtile*; embarqué à Manille le 8 avril 1787.

Pierre Desluches, fusilier.

Michel-Étienne Philippe, *idem*.

François Marin, *idem*.

Six matelots chinois, embarqués à Macao.

RELATION

ABRÉGÉE

DU VOYAGE

DE LA PÉROUSE,

PENDANT LES ANNÉES

1785, 1786, 1787 ET 1788.

PREMIÈRE ANNÉE DU VOYAGE.

1785. Août. Motifs du voyage.

L'ANCIEN esprit de découvertes paroissoit entièrement éteint. Le voyage d'Ellis à la baie d'Hudson, en 1747, n'avoit pas répondu aux espérances de ceux qui avoient avancé des fonds pour cette entreprise. Le capitaine Bouvet avoit cru appercevoir, le 1.er janvier 1739, une terre par les 54d sud : il paroît aujourd'hui probable que ce n'étoit qu'un banc de glace ; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systêmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continents et des îles, avoient conclu que le prétendu cap de la Circoncision

1785. Août. étoit la pointe septentrionale des terres australes, dont l'existence leur paroissoit démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe.

Ces deux voyages devoient, avec raison, décourager des particuliers qui, par un simple esprit de curiosité, sacrifioient des sommes considérables à un intérêt qui avoit cessé depuis long-temps de fixer les yeux des différentes puissances maritimes de l'Europe.

En 1764, l'Angleterre ordonna une nouvelle expédition dont le commandement fut confié au commodore Byron. Les relations de ce voyage, ainsi que celles des navigateurs Wallis, Carteret et Cook, sont généralement connues.

Au mois de novembre 1766, M. de Bougainville partit de Nantes, avec la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile; il suivit à peu près la même route que les navigateurs anglois; il découvrit plusieurs îles : et son voyage, écrit avec intérêt, n'a pas peu servi à donner aux François ce goût des découvertes, qui venoit de renaître avec tant d'énergie en Angleterre.

En 1771, M. de Kerguelen fut expédié pour un voyage vers le continent austral, dont l'existence, à cette époque, n'étoit pas même contestée des géographes; en décembre de la même année, il eut connoissance d'une île: le mauvais temps l'empêcha d'en achever la découverte. Plein des idées de tous les savans de l'Europe, il ne douta pas qu'il n'eût apperçu un cap des terres australes. Son em-

pressement à venir annoncer cette nouvelle ne lui permit pas de différer un instant son retour ; il fut reçu en France comme un nouveau Christophe Colomb. On équipa tout de suite un vaisseau de guerre et une frégate pour continuer cette importante découverte : ce choix extraordinaire de bâtimens suffiroit seul pour démontrer que l'enthousiasme exclut la réflexion. M. de Kerguelen eut ordre d'aller lever le plan du prétendu continent qu'il avoit apperçu ; on sait le mauvais succès de ce second voyage : mais le capitaine Cook, le premier des navigateurs, n'auroit pu réussir dans une pareille entreprise avec un vaisseau de 64 canons, une frégate de 32, et sept cents hommes d'équipage ; peut-être n'auroit-il point accepté ce commandement, ou il auroit fait adopter d'autres idées. Enfin M. de Kerguelen revint en France aussi peu instruit que la première fois. On ne s'occupa plus de découvertes. Le roi mourut pendant le cours de cette expédition. La guerre de 1778 tourna tous les regards vers des objets bien opposés : on n'oublia pas cependant que nos ennemis avoient en mer la Découverte et la Résolution, et que le capitaine Cook, travaillant à l'agrandissement des connoissances humaines, devoit être l'ami de toutes les nations de l'Europe. Il fut ordonné à tous bâtimens français qui rencontreroient la *Découverte* et la *Résolution*, commandées par le capitaine Cook, de les laisser passer librement, sans les visiter ; et bien loin de les traiter en

1785. Août.

1785. Août. ennemis, de leur fournir tous les secours dont elles pourroient avoir besoin.

L'objet principal de la guerre de 1778 étoit d'assurer la tranquillité des mers; il fut rempli par la paix de 1783. Ce même esprit de justice qui avoit fait prendre les armes pour que les pavillons des nations les plus foibles sur mer y fussent respectés à l'égal de ceux de France et d'Angleterre, devoit, pendant la paix, se porter vers ce qui peut contribuer au plus grand bien-être de tous les hommes. Les sciences, en adoucissant les mœurs, ont peut-être, plus que les bonnes loix, contribué au bonheur de la société.

Les voyages de divers navigateurs anglois, en étendant nos connoissances, avoient mérité la juste admiration du monde entier : l'Europe avoit apprécié les talens et le grand caractère du capitaine Cook. Mais, dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des siècles de nouvelles connoissances à acquérir; des côtes à relever; des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire; des minéraux, des volcans à observer; des peuples à étudier, et peut-être à rendre plus heureux : car enfin une plante farineuse, un fruit de plus, sont des bienfaits inestimables pour les habitans des îles de la mer du Sud.

Ces différentes réflexions firent adopter le projet d'un voyage autour du monde; des savans de tous les genres furent employés dans cette expédition. M. Dagelet, de l'académie des sciences, et M. Monge, l'un et

Savans et artistes qu'on y emploie.

1785. Août.

l'autre professeurs de mathématiques à l'école militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes ; le premier sur la Boussole, et le second sur l'Astrolabe. M. de Lamanon, de l'académie de Turin, correspondant de l'académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de géologie. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du *Journal de physique*, devoit examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique ; il lui fut adjoint un jardinier du jardin du roi, pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur-général. Enfin M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner, dans

1785. Août. cette occasion, des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'académie des sciences, la société de médecine, adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries, sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

M. l'abbé Tessier, de l'académie des sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur-architecte, nous fit part aussi de ses observations sur les arbres et le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru nous proposa dans un mémoire de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il nous pria de comparer avec le résultat que nous donneroient les deux boussoles d'inclinaison qui nous furent prêtées par les commissaires du bureau des longitudes de Londres. Je dois ici témoigner ma reconnoissance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. de Monneron ne trouvoit point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avoient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instrumens avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire de ce grand homme.

M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avoit suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi,

autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place : il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur-géographe, lui fut adjoint pour cette partie. 1785. Août.

Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devoient nous servir pendant le voyage ; il y joignit un volume entier de notes les plus savantes, et des discussions sur les différens voyageurs, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. Je lui dois un témoignage public de reconnoissance pour les lumières que je tiens de lui, et pour l'amitié dont il m'a si souvent donné des preuves.

M. le maréchal de Castries, ministre de la marine, qui m'avoit désigné au roi pour ce commandement, avoit donné les ordres les plus formels dans les ports, pour que tout ce qui pouvoit contribuer au succès de cette campagne nous fût accordé. M. d'Hector, lieutenant-général commandant la marine à Brest, répondit à ses vues, et suivit le détail de mon armement comme s'il avoit dû commander lui-même. J'avois eu le choix de tous les officiers ; je désignai pour le commandement de l'Astrolabe, M. de Langle, capitaine de vaisseau, qui montoit l'Astrée dans mon expédition de la baie d'Hudson, et qui m'avoit, dans cette occasion, donné les plus grandes preuves de talent et de caractère. Cent officiers se proposèrent à M. de Langle et à moi pour

1785. Août, Séjour à Brest, faire cette campagne ; tous ceux dont nous fîmes choix étoient distingués par leurs connoissances. Enfin, le 26 juin, mes instructions me furent remises. Je partis le 1.er juillet pour Brest, où j'arrivai le 4 ; je trouvai l'armement des deux frégates très-avancé. On avoit suspendu l'embarquement de différens effets, parce qu'il me falloit opter entre quelques articles propres aux échanges avec les sauvages, ou des vivres dont j'aurois bien voulu me pourvoir pour plusieurs années ; je donnai la préférence aux effets de traite, en songeant qu'ils pourroient nous procurer des comestibles frais, et qu'à cette époque ceux que nous aurions à bord seroient presque entièrement altérés.

Nous avions en outre à bord un bot ponté, en pièces, d'environ vingt tonneaux, deux chaloupes biscayennes, un grand mât, une mêche de gouvernail, un cabestan ; enfin ma frégate contenoit une quantité d'effets incroyable. M. de Clonard, mon second, l'avoit arrimée avec ce zèle et cette intelligence dont il a si souvent donné des preuves. L'Astrolabe avoit embarqué exactement les mêmes articles. Nous fumes en rade le 11 ; nos bâtimens étoient tellement encombrés, qu'il étoit impossible de virer au cabestan : mais nous partions dans la belle saison, et nous avions l'espoir d'arriver à Madère sans essuyer de mauvais temps. M. d'Hector ordonna de nous mouiller en rade avec des ancres du port, afin que nous n'eussions qu'à filer nos câbles

lorsque les vents nous permettroient de partir. 1785.

Le 12, nous passames la revue. Ce même jour, les horloges astronomiques qui devoient nous servir pour vérifier dans les relâches le mouvement journalier des horloges marines, furent embarquées sur les deux bâtimens. Celles-ci étoient en observation à bord depuis quinze jours. MM. Dagelet, Monge, ainsi que les autres savans et artistes, m'avoient précédé à Brest; mais, avant l'arrivée des deux astronomes, MM. de Langle et d'Escures avoient observé la marche des horloges marines : malheureusement, l'horloge astronomique à laquelle on comparoit les premières, fut reconnue si mauvaise, qu'il fallut recommencer ce travail. Août.

Les vents d'ouest nous retinrent en rade jusqu'au 1 ^{er} d'août; il y eut pendant ce temps des brumes et de la pluie. Je craignis que l'humidité ne nuisît à la santé de nos équipages; nous ne débarquames cependant, dans l'espace de dix-neuf jours, qu'un seul homme ayant la fièvre : mais nous découvrimes six matelots et un soldat attaqués de la maladie vénérienne, et qui avoient échappé à la visite de nos chirurgiens.

Je mis à la voile de la rade de Brest le 1.er août. Ma traversée jusqu'à Madère n'eut rien d'intéressant; nous y mouillames le 13; les vents nous furent constamment favorables : cette circonstance étoit bien nécessaire à nos vaisseaux qui, trop chargés sur l'avant, Départ, et arrivée à Madère.

1785. Août. gouvernoient fort mal. Pendant les belles nuits de cette traversée, M. de Lamanon observa les points lumineux qui sont dans l'eau de la mer, et qui proviennent, selon mon opinion, de la dissolution des corps marins. Si des insectes produisoient cette lumière, comme l'assurent plusieurs physiciens, ils ne seroient pas répandus avec cette profusion depuis le pole jusqu'à l'équateur, et ils affecteroient certains climats.

Séjour à Madère. Nous n'étions pas encore mouillés à Madère, que M. Johnston, négociant anglois, avoit déjà envoyé à bord de mon bâtiment un canot chargé de fruits. Plusieurs lettres de recommandation de Londres nous avoient précédés chez lui ; ces lettres furent un grand sujet d'étonnement pour moi, ne connoissant pas les personnes qui les avoient écrites. L'accueil que nous fit M. Johnston fut tel, que nous n'aurions pu en espérer un plus gracieux de nos parens ou de nos meilleurs amis. Après avoir fait notre visite au gouverneur, nous fumes dîner chez lui ; le lendemain, nous déjeûnames à la charmante campagne de M. Murray, consul d'Angleterre, et nous retournames en ville pour dîner chez M. Moutero, chargé des affaires du consulat de France. Nous goûtames, pendant toute cette journée, les délices que peuvent offrir la compagnie la mieux choisie, les prévenances les plus marquées, et nous admirames en même temps la situation ravissante de la campagne de M. Murray : nous ne pumes

être distraits des tableaux que nous offroit cette position, que par les trois jolies nièces de ce consul, qui vinrent nous prouver que rien ne manquoit dans ce lieu enchanteur. Sans les circonstances impérieuses où nous nous trouvions, il eût été bien doux de passer quelques jours à Madère, où nous étions accueillis d'une manière si obligeante; mais l'objet de notre relâche ne pouvoit y être rempli; les Anglois ayant porté le vin de cette île à un prix excessif, nous n'aurions pu nous en procurer à moins de treize ou quatorze cents livres le tonneau de quatre barriques, et cette même quantité ne coûtoit que six cents livres à Ténériffe; j'ordonnai donc de tout disposer pour partir le lendemain 16 août. La brise du large ne cessa qu'à six heures du soir, et nous mimes à la voile tout de suite. Je reçus encore de M. Johnston une prodigieuse quantité de fruits de toute espèce, cent bouteilles de vin de Malvoisie, une demi-barrique de vin sec, du rum et des citrons confits. Depuis mon arrivée à Madère, tous les momens de mon séjour ont été marqués par les honnêtetés les plus recherchées de sa part. 1785. Août.

Notre traversée jusqu'à Ténériffe ne fut que de trois jours; nous y mouillames le 19 à trois heures après-midi. J'eus connoissance, le 18 au matin, de l'île Salvage, dont je rangeai la partie de l'est à environ une demi-lieue: elle est très-saine; et quoique je n'aie pas eu occasion de sonder, je suis A Ténériffe.

1785. Août. convaincu qu'il y a cent brasses d'eau jusqu'à une encablure de terre. Cette île est entièrement brûlée ; il n'y a pas un seul arbre ; elle paroît formée par des couches de lave et d'autres matières volcaniques : nous avons fait plusieurs relèvemens pour en déterminer le gisement.

Le 30 août au matin, je mis à la voile avec un vent de nord-nord-est assez frais. Nous avions pris à bord de chaque bâtiment soixante pipes de vin : cette opération nous avoit obligés de désarrimer la moitié de notre cale pour trouver les tonneaux vides qui étoient destinés à le contenir. Ce travail nous occupa dix jours ; à la vérité, le peu de célérité des fournisseurs fut ce qui nous retarda : ce vin venoit d'Orotava, petite ville qui est de l'autre côté de l'île.

Nos naturalistes voulurent aussi mettre à profit leur séjour dans la rade de Sainte-Croix ; ils partirent pour le Pic avec plusieurs officiers des deux bâtimens. M. de la Martinière herborisa dans la route ; il trouva plusieurs plantes curieuses. M. de Lamanon mesura la hauteur du Pic avec son baromètre, qui descendit, sur le sommet de la montagne, à 18 pouces 4 lignes $\frac{3}{10}$. Par l'observation faite à Sainte-Croix de Ténériffe dans le même instant, il étoit à 28 pouces 3 lignes. Le thermomètre, qui marquoit $24^{d}\frac{1}{2}$ à Sainte-Croix, se tint constamment à 9^{d} sur le haut du Pic. Je laisse à chacun la liberté d'en calculer la hauteur. Cette manière est si peu

rigoureuse, que je préfère les données aux résultats. M. de Monneron, capitaine au corps du génie, fit aussi le voyage du Pic, dans l'intention de le niveler jusqu'au bord de la mer; c'étoit la seule manière de mesurer cette montagne qui n'eût pas été essayée. Les difficultés locales ne pouvoient l'arrêter, si elles n'étoient insurmontables, parce qu'il étoit extrêmement exercé à ce genre de travail. Il trouva sur le terrain que les obstacles étoient beaucoup moindres qu'il ne l'avoit imaginé; car, dans une journée, il eut terminé tout ce qui étoit difficile : il étoit parvenu à une espèce de plaine encore très-élevée, mais d'un accès facile, et il voyoit avec la plus grande joie la fin de son travail, quand il éprouva, de la part de ses guides, des difficultés qu'il lui fut impossible de vaincre : leurs mules n'avoient pas bu depuis soixante-douze heures; et ni prières ni argent ne purent déterminer les muletiers à rester plus long-temps. M. de Monneron fut obligé de laisser imparfait un travail qu'il regardoit comme fini, qui lui avoit coûté des peines incroyables, et une dépense assez considérable; car il avoit été obligé de louer sept mules et huit hommes pour porter son bagage, et l'aider dans son opération. Afin de ne pas perdre entièrement le fruit de son travail, il arrêta les principaux points : une journée suffiroit aujourd'hui pour achever ce nivellement, qui peut offrir un résultat plus satisfaisant qu'aucun de ceux qui ont été don-

1785. Août.

1785. Août. nés jusqu'à présent par les différens voyageurs.

M. le marquis de Branciforte, maréchal de camp et gouverneur général de toutes les îles Canaries, ne cessa, pendant notre séjour dans sa rade, de nous donner les plus grandes marques d'amitié.

Départ de Ténériffe. Nous ne pumes faire route qu'à trois heures après-midi du 30 août. Nous étions encore plus encombrés d'effets qu'à notre départ de Brest; mais chaque jour devoit les diminuer, et nous n'avions plus que du bois et de l'eau à trouver jusqu'à notre arrivée aux îles de la mer du Sud. Je comptois me pourvoir de ces deux articles à la Trinité; car j'étois décidé à ne pas relâcher aux îles du cap Vert, qui, dans cette saison, sont très-mal-saines, et la santé de nos équipages étoit le premier des biens : c'est pour la leur conserver que j'ordonnai de parfumer les entreponts, de faire branle-bas tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'au soleil couchant. Mais, afin que chacun eût assez de temps pour dormir, l'équipage fut mis à trois quarts; en sorte que huit heures de repos succédoient à quatre heures de service. Comme je n'avois à bord que le nombre d'hommes rigoureusement nécessaire, cet arrangement ne put avoir lieu que dans les belles mers, et j'ai été contraint de revenir à l'ancien usage, lorsque j'ai navigué dans les parages orageux. La traversée jusqu'à la ligne n'eut rien de remarquable. Les vents

alizés nous quittèrent par les 14d nord, et furent constamment de l'ouest au sud-ouest jusqu'à la ligne; ils me forcèrent de suivre la côte d'Afrique, que je prolongeai à environ soixante lieues de distance. 1785. Septembre.

Nous coupames l'équateur, le 29 septembre, par 18d de longitude occidentale: j'aurois désiré, d'après mes instructions, pouvoir le passer beaucoup plus à l'ouest; mais heureusement les vents nous portèrent toujours vers l'est. Sans cette circonstance, il m'eût été impossible de prendre connoissance de la Trinité; car nous trouvames les vents de sud-est à la ligne, et ils m'ont constamment suivi jusque par les 20d 25m de latitude sud; en sorte que j'ai toujours gouverné au plus près, et que je n'ai pu me mettre en latitude de la Trinité qu'à environ vingt-cinq lieues dans l'est. Si j'eusse pris connoissance de Pennedo de S. Pedro, j'aurois eu bien de la peine à doubler la pointe orientale du Brésil. Passage de la ligne.

J'ai passé, suivant mon point, sur le basfond où le vaisseau le Prince crut avoir touché en 1747. Nous n'avons eu aucun indice de terre, à l'exception de quelques oiseaux connus sous le nom de *frégates*, qui nous ont suivis en assez grand nombre, depuis 8d de latitude nord, jusqu'à 3d de latitude sud: nos bâtimens ont été, pendant ce même temps, environnés de thons; mais nous en avons très-peu pris, parce qu'ils étoient si gros, qu'ils cassoient toutes nos lignes: chacun de ceux

1785. que nous avons pêchés, pesoit au moins soixante livres.

Septembre. Les marins qui craignent de trouver, dans cette saison, des calmes sous la ligne, sont dans la plus grande erreur : nous n'avons pas été un seul jour sans vent, et nous n'avons eu de la pluie qu'une fois ; elle fut, à la vérité, assez abondante pour nous permettre de remplir vingt-cinq barriques. Peu de jours après notre départ de Ténériffe, nous perdîmes de vue ces beaux ciels qu'on ne trouve que dans les zones tempérées : une blancheur terne, qui tenoit le milieu entre la brume et les nuages, dominoit toujours ; l'horizon avoit moins de trois lieues d'étendue ; mais, après le coucher du soleil, cette vapeur se dissipoit, et les nuits étoient constamment très-belles.

Octobre. Le 16 octobre, à dix heures du matin, nous apperçumes les îles Martin-Vas, dans le nord-ouest, à cinq lieues : elles auroient dû nous rester à l'ouest ; mais les courans nous avoient portés 13^{m} dans le sud pendant la nuit : malheureusement les vents ayant été constamment au sud-est jusqu'alors, me forcèrent de courir plusieurs bords pour me rapprocher de ces îles, dont je passai à environ une lieue et demie. Après avoir bien déterminé leur position, et après avoir fait des relèvemens pour pouvoir tracer sur le plan leurs positions entre elles, je fis route au plus près, tribord amure, vers l'île de la Trinité, distante de Martin-Vas d'environ

Iles Martin-Vas

neuf lieues dans l'ouest - sud-ouest. Ces îles Martin-Vas ne sont, à proprement parler, que des rochers ; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour : il y a trois îlots séparés entre eux par de très-petites distances, lesquels, vus d'un peu loin, paroissent comme cinq têtes. 1785. Octobre.

Au coucher du soleil, je vis l'île de la Trinité qui me restoit à l'ouest 8d nord. Le vent étoit toujours au nord-nord-ouest ; je passai toute la nuit à courir de petits bords, me tenant dans la partie de l'est-sud-est de cette île. Lorsque le jour parut, je continuai ma bordée vers la terre, espérant trouver une mer plus calme à l'abri de l'île. A dix heures du matin, je n'étois plus qu'à deux lieues et demie de la pointe du sud-est qui me restoit au nord-nord-ouest, et j'apperçus, au fond de l'anse formée par cette pointe, un pavillon portugais hissé au milieu d'un petit fort autour duquel il y avoit cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua ma curiosité : je me décidai à envoyer un canot à terre, afin de m'informer de l'évacuation et de la cession des Anglois ; car je commençois déjà à voir que je ne pourrois me procurer, à la Trinité, ni l'eau ni le bois dont j'avois besoin : nous n'appercevions que quelques arbres sur le sommet des montagnes. La mer brisoit partout avec tant de force, que nous ne pouvions supposer que notre chaloupe pût y aborder avec quelque facilité. Je pris donc le parti de courir des bordées toute la journée, afin de La Trinité.

1785. Octobre.

me trouver le lendemain, à la pointe du jour, assez au vent pour pouvoir gagner le mouillage, ou du moins envoyer mon canot à terre. Je hélai le soir à l'Astrolabe la manœuvre que je me proposois de faire, et j'ajoutai que nous n'observerions aucun ordre dans nos bordées, notre point de réunion devant être, au lever du soleil, l'anse de l'établissement portugais. Je dis à M. de Langle que celui des deux bâtimens qui se trouveroit le plus à portée, enverroit son canot pour s'informer des ressources que nous pourrions trouver dans cette relâche. Le lendemain 18 octobre au matin, l'Astrolabe n'étant qu'à une demi lieue de terre, détacha la biscayenne commandée par M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau. M. de la Martinière, et le père Receveur, naturaliste infatigable, accompagnèrent cet officier : ils descendirent au fond de l'anse, entre deux rochers; mais la lame étoit si grosse, que le canot et son équipage auroient infailliblement péri, sans les secours prompts que les Portugais lui donnèrent; ils tirèrent le canot sur la grève pour le mettre à l'abri de la fureur de la mer : on en sauva tous les effets, à l'exception du grappin qui fut perdu. M. de Vaujuas compta dans ce poste environ deux cents hommes, dont quinze seulement en uniforme, les autres en chemise. Le commandant de cet établissement, auquel on ne peut donner le nom de colonie, puisqu'il n'y a point de culture, lui dit que le gouverneur de Rio-Janéiro avoit fait prendre possession

de l'île de la Trinité depuis environ un an ; il ignoroit, ou il feignoit d'ignorer que les Anglois l'eussent précédemment occupée : mais on ne peut compter sur rien de ce qui fut dit à M. de Vaujuas dans cette conversation. Ce commandant se crut dans la triste nécessité de déguiser sur tous les points la vérité : il prétendoit que sa garnison étoit de quatre cents hommes, et son fort armé de vingt canons ; tandis que nous sommes certains qu'il n'y en avoit pas un seul en batterie aux environs de l'établissement. Cet officier étoit dans une telle crainte qu'on ne s'apperçût du misérable état de son gouvernement, qu'il ne voulut jamais permettre à M. de la Martinière et au père Receveur de s'éloigner du rivage pour herboriser. Après avoir donné à M. de Vaujuas toutes les marques extérieures d'honnêteté et de bienveillance, il l'engagea à se rembarquer, en lui disant que l'île ne fournissoit rien ; qu'on lui envoyoit tous les six mois des vivres de Rio-Janéiro, et qu'il y avoit à peine assez d'eau et de bois pour sa garnison ; encore falloit-il aller chercher ces deux articles fort loin dans la montagne. Son détachement aida à mettre notre biscayenne à la mer. 1785. Octobre.

Dès la pointe du jour j'avois aussi envoyé à terre un canot commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, accompagné de MM. de Lamanon et Monneron ; mais j'avois défendu à M. Boutin de descendre, si la biscayenne de l'Astrolabe étoit arrivée avant lui :

1785. Octobre. dans ce cas, il devoit sonder la rade, et en tracer le plan le mieux qu'il lui seroit possible dans un si court espace de temps. M. Boutin ne s'approcha en conséquence que jusqu'à une portée de fusil du rivage ; toutes les sondes lui rapportèrent un fond de roc, mêlé d'un peu de sable. M. de Monneron dessina le fort tout aussi bien que s'il avoit été sur la plage ; et M. de Lamanon fut à portée de voir que les rochers n'étoient que du basalte, ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. Cette opinion fut confirmée par le père Receveur, qui nous apporta à bord un grand nombre de pierres toutes volcaniques, ainsi que le sable, qu'on voyoit seulement mêlé de détrimens de coquilles et de corail. D'après le rapport de M. de Vaujuas et de M. Boutin, il étoit évident que nous ne pouvions trouver à la Trinité l'eau et le bois qui nous manquoient. Je me décidai tout de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil : c'étoit l'ancienne relâche des bâtimens françois qui alloient dans la mer du Sud. Frézier et l'amiral Anson y trouvèrent abondamment à se pourvoir de tous leurs besoins. Ce fut pour ne pas perdre un seul jour, que je donnai la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéiro, où les différentes formalités auroient exigé plus de temps qu'il n'en falloit pour faire l'eau et le bois qui nous manquoient. Mais en dirigeant ma route vers l'île Sainte-Catherine, je voulus m'assurer de l'existence de l'île de l'Ascençaon, que

M. Daprès place à cent lieues dans l'ouest de la Trinité, et à 15m seulement plus sud. Suivant le journal de M. Poncel de la Haye, qui commandoit la frégate la Renommée, j'étois certain que différens navigateurs, entre autres Frézier, homme très-éclairé, avoient cru aborder à l'Ascençaon, et qu'ils n'avoient été réellement qu'à la Trinité. 1785. Octobre.

Cette dernière île n'offre aux yeux qu'un rocher presque stérile; on ne voit de la verdure et quelques arbustes que dans les gorges très-étroites des montagnes : c'est dans une de ces vallées, au sud-est de l'île qui n'a qu'environ trois cents toises de largeur, que les Portugais ont formé leur établissement. La nature n'avoit certainement pas destiné ce rocher à être habité, les hommes ni les animaux n'y pouvant trouver leur subsistance ; mais les Portugais ont craint que quelque nation de l'Europe ne profitât de ce voisinage pour établir un commerce interlope avec le Brésil : c'est à ce seul motif, sans doute, qu'on doit attribuer l'empressement qu'ils ont montré d'occuper une île qui, à tout autre égard, leur est entièrement à charge.

Le 18 octobre à midi, je fis route à l'ouest pour l'Ascençaon jusqu'au 24 au soir que je pris le parti d'abandonner cette recherche : j'avois fait alors cent quinze lieues à l'ouest, et le temps étoit assez clair pour découvrir dix lieues en avant. Ainsi je puis assurer qu'ayant dirigé ma route par le parallèle de 20d 32m avec une vue nord et sud de 20m au

Vaine recherche de l'Ascençaon.

1785. Octobre, moins, et qu'ayant mis en panne, chaque nuit, après les premières soixante lieues, lorsque j'avois parcouru l'espace apperçu au coucher du soleil ; je puis, dis-je, assurer que l'île de l'Ascençaon n'existe pas jusqu'à 7^{d} environ de longitude occidentale du méridien de la Trinité, entre les latitudes sud de 20^{d} 10^{m}, et de 20^{d} 50^{m}, ma vue ayant pu embrasser tout cet espace.

Orage et feu S. Elme. Le 25 octobre, nous essuyames un orage des plus violens. A huit heures du soir, nous étions au centre d'un cercle de feu ; les éclairs partoient de tous les points de l'horizon : le feu Saint-Elme se posa sur la pointe du paratonnerre. Mais ce phénomène ne nous fut pas particulier ; l'Astrolabe, qui n'avoit point de paratonnerre, eut également le feu Saint-Elme sur la tête de son mât. Depuis ce jour, le temps fut constamment mauvais jusqu'à notre arrivée à l'île Sainte-Catherine ; nous fumes enveloppés d'une brume plus épaisse que celle que nous aurions pu trouver sur les côtes de Bretagne au milieu de l'hiver.

Novembre. Arrivée à Ste. Catherine, Nous mouillames le 6 de novembre entre l'île Sainte-Catherine et le continent, par sept brasses, fond de sable vaseux.

Après quatre-vingt-seize jours de navigation, nous n'avions pas un seul malade : la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avoit altéré la santé des équipages ; mais nos vivres étoient d'une excellente qualité. Je n'avois négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pou-

voient m'indiquer : nous avions eu en outre le plus grand soin d'entretenir la gaieté, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettoit, depuis huit heures jusqu'à dix. 1785. Novembre.

L'île Sainte-Catherine s'étend du nord au sud, sur une longueur d'environ douze lieues; sa largeur de l'est à l'ouest n'est que de deux lieues ; elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Senora del Destero, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidence ; elle contient au plus trois mille ames et environ quatre cents maisons; l'aspect en est fort agréable. Suivant la relation de Frézier, cette île servoit, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvoient des différentes parties du Brésil ; ils n'étoient sujets du Portugal que de nom, et ils ne reconnoissoient aucune autorité. Le pays est si fertile, qu'ils pouvoient subsister sans aucun secours des colonies voisines ; et ils étoient si dénués d'argent, qu'ils ne pouvoient tenter la cupidité du gouverneur général du Brésil, ni lui inspirer l'envie de les soumettre. Les vaisseaux qui relâchoient chez eux, ne leur donnoient, en échange de leurs provisions, que des habits et des chemises, dont ils manquoient absolument. Ce n'est que vers 1740, que la cour de Lisbonne a établi un gouvernement régulier dans l'île Sainte-Catherine et les terres Descript.n de cette île.

1785. Novembre. adjacentes du continent. Ce gouvernement s'étend soixante lieues du nord au sud, depuis la rivière S. Francisco jusqu'à Rio-Grande ; sa population est de vingt mille ames. J'ai vu dans les familles un si grand nombre d'enfans, que je crois qu'elle sera bientôt plus considérable. Le terrain est extrêmement fertile, et produit presque de lui-même toute sorte de fruits, de légumes et de grains : il est couvert d'arbres toujours verts ; mais ils sont tellement entremêlés de ronces et de lianes, qu'il n'est pas possible de traverser ces forêts, à moins d'y pratiquer un sentier avec des haches : on a d'ailleurs à craindre les serpens, dont la morsure est mortelle. Les habitations, tant sur l'île que sur le continent, sont toutes sur le bord de la mer : les bois qui les environnent, ont une odeur délicieuse par la grande quantité d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques dont ils sont remplis. Malgré tant d'avantages, le pays est fort pauvre et manque absolument d'objets manufacturés ; en sorte que les paysans y sont presque nus ou couverts de haillons : leur terrain, qui seroit très-propre à la culture du sucre, n'y peut être employé faute d'esclaves, qu'ils ne sont pas assez riches pour acheter. La pêche de la baleine est très abondante ; mais c'est une propriété de la couronne, affermée à une compagnie de Lisbonne : cette compagnie a, sur cette côte, trois grands établissemens dans lesquels on pêche chaque année environ

quatre cents baleines, dont le produit, tant en huile qu'en *sperma-céti*, est envoyé à Lisbonne par Rio-Janeiro. Les habitans ne sont que simples spectateurs de cette pêche, qui ne leur procure aucun profit. Si le gouvernement ne vient à leur secours, et ne leur accorde des franchises ou autres encouragemens qui puissent y appeler le commerce, un des plus beaux pays de la terre languira éternellement, et ne sera d'aucune utilité à la métropole. 1785. Novembre.

L'atterrage de Sainte-Catherine est très-facile ; on trouve fond de vase par soixante-dix brasses à dix-huit lieues au large, et ce fond monte graduellement jusqu'à quatre encablures du rivage, où il y a encore quatre brasses.

Il me parut que notre arrivée avoit jeté une grande terreur dans le pays : les différens forts tirèrent plusieurs coups de canon d'alarme ; ce qui me détermina à mouiller de bonne heure et à envoyer un canot à terre avec un officier, pour faire connoître nos intentions très-pacifiques et nos besoins d'eau, de bois, et de quelques rafraîchissemens. M. de Pierrevert, que je chargeai de cette négociation, trouva la petite garnison de la citadelle sous les armes ; elle consistoit en quarante soldats, commandés par un capitaine, qui dépêcha sur-le-champ un exprès à la ville vers le gouverneur don Francisco de Baros, brigadier d'infanterie. Il avoit eu connoissance de notre expédition Réception que font les Portugais.

1785. Novembre.

par la gazette de Lisbonne ; et une médaille en bronze que je lui envoyai, ne lui laissa aucun doute sur l'objet de notre relâche. Les ordres les plus précis et les plus prompts furent donnés pour qu'on nous vendît, au plus juste prix, ce qui nous étoit nécessaire : un officier fut destiné à chaque frégate ; il étoit entièrement à nos ordres ; nous l'envoyions avec les commis du munitionnaire pour acheter des provisions chez les habitans. Le 9 de novembre, je me rapprochai de la forteresse dont j'étois un peu éloigné. Je fus, le même jour, avec M. de Langle et plusieurs officiers, faire ma visite au commandant de ce poste, qui me fit saluer de onze coups de canon ; ils lui furent rendus de mon bord. J'envoyai le lendemain mon canot, commandé par Boutin, lieutenant de vaisseau, à la ville de Nostra-Senora del Destero, pour faire mes remercîmens au gouverneur, de l'extrême abondance où nous étions par ses soins. MM. de Monneron, de Lamanon, et l'abbé Mongès, accompagnèrent cet officier, ainsi que M. de la Borde Marchainville et le père Receveur, qui avoient été dépêchés par M. de Langle pour le même objet ; tous furent reçus de la manière la plus honnête et la plus cordiale. Don Francisco de Baros, gouverneur de cette capitainerie, parloit parfaitement françois, et ses vastes connoissances inspiroient la plus grande confiance. Nos François dînèrent chez lui : il leur dit, pendant le dîner, que

l'île de l'Ascençaon n'existoit pas ; que cependant, sur le témoignage de M. Daprès, le gouverneur général du Brésil avoit expédié, l'année dernière, un bâtiment pour parcourir toutes les positions assignées précédemment à cette île ; et que le capitaine de ce bâtiment n'ayant rien trouvé, on l'avoit effacée des cartes, afin de ne pas éterniser une ancienne erreur. Il ajouta que l'île de la Trinité avoit toujours fait partie des possessions portugaises, et que les Anglois l'avoient évacuée à la première réquisition qui leur en avoit été faite par la reine de Portugal, le ministre du roi d'Angleterre ayant de plus répondu que la nation n'avoit jamais donné sa sanction à cet établissement, qui n'étoit qu'une entreprise de particuliers. Le lendemain, les canots de l'Astrolabe et de la Boussole étoient de retour à onze heures ; ils m'annoncèrent la visite très-prochaine du major général de la colonie, don Antonio de Gama ; il n'arriva cependant que le 13, et il m'apporta la lettre la plus obligeante de son commandant. La saison étoit si avancée, que je n'avois pas un instant à perdre : nos équipages jouissoient de la meilleure santé. Je m'étois flatté, en arrivant, d'avoir pourvu à tous nos besoins, et d'être en état de mettre à la voile sous cinq ou six jours ; mais les vents de sud et les courans furent si violens, que la communication avec la terre fut souvent interrompue ; cela retarda mon départ. 1785, Novembre.

Bonté du pays et des habitans.

J'avois donné la préférence à l'île Sainte-

1785. Novembre. Catherine sur Rio-Janéiro, pour éviter seulement les formalités des grandes villes, qui occasionnent toujours une perte de temps ; mais l'expérience m'apprit que cette relâche réunissoit bien d'autres avantages. Les vivres de toute espèce y étoient dans la plus grande abondance ; un gros bœuf coûtoit huit piastres ; un cochon pesant cent cinquante livres en coûtoit quatre ; on avoit deux dindons pour une piastre ; il ne falloit que jeter le filet pour le retirer plein de poisson ; on apportoit à bord et on nous y vendoit cinq cents oranges pour moins d'une demi-piastre, et les légumes étoient aussi à un prix très-modéré. Le fait suivant donnera une idée de l'hospitalité de ce bon peuple. Mon canot ayant été renversé par la lame dans une anse où je faisois couper du bois, les habitans qui aidèrent à le sauver forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçoient cette touchante hospitalité. Peu de jours après, ils rapportèrent à mon bord les voiles, les mâts, le grappin et le pavillon de ce canot, objets très-précieux pour eux, et qui leur auroient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. Leurs mœurs sont douces ; ils sont bons, polis, obligeans, mais superstitieux et jaloux de leurs femmes, qui ne paroissent jamais en public.

Nos officiers tuèrent à la chasse plusieurs oiseaux variés des plus brillantes couleurs,

entre autres un rollier d'un très-beau bleu, qui n'a point été décrit par M. de Buffon ; il est très-commun dans ce pays. 1785. Novembre.

Le 16 au soir, tout étant embarqué, j'envoyai mes paquets au gouverneur, qui avoit bien voulu se charger de les faire parvenir à Lisbonne, où je les adressai à M. de Saint-Marc, notre consul-général : chacun eut la permission d'écrire à sa famille et à ses amis. Nous nous flattions de mettre à la voile le lendemain ; mais les vents du nord, qui nous auroient été si favorables si nous eussions été en pleine mer, nous retinrent au fond de la baie jusqu'au 19 novembre. J'appareillai à la pointe du jour ; le calme me força de remouiller pendant quelques heures, et je ne fus en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit.

Nous avions acheté à Sainte-Catherine assez de bœufs, de cochons et de volailles, pour nourrir l'équipage en mer pendant plus d'un mois, et nous avions ajouté des orangers et des citronniers à notre collection d'arbres, qui, depuis notre départ de Brest, s'étoient parfaitement conservés dans les caisses faites à Paris sous les yeux et par les soins de M. Thouin. Notre jardinier étoit aussi pourvu de pepins d'oranges et de citrons, de graines de coton, de maïs, de riz, et généralement de tous les comestibles qui, d'après les relations des navigateurs, manquent aux habitans des îles de la mer du Sud, et sont plus analogues à leur climat et à leur

manière de vivre que les plantes potagères
1785. de France, dont nous portions aussi une
Novembre. immense quantité de graines.

Départ de Sainte-Catherine. Le jour de mon départ, je remis à M. de Langle de nouveaux signaux beaucoup plus étendus que ceux qui nous avoient servi jusqu'alors : nous devions naviguer au milieu des brumes, dans des mers très orageuses ; et ces circonstances exigeoient de nouvelles précautions. Je l'informai de plus que j'allois borner mes recherches dans la mer Atlantique à l'île Grande de la Roche, n'ayant pas le temps de chercher un passage au sud des terres de Sandwich.

Le temps fut très-beau jusqu'au 28 que nous eumes un coup de vent très violent de la partie de l'est ; c'étoit le premier depuis notre départ de France : je vis avec grand plaisir que, si nos bâtimens marchoient fort mal, ils se comportoient très-bien dans les mauvais temps, et qu'ils pouvoient résister aux grosses mers que nous aurions à parcourir.

Décembre. Le 7 décembre, j'étois sur le parallèle prétendu de l'île Grande, par 44^{d} 38^{m} de latitude sud, et 34^{d} de longitude occidentale, suivant une observation de distances faites le jour précédent. Nous voyions passer des goémons, et nous étions depuis plusieurs jours entourés d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros et des pétrels, qui n'approchent jamais des terres que dans la saison de la ponte.

Vaine recherche de l'île Grande de la Roche

Ces foibles indices de terre entretenoient cependant nos espérances, et nous consoloient des mers affreuses dans lesquelles nous naviguions ; mais je n'étois pas sans inquiétude en considérant que j'avois encore 35^{d} à remonter dans l'ouest jusqu'au détroit de le Maire, où il m'importoit beaucoup d'arriver avant la fin de janvier. 1785. Décembre.

Je courus des bords entre les 44 et 45^{d} de latitude jusqu'au 24 décembre ; je parcourus sur ce parallèle 15^{d} de longitude, et le 27 décembre j'abandonnai ma recherche, bien convaincu que l'île de la Roche n'existoit pas, et que les goémons et les pétrels ne prouvent point le voisinage d'une terre, puisque j'ai vu des algues et des oiseaux jusqu'à mon arrivée sur la côte des Patagons. Après 40 jours de recherches infructueuses, pendant lesquels j'avois essuyé cinq coups de vent, je fus obligé de faire route pour ma destination ultérieure. Je suis convaincu que les navigateurs qui me succéderont dans cette recherche, ne seront pas plus heureux que moi ; mais on ne doit s'y livrer que lorsqu'on fait route pour aller à l'est vers la mer des Indes : il n'est pas alors plus pénible ni plus long de parcourir 30^{d} sur ce parallèle que sur tout autre ; et si l'on n'a point trouvé la terre, on a du moins fait une route qui a approché du but. Je suis dans la ferme persuasion que l'île Grande est, comme l'île Pepis, une terre fantastique ; le rapport de la Roche, qui prétend

1785. Décembre. y avoir vu de grands arbres, est dénué de toute vraisemblance : il est bien certain que, par 45d, on ne peut trouver que des arbustes sur une île placée au milieu de l'Océan méridional, puisqu'on ne rencontre pas un seul grand arbre sur les îles de Tristan d'Acunha, situées dans une latitude infiniment plus favorable à la végétation.

Chasse en pleine mer. Nous eumes quelques jours de calme et de belle mer, pendant lesquels les officiers des deux frégates firent des parties de chasse en canot, et tuèrent une quantité considérable d'oiseaux dont nous étions presque toujours environnés. Ces chasses, assez ordinairement abondantes, procuroient des rafraîchissemens en viande à nos équipages, et il nous est arrivé plusieurs fois d'en tuer une assez grande quantité pour en faire des distributions générales : les matelots les préféroient à la viande salée, et je crois qu'elles contribuoient infiniment davantage à les maintenir dans leur bonne santé.

Nous ne tuames, dans nos différentes excursions, que des albatros de la grande et de la petite espèce, avec quatre variétés de pétrels ; ces oiseaux écorchés, et accommodés avec une sauce piquante, étoient à-peu-près aussi bons que les macreuses qu'on mange en Europe. Ils ont été si bien décrits par les naturalistes qui ont accompagné le capitaine Cook, que je crois n'en devoir donner que le dessin, afin que les ornithologistes soient assurés que nous avons ren-

contré les mêmes espèces dont MM. Banks, Solander et Forster, ont donné des descriptions qui ne laissent rien à désirer. 1785. Décembre.

Le 14 janvier, nous eumes enfin la sonde de la côte des Patagons, par 47^d 50^m de latitude sud, et 64^d 37^m de longitude occidentale, suivant nos dernières observations de distances : nous n'avons jamais laissé échapper l'occasion d'en faire, lorsque le temps a été favorable ; les officiers de la frégate y étoient tellement exercés, et secondoient si bien M. Dagelet, que je ne crois pas que notre plus grande erreur en longitude puisse être évaluée à plus d'un demi-degré. 1786. Janvier. Côte des Patagons.

Le 21, nous eumes connoissance du cap Beau-Temps, ou de la pointe du nord de la rivière de Gallegos, sur la côte des Patagons ; nous étions à environ trois lieues de terre, par quarante-une brasses, fond de petit gravier, ou petites pierres argileuses, grosses comme des pois.

Le 25, à deux heures, je relevai à une lieue au sud du cap San-Diego, qui forme la pointe occidentale du détroit de le Maire ; j'avois prolongé, depuis le matin, la terre à cette distance, et j'avois suivi, sur la carte du capitaine Cook, la baie où M. Banks débarqua pour aller chercher des plantes, pendant que la Résolution l'attendoit sous voiles.

Le temps nous étoit si favorable, qu'il me fut impossible d'avoir la même complai- Détroit de le Maire.

1786. Janvier.

sance pour nos naturalistes. A trois heures je donnai dans le détroit, ayant arrondi à trois quarts de lieue la pointe San-Diego, où il y a des brisans qui ne s'étendent, je crois, qu'à un mille : mais, ayant vu la mer briser beaucoup plus au large, je gouvernai au sud-est, afin de m'éloigner de ces brisans ; je m'apperçus bientôt qu'ils étoient occasionnés par les courans, et que les ressifs du cap San-Diego étoient fort loin de moi.

Comme il ventoit bon frais du nord, j'étois le maître de me rapprocher de la terre de Feu ; je la prolongeai à une petite demi-lieue. Je trouvai le vent si favorable et la saison si avancée, que je me déterminai tout de suite à abandonner la relâche de la baie de Bon-Succès, et à faire route sans perdre un instant pour doubler le cap Horn. Je considérai qu'il m'étoit impossible de pourvoir à tous mes besoins sans y employer dix ou douze jours ; que ce temps m'avoit été rigoureusement nécessaire à Sainte-Catherine, parce que, dans ces baies ouvertes, où la mer brise avec force sur le rivage, il y a une moitié des jours pendant lesquels les canots ne peuvent pas naviguer. Si à cet inconvénient s'étoient joints des vents de sud, qui m'eussent arrêté pendant quelque temps dans la baie de Bon-Succès, la belle saison se seroit écoulée, et j'aurois exposé mon vaisseau à des avaries, et mon équipage à des fatigues très-préjudiciables au succès du voyage.

Ces considérations me déterminèrent à faire route pour l'île Juan Fernandez, qui étoit sur mon chemin, et où je devois trouver de l'eau et du bois, avec quelques rafraîchissemens bien supérieurs aux pingoins du détroit. Je n'avois pas à cette époque un seul malade; il me restoit quatre-vingts barriques d'eau; et la terre de Feu a été si souvent visitée et décrite, que je ne pouvois me flatter de rien ajouter à ce qui en avoit déjà été dit. 1786. Janvier.

Pendant notre route dans le détroit de le Maire, les sauvages allumèrent de grands feux, suivant leur usage, pour nous engager à mouiller; il y en avoit un sur la pointe du nord de la baie de Bon-Succès, et un autre sur la pointe du nord de la baie de Valentin. Je suis persuadé, comme le capitaine Cook, qu'on peut mouiller indifféremment dans toutes ces baies; on y trouve de l'eau et du bois, mais moins de gibier sans doute qu'au port Noël, à cause des sauvages qui les habitent une grande partie de l'année.

Durant notre navigation dans le détroit, à une demi-lieue de la terre de Feu, nous fumes entourés de baleines: on s'appercevoit qu'elles n'avoient jamais été inquiétées; nos vaisseaux ne les effrayoient point; elles nageoient majestueusement à la portée du pistolet de nos frégates; elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'au Spitzberg ou au Groënland. Je doute qu'il y ait

1786. Janvier. un meilleur endroit dans le monde pour cette pêche : les bâtimens seroient mouillés dans de bonnes baies, ayant de l'eau, du bois, quelques herbes antiscorbutiques et des oiseaux de mer; les canots de ces mêmes bâtimens, sans s'éloigner d'une lieue, pourroient prendre toutes les baleines dont ils auroient besoin pour composer la cargaison de leurs vaisseaux. Le seul inconvénient seroit la longueur du voyage, qui exigeroit à peu près cinq mois de navigation pour chaque traversée ; et je crois qu'on ne peut fréquenter ces parages que pendant les mois de décembre, janvier et février.

L'horizon étoit si embrumé dans la partie de l'est, que nous n'avions pas apperçu la terre des Etats, dont nous étions cependant à moins de cinq lieues, puisque c'est la largeur totale du détroit. Nous avons serré la terre de Feu d'assez près pour appercevoir, avec nos lunettes, des sauvages qui attisoient de grands feux, seule manière qu'ils aient d'exprimer leurs désirs de voir relâcher les vaisseaux.

Cap Horn. Je doublai le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que je n'avois osé l'imaginer, je suis convaincu aujourd'hui que cette navigation est comme celle de toutes les latitudes élevées : les difficultés qu'on s'attend à rencontrer sont l'effet d'un ancien préjugé qui doit disparoître, et que la lecture du *Voyage de l'amiral Anson* n'a pas peu contribué à conserver parmi les marins.

1786, Février.

Le 9 février, j'étois par le travers du détroit de Magellan dans la mer du Sud, faisant route pour l'île de Juan Fernandez : j'avois passé, suivant mon estime, sur la prétendue terre de Drake; mais j'avois perdu peu de temps à cette recherche, parce que j'étois convaincu qu'elle n'existoit pas. Depuis mon départ d'Europe, toutes mes pensées n'avoient eu pour objet que les routes des anciens navigateurs : leurs journaux sont si mal faits, qu'il faut en quelque sorte les deviner; et les géographes qui ne sont pas marins, sont généralement si ignorans en hydrographie, qu'ils n'ont pu porter les lumières d'une saine critique sur des journaux qui en avoient grand besoin; ils ont, en conséquence, tracé des îles qui n'existoient pas, ou qui, comme des fantômes, ont disparu devant les nouveaux navigateurs.

Non-existence de la terre de Drake.

En 1578, l'amiral Drake, cinq jours après sa sortie du détroit de Magellan, fut assailli, dans le grand Océan occidental, par des coups de vent très-forts qui durèrent près d'un mois. Il est difficile de le suivre dans ses différentes routes : mais enfin il eut connoissance d'une île par les 57^{d} de latitude sud; il y relâcha et y vit beaucoup d'oiseaux : courant ensuite au nord l'espace de vingt lieues, il trouva d'autres îles habitées par des sauvages qui avoient des pirogues; ces îles produisoient du bois et des plantes antiscorbutiques. Comment méconnoître à cette relation la terre de Feu, sur laquelle Drake

1786. Février. a relâché, et vraisemblablement l'île Diego-Ramirès, située à peu près par la latitude de la prétendue île de Drake ? A cette époque, la terre de Feu n'étoit pas connue. Le Maire et Schouten ne trouvèrent le détroit qui porte leur nom qu'en 1616 ; et, toujours persuadés qu'il y avoit dans l'hémisphère sud, comme dans l'hémisphère nord, des terres qui s'étendent jusqu'aux environs des poles, ils crurent que la partie du sud de l'Amérique étoit coupée par des canaux, et qu'ils en avoient trouvé un second comme Magellan. Ces fausses idées étoient bien propres à jeter dans l'erreur l'amiral Drake, qui fut porté par les courans 12 ou 15^{d} dans l'est de son estime, ainsi qu'il est arrivé depuis, dans les mêmes parages, à cent autres navigateurs : cette probabilité devient une certitude, lorsqu'on réfléchit qu'un vaisseau de cette escadre, qui prit la bordée du nord pendant que son général couroit celle du sud, rentra dans le même détroit de Magellan dont il venoit de sortir ; preuve évidente qu'il n'avoit guère fait de chemin à l'ouest, et que l'amiral Drake n'avoit pas dépassé la longitude de l'Amérique. On pourroit ajouter qu'il est contre toute vraisemblance qu'une île fort éloignée du continent, et par 57^{d} de latitude, soit couverte d'arbres, lorsqu'on ne trouve pas même une plante ligneuse sur les îles Malouines, qui ne sont que par 53^{d} ; qu'il n'y a aucun habitant sur ces mêmes îles, pas même sur celle des Etats, qui n'est sé-

parée du continent que par un canal de cinq lieues ; et qu'enfin la description que Drake fait des sauvages, des pirogues, des arbres et des plantes, convient si fort aux Pecherais, et généralement à tous les autres détails que nous avons sur la terre de Feu, que je suis à concevoir comment l'île de Drake peut encore exister sur les cartes. 1786. Février.

Les vents d'ouest-sud-ouest m'étant favorables pour gagner au nord, je ne perdis pas à cette vaine recherche un temps si précieux, et je continuai ma route vers l'île de Juan Fernandez. Mais ayant examiné la quantité de vivres que j'avois à bord, je vis qu'il nous restoit très-peu de pain et de farine ; parce que j'avois été obligé, ainsi que M. de Langle, d'en laisser cent quarts à Brest, faute d'espace pour les contenir : les vers d'ailleurs s'étoient mis dans le biscuit ; ils ne le rendoient pas immangeable, mais ils en diminuoient la quantité d'environ un cinquième. Ces différentes considérations me déterminèrent à préférer la Conception à l'île de Juan Fernandez. Je savois que cette partie du Chili étoit très-abondante en grains, qu'ils y étoient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe, et que j'y trouverois en abondance, et au prix le plus modéré, tous les autres comestibles : je dirigeai en conséquence ma route un peu plus à l'est.

Le 22 au soir, j'eus connoissance de l'île Mocha, qui est environ à cinquante lieues dans le sud de la Conception. La crainte

1786. Février. d'être porté au nord par les courans m'avoit fait rallier la terre ; mais je crois que c'est une précaution inutile, et qu'il suffit de se mettre en latitude de l'île Sainte-Marie, qu'il faut reconnoître, ayant attention de ne l'approcher qu'à la distance d'environ trois lieues, parce qu'il y a des roches sous l'eau qui s'étendent fort au large de la pointe du nord-ouest de cette île.

Entrée dans la baie de la Conception. Lorsqu'elle est doublée, on peut ranger la terre ; tous les dangers sont alors hors de l'eau et à une petite distance du rivage. On a, en même temps, connoissance des Mamelles de Biobio : ce sont deux montagnes peu élevées dont le nom indique la forme. Il faut gouverner un peu au nord des Mamelles sur la pointe de Talcaguana : cette pointe forme l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'est à l'ouest, et autant en profondeur du nord au sud ; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine, qui est placée au milieu et forme deux entrées : celle de l'est est la plus sûre et la seule pratiquée ; elle a environ une lieue de large : celle de l'ouest, entre l'île de Quiquirine et la pointe de Talcaguana, n'a guère qu'un quart de lieue ; elle est remplie de rochers, et on ne doit y passer qu'avec un bon pilote.

On trouve fond sur la côte depuis l'île Sainte-Marie jusqu'à l'entrée de la baie de la Conception : à trois lieues au large, la sonde a rapporté soixante-dix brasses, fond de vase

noire, et trente brasses lorsque nous étions en dedans de la baie, est et ouest. De la pointe du nord de l'île de Quiquirine, le brassiage va en diminuant jusqu'à sept brasses à deux portées de fusil de terre. Il y a un excellent mouillage dans toute cette baie; mais on n'est à l'abri des vents du nord que devant le village de Talcaguana. 1786. Février.

A deux heures après midi, nous doublames la pointe de l'île de Quiquirine; mais les vents du sud, qui nous avoient été si favorables jusque-là, nous furent contraires: nous courumes différens bords, ayant l'attention de sonder sans cesse. Nous cherchions avec nos lunettes la ville de la Conception, que nous savions, d'après le plan de Frézier, devoir être au fond de la baie, dans la partie du sud-est; mais nous n'appercevions rien. A cinq heures du soir, il nous vint des pilotes qui nous apprirent que cette ville avoit été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existoit plus, et que la nouvelle ville avoit été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Nous apprimes aussi, par ces pilotes, que nous étions attendus à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne nous y avoient précédés. Nous continuames à louvoyer pour approcher le fond de la baie; et à neuf heures du soir nous mouillames, par neuf brasses, à environ une lieue dans le nord-est du mouillage de Talcaguana, que nous devions prendre le lendemain. Vers dix heures

1786. Février. du soir, M. Postigo, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception; il y coucha, et il partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commission: il désigna auparavant au pilote du pays l'ancrage où il convenoit de nous mouiller; et avant de monter à cheval, il envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance que nous n'en avions besoin pour tout l'équipage, dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avoit doublé le cap Horn et n'étoit arrivé au Chili sans avoir des malades; et il n'y en avoit pas un seul sur nos deux bâtimens.

A sept heures du matin, nous appareillames, nous faisant remorquer par nos canots et chaloupes; nous mouillames dans l'anse de Talcaguana à onze heures, le 24 du mois de février, par sept brasses, fond de vase noire.

Le village de Talcaguana est aujourd'hui le seul établissement espagnol de cette baie: on voit encore dans l'est les ruines de l'ancienne ville de la Conception qui ne dureront pas autant que celles de Palmyre, tous les bâtimens du pays n'étant construits qu'en torchis ou en briques cuites au soleil: les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs provinces méridionales de France.

Nouvelle ville de la Conception. Après la destruction de cette ville, qui fut plutôt engloutie par la mer que renversée par

les secousses de la terre, les habitans se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception, et du village de Talcaguana : ils y bâtirent une nouvelle ville ; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses, y furent transférés ; elle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblemens de terre qui se renouvellent presque tous les ans. 1786, Février.

Cette nouvelle ville contient environ dix mille habitans : c'est la demeure de l'évêque et du mestre-de-camp, gouverneur militaire. Cet évêché confine au nord avec celui de San-Jago, capitale du Chili, où le gouverneur général fait sa résidence ; il est borné à l'est par les Cordilières, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Magellan ; mais ses vraies limites sont la rivière de Biobio, à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au sud de ladite rivière appartient aux Indiens, à l'exception de l'île Chiloé et d'un petit arrondissement autour de Baldivia. On ne peut donner à ces peuples le nom de sujets du roi d'Espagne, avec lequel ils sont presque toujours en guerre ; aussi les fonctions du commandant espagnol sont-elles de la plus grande importance. Cet officier commande aux troupes réglées et aux milices ; ce qui lui donne de grands rapports d'autorité avec tous les ci-

toyens qui, au civil, sont commandés par
1786. un corrégidor : il est, de plus, chargé seul
Février. de la défense du pays, et obligé de combattre ou de négocier sans cesse. Une nouvelle administration est au moment de succéder à l'ancienne ; elle différera peu de celle de nos colonies : l'autorité sera partagée entre le commandant et l'intendant. Mais il faut observer qu'il n'y a point de conseil souverain dans les colonies espagnoles ; ceux qui sont revêtus de l'autorité du roi sont aussi juges des causes civiles, avec quelques assesseurs légistes : on sent que la justice n'étant pas rendue par des juges égaux en dignité, il est à peu près certain que l'opinion du chef doit presque toujours entraîner celle des subalternes ; ainsi la justice n'est rendue que par un seul, et il faudroit le supposer sans préjugés, sans passions, et doué des plus grandes lumières, pour qu'il n'en résultât pas de grands inconvéniens.

Fertilité du Chili.

Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili : le blé y rapporte soixante pour un ; la vigne produit avec la même abondance : les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression ; le seul travail est d'enclorre de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. Le prix ordinaire d'un gros bœuf est de huit piastres ; celui d'un mouton,

de trois quarts de piastre : mais il n'y a point d'acheteurs, et les habitans sont dans l'usage de faire tuer tous les ans une grande quantité de bœufs dont on conserve les cuirs et le suif; ces deux articles sont envoyés à Lima. On boucane aussi quelques viandes pour la consommation des équipages qui naviguent sur les petits bâtimens caboteurs de la mer du Sud. 1786. Février.

Aucune maladie n'est particulière à ce pays; mais il en est une qui y est assez commune et que je n'ose nommer : ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir, parviennent à un âge très-avancé; il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Malgré tant d'avantages, cette colonie est bien loin d'avoir fait les progrès qu'on devoit attendre de sa situation, la plus propre à favoriser une grande population; mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. Le régime prohibitif existe au Chili dans toute son étendue : ce royaume, dont les productions, si elles étoient à leur *maximum*, alimenteroient la moitié de l'Europe; dont les laines suffiroient aux manufactures de France et d'Angleterre; dont les bestiaux, employés en salaison, produiroient un revenu immense; ce royaume, dis-je, ne fait aucun commerce. Quatre ou cinq petits bâtimens lui apportent tous les ans, de Lima, du sucre, du tabac, et quelques objets manufacturés en Europe, que ses malheureux habitans n'obtiennent que de la Sa mauvaise administration.

1786. Février. seconde ou troisième main, et après que ces mêmes objets ont payé des droits immenses à Cadix, à Lima, et enfin à leur entrée au Chili : ils ne peuvent donner en échange que du blé, qui est à si vil prix, que le cultivateur ne met aucun intérêt à augmenter ses défrichemens ; du suif, des cuirs, et quelques planches ; en sorte que la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut, avec son or * et ses minces objets d'échange, solder le sucre, l'herbe du Paraguai, le tabac, les étoffes, les toiles, les batistes, et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie.

D'après ce tableau très-succinct, il est évident que, si l'Espagne ne change pas de système, si la liberté du commerce n'est pas autorisée, si les différens droits sur les consommations étrangères ne sont pas modérés, enfin si l'on perd de vue qu'un très-petit droit sur une consommation immense est plus profitable au fisc qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume du Chili ne parviendra jamais au degré d'accroissement qu'il doit attendre de sa situation.

* Suivant les notes qui m'ont été remises, l'or qu'on ramasse chaque année dans l'évêché de la Conception, peut être évalué à deux cent mille piastres; il y a telle habitation à Saint-Domingue qui donne autant de revenu.

1786. Février. Mœurs du pays.

Malheureusement ce pays produit un peu d'or ; presque toutes les rivières y sont aurifères ; l'habitant, en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre : mais comme les comestibles sont très-abondans, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin ; sans communication avec les étrangers, il ne connoît ni nos arts ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre son inertie : les terres restent en friche ; les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier : aussi les maisons des habitans les plus riches sont-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquoit autrefois à Lyon ; ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamans, être substituées dans les familles, et passer des grand'mères aux petites-filles : d'ailleurs ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes ; les autres ont à peine de quoi se vêtir.

Moines scandaleux

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvens de filles et d'hommes : ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun autre pays ; et le malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille,

1786. Février. d'être célibataires par état, sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devoit les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée ; j'en ai vu rester au bal jusqu'à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie, et placés parmi les valets. Personne, plus que ces mêmes religieux, ne donnoit à nos jeunes gens des renseignemens plus exacts sur des endroits que des prêtres n'auroient dû connoître que pour en interdire l'entrée.

Le peuple de la Conception est très-voleur, et les femmes y sont extrêmement complaisantes : c'est une race dégénérée, mêlée d'Indiens ; mais les habitans du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeans. Je manquerois à toute reconnoissance, si je ne les peignois avec les vraies couleurs qui conviennent à leur caractère ; je tâcherai de le faire connoître en racontant notre propre histoire.

Politesse des Espagnols. J'étois à peine mouillé devant le village de Talcaguana, qu'un dragon vint m'apporter une lettre de M. Quexada, commandant par *interim ;* il m'annonçoit que nous serions reçus comme des compatriotes, ajoutant, avec la plus extrême politesse, que les ordres qu'il avoit reçus, étoient, dans cette occasion, bien conformes aux sentimens de son cœur et à ceux de tous les habitans de la Conception. Cette lettre étoit accompagnée de rafraîchissemens de toute espèce, que

chacun s'empressoit d'envoyer en présent à bord ; nous ne pouvions consommer tant d'objets, et nous ne savions où les placer. 1786. Février.

Obligé de donner mes premiers soins aux réparations de mon vaisseau, à l'établissement de nos horloges astronomiques à terre, et à celui de nos quarts de cercle, je ne pus tout de suite aller faire mes remercîmens à ce gouverneur : j'attendois avec impatience le moment de remplir ce devoir ; mais il me prévint, et il arriva à mon bord, suivi des principaux officiers de la colonie. Le lendemain, je rendis cette visite, accompagné de M. de Langle, de plusieurs officiers et passagers ; nous étions précédés par un détachement de dragons, dont le commandant avoit cantonné une demi-compagnie à Talcaguana : depuis notre arrivée, elle étoit à nos ordres ainsi que leurs chevaux. M. Quexada, M. Sabatero, commandant l'artillerie, et le major de la place, vinrent au-devant de nous à une lieue de la Conception : nous descendimes tous chez M. Sabatero, où l'on nous servit un très-bon dîner ; et, à la nuit, il y eut un grand bal où furent invitées les principales dames de la ville.

Bal et costume des dames.

Le costume de ces dames, très-différent de celui auquel nos yeux étoient accoutumés, a été peint par M. Duché de Vancy : une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture ; des

1786. Février. bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; des souliers si courts, que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond; voilà l'habillement des dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles; la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue ou rose: ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid; mais, dans les appartemens, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grace. Elles sont généralement jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Vers minuit, le bal cessa: la maison du commandant et de M. Sabatero ne pouvant contenir tous les officiers et passagers français, chaque habitant s'empressa de nous offrir des lits; et nous fumes ainsi répartis dans les différens quartiers de la ville.

Avant le dîner, nous avions été faire des visites aux principaux citoyens et à l'évêque, homme d'esprit, d'une conversation agréa-

Atlas du Voyage de la Pérouse N.° 5. p. 50.

COSTUMES DES HABITANS DE LA CONCEPTION.

blè, et d'une charité dont les évêques d'Espagne donnent de fréquens exemples. Il est créole du Pérou; il n'a jamais été en Europe, et il ne doit son élévation qu'à ses vertus. Il nous entretint du chagrin qu'auroit M. Higuins, le mestre-de-camp, d'être retenu par les Indiens sur la frontière pendant notre court séjour dans son gouvernement. Le bien que chacun disoit de ce militaire, l'estime générale qu'on avoit pour lui, me faisoient regretter que les circonstances le tinssent éloigné. On lui avoit dépêché un courier; sa réponse, qui arriva pendant que nous étions encore à la ville, annonçoit son prochain retour : il venoit de conclure une paix glorieuse, et sur-tout bien nécessaire aux peuples de son gouvernement, dont les habitations éloignees sont exposées aux ravages de ces sauvages, qui massacrent les hommes, les enfans, et emmènent les femmes en captivité. 1786. Février.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiroient la terreur : la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages; ils marchent avec leurs Naturels du pays.

1786. Février. troupeaux ; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait, et quelquefois de leur sang *; ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis S. Jago jusqu'au détroit de Magellan : ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages ; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits; ils n'ont plus les mêmes vêtemens, et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitans des bords de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivoient il y a deux siècles.

Il est aisé de sentir combien de tels peuples doivent être redoutables aux Espagnols. Comment les suivre dans des courses aussi longues ? comment empêcher des attroupemens qui rassemblent en un seul point des peuples épars dans quatre cents lieues de pays, et forment des armées de trente mille hommes ?

Éloge du gouverneur Espagnol. M. Higuins a réussi à capter la bienveillance de ces sauvages, et a rendu le plus signalé service à la nation qui l'a adopté ; car il est né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion, et pour leur ancien attachement à la maison

* On m'a assuré qu'ils saignoient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvoient le sang.

de Stuart. Je ne puis me refuser au plaisir de faire connoître ce loyal militaire, dont les manières sont si fort de tous les pays. Comme les Indiens, je lui avois donné ma confiance après une heure de conversation. Son retour à la ville suivit de bien près sa lettre; j'en étois à peine informé, qu'il arriva à Talcaguana, et je fus encore prévenu. Un mestre-de-camp de cavalerie est plutôt à cheval qu'un navigateur françois; et M. Higuins, chargé de la défense du pays, étoit d'une activité difficile à égaler: il renchérit encore, s'il est possible, sur les politesses de M. Quexada; elles étoient si vraies, si affectueuses pour tous les François, que nulle expression ne pouvoit rendre nos sentimens de reconnoissance. Comme nous en devions à tous les habitans, nous résolumes de donner une fête générale avant notre départ, et d'y inviter toutes les dames de la Conception. Une grande tente fut dressée sur le bord de la mer; nous y donnames à dîner à cent cinquante personnes, hommes ou femmes, qui avoient eu la complaisance de faire trois lieues pour se rendre à notre invitation: ce repas fut suivi d'un bal, d'un petit feu d'artifice, et enfin d'un ballon de papier, assez grand pour faire spectacle.

1786. Février.

Fêtes réciproques

Le lendemain, la même tente nous servit pour donner un grand dîner aux équipages des deux frégates; nous mangeames tous à la même table, M. de Langle et moi à la tête, chaque officier jusqu'au dernier mate-

lot, rangé suivant le rang qu'il occupoit à
1786. bord : nos plats étoient des gamelles de bois.
Février. La gaieté étoit peinte sur le visage de tous les matelots ; ils paroissoient mieux portans et mille fois plus heureux que le jour de notre sortie de Brest.

Le mestre-de-camp voulut à son tour donner une fête : nous nous rendimes tous à la Conception, excepté les officiers de service. M. Higuins vint au-devant de nous, et conduisit notre cavalcade chez lui, où une table de cent couverts étoit dressée : tous les officiers et habitans de marque y étoient invités, ainsi que plusieurs dames. A chaque service, un franciscain improvisateur récitoit des vers espagnols pour célébrer l'union qui régnoit entre les deux nations. Il y eut grand bal pendant la nuit ; toutes les dames s'y rendirent, parées de leurs plus beaux habits ; des officiers masqués y donnèrent un très-joli ballet : on ne peut, dans aucune partie du monde, voir une plus charmante fête : elle étoit donnée par un homme adoré dans le pays, et à des étrangers qui avoient la réputation d'être de la nation la plus galante de l'Europe.

Mais ces plaisirs et cette bonne réception ne me faisoient pas perdre de vue mon objet principal. J'avois annoncé, le jour de mon
Mars. arrivée, que je mettrois à la voile le 15 de mars, et que si, avant cette époque, les bâtimens étoient réparés, nos vivres, notre eau et notre bois embarqués, chacun auroit

la liberté d'aller se promener à terre : rien n'étoit plus propre à hâter le travail que cette promesse, dont je craignois autant l'effet que les matelots le désiroient, parce que le vin est très-commun au Chili, que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes du peuple y sont presque aussi complaisantes qu'à Taïti : il n'y eut cependant aucun désordre, et mon chirurgien ne m'a point annoncé que cette liberté ait eu des suites fâcheuses. 1786, Mars.

Le 15, à la pointe du jour, je fis signal de se préparer à appareiller ; mais les vents se fixèrent au nord : ils avoient été constamment du sud-sud-ouest au sud-ouest depuis notre séjour dans cette rade ; la brise commençoit ordinairement à dix heures du matin, et finissoit à la même heure de la nuit, cessant de meilleure heure, si elle avoit commencé plus tôt ; et réciproquement, durant jusqu'à minuit, si elle n'avoit commencé qu'à midi ; en sorte qu'il y avoit à peu près douze heures de brise et autant de calme. Cette règle eut lieu constamment jusqu'au 15, que les vents, après un calme absolu et une chaleur excessive, se fixèrent au nord ; il venta très-grand frais de cette partie, avec beaucoup de pluie pendant la nuit du 15 au 16 ; et le 17, vers midi, il y eut une légère brise du sud-ouest, avec laquelle j'appareillai : elle étoit très-foible, et elle ne nous conduisit qu'à deux lieues en dehors de la baie, où nous restames en calme plat, la mer fort Départ de la Conception

houleuse des derniers vents du nord. Nous
1786, fumes toute la nuit environnés de baleines;
Mars. elles nageoient si près de nos frégates, qu'elles jetoient de l'eau à bord en soufflant : il est à remarquer qu'aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule ; la nature a accumulé tant de biens sur ce royaume, qu'il faut plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée.

Le 19, les vents de sud me permirent de m'éloigner de terre ; je dirigeai ma route à l'est de l'île de Juan Fernandez, dont je ne pris pas connoissance, parce que sa position ayant été fixée d'après les observations du père Feuillée à la Conception, il est impossible qu'il y ait une erreur en longitude de 10 minutes.

Avril. Le 3 avril, par 27^{d} 5^{m} de latitude sud, et 101 de longitude occidentale, nous eumes des vents du nord-est au nord-ouest : nous vimes aussi quelques oiseaux, les seuls que nous eussions rencontrés depuis que nous avions dépassé l'île de Juan Fernandez ; car je ne compte pas un ou deux taille-vents qui avoient été vus quelques instans dans un trajet de six cents lieues. Cette variété des vents est l'indice le plus certain de terre ; mais les physiciens auront peut-être quelque peine à expliquer comment l'influence d'une petite île, au milieu d'une mer immense, peut s'étendre jusqu'à cent lieues : au surplus, il ne suffit pas à un navigateur de présumer qu'il est à cette distance d'une île, si

rien ne lui indique dans quelle aire de vent il peut la rencontrer. La direction du vol des oiseaux, après le coucher du soleil, ne m'a jamais rien appris; et je suis bien convaincu qu'ils sont déterminés dans tous leurs mouvemens en l'air par l'appât d'une proie. J'ai vu, à l'entrée de la nuit, des oiseaux de mer diriger leur vol vers dix points différens de l'horizon; et je crois que les augures les plus enthousiastes n'auroient osé en rien conclure. 1786. Avril.

Le 4 avril, je n'étois plus qu'à soixante lieues de l'île de Pâque; je ne voyois point d'oiseaux; les vents étoient au nord-nord-ouest: il est vraisemblable que si je n'eusse connu avec certitude la position de cette île, j'aurois cru l'avoir dépassée, et j'aurois reviré de bord. J'ai fait ces réflexions sur les lieux, et je suis contraint d'avouer que les découvertes des îles ne sont dues qu'au hasard, et que très-souvent des combinaisons, fort sages en apparence, en ont écarté les navigateurs.

Le 8 avril, à deux heures après midi, j'eus connoissance de l'île de Pâque, qui me restoit à douze lieues dans l'ouest 5^d^ sud: la mer étoit fort grosse, les vents au nord; ils ne s'étoient pas fixés depuis quatre jours, et ils avoient varié du nord au sud par l'ouest. Je crois que la proximité d'une petite île ne fut pas la seule cause de cette variété, et il est vraisemblable que les vents alizés ne sont pas constans, dans cette saison, au 27.e degré. Ile de Pâque

1786. Avril. Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 avril, la côte de l'île de Pâque, à trois lieues de distance : le temps étoit clair, et les vents avoient fait le tour du nord au sud-est, dans moins de trois heures. Au jour, je fis route pour la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du nord au sud, par l'est ; elle n'est ouverte qu'aux vents d'ouest ; et le temps étoit si beau, que j'avois l'espoir qu'ils ne souffleroient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étois plus qu'à une lieue du mouillage : l'Astrolabe avoit déjà laissé tomber son ancre ; je mouillai très-près de cette frégate : mais le fond étoit si rapide, que les ancres de nos deux bâtimens ne prirent point ; nous fumes obligés de les relever et de courir deux bords pour regagner le mouillage.

Empressement des insulaires. Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens : ils nous suivirent à la nage jusqu'à une lieue au large ; ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remimes à la voile, de se voir enlever et arracher à leur terre natale ; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se présenter à leur esprit : ils étoient au milieu de nous, nus et sans aucune arme ; une simple ficelle autour des reins, servoit à fixer un paquet d'herbes qui cachoit leurs parties naturelles.

M. Hodges, peintre, qui avoit accompagné

le capitaine Cook dans son second voyage, a fort mal rendu leur physionomie ; elle est généralement agréable, mais très-variée, et n'a point, comme celle des Malais, des Chinois, des Chiliens, un caractère qui lui soit propre. 1786. Avril.

Je fis divers présens à ces Indiens ; ils préféroient des morceaux de toile peinte, d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades ; mais ils désiroient encore davantage les chapeaux : nous en avions une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir, je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre, par signes, qu'à la pointe du jour je descendrois à terre : ils s'embarquèrent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer à deux portées de fusil du rivage, sur lequel la lame brisoit avec force : ils avoient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présens, et chacun avoit posé le sien sur sa tête, pour le garantir de l'eau.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Le débarquement est assez facile au pied d'une des statues dont je parlerai bientôt. Je devois me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avois comblé de présens tous ceux qui étoient venus à bord la veille ; mais j'avois trop médité les relations des différens voyageurs, pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfans dont la vue de nos différens meubles excite si fort les désirs, qu'ils met- Descente dans l'île.

1786. Avril. tent tout en usage pour s'en emparer. Je crus donc qu'il falloit les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier; nous la fîmes en effet avec quatre canots, et douze soldats armés. M. de Langle et moi étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étoient nécessaires à bord des deux frégates pour le service; nous composions, en y comprenant l'equipage de nos bâtimens à rames, environ soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendoient sur le rivage: ils étoient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre étoit nu: plusieurs étoient tatoués et avoient le visage peint d'une couleur rouge; leurs cris et leur physionomie exprimoient la joie; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

Sa description. L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur; et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre: elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France, appelées dans le pays *giraumons*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce

fruit : et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature ; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitans ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très-reculés ; ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources : ils ignoroient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre couverte d'arbres peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différens quartiers. Les îles qui sont privées de cet avantage, sont réduites à une sécheresse horrible, qui peu à peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. M. de Langle et moi ne doutames pas que ce peuple ne dût le malheur de sa situation à l'imprudence de ses ancêtres ; et il est vraisemblable que les autres îles de la mer du Sud ne sont arrosées que parce que, très-heureusement, il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois : ainsi la nature n'a été plus libérale pour ces derniers insulaires qu'en leur paroissant plus avare, puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre. Un long séjour à l'île de France, qui ressemble si fort à l'île de

1786. Avril.

1786. Avril. Pâque, m'a appris que les arbres n'y repoussent jamais, à moins d'être abrités des vents de mer par d'autres arbres, ou par des enceintes de murailles; et c'est cette connoissance qui m'a découvert la cause de la dévastation de l'île de Pâque. Les habitans de cette île ont bien moins à se plaindre des éruptions de leurs volcans, éteints depuis long-temps, que de leur propre imprudence. Mais comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à M. Forster. Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut; ils n'y trouvèrent ni eau, ni bois, ni cochons : quelques poules, des bananes et des patates, sont de bien foibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre étoit infiniment meilleure : les équipages jouissoient de la plus parfaite santé; nous avions pris au Chili ce qui nous étoit nécessaire pour plusieurs mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien; nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvoient réussir dans son île.

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle; nous enjoi-

gnimes aux habitans de laisser cet espace vide ; nous y dressames une tente ; je fis descendre à terre les présens que je leur destinois, ainsi que les différens bestiaux : mais comme j'avois expressément défendu de tirer, et que mes ordres portoient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seroient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'étoit accru ; ils étoient au moins huit cents, et dans ce nombre il y avoit bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes étoit agréable ; elles offroient leurs faveurs à tous ceux qui voudroient leur faire quelque présent. Les Indiens nous engageoient à les accepter : quelques-uns d'entre eux donnèrent l'exemple des plaisirs qu'elles pouvoient procurer ; ils n'étoient séparés des spectateurs que par une simple couverture d'étoffe du pays ; et, pendant les agaceries de ces femmes, on enlevoit nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Tous paroissoient complices des vols qu'on nous faisoit ; car à peine étoient-ils commis, que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyoient au même instant : mais, voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenoient quelques minutes après ; ils recommençoient leurs caresses, et épioient le moment de faire un nouveau larcin : ce manège dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans

1786. Avril.

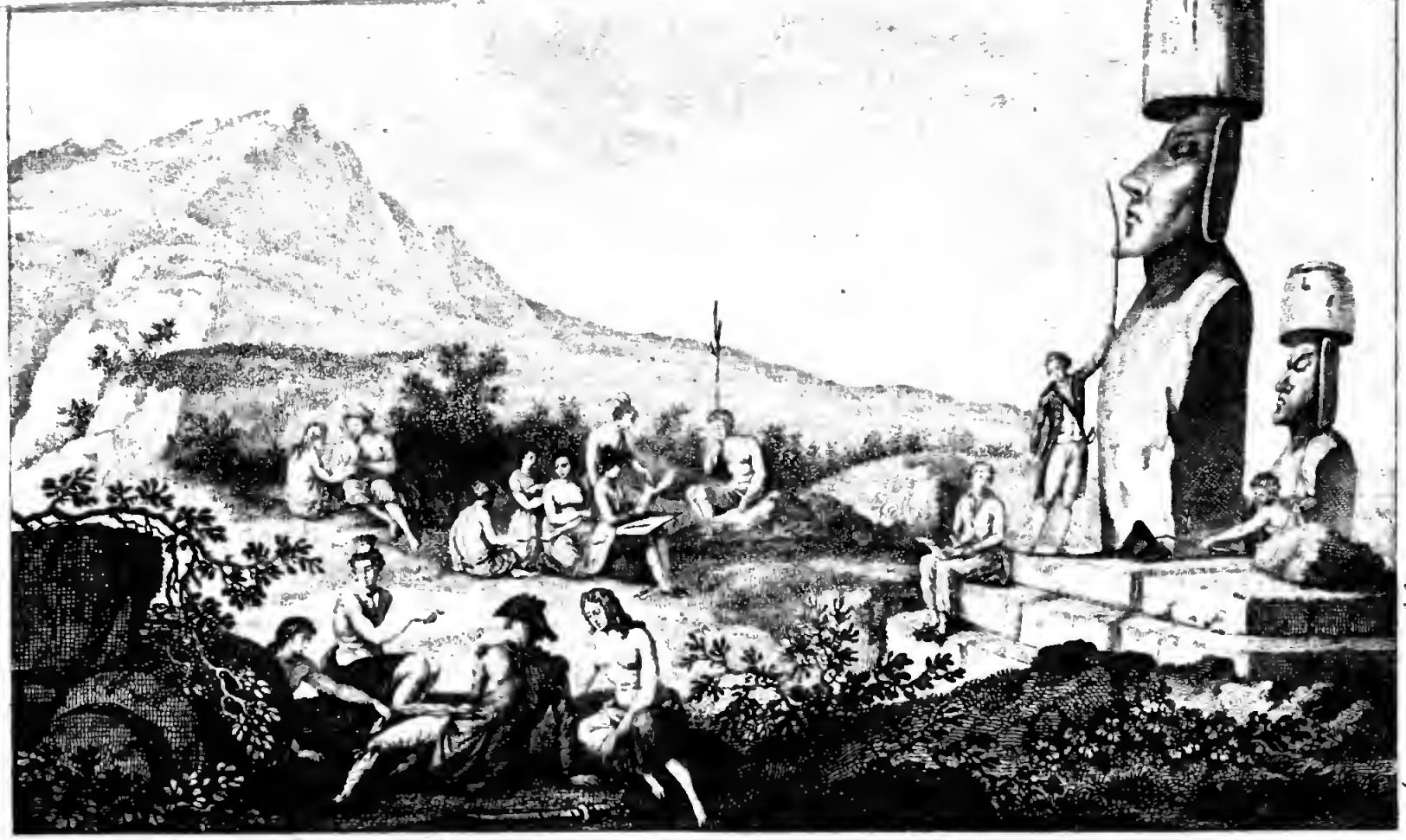
Vols faits par les insulaires.

Les femmes offrent leurs faveurs.

1786. Avril.

la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous permettoit pas de nous occuper de leur éducation, nous primes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employoient pour nous voler; et afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait, qui auroit pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferois rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seroient enlevés. Ces Indiens étoient sans armes : trois ou quatre, sur un si grand nombre, avoient une espèce de massue de bois très-peu redoutable. Quelques-uns paroissoient avoir une légère autorité sur les autres; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne; mais je m'apperçus bientôt qu'ils étoient précisément les plus insignes voleurs; et quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevoient nos mouchoirs, il étoit facile de voir que c'étoit avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce temps; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant; je le chargeai en outre du commandement de tous les soldats et matelots qui étoient à terre. Nous nous divisames ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. de Langle, devoit pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux



Atlas du Voyage de la Perouse N°. II. p. 65.

INSULAIRES ET MONUMENS DE L'ÎLE DE PÀQUE.

qui paroîtroient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monumens, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire; ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin, s'enrôlèrent avec lui; il fut suivi de MM. Dagelet, de Lamanon, Duché, Dufresne, de la Martinière, du père Receveur, de l'abbé Mongès, et du jardinier: la seconde, dont je faisois partie, se contenta de visiter les monumens, les plate-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement. Le dessin de ces monumens, donné par M. Hodges, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu. M. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui; mais son opinion ne me paroît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plate-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq pieds d'épaisseur à la base; ces bustes, dis-je, pourroient être l'ouvrage de la génération actuelle, dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes. Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes; j'ai vu autant d'enfans que dans aucun autre pays; et quoique, sur environ douze cents habitans que

1786. Avril.

Monumens singuliers.

Population

notre arrivée a rassemblés aux environs de
1786. la baie, il y eût au plus trois cents femmes,
Avril. je n'en ai tiré d'autre conjecture que celle de supposer que les insulaires de l'extrémité de l'île étoient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfans, étoient restées dans leurs maisons; en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent dans le voisinage de la baie. La relation de M. de Langle confirme cette opinion; il a rencontré dans l'intérieur de l'île beaucoup de femmes et d'enfans; et nous sommes tous entrés dans ces cavernes où M. Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvoient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout-à-l'heure, et dans lesquelles nous avons trouvé de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avoit pas cinq pieds de longueur, et n'excédoit pas six pouces de diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitans n'eussent caché leurs femmes, lorsque le capitaine Cook les visita en 1772; mais il m'est impossible d'en deviner la raison, et nous devons peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple, la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monumens qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a donné un dessin

fort exact, paroissent très-anciens ; ils sont placés dans des morais, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossemens qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire, en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses de petits monceaux de pierres en pyramide ; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux : ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer ; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvroient un tombeau : levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyoient à une autre vie. J'étois fort en garde contre cette opinion, et j'avoue que je les croyois très-éloignés de cette idée ; mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs, et M. de Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doute là-dessus, et je crois que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion : nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte ; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré une espèce de vénération pour elles. Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les

1786. Avril.

Mausolées.

1786. Avril. dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo :* c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvoit être factice, et composée d'une espèce de mortier qui s'étoit durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever, sans point d'appui, un poids aussi considérable : mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique, fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine Cook, parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opération : il n'y auroit pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre. Ainsi le merveilleux disparoît ; on rend à la nature sa pierre de lapillo, qui n'est point factice ; et on a lieu de croire que, s'il n'y a plus de nouveaux monumens dans l'île, c'est qne toutes les conditions y sont égales, et qu'on est peu jaloux d'être roi d'un peuple qui est presque nu, qui vit de patates et d'ignames ; et réciproquement, ces Indiens ne pouvant être en guerre, puisqu'ils n'ont pas de voisins, n'ont pas besoin d'un chef qui ait une autorité un peu étendue.

Mœurs et habitations. Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple, dont je n'entendois pas la langue, et que je n'ai vu qu'un

jour: mais j'avois l'expérience des voyageurs qui m'avoient précédé; je connoissois parfaitement leurs relations, et je pouvois y joindre mes propres réflexions. 1786. Avril.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée; et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la terre étoient en commun; d'autant que je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement: elle avoit trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur, et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme étoit celle d'une pirogue renversée; on n'y pouvoit entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes: ce n'est pas la demeure du chef, puisqu'il n'y a aucun meuble, et qu'un aussi grand espace lui seroit inutile; elle forme à elle seule un village, avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Il y a vraisemblablement dans chaque district un chef qui veille plus particulièrement aux plantations. Le capitaine Cook a cru que ce chef en étoit le propriétaire; mais si ce célèbre navigateur a eu quelque peine à se procurer une quantité considérable de patates

1786, Avril.

et d'ignames, on doit moins l'attribuer à la disette de ces comestibles, qu'à la nécessité de réunir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, je n'ose prononcer si elles sont communes à tout un district, et les enfans à la république : il est certain qu'aucun Indien ne paroissoit avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari ; et si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très-prodigues.

Quelques maisons sont souterraines, comme je l'ai déjà dit ; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux : ces joncs sont très-artistement arrangés et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente, en se repliant en voûte ; des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud ; même langage, même physionomie : leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier ; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté n'ont que trois pieds de hauteur ; on est même obligé de les entourer de murailles, pour les garantir des

Productions de l'île.

vents : il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent. 1786. Avril.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'aient eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens, auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout ; et j'ai vu les naturels de l'île de Pâque boire de l'eau de mer, comme les albatros du cap Horn. Nous étions dans la saison humide ; on trouvoit un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offroient dans des calebasses, mais elle rebutoit les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent, multiplient ; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront.

A une heure après midi, je revins à la tente, dans le dessein de retourner à bord, afin que M. de Clonard, mon second, pût à son tour descendre à terre : j'y trouvai presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir ; notre douceur avoit enhardi les voleurs, et je n'avois pas été distingué des autres. Un Indien qui m'avoit aidé à descendre d'une plate-forme, après m'avoir rendu ce service, m'enleva mon chapeau, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme à l'ordinaire, de tous les autres ; je ne le fis Nouveaux vols.

1786. Avril. pas poursuivre, et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, vu que nous étions presque tous sans chapeau. Je continuai à examiner cette plate-forme : c'est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des anciens talens de ce peuple pour la bâtisse ; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paroît qu'il n'a jamais connu aucun ciment : mais il coupoit et tailloit parfaitement les pierres ; elles étoient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres ; ce sont des laves de différente densité. La plus légère, qui doit conséquemment se décomposer la première, forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer, est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin de résister plus long-temps ; et je ne connois à ces insulaires aucun instrument ni matière assez dure pour tailler ces dernières pierres * : peut-être un plus long séjour dans l'île m'eût donné quelques éclaircissemens à ce sujet A deux heures, je revins à bord, et M. de Clonard descendit à terre. Bientôt deux officiers de l'Astrolabe arrivèrent pour

* L'ingénieur Bernizet soupçonne avec assez de raison que ces pierres n'ont point reçu leur forme par la taille, mais par le frottement contre d'autres plus dures encore (N. D. R.).

me rendre compte que les Indiens venoient de commettre un vol nouveau qui avoit occasionné une rixe un peu plus forte: des plongeurs avoient coupé sous l'eau le cablot du canot de l'Astrolabe, et avoient enlevé son grappin; on ne s'en apperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grappin nous étoit nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres: un coup de fusil à poudre tiré en l'air ne fit aucun effet: ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb, dont quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens; car la lapidation cessa, et nos officiers purent regagner tranquillement notre tente: mais il fut impossible de rejoindre les voleurs, qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser notre patience. 1786. Avril.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement; ils recommencèrent à offrir leurs femmes, et nous fumes aussi bons amis qu'à notre première entrevue. Je crois cependant achever leur portrait, en rapportant qu'une espèce de chef auquel M. de Langle faisoit présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevoit d'une main et lui voloit son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte: mais ils savent très-bien qu'ils commettent

1786. Avril.

une action injuste, puisqu'ils prenoient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignoient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger, en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île; car notre extrême douceur auroit fini par avoir des suites fâcheuses.

Civilisation et arts des insulaires.

Il n'y a personne qui, ayant lu les relations des derniers voyageurs, puisse prendre les Indiens de la mer du Sud pour des sauvages; ils ont au contraire fait de très-grands progrès dans la civilisation, et je les crois aussi corrompus qu'ils peuvent l'être relativement aux circonstances où ils se trouvent: mon opinion là-dessus n'est pas fondée sur les différens vols qu'ils ont commis, mais sur la manière dont ils s'y prenoient. Les plus effrontés coquins de l'Europe sont moins hypocrites que ces insulaires; toutes leurs caresses étoient feintes; leur physionomie n'exprimoit pas un seul sentiment vrai: celui dont il falloit le plus se défier, étoit l'Indien auquel on venoit de faire un présent, et qui paroissoit le plus empressé à rendre mille petits services.

Ils faisoient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans pour les entraîner auprès de nous, dans l'espoir d'en recevoir le salaire; la répugnance de ces jeunes Indiennes étoit une preuve qu'on violoit à leur égard la loi du pays. Aucun François n'a usé du droit barbare qu'on lui donnoit; et

s'il y a eu quelques momens donnés à la nature, le desir et le consentement étoient réciproques, et les femmes en ont fait les premiers frais. 1786, Avril.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quarre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île, et je serois peu surpris que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule: ils ont d'ailleurs appris à s'en passer; et ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer, ils vont à deux lieues au large, et cherchent, par plaisir, en retournant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que presque tous les comestibles de ces habitans sont tirés du règne végétal: ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer, semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du Tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource, quelques poules, qui sont très-rares sur cette île: nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

1786. Avril.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncèlent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient: si je leur connoissois des vases qui pussent résister au feu, je croirois que, comme à Madagascar ou à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs alimens, que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau, m'a prouvé qu'ils n'avoient pas vu nos arts comme des êtres stupides: ils ont examiné nos câbles, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail; et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en reprendre la mesure, ce qui m'a fait croire qu'ils avoient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur étoit resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera; c'est que nous n'ayons fait contre eux aucun usage de nos forces, qu'ils n'ont pas méconnues, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisoit fuir: nous n'ayons,

1786. Avril.

au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien ; nous les avons comblés de présens ; nous avons accablé de caresses tous les êtres foibles, particulièrement les enfans à la mamelle ; nous avons semé dans leurs champs toutes sortes de graines utiles ; nous avons laissé dans leurs habitations des cochons, des chèvres et des brebis qui y multiplieront vraisemblablement ; nous ne leur avons rien demandé en échange : néanmoins ils nous ont jeté des pierres, et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a été possible d'enlever. Il eût, encore une fois, été imprudent, dans d'autres circonstances, de nous conduire avec autant de douceur ; mais j'étois décidé à partir dans la nuit, et je me flattois qu'au jour, lorsqu'ils n'appercevroient plus nos vaisseaux, ils attribueroient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourroit les rendre meilleurs : quoi qu'il en soit de cette idée, peut-être chimérique, les navigateurs y ont un très-petit intérêt, cette île * n'offrant presque aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société.

* L'île de Pâque, découverte en 1722 par Roggewein, paroît, ainsi que le dit la Pérouse, avoir éprouvé une révolution dans sa population et dans les productions de son sol : on doit du moins le juger ainsi, d'après les différences qu'on remarque dans les relations de ces deux navigateurs. Le lecteur qui désirera faire ces rapprochemens, doit consulter le *Voyage de Roggewein*,

1786. Avril. Voici la relation du petit voyage de M. de Langle et de ses compagnons dans l'intérieur de l'île.

Intérieur de l'île. Nous partimes à huit heures du matin, et nous fimes d'abord deux lieues dans l'est, vers l'intérieur de l'île ; le marcher étoit très-pénible à travers des collines couvertes de pierres volcaniques ; mais je m'aperçus bientôt qu'il y avoit des sentiers par lesquels on pouvoit facilement communiquer de case en case ; nous en profitames, et nous visitames plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le sol de ces plantations étoit une terre végétale très-grasse, que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines ; il sema des choux, des carottes, des betteraves, du maïs, des citrouilles ; et nous cherchames à faire comprendre aux insulaires que ces graines produiroient des fruits et des racines qu'ils pourroient manger : ils nous entendirent parfaitement, et dès-lors ils nous désignèrent les meilleures terres, nous indiquant les endroits où ils désiroient voir nos nouvelles productions. Nous ajoutames aux plantes légumineuses, des graines d'oranger, de citronnier et de coton, en leur faisant comprendre que c'étoient des arbres, et que ce que nous avions semé précédemment, étoit des plantes.

---

imprimé à la Haye en 1739, ou l'extrait qu'en donne le président de Brosses dans son ouvrage intitulé, *Histoire des navigations aux terres australes*, tome II, page 226 et suivantes. (N. D. R.)

« Nous ne rencontrames d'autre arbuste que le mûrier à papier * et le mimosa; il y avoit aussi des champs assez considérables de morelle, que ces peuples m'ont paru cultiver dans les terres épuisées par les ignames et les patates. Nous continuames notre route vers les montagnes, qui, quoiqu'assez élevées, se terminent toutes en une pente facile, et sont couvertes de gramen : nous n'apperçumes aucune trace de ravin ni de torrent. Après avoir fait environ deux lieues à l'est, nous retournames au sud vers la côte du sud-est, que nous avions prolongée la veille avec nos vaisseaux, et sur laquelle, à l'aide de nos lunettes, nous avions apperçu beaucoup de monumens : plusieurs étoient renversés; il paroît que ces peuples ne s'occupent pas de les réparer : d'autres étoient debout, leur plate-forme à moitié ruinée. Le plus grand de ceux que j'ai mesurés, avoit seize pieds dix pouces de hauteur, en y comprenant le chapiteau, qui a trois pieds un pouce, et qui est d'une lave poreuse, fort légère; sa largeur, aux épaules, étoit de six pieds sept pouces, et son épaisseur à la base, de deux pieds sept pouces ».

1786. Avril.

* *Morus papyrifera*, abondant au Japon, où l'on en prépare l'écorce pour servir de papier; cette écorce extrêmement ligneuse sert aux femmes de la Louisiane à faire différens ouvrages avec la soie qu'elles en retirent; la feuille en est bonne pour la nourriture des vers à soie. Cet arbre croît maintenant en France. (N. D. R.)

1786. Avril.

« Ayant ensuite apperçu quelques cases rassemblées, je dirigeai ma route vers cette espèce de village, dont une des maisons avoit trois cent trente pieds de longueur, et la forme d'une pirogue renversée. Très-près de cette case, nous remarquames les fondemens de plusieurs autres qui n'existent plus ; ils sont composés de pierres de lave taillées, dans lesquelles il y a des trous d'environ deux pouces de diamètre. Il nous parut que cette partie de l'île étoit mieux cultivée et plus habitée que les environs de la baie de Cook. Les monumens et les plates-formes y étoient aussi plus multipliés. Nous vimes sur différentes pierres dont ces plates formes sont composées, des squelettes grossièrement dessinés, et nous y apperçumes des trous bouchés avec des pierres, par lesquels nous pensames qu'on devoit communiquer à des caveaux qui contenoient les cadavres des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien expressifs, qu'on les y enterroit, et qu'ils montoient ensuite au ciel. Nous rencontrames, sur le bord de la mer, des pyramides de pierres rangées à-peu-près comme des boulets dans un parc d'artillerie, et nous apperçumes quelques ossemens humains dans le voisinage de ces pyramides et de ces statues, qui toutes avoient le dos tourné vers la mer. Nous visitames dans la matinée sept différentes plates-formes, sur lesquelles il y avoit des statues debout ou renversées ; elles ne différoient que par leur

grandeur : le temps avoit fait sur elles plus ou moins de ravages, suivant leur ancienneté. Nous trouvames auprès de la dernière une espece de mannequin de jonc qui figuroit une statue humaine de dix pieds de hauteur ; il étoit recouvert d'une étoffe blanche du pays, la tête de grandeur naturelle, et le corps mince, les jambes dans des proportions assez exactes ; à son cou pendoit un filet en forme de panier, revêtu d'étoffes blanches : il nous parut qu'il contenoit de l'herbe. A côté de ce sac, il y avoit une figure d'enfant, de deux pieds de longueur, dont les bras étoient en croix et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvoit exister depuis un grand nombre d'années ; c'étoit peut-être un modèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du pays. A côté de cette même plate-forme, on voyoit deux parapets qui formoient une enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur et trois cent vingt-quatre pieds de largeur : nous ne pûmes savoir si c'étoit un réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre des ennemis ; mais il nous parut que cet ouvrage n'avoit jamais été fini. 1786. Avril.

« En continuant à faire route au couchant, nous rencontrames environ vingt enfans qui marchoient sous la conduite de quelques femmes, et qui paroissoient aller vers les maisons dont j'ai déjà parlé.

« A l'extrémité de la pointe sud de l'île, nous vimes le cratère d'un ancien volcan, Ancien cratère.

1786. Avril. dont la grandeur, la profondeur et la régularité excitèrent notre admiration ; il a la forme d'un cône tronqué ; sa base supérieure, qui est la plus large, paroît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence. On peut estimer l'étendue de la base inférieure, en supposant que le côté du cône fait avec la verticale un angle d'environ 30^{d} : cette base inférieure forme un cercle parfait ; le fond est marécageux ; on y apperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous parut au-dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds.

« Le père Receveur, qui y descendit, nous rapporta que ce marais étoit bordé des plus belles plantations de bananiers et de mûriers. Il paroît, comme nous l'avions observé en naviguant le long de la côte, qu'il s'est fait un éboulement considérable vers la mer, qui a occasionné une grande brèche à ce cratère ; la hauteur de cette brèche est d'un tiers du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circonférence supérieure. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacens, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis longtemps ; nous vîmes au fond du cratère les seuls oiseaux que nous ayons rencontrés sur l'île : c'étoient des hirondelles de mer. La nuit me força de me rapprocher des vaisseaux. Nous apperçumes auprès d'une maison

une grande quantité d'enfans qui s'enfuirent à notre approche: il nous parut vraisemblable que cette maison logeoit tous les enfans du district ; leur âge étoit trop peu différent pour qu'ils pussent appartenir aux deux femmes qui paroissoient chargées d'en avoir soin. Il y avoit auprès de cette maison un trou en terre, où l'on cuisoit des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux îles de la Société. 1786. Avril.

« De retour à la tente, je donnai à trois différens habitans les trois espèces d'animaux que nous leur destinions ; je fis choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier.

« Ces insulaires sont hospitaliers ; ils nous ont présenté plusieurs fois des patates et des cannes à sucre ; mais ils n'ont jamais manqué l'occasion de nous voler, lorsqu'ils ont pu le faire impunément. A peine la dixième partie de l'île est-elle cultivée ; les terrains défrichés ont la forme d'un quarré long très-régulier, sans aucune espèce de clôture ; le reste de l'île, jusqu'au sommet des montagnes, est couvert d'une herbe verte fort grossière. Nous étions dans la saison humide ; nous trouvames la terre humectée à un pied de profondeur : quelques trous dans les collines contenoient un peu d'eau douce ; mais nous ne rencontrames nulle part une eau courante. Le terrain paroît d'une bonne qualité ; il seroit d'une végétation encore plus forte, s'il étoit arrosé. Nous n'avons connu Culture ; gouvernement, etc. dans l'île.

1786. Avril. à ces peuples aucun instrument dont ils puissent se servir pour cultiver leurs champs; il est vraisemblable qu'après les avoir nettoyés, ils y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent ainsi leurs patates et leurs ignames. On rencontre très-rarement quelques buissons de mimosa, dont les plus fortes tiges n'ont que trois pouces de diamètre. Les conjectures qu'on peut former sur le gouvernement de ce peuple, sont qu'ils ne composent entre eux qu'une seule nation, divisée en autant de districts qu'il y a de morais, parce qu'on remarque que les hameaux sont bâtis à côté de ces cimetières. Il paroît que les productions de la terre sont communes à tous les habitans du même district; et comme les hommes offrent sans aucune délicatesse les femmes aux étrangers, on pourroit croire qu'elles n'appartiennent à aucun homme en particulier, et que, lorsque les enfans sont sevrés, on les livre à d'autres femmes qui sont chargées, dans chaque district, de leur éducation physique.

« On rencontre deux fois plus d'hommes que de femmes; si en effet elles ne sont pas en moindre nombre, c'est parce que, plus casanières que les hommes, elles sortent moins de leurs maisons. La population entière peut être évaluée à deux mille personnes: plusieurs maisons que nous vîmes en construction, et le nombre des enfans, doivent faire penser qu'elle ne diminue pas; cependant il y a lieu de croire que cette po-

pulation étoit plus considérable lorsque l'île étoit boisée. Si ces insulaires avoient l'industrie de construire des citernes, ils remédieroient par-là à un des plus grands malheurs de leur situation, et ils prolongeroient peut-être le cours de leur vie : on ne voit pas dans cette île un seul homme qui paroisse âgé de plus de soixante-cinq ans, si toutefois on peut juger de l'âge d'un peuple qu'on connoît si peu, et dont la manière de vivre est si différente de la nôtre * ». 1786. Avril.

* Voici encore quelques observations du chirurgien-major Rollin sur cette île et sur ses habitans.

« L'île de Pâque *n'est pas* d'un aspect aussi stérile et aussi rebutant que l'ont dit les voyageurs : elle est, à la vérité, presque dépourvue de bois; mais les côteaux et les vallons offrent des tapis de verdure très-agréables, principalement aux yeux des navigateurs. La grosseur et la bonté des patates, des ignames, des cannes à sucre, etc. annoncent la fertilité et une végétation vigoureuse.

« Les descriptions des individus ne m'ont pas paru plus exactes. On ne trouve dans cette île, ni les géans de Roggewein, ni les hommes maigres et languissans, par le manque de nourriture, dépeints par un voyageur moderne, qui leur donne un caractère général de pénurie qui n'existe pas. Loin de trouver des hommes repoussans par le spectacle de leur misère, et à peine quelques femmes, *qu'une prétendue révolution dans cette partie du monde n'a point ensevelies sous ses ruines*, j'y ai vu, au contraire, une peuplade assez nombreuse, mieux partagée en graces et en beauté que toutes celles que j'ai eu occasion de rencontrer depuis, et un sol qui leur fournissoit sans peine des alimens d'une bonne qualité, et d'une abondance plus que suffisante pour leur consommation, quoique l'eau douce y fût très-rare et d'une assez mauvaise qualité.

1786. Avril. En partant de la baie de Cook dans l'île de Pâque, le 10 au soir, je fis route au nord,

« Ces insulaires sont d'un embonpoint médiocre, d'une tournure et d'une figure agréables ; leur taille est d'environ cinq pieds quatre pouces, et bien proportionnée. A la couleur près, la face n'offre point de différence d'avec celle des Européens : ils sont peu velus et peu barbus ; mais tous ont cependant les parties sexuelles et les aisselles assez bien garnies de poils. La couleur de la peau est basanée ; les cheveux sont noirs ; cependant quelques-uns les ont blonds. Ils m'ont paru jouir en général d'une bonne santé, qu'ils conservent même dans un âge avancé. Ils ont l'usage de se peindre, de se tatouer la peau, et de se percer les oreilles : ils augmentent l'ouverture de cette partie par le moyen de la feuille de canne à sucre roulée en spirale, au point que le lobe des oreilles flotte, pour ainsi dire, sur les épaules ; ce qui paroît être, parmi les hommes seulement, un caractère de beauté distingué, qu'ils tâchent d'acquérir.

« Les femmes réunissent aussi à une conformation régulière le poli et la grace dans le contour des membres ; elles ont le visage d'un ovale agréable, de la douceur, de la finesse dans les traits, et il ne leur manque que le teint pour être belles selon l'idée que nous attachons à la beauté ; elles ont autant d'embonpoint qu'il en faut, des cheveux bien plantés, l'air engageant, qui inspire le sentiment qu'elles éprouvent sans chercher à le cacher.

« Malgré toutes ces qualités intéressantes, je n'ai reconnu chez les hommes aucune apparence de jalousie, ils cherchoient, au contraire, à trafiquer leurs faveurs. Ces peuples sont circoncis, et ils paroissent vivre dans l'anarchie la plus parfaite ; aucun de nous n'y a distingué de chef. Hommes et femmes, tous vont presque nus ; ils portent seulement un pagne, qui masque les parties sexuelles ; et quelques-uns, un coupon d'étoffe, avec lequel ils s'enveloppent les épaules ou les hanches, et qui descend jusqu'à mi-cuisse.

et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance, au clair de la lune : nous ne la perdîmes de vue que le lendemain à deux heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Les vents, jusqu'au 17, furent constamment du sud-est à l'est-sud-est : le temps étoit extrêmement clair ; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'est-nord-est, où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20, et nous commençames alors à prendre des bonites, qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent, presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture maintint notre santé dans le meilleur état ; et après dix mois de navigation, pendant lesquels il n'y eut que vingt-cinq jours de relâche, nous n'eumes pas un seul malade à bord des deux bâtimens. Nous naviguions dans des mers inconnues ; notre route étoit à-peu-près paral-

1786. Avril. Départ de l'île de Pâque.

« Je ne sais s'ils ont une idée de la propriété ; mais leur conduite à notre égard prouve le peu de respect qu'ils ont pour celle des étrangers : ils avoient un tel amour pour nos chapeaux, qu'en peu d'heures ils parvinrent à nous en dépouiller, et à nous rendre le sujet de leur raillerie ; on ne peut mieux les comparer qu'à des écoliers, qui mettent tous leurs plaisirs et leurs ruses à faire toutes sortes d'espiégleries aux passans.

« Ces insulaires vivent de patates, de bananes, d'ignames, de cannes à sucre, de poissons, et ils mangent aussi une espèce de goémon ou *fucus* marin, qu'ils ramassent sur les bords de la mer ».

1786. Avril. lèle à celle du Capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du nord-ouest de l'Amérique ; mais nous étions environ huit cents lieues plus à l'est. Je me flattois, dans un trajet de près de deux mille lieues, de faire quelque découverte ; il y avoit sans cesse des matelots au haut des mâts, et j'avois promis un prix à celui qui le premier appercevroit la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, nos frégates marchoient de front pendant le jour, laissant entre elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

Les courans très-violens dans cette partie, nous occasionnoient chaque jour de grandes différences entre les longitudes estimées et les longitudes observées : ils nous portèrent à l'ouest avec une vîtesse d'environ trois lieues en 24 heures ; ils reversèrent ensuite à l'est avec la même vîtesse jusques par les 7^{d} nord, qu'ils reprirent leur cours à l'ouest : et à notre arrivée aux îles Sandwich, notre longitude d'estime différoit à-peu-près de 5^{d} de la longitude d'observation. C'est, sans doute, de cette direction des courans peu observée autrefois, que proviennent les erreurs des cartes espagnoles ; car il est remarquable qu'on a retrouvé, dans ces derniers temps, la plupart des îles découvertes par Quiros, Mendana et autres navigateurs de cette nation, mais toujours trop rapprochées, sur leurs cartes, des côtes de l'Amérique.

1786. Avril.

Ces réflexions me laissèrent beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé, par les Espagnols, *la Mesa*, *los Majos*, *la Disgraciada*. Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion espagnol, et que l'éditeur de son voyage a fait graver, ce groupe est placé précisément par la même latitude que les îles Sandwich, et 16 ou 17^{d} plus à l'est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étoient absolument les mêmes; mais ce qui acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa*, qui veut dire *table*, donné par les Espagnols à l'île d'Owhyhee: j'avois lu dans la description de cette même île par le capitaine King, qu'après en avoir doublé la pointe orientale, on découvroit une montagne appelée Mownaroa, qu'on apperçoit très-long-temps: « Elle » est, dit-il, applatie à la cime, et forme ce » que les marins appellent un plateau ». L'expression angloise est même plus significative, car le capitaine King dit *table-land*.

Doutes sur l'existence des îles los Majos.

Quoique la saison fût très-avancée, et que je n'eusse pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, je me décidai tout de suite à faire une route qui portât mon opinion jusqu'à l'évidence: le résultat, si j'étois dans l'erreur, devoit être de rencontrer un second groupe d'îles oubliées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position et l'éloignement précis où je les aurois trouvées des îles Sandwich. Ceux qui connoissent mon caractère

1786. Avril. ne pourront soupçonner que j'aie été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever au capitaine Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à mes yeux le premier des navigateurs; et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a fait connoître les mœurs, les usages, la religion des habitans, et qui a payé de son sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples; celui-là, dis-je, est le vrai Christophe Colomb de cette contrée, de la côte d'Alaska, et de presque toutes les îles de la mer du Sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorans; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins, les philosophes, les physiciens, chacun trouve dans ses voyages ce qui fait l'objet de son occupation; tous les hommes peut-être, du moins tous les navigateurs, doivent un tribut d'éloges à sa mémoire; comment m'y refuser, au moment d'aborder le groupe d'îles où il a fini si malheureusement sa carrière ?

Mai. Le 7 mai, par 8d de latitude nord, nous apperçumes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels, avec des frégates et des paille-en-culs; ces deux dernières espèces s'éloignent, dit-on, peu de terre: nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord; l'Astrolabe en prit deux, qu'elle par-

tagea avec nous, et qui étoient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14d, et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée; car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux, qu'un pays cultivé. Nous étions alors fort près de Rocca-Partida et de la Nublada : je dirigeai ma route pour passer à-peu-près à vue de Rocca-Partida, si sa longitude étoit bien déterminée; mais je ne voulus pas courir par sa latitude, n'ayant pas, relativement à mes autres projets, un seul jour à donner à cette recherche : je savois très-bien que, de cette manière, il étoit probable que je ne la rencontrerois pas, et je fus peu surpris de n'en avoir aucune connoissance. Lorsque sa latitude fut dépassée, les oiseaux disparurent; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich, sur un espace de cinq cents lieues, nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour. 1786, Mai.

Le 15, j'étois par 19d 17m de latitude nord, et 130d de longitude occidentale, c'est-à-dire par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich, mais cent lieues plus à l'est que les premières, et quatre cent soixante à l'est des autres. Croyant rendre un service important à la géographie, si je parvenois à enlever des cartes ces noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très-préjudi-

1786. Mai.

ciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich; je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhee et celle de Mowée, que les Anglois n'ont pas été à portée d'explorer, et je me proposai de descendre à terre à Mowée, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savois qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resteroit encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

Le 18 mai, j'étois par 20^{d} de latitude nord, et 139^{d} de longitude occidentale, précisément sur l'île Disgraciada des Espagnols, et je n'avois encore aucun indice de terre.

Le 20, j'avois coupé par le milieu le groupe entier de los Majos, et je n'avois jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île; je continuai de courir à l'ouest sur ce parallèle entre 20 et 21^{d}; enfin, le 28 au matin, j'eus connoissance des montagnes de l'île d'Owhyhee; qui étoient couvertes de neige, et bientôt après celles de Mowée, un peu moins élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre; mais j'en étois encore à sept ou huit lieues, à l'entrée de la nuit; je la passai bord sur bord, attendant le jour pour donner dans le canal formé par ces deux îles, et

pour chercher un mouillage sous le vent de Mowée, auprès de l'île Morokinne. Nos longitudes observées furent si parfaitement d'accord avec celles du capitaine Cook, qu'ayant fait cadrer nos relèvemens, pris sur le plan anglois, avec notre point, nous trouvames n'avoir que 10^{m} de différence, dont nous étions plus à l'est. 1786. Mai.

A neuf heures du matin, je relevai la pointe de Mowée à l'ouest, 15^{d} nord; j'appercevois, à l'ouest 22^{d} nord, un îlot que les Anglois n'ont pas été à portée de voir, et qui ne se trouve pas sur leur plan, qui, dans cette partie, est très-défectueux; tandis que tout ce qu'ils ont tracé d'après leurs propres observations, mérite les plus grands éloges. L'aspect de l'île Mowée étoit ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au sud-ouest quart d'ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens; elles sont si multipliées, qu'on pourroit prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village: mais toutes les cases sont sur le bord de la mer; et les montagnes en sont si rapprochées, que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin, et réduit, comme nous, dans ces climats brûlans, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnoient les Arrivée aux îles Sandwich.

1786. Mai. montagnes ; la verdure, les bananiers qu'on appercevoit autour des habitations, tout produisoit sur nos sens un charme inexprimable ; mais la mer brisoit sur la côte avec la plus grande force ; et, nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous étoit impossible d'atteindre.

La brise avoit forcé, et nous faisions deux lieues par heure ; je voulois terminer avant la nuit le développement de cette partie de l'île, jusqu'à celle de Morokinne, auprès de laquelle je me flattois de trouver un mouillage à l'abri des vents alizés : ce plan, dicté par les circonstances impérieuses où je me trouvois, ne me permit pas de diminuer de voiles pour attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte ; elles étoient chargées de fruits et de cochons que les Indiens nous proposoient d'échanger contre des morceaux de fer.

Les insulaires viennent au-devant pour commercer

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate ; mais notre vîtesse étoit si grande, qu'elles se remplissoient d'eau le long du bord : les Indiens étoient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée ; ils se jetoient à la nage ; ils couroient d'abord après leurs cochons ; et les rapportant dans leurs bras, ils soulevoient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidant l'eau et y remontant gaiement, cherchant, à force de pagaie, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avoient été obligés d'abandonner, et qui avoit été dans l'instant

occupé par d'autres auxquels le même accident étoit aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues; et quoique le commerce que nous faisions avec ces bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquames l'occasion de traiter de près de trois cents autres. 1786. Mai.

Les pirogues étoient à balancier; chacune avait de trois à cinq hommes; les moyennes pouvoient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à-peu-près autant de profondeur: nous en pesames une de cette dimension, dont le poids n'excédoit pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtimens que les habitans de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooi et Wohaoo, où la mer est fort grosse; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins.

A mesure que nous avancions, les montagnes sembloient s'éloigner vers l'intérieur de l'île, qui se montroit à nous sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune: on n'appercevoit plus de cascades; les arbres étoient beaucoup moins rapprochés dans la plaine; les villages étoient composés de dix à douze cabanes seulement, très-éloignées les unes des autres. A chaque

1786, Mai.

instant, nous avions un juste sujet de regretter le pays que nous laissions derrière nous; et nous ne trouvames un abri que lorsque nous eumes sous les yeux un rivage affreux où la lave avoit autrefois coulé, comme les cascades coulent aujourd'hui dans l'autre partie de l'île.

Après avoir gouverné au sud-ouest quart d'ouest jusqu'à la pointe du sud-ouest de l'île Mowée, je vins à l'ouest, et successivement au nord-ouest, pour gagner un mouillage que l'Astrolable avoit déjà pris par vingt-trois brasses, fond de sable gris, très-dur, à un tiers de lieue de terre. Nous étions abrités des vents du large par un gros morne coiffé de nuages qui, de temps à autre, nous donnoient des raffales très-fortes; les vents changeoient à chaque instant, ensorte que nous chassions sans cesse sur nos ancres. Cette rade étoit d'autant plus mauvaise, que nous y étions exposés à des courans qui nous empêchoient de venir debout au vent, excepté dans les raffales; mais elles rendoient la mer si grosse, que nos canots avoient toute la peine possible à naviguer. J'en détachai cependant un tout de suite pour sonder autour des bâtimens: l'officier me rapporta que le fond étoit le même jusqu'à terre; qu'il diminuoit graduellement, et qu'il y avoit encore sept brasses à deux encablures du rivage: mais lorsque nous levames l'ancre, je vis que le câble étoit absolument hors de service, et

qu'il devoit y avoir beaucoup de roches recouvertes par une très-légère couche de sable. 1786. Mai.

Les Indiens des villages de cette partie de l'île s'empressèrent de venir à bord dans leurs pirogues, apportant, pour commercer avec nous, quelques cochons, des patates, des bananes, des racines de pied-de-veau que les Indiens nomment *tarro*, avec des étoffes et quelques autres curiosités faisant partie de leur costume. Je ne voulus leur permettre de monter à bord que lorsque la frégate fut mouillée, et que les voiles furent serrées ; je leur dis que j'étois *Taboo*, mot qui, suivant leur religion, exprime une chose à laquelle ils ne peuvent toucher, ou un lieu consacré dans lequel ils ne peuvent entrer ; et ce mot, que je connoissois d'après les relations angloises, eut tout le succès que j'en attendois. M. de Langle, qui n'avoit pas pris la même précaution, eut un instant le pont de sa frégate très-embarrassé par une multitude de ces Indiens ; mais ils étoient si dociles, ils craignoient si fort de nous offenser, qu'il étoit extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. Je n'avois pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards. Lorsque je leur eus permis de monter sur ma frégate, ils n'y faisoient pas un pas sans notre agrément ; ils avoient toujours l'air de craindre de nous déplaire ; la plus grande fidélité regnoit dans leur commerce. Nos morceaux de vieux cercles

de fer excitoient infiniment leurs desirs ; ils
1786. ne manquoient pas d'adresse pour s'en pro-
Mai. curer, en faisant bien leurs marchés : jamais ils n'auroient vendu en bloc une quantité d'étoffes ou plusieurs cochons ; ils savoient très-bien qu'il y auroit plus de profit pour eux à convenir d'un prix particulier pour chaque article.

Cette habitude de commerce, cette connoissance de fer qu'ils ne doivent pas aux Anglois, d'après leur aveu, sont de nouvelles preuves de la fréquentation que ces peuples ont eue anciennement avec les Espagnols. Cette nation avoit, il y a un siècle, de très-fortes raisons pour ne pas faire connoître ces îles, parce que les mers occidentales de l'Amérique étoient infestées de pirates qui auroient trouvé des vivres chez ces insulaires, et qui, au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étoient obligés de courir à l'ouest vers les mers des Indes, ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'occident a été réduite au seul galion de Manille, je crois que ce vaisseau, qui étoit extrêmement riche, a été contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuât leurs risques. Ainsi peu-à-peu cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles conservées sur la carte générale du troisième voyage de Cook, par le lieutenant Roberts, avec leur ancienne position à 15^{d} plus à l'est que les îles Sand-

wich ; mais leur identité avec ces dernières me paroissant démontrée, j'ai cru devoir en nettoyer la surface de la mer. 1786. Mai.

Il étoit si tard lorsque nos voiles furent serrées, que je fus obligé de remettre au lendemain la descente que je me proposois de faire sur cette île, où rien ne pouvoit me retenir qu'une aiguade facile : mais nous nous appercevions déjà que cette partie de la côte étoit absolument privée d'eau courante, la pente des montagnes ayant dirigé la chûte de toutes les pluies vers le côté du vent. Peut-être un travail de quelques journées sur la cime des montagnes suffiroit pour rendre commun à toute l'île un bien si précieux ; mais ces Indiens ne sont pas encore parvenus à ce degré d'industrie : ils sont cependant très-avancés à beaucoup d'autres égards. On connoît par les relations angloises la forme de leur gouvernement : l'extrême subordination qui règne parmi eux, est une preuve qu'il y a une puissance très-reconnue qui s'étend graduellement du roi au plus petit chef, et pèse sur la classe du peuple. Mon imagination se plaisoit à les comparer aux Indiens de l'île de Pâque, dont l'industrie est au moins aussi avancée : les monumens de ces derniers montrent même plus d'intelligence ; leurs étoffes sont mieux fabriquées, leurs maisons mieux construites : mais leur gouvernement est si vicieux, que personne n'a droit d'arrêter le désordre ; ils ne reconnoissent aucune autorité ; et

1786. Mai. quoique je ne les croie pas méchans, il n'est que trop ordinaire à la licence d'entraîner des suites fâcheuses et souvent funestes. En faisant le rapprochement de ces deux peuples, tous les avantages étoient en faveur de celui des îles Sandwich, quoique tous mes préjugés fussent contre lui, à cause de la mort du capitaine Cook. Il est plus naturel à des navigateurs de regretter un aussi grand homme, que d'examiner de sang froid si quelque imprudence de sa part n'a pas, en quelque sorte, contraint les habitans d'Owhyhee à recourir à une juste défense *.

Ce sont eux qui ont massacré le capit. *Cook*.

* Il n'est que trop prouvé que les Anglois ont commencé les hostilités ; c'est une vérité qu'on voudroit en vain se taire : je n'en veux puiser les preuves que dans la relation de l'ami du capitaine Cook, de celui qui le regardoit comme son père, et que les insulaires croyoient être son fils, du capitaine King enfin, qui nous dit, après la narration fidelle des évènemens qui ont amené sa mort : « J'avois toujours » craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse où » cette confiance l'empêcheroit de prendre les pré- » cautions nécessaires ».

Le lecteur pourra d'ailleurs juger lui-même par le rapprochement des circonstances suivantes.

Cook donna d'autant plus légèrement l'ordre de tirer à balle si les travailleurs étoient inquiétés, qu'il avoit par-devers lui l'expérience du massacre de dix hommes de l'équipage du capitaine Furneaux, massacre qui fut occasionné par deux coups de fusil tirés sur les Zélandois qui venoient de commettre un petit vol de pain et de poisson.

Pareea, un des chefs, réclamant sa pirogue arrêtée

La nuit fut fort tranquille, à quelques rafales près qui duroient moins de deux minutes. A la pointe du jour le grand canot de l'Astrolabe fut detaché avec MM. de Vaujuas, Boutin et Bernizet ; ils avoient ordre de sonder une baie très-profonde qui nous restoit au nord-ouest, et dans laquelle je soupçonnois un meilleur mouillage que le nôtre : mais ce nouveau mouillage, quoique praticable, ne valoit guère mieux que 1786. Mai.

par l'équipage, fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui assena sur la tête : revenu de son étourdissement, il eut la générosité d'oublier la violence qu'on avoit exercée à son égard ; il revint peu après ; il rapporta un chapeau volé, et il parut craindre lui-même que Cook ne le tuât, ou ne le punît.

Avant qu'aucun autre délit que celui du vol de la chaloupe eût été commis, deux coups de canon furent tirés sur deux grandes pirogues qui tâchoient de se sauver.

Néanmoins, après ces événemens, Cook marcha au village où étoit le roi, et il reçut les marques de respect qu'on avoit coutume de lui rendre : les habitans se prosternèrent devant lui.

Rien ne pouvoit faire prévoir aucune intention hostile de la part des insulaires, lorsque les canots placés au travers de la baie tirèrent encore sur des pirogues qui tentoient de s'échapper, et tuèrent par malheur un chef du premier rang.

Cette mort mit les insulaires en fureur ; un d'eux se contenta de défier le capitaine Cook, et de le menacer de lui jeter sa pierre. Le capitaine Cook tira sur lui un coup de fusil à plomb, qui n'eut aucun effet à cause de la natte dont il étoit revêtu : ce coup de fusil devint le signal du combat. Philips

1786. Mai. celui que nous occupions. Suivant le rapport de ces officiers, cette partie de l'île de Mowée, n'offrant aux navigateurs ni eau ni bois, et n'ayant que de très-mauvaises rades, doit être assez peu fréquentée.

Descente et réception. A huit heures du matin, quatre canots des deux frégates étoient prêts à partir; les deux premiers portoient vingt soldats armés, commandés par M. de Pierrevert, lieutenant de vaisseau. M. de Langle et moi, suivis de tous les passagers et officiers qui n'avoient pas été retenus à bord par le service, étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels, qui, dès la pointe du jour, étoient le long du bord dans leurs pirogues; ces Indiens continuèrent leur com-

---

fut au moment d'être poignardé. Cook tira alors un second coup de fusil chargé à balle, et tua l'insulaire le plus avancé : l'attaque devint sur-le-champ plus sérieuse ; les soldats et les matelots firent une décharge de mousqueterie. Déjà quatre soldats de la marine avoient été tués, trois autres et le lieutenant avoient été blessés, lorsque le capitaine Cook, sentant sa position, s'approcha du bord de l'eau ; il cria aux canots de cesser le feu, et d'aborder le rivage pour embarquer sa petite troupe ; ce fut dans cet instant qu'il fut poignardé par derrière et qu'il tomba le visage dans la mer.

On pourroit encore ajouter que Cook, dans l'intention d'amener de gré ou de force à son bord le roi et sa famille, et ayant pour cela à pénétrer dans le pays, fit des dispositions beaucoup trop foibles en ne prenant qu'un détachement de dix hommes. (N. D. R.)

merce ; ils ne nous suivirent point à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avoit jamais cessé d'exprimer. Cent vingt personnes environ, hommes ou femmes, nous attendoient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers ; nous fixames l'espace que nous voulions nous réserver : les soldats avoient la baïonnette au bout du fusil, et faisoient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les habitans : les femmes nous témoignoient par les gestes les plus expressifs qu'il n'étoit aucune marque de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à nous donner ; et les hommes dans une attitude respectueuse cherchoient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos desirs. Deux Indiens qui paroissoient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent ; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot, et ils m'offrirent chacun en présent un cochon que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet : les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étoient peu séduisantes ; leurs traits n'avoient aucune délicatesse, et leur costume permettoit d'appercevoir, chez le plus grand nombre, les traces des ravages occasionnés par la

1786. Mai.

1786. Mai. maladie vénérienne. Comme aucune femme n'étoit venue à bord dans les pirogues, je crus qu'elles attribuoient aux Européens les maux dont elles portoient les marques; mais je m'apperçus bientôt que ce souvenir, en le supposant réel, n'avoit laissé dans leur ame aucune espèce de ressentiment.

Est-ce aux Européens que ces insulaires doivent la maladie vénérienne

Qu'il me soit permis cependant d'examiner si les navigateurs modernes sont les véritables auteurs de ces maux, et si ce crime, qu'ils se reprochent dans leur relation, n'est pas plus apparent que réel. Pour donner plus de poids à mes conjectures, je les appuierai sur les observations de M. Rollin, homme très-éclairé, et chirurgien-major de mon équipage. Il a visité, dans cette île, plusieurs individus attaqués de la maladie vénérienne, et il a remarqué des accidens dont le développement graduel eût exigé en Europe un intervalle de douze ou quinze ans; il a vu aussi des enfans de sept à huit ans atteints de cette maladie, et qui ne pouvoient l'avoir contractée que dans le sein de leur mère. J'observerai de plus que le capitaine Cook, en passant aux îles Sandwich, n'aborda la première fois qu'à Atooi et Oneeheow, et que neuf mois après, en revenant du nord, il trouva que les habitans de Morwée qui vinrent à son bord étoient presque tous atteints de cette maladie. Comme Mowée est à soixante lieues au vent d'Atooi, ce progrès m'a semblé trop rapide pour ne pas laisser quelques doutes.

Si l'on joint à ces différentes observations celle qui résulte de l'ancienne communication de ces insulaires avec les Espagnols, il paroîtra sans doute probable qu'ils partagent depuis longtemps avec les autres peuples les malheurs attachés à ce fléau de l'humanité. 1786, Mai,

J'ai cru devoir cette discussion aux navigateurs modernes. L'Europe entière, trompée par leur propre relation, leur eût à jamais reproché un crime que les chefs de cette expédition croient n'avoir pu empêcher. Il est cependant un reproche auquel ils ne peuvent échapper ; c'est de n'avoir pris que des précautions insuffisantes pour éviter le mal ; et s'il est à peu près démontré que cette maladie n'est point l'effet de leur imprudence, il ne l'est pas également que leur communication avec ces peuples ne lui ait donné une plus grande activité, et n'en ait rendu les suites beaucoup plus effrayantes.

Après avoir visité le village, j'ordonnai à six soldats commandés par un sergent de nous accompagner : je laissai les autres sur le bord de la mer, aux ordres de M. de Pierrevert ; ils étoient chargés de la garde de nos canots dont aucun matelot n'étoit descendu.

Quoique les François fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Mowée, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi : les usages des Européens sont, à cet égard, trop com- Pourquoi la Pérouse ne prend pas possession de l'île.

1786. Mai.

plètement ridicules. Les philosophes doivent sans doute gémir de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables ; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitans ont arrosée de leur sueur, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. Ces peuples ont heureusement été connus à une époque où la religion ne servoit plus de prétexte aux violences et à la cupidité. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme ; leur navigation doit achever la reconnoissance du globe ; et les lumières qu'ils cherchent à répandre, ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance.

C'est par une suite de ces principes qu'ils ont déjà transporté dans leurs îles des taureaux, des vaches, des chèvres, des brebis, des beliers ; qu'ils y ont aussi planté des arbres, semé des graines de tous les pays, et porté des outils propres à accélérer les progrès de l'industrie. Pour nous, nous serions amplement dédommagés des fatigues extrêmes de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage des sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandu chez les insulaires de la mer du

1786. Mai.

Sud. Mais, malgré l'opinion de M. Anderson et du capitaine Cook, je crois, avec le capitaine King, qu'un peuple aussi bon, aussi doux, aussi hospitalier, ne peut être anthropophage ; une religion atroce s'associe difficilement avec des mœurs douces : et puisque le capitaine King dit, dans sa relation, que les prêtres d'Owhyhee étoient leurs meilleurs amis, je dois en conclure que, si la douceur et l'humanité ont déjà fait des progrès dans cette classe chargée des sacrifices humains, il faut que le reste des habitans soit encore moins féroce : il paroît donc évident que l'anthropophagie n'existe plus parmi ces insulaires ; mais ils n'est que trop vraisemblable que c'est depuis peu de temps *.

Ces insulaires ne sont plus anthropophages.

Le sol de l'île n'est composé que de détrimens de lave et autres matières volcaniques. Les habitans ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds et si peu abondans, que chacun ne pourroit pas fournir une demi-barrique d'eau

Sol, maisons, meubles.

* L'horreur qu'ont montrée ces insulaires lorsqu'on les a soupçonnés d'anthropophagie, celle qu'ils témoignèrent lorsqu'on leur demanda s'ils n'avoient pas mangé le corps du capitaine Cook, confirme, en partie, l'opinion de la Pérouse : cependant Cook lui-même avoit acquis la certitude de l'anthropophagie des habitans de la nouvelle Zélande ; et on ne peut se dissimuler que l'usage de faire des sacrifices humains, et de manger les ennemis tués à la guerre, ne soit répandu dans toutes les îles de la mer du Sud. (N. D. R.)

1786. Mai. par jour. Nous rencontrames dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons ; elles sont construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres ; les toits sont à deux pentes : la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé ; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre, et sur lequel ils couchent ; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses très-grosses auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes ; ils les vernissent, et y tracent, en noir, toute sorte de dessins ; j'en ai vu aussi qui étoient collées l'une à l'autre, et formoient ainsi des vases très-grands : il paroît que cette colle résiste à l'humidité, et j'aurois bien desiré en connoître la composition. Les étoffes, qu'ils ont en très-grande quantité, sont faites avec le mûrier à papier comme celles des autres insulaires ; mais quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres. A mon retour, je fus encore harangué par des femmes qui m'attendoient sous des arbres ; elles m'offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes que je payai avec des haches et des clous.

1786. Mai.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails sur un peuple que les relations angloises nous ont si bien fait connoître : ces navigateurs ont passé dans ces îles quatre mois, et nous n'y sommes restés que quelques heures ; ils avoient de plus l'avantage d'entendre la langue du pays : nous devons donc nous borner à raconter notre propre histoire *.

Départ de Mowée.

Notre rembarquement se fit à onze heures, en très-bon ordre, sans confusion, et sans

* Le chirurgien-major Rollin a donné aussi quelques observations intéressantes sur ces insulaires.

« Si l'île de Mowée fournit avec abondance à ses habitans les animaux et toutes les denrées nécessaires à leur subsistance, il s'en faut beaucoup néanmoins que ces insulaires jouissent d'une aussi bonne santé que ceux de l'île de Pâque, où ces ressources ne se trouvent qu'en partie et avec moins d'abondance ; ils sont aussi moins bien partagés en grace et en beauté que ces derniers. Cependant les habitans de Mowée m'ont paru avoir quelque analogie dans leur organisation, avec ceux de l'île de Pâque, et constitués même en général de manière à être plus robustes si leur santé n'étoit altérée par les maladies. La taille commune parmi ces insulaires est d'environ cinq pieds trois pouces ; ils ont peu d'embonpoint, les traits du visage grossiers, les sourcils épais, les yeux noirs, le regard assuré sans être dur, les pommettes saillantes, l'entrée des narines un peu évasée, les lèvres épaisses, la bouche grande, les dents un peu larges, mais assez belles et bien rangées. On voit des individus auxquels il manque une ou plusieurs dents : un voyageur moderne croit qu'ils se les arrachent dans des momens d'affliction, et que c'est leur manière de porter le deuil de leurs parens ou de leurs amis ;

1786. Mai. que nous eussions la moindre plainte à former contre personne. Nous arrivames à bord à midi. M. de Clonard y avoit reçu un chef, et

---

je n'ai rien remarqué parmi eux qui puisse justifier ou détruire cette opinion ».

» Ces peuples ont les muscles plus fortement exprimés, la barbe plus touffue, le corps et les parties sexuelles mieux garnis de poils, qu'on ne le remarque chez les habitans de l'île de Pâque. Leurs cheveux sont noirs ; ils les coupent de maniere à figurer un casque ; les cheveux qu'ils laissent dans toute leur longueur, et qui représentent ainsi la crinière du casque, sont roux à cette extrémité : cette couleur est probablement déterminée par le suc acide de quelques végétaux ».

» Les femmes sont plus petites que les hommes, et n'ont ni la gaieté, ni la douceur, ni l'élegance dans les formes, de celles de l'île de Pâque : elles ont en général la taille mal prise, les traits grossiers, l'air sombre, et elles sont grosses, lourdes et gauches dans leurs manières ».

» Les habitans de Mowée sont doux, prévenans, et ont même une sorte de politesse pour les étrangers ».

» Ces peuples se peignent et se tatouent la peau ; ils se percent les oreilles et la cloison du nez, et ils y portent des anneaux pour s'embellir. Ils sont incirconcis ; mais quelques-uns se font une espèce d'infibulation, en retirant le prépuce en avant du gland de la verge, et en l'y fixant par le moyen d'une ligature. Les vêtemens consistent en un pagne qui voile les parties de la génération chez les deux sexes, et en un coupon d'étoffe qui sert à leur envelopper le corps. Les étoffes que ces insulaires fabriquent avec l'écorce du mûrier-papier, sont belles et très-variées ; ils les teignent avec beaucoup de goût ; leurs dessins sont si réguliers, qu'on pourroit croire qu'ils ont voulu imiter nos indiennes. Leurs maisons, réunies

avoit acheté de lui un manteau et un beau casque recouvert de plumes rouges ; il avoit aussi acheté plus de cent cochons, des bananes, des patates, du tarro, beaucoup d'étoffes, des nattes, une pirogue à balancier, 1786. Mai.

---

en bourgades, sont construites dans le genre de celles de l'île de Pâque, mais de forme carrée ».

» Ce que j'ai vu de plus évident dans le régime social des habitans de Mowée, c'est qu'ils forment plusieurs peuplades, et que chacune d'elles est gouvernée par un chef ».

» La beauté du climat et la fertilité de cette île pourroient en rendre les habitans très-heureux, si la vérole et la lèpre y existoient avec moins de vigueur et d'une manière moins générale. Ces fléaux, les plus humilians et les plus destructeurs pour l'espèce humaine, se font remarquer, chez ces insulaires, par les symptômes suivans ; savoir : les bubons, les cicatrices défectueuses qui résultent de leur suppuration, les porreaux, les ulcères rongeurs avec carie des os, les gibbosités, les ophtalmies invétérées, l'atrophie des yeux, les cécités, les dartres vives et les engorgemens indolens des extrémités ; et chez les enfans, par les croûtes à la tête ou *teigne* maligne qui suinte en sanie fétide et corrosive. J'ai remarqué que la plupart de ces malheureuses victimes de la lubricité, parvenues vers l'âge de neuf ou dix ans, étoient foibles, languissantes, dans le marasme et affectés de rachitis ».

» Le temps et les circonstances ne m'ont pas permis de faire aucune recherche sur les traitemens que ces peuples mettent en usage contre tous ces maux ; mais si j'en jugeois par l'abandon à la douleur, et par les progrès de leurs infirmités, je serois porté à croire qu'ils ne connoissent aucun moyen de mettre fin, ni même d'apporter aucun adoucissement à un état si misérable ».

1786. Mai. et différens autres petits meubles en plumes et en coquilles. A notre arrivée à bord, les deux frégates chassoient sur leurs ancres ; la brise étoit très-forte de l'est-sud-est ; nous tombions sur l'île Morokinne, qui étoit cependant encore assez loin de nous pour donner le temps d'embarquer nos canots. Je fis signal d'appareiller ; mais avant d'avoir levé l'ancre, je fus obligé de faire de la voile et de la traîner jusqu'à ce que j'eusse dépassé l'île Morokinne, afin que la dérive ne me portât plus que dans le canal : si elle avoit pris malheureusement dans quelque roche pendant le trajet, et que le fond n'eût pas été assez dur et assez uni pour qu'elle pût glisser, j'aurois été obligé de couper le câble.

Nous n'achevames de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir ; il étoit trop tard pour diriger ma route entre l'île de Ranai et la partie ouest de l'île Mowée : c'étoit un canal nouveau que j'aurois voulu reconnoître ; mais la prudence ne me permettoit pas de l'entreprendre la nuit. Jusqu'à huit heures nous eumes de folles brises avec lesquelles nous ne pumes faire une demi-lieue. Enfin le vent se fixa au nord-est ; je dirigeai ma route à l'ouest, passant à égale distance de la pointe du nord-ouest de l'île Tahoorowa et de la pointe du sud-ouest de l'île Ranai. Au jour, je mis le cap sur la pointe du sud-ouest de l'île Morotoi, que je rangeai à trois quarts de lieue, et je débouquai, comme les

Anglois, par le canal qui sépare l'île de Wohaoo de celle de Morotoi : cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie, quoique, suivant les relations angloises, elle le soit beaucoup dans l'autre. Il est remarquable que, dans ces îles, les parties les plus fertiles, les plus saines, et conséquemment les plus habitées, sont toujours au vent. Nos îles de la Guadeloupe, de la Martinique, etc. ont une si parfaite ressemblance avec ce nouveau groupe, que tout m'y a paru absolument égal, au moins relativement à la navigation. 1786. Mai.

Le premier juin, à six heures du soir, nous étions en-dehors de toutes les îles ; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnoissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas. Les poissons qui nous avoient suivis depuis les environs de l'île de Pâque jusqu'au mouillage, disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites, blessées par nos foênes ou tridents, portoient sur le dos un signalement auquel il étoit impossible de se méprendre ; et nous reconnoissions ainsi, chaque jour, les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore Juin. Banc de poissons qui fait 1500 lieues à la suite des frégates.

1786. Juin. deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire, jusqu'à la température à laquelle ils n'auroient pu résister.

Les vents d'est continuèrent jusque par les 30d de latitude nord : je fis route au nord; le temps fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich, assuroient aux équipages des deux frégates une subsistance saine et agréable pendant trois semaines : il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'alimens ; je fus obligé de les faire saler suivant la méthode du capitaine Cook : mais ces cochons étoient si petits, que le plus grand nombre pesoit moins de vingt livres. Cette viande ne pouvoit être exposée longtemps à l'activité du sel, sans en être corrodée promptement, et sa substance en partie détruite ; ce qui nous obligea à la consommer la première.

Le 6 juin, étant par 30d de latitude nord, les vents passèrent au sud-est ; le ciel devint blanchâtre et terne ; tout annonçoit que nous étions sortis de la zone des vents alizés, et je craignois beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces temps sereins qui avoient maintenu notre bonne santé. Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement ; elles commencèrent le 9 juin par 34d de latitude nord, et il n'y eut pas une éclaircie jusqu'au 14 du même mois, par 41d. Je crus d'abord ces mers plus brumeuses que celles

Précautions pour la santé des équipages, dans des mers brumeuses.

qui séparent l'Europe de l'Amérique. Je me serois beaucoup trompé, si j'eusse adopté cette opinion d'une manière irrévocable; les brumes de l'Acadie, de Terre-Neuve, de la baie d'Hudson, ont, par leur constante épaisseur, un droit de prééminence incontestable sur celles ci : mais l'humidité étoit extrême; le brouillard ou la pluie avoit pénétré toutes les hardes des matelots; nous n'avions jamais un rayon de soleil pour les sécher, et j'avois fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité froide étoit peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en étoit encore atteint; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entrepont où couchoient les équipages; je fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avois fait mettre en réserve depuis notre sortie des mers du cap Horn. 1786. Juin.

Mon chirurgien, qui partageoit avec M. de Clonard le soin de tous ces détails, me proposa aussi de mêler au *grog* * du déjeûner une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson,

* Liqueur composée d'une partie d'eau-de-vie et de deux parties d'eau, beaucoup plus saine pour les équipages que l'eau-de-vie pure.

1786. Juin. pouvoit produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrètement : sans ce mystère, les équipages eussent certainement refusé de boire leur grog ; mais comme personne ne s'en aperçut, il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime, qui auroit pu éprouver de grandes contrariétés s'il eût été soumis à l'opinion générale.

Ces différentes précautions eurent le plus grand succès ; mais elles n'occupoient pas seules nos loisirs pendant une aussi longue traversée : mon charpentier exécuta, d'après le plan de M. de Langle, un moulin à blé qui nous fut de la plus grande utilité.

Les directeurs des vivres, persuadés que le grain étuvé se conserveroit mieux que la farine et le biscuit, nous avoient proposé d'en embarquer une très-grande quantité ; nous l'avions encore augmentée au Chili. On nous avoit donné des meules de vingt-quatre pouces de diamètre sur quatre pouces et demi d'épaisseur ; quatre hommes devoient les mettre en mouvement. On assuroit que M. de Suffren n'avoit point eu d'autre moulin pour pourvoir au besoin de son escadre ; il n'y avoit plus dès-lors à douter que ces meules ne fussent suffisantes pour un aussi petit équipage que le nôtre : mais, lorsque nous voulumes en faire usage, le boulanger trouva que le grain n'étoit que brisé et point moulu ; et le travail d'une journée entière de quatre hommes qu'on relevoit toutes les demi-heures,

n'avoit produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formoit près de la moitié de nos moyens de subsistance, nous eussions été dans le plus grand embarras sans l'esprit d'invention de M. de Langle, qui, aidé d'un matelot, autrefois garçon meunier, imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent : il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que le vent faisoit tourner ; mais bientôt il leur substitua une manivelle : nous obtinmes par ce nouveau moyen une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et nous pouvions moudre chaque jour deux quintaux de blé. 1786, Juin.

Le 14, les vents passèrent à l'ouest-sud-ouest. Les observations suivantes ont été le résultat de notre longue expérience : le ciel s'éclaircit assez généralement lorsque les vents ont été quelques degrés seulement de l'ouest au nord, et le soleil paroît sur l'horizon ; de l'ouest au sud-ouest, temps ordinairement couvert avec un peu de pluie ; du sud-ouest au sud-est, et jusqu'à l'est, horizon brumeux, et une humidité extrême qui pénètre dans les chambres et dans toutes les parties du vaisseau. Ainsi un simple coup-d'œil sur la table des vents, indiquera toujours au lecteur l'état du ciel, et servira utilement à ceux qui nous succéderont dans cette navigation : d'ailleurs, ceux qui voudront joindre au plaisir de lire les évènemens de cette campagne, un peu d'intérêt pour ceux qui Observations.

1786. Juin. en ont essuyé les fatigues, ne penseront peut-être pas avec indifférence à des navigateurs qui, à l'extrémité de la terre, et après avoir eu à lutter sans cesse contre les brumes, le mauvais temps et le scorbut, ont parcouru une côte inconnue, théâtre de tous les romans de géographie, trop légèrement adoptés des géographes modernes.

Cette partie de l'Amérique jusqu'au mont Saint-Élie, par 60d, n'a été qu'apperçue par le capitaine Cook, à l'exception du port de Nootka, dans lequel il a relâché; mais, depuis le mont Saint-Élie jusqu'à la pointe d'Alaska, et jusqu'à celle du cap Glace, ce célèbre navigateur a suivi la côte avec l'opiniâtreté et le courage dont toute l'Europe sait qu'il étoit capable. Ainsi l'exploration de la partie d'Amérique comprise entre le mont Saint-Élie et le port de Monterey étoit un travail très-intéressant pour la navigation et pour le commerce; mais il exigeoit plusieurs années, et nous ne nous dissimulions pas que, n'ayant que deux ou trois mois à y donner, à cause de la saison et plus encore du vaste plan de notre voyage, nous laisserions beaucoup de détails aux navigateurs qui viendroient après nous. Plusieurs siècles s'écouleront peut-être avant que toutes les baies, tous les ports de cette partie de l'Amérique soient parfaitement connus; mais la vraie direction de la côte, la détermination en latitude et en longitude des points les plus remarquables, assureront à notre travail une utilité qui ne sera méconnue d'aucun marin.

1786. Juin.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminoit un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur ; cette algue ressembloit, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards, nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre ; enfin elle se montra à nous le 23, à quatre heures du matin : le brouillard, en se dissipant, nous permit d'appercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin, si le temps eût été clair ; nous reconnumes le mont Saint-Élie de Behring, dont la pointe paroissoit au-dessus des nuages.

Rencontre de la côte N. O. d'Amérique.

La vue de la terre, qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous le même effet ; l'œil se reposoit avec peine sur ces masses de neiges qui couvroient une terre stérile et sans arbres ; les montagnes paroissoient un peu éloignées de la mer, qui brisoit contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastoit, d'une manière frappante, avec la blancheur des neiges qu'on

1786. Juin. appercevoit au travers des nuages; il servoit de base à une longue chaîne de montagnes qui paroissoit s'étendre quinze lieues de l'est à l'ouest. Nous crumes d'abord en être très-près; la cime des monts paroissoit au-dessus de nos têtes, et la neige répandoit une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés : mais, à mesure que nous avançames, nous apperçumes, en avant du plateau, des terres basses couvertes d'arbres, que nous primes pour des îles : il étoit probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux, ainsi que de l'eau et du bois. Je me proposois donc de reconnoître de très-près ces prétendues îles, à l'aide des vents d'est qui prolongeoient la côte : mais ils sautèrent au sud; le ciel devint très-noir dans cette partie de l'horizon : je crus devoir attendre une circonstance plus favorable, et serrer le vent qui battoit en côte. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25 : mais, le 26, le temps fut très-beau; la côte parut à deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues; la sonde rapportoit soixante-quinze brasses, fond de vase : je désirois beaucoup trouver un port; j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré.

Baie de Monti. Cet espoir dura peu. Quelques pointes avancées de la côte, que je prenois pour des îles, un courant assez fort me firent penser que nous étions près d'une baie propre à la relâche. M. de Monti, qui fut, avec trois

canots des deux frégates, pour la reconnoître, nous rapporta, à neuf heures du soir, que la côte formoit seulement dans cet endroit un enfoncement assez considérable dans le nord-est, ayant la forme d'un demi-cercle ; mais que rien n'y mettroit à l'abri des vents, depuis le sud-sud-ouest jusqu'à l'est-sud-est, qui sont les plus dangereux. La mer brisoit avec force sur le rivage qui étoit couvert de bois flotté. M. de Monti avoit débarqué avec une extrême difficulté : et comme il étoit commandant de cette petite division de canots, j'ai donné à cette baie le nom de *baie de Monti*. 1786, Juin.

Les jours suivans 28 et 29, les brumes nous empêchèrent de voir la côte. Le 30, nous apperçumes dans l'est une baie qui paroissoit très-profonde, et que je crus d'abord être celle de Behring ; j'en approchai à une lieue et demie : je reconnus distinctement que les terres basses joignoient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avoit point de baie ; mais la mer étoit blanchâtre et presque douce ; tout annonçoit que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeoit la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Je fis signal de mouiller, par trente brasses, fond de vase, et je détachai le grand canot, commandé par M. de Clonard, mon second, accompagné de MM. Monneron et Bernizet. M. de Langle avoit envoyé aussi le sien avec sa biscayenne, Baie et rivière de Behring.

1786. Juin. aux ordres de MM. Marchainville et Daigremont. Ces officiers étoient de retour à midi. Ils avoient prolongé la côte aussi près que les brisans le leur avoient permis, et ils avoient reconnu un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchoit dans la mer par deux ouvertures assez larges; mais chacune de ces embouchures avoit une barre comme celle de la rivière de Bayonne, sur laquelle la mer brisoit avec tant de force, qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard passa cinq à six heures à chercher vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvoit que le pays étoit habité; nous apperçumes du vaisseau une mer tranquille au-delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement: ainsi, lorsque la mer est belle, il est à présumer que des vaisseaux, ou au moins des canots, peuvent entrer dans ce golfe; mais comme le courant est très-violent, et que, sur les barres, la mer, d'un instant à l'autre, devient très-agitée, le seul aspect de ce lieu doit l'interdire aux navigateurs. En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvoit être celle où Behring avoit abordé. J'ai conservé à cette rivière le nom de rivière de Behring, et il me paroît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'apperçue, puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues.

Juillet. Le premier juillet, nous prolongeames la

terre avec une petite brise de l'ouest, à deux ou trois lieues de distance, et d'assez près pour appercevoir, à l'aide de nos lunettes, des hommes, s'il y en eût eu sur le rivage; mais nous vimes des brisans qui parurent rendre le débarquement impossible. 1786. Juillet.

Le 2, à midi, je relevai le mont Beau-Temps au nord 6^{d} est du compas; nous observames 58^{d} 36^{m} de latitude; la longitude des horloges étoit de 140^{d} 31^{m}, et notre distance de terre, de deux lieues. A deux heures après-midi, nous eumes connoissance d'un enfoncement, un peu à l'est du cap Beau-Temps, qui parut une très-belle baie; je fis route pour en approcher. A une lieue, j'envoyai le petit canot aux ordres de M. de Pierrevert, pour aller, avec M. Bernizet, en faire la reconnoissance; l'Astrolabe détacha pour le même objet deux canots commandés par MM. de Flassan et Boutervilliers. Nous appercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer étoit très-calme; cette chaussée paroissoit avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'est à l'ouest, et se terminoit à deux encablures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large; en sorte que la nature sembloit avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens: ce nouveau port avoit trois ou quatre lieues d'enfoncement. MM. de Flassan et Boutervilliers en firent le rapport le plus

Belle baie découverte

1786. Juillet. favorable ; ils étoient entrés et sortis plusieurs fois, et ils avoient constamment trouvé sept à huit brasses d'eau dans le milieu de la passe, et cinq brasses, en approchant, à environ vingt toises, de l'une ou l'autre extrémité : ils ajoutèrent qu'en dedans de la baie, il y avoit dix à douze brasses, bon fond. Je me déterminai, d'après leur rapport, à faire route vers la passe ; nos canots sondoient, et avoient ordre, lorsque nous approcherions des pointes, de se placer chacun sur une des extrémités, de manière que les vaisseaux n'eussent qu'à passer au milieu.

Nous apperçumes bientôt des sauvages qui nous faisoient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux : plusieurs pirogues de ces Indiens pêchoient dans la baie, où l'eau étoit tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyoit la jetée couverte d'écume par les brisans ; mais la mer étoit très-calme au-delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avoit une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentames ; le vent étoit foible, et le jusant si fort, qu'il fut impossible de le refouler. L'Astrolabe fut porté en dehors avec une assez grande vîtesse, et je fus obligé de mouiller, afin de n'être pas entraîné par le courant, dont j'ignorois la direction. Mais lorsque je fus certain qu'il portoit au large, je levai l'ancre, et je rejoignis l'Astrolabe, fort in-

décis sur le parti que je prendrois le lendemain. Le courant très-rapide, dont nos officiers n'avoient point parlé, avoit ralenti l'empressement que j'avois eu de relâcher dans ce port : je n'ignorois pas les grandes difficultés qu'on rencontre toujours à l'entrée et à la sortie des passes étroites, lorsque les marées sont très-fortes ; et obligé d'explorer les côtes de l'Amérique pendant la belle saison, je sentois qu'un séjour forcé dans une baie dont la sortie exigeoit une réunion de circonstances heureuses, nuiroit beaucoup au succès de l'expédition. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit ; et au jour, je hélai mes observations à M. de Langle : mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable ; ils avoient sondé la passe et l'intérieur de la baie ; ils représentèrent que ce courant qui nous paroissoit si fort, ils l'avoient refoulé plusieurs fois avec leur canot ; ensorte que M. de Langle crut que cette relâche nous convenoit infiniment ; et ses raisons me parurent si bonnes, que je n'hésitai pas à les admettre. 1786. Juillet.

Ce port n'avoit jamais été apperçu par aucun navigateur : il est situé à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles ; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka, et à cent lieues de Williams-sound : je pense donc que, si le gouvernement françois avoit des projets de factorerie sur cette partie de la côte de

1786. Juillet.

l'Amérique, aucune nation ne pourroit prétendre avoir le plus léger droit de s'y opposer. La tranquillité de l'intérieur de cette baie étoit bien séduisante pour nous, qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presque entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six canons placés à fond de cale, et sans lesquels il étoit imprudent de naviguer dans les mers de la Chine *, fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de *Port des François*.

Elle prend le nom de *Port des François*.

Nous fîmes route à six heures du matin pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. L'Astrolabe précédoit ma frégate, et nous avions, comme la veille, placé un canot sur chaque pointe. Les vents étoient de l'ouest à l'ouest-sud-ouest ; la direction de l'entrée est nord et sud : ainsi tout paroissoit favorable. Mais, à sept heures du matin, lorsque nous fumes sur la passe, les vents sautèrent à l'ouest-nord-ouest et au nord-ouest quart d'ouest ; ensorte qu'il fallut ralinguer, et même mettre le vent sur les voiles : heureusement le flot porta nos frégates dans la baie, nous faisant ranger les roches de la pointe de l'est à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans, par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encablure du rivage.

* Nous devions arriver à la Chine dans les premiers jours de février.

L'Astrolabe avoit mouillé sur le même fond et par le même brassiage. 1786. Juillet.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre ; la circonstance, d'éprouver cet événement à l'extrémité du monde, auroit rendu notre malheur beaucoup plus grand : mais il n'y avoit plus de danger. Nos chaloupes furent mises à la mer très-promptement ; nous élongeames des grelins avec de petites ancres ; et, avant que la marée eût baissé sensiblement, nous étions sur un fond de six brasses : nous donnames cependant quelques coups de talon, mais si foibles qu'ils n'endommagèrent pas le bâtiment. Notre situation n'eût plus rien eu d'embarrassant si nous n'eussions pas été mouillés sur un fond de roche qui s'étendoit à plusieurs encablures autour de nous ; ce qui étoit bien contraire au rapport de MM. de Flassan et Boutervilliers. Ce n'étoit pas le moment de faire des réflexions ; il falloit se tirer de ce mauvais mouillage, et la rapidité du courant étoit un grand obstacle ; sa violence m'obligea de mouiller une ancre de bossoir. A chaque instant, je craignois d'avoir le câble coupé et d'être entraîné à la côte : nos inquiétudes augmentèrent encore, parce que le vent d'ouest-nord-ouest fraîchit beaucoup. La frégate fut serrée contre la terre, l'arrière fort près des roches ; il fut impossible de songer à se touer. Je fis amener des mâts de perroquet, et j'attendis

1786. Juillet. la fin de ce mauvais temps, qui n'eut pas été dangereux si nous eussions été mouillés sur un meilleur fond.

J'envoyai très-promptement sonder la baie. Bientôt M. Boutin me rapporta qu'il avoit trouvé un excellent plateau de sable, à quatre encablures dans l'ouest de notre mouillage ; que nous y serions par dix brasses ; mais que, plus avant dans la baie, vers le nord, il n'y avoit point de fond à soixante brasses ; excepté à une demi-encablure du rivage, où l'on trouvoit trente brasses, fond de vase : il me dit aussi que le vent de nord-ouest ne pénétroit pas dans l'intérieur du port, et qu'il y étoit resté en calme absolu.

M. d'Escures avoit été expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette baie, dont il me fit le rapport le plus avantageux : « Il avoit fait le tour d'une île auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses, fond de vase ; nul endroit n'étoit plus commode pour y placer notre observatoire ; le bois, tout coupé, étoit épars sur le rivage ; et des cascades de la plus belle eau tomboient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avoit pénétré jusqu'au fond de la baie, deux lieues au-delà de l'île ; elle étoit couverte de glaçons. Il avoit apperçu l'entrée de deux vastes canaux ; et pressé de venir me rendre compte de sa commission, il ne les avoit pas reconnus ». D'après ce rapport, notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer peut-être, par un de

ces canaux, jusque dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent ayant calmé à quatre heures après midi, nous nous touames sur le plateau de sable de M. Boutin, et l'Astrolabe se trouva à portée d'appareiller et de gagner le mouillage de l'île : je joignis cette frégate le lendemain, aidé d'une petite brise de l'est-sud-est, et de nos canots et chaloupes.

1786. Juillet. Les deux frégates y mouillent.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposoient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutres ou d'autres animaux, ainsi que différens petits meubles de leur costume ; ils avoient l'air, à notre grand étonnement, d'être très-accoutumés au trafic, et ils faisoient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne desiroient ardemment que le fer : ils acceptèrent aussi quelques rassades ; mais elles servoient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. Nous parvinmes dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain ; mais ces articles n'eurent qu'un succès passager, et le fer prévalut sur tout. Ce métal ne leur étoit pas inconnu ; ils en avoient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressembloit à celle du cry des Indiens ; mais il n'y avoit aucun rapport dans le manche, qui n'étoit que le prolongement de la lame, arrondie et sans tranchant : cette arme étoit

Commerce avec les naturels.

1786. Juillet.

enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle paroissoit être leur meuble le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards, ils nous firent signe qu'ils n'en faisoient usage que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étoient aussi en cuivre rouge, et ils ne paroissoient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux : ils l'emploient plus particulièrement en colliers, bracelets, et différens autres ornemens ; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

C'étoit une grande question parmi nous, de savoir d'où provenoient ces deux métaux. Il étoit possible de supposer du cuivre natif dans cette partie de l'Amérique, et les Indiens pouvoient le réduire en lames ou en lingots : mais le fer natif n'existe peut-être pas dans la nature ; ou du moins il est si rare, que le plus grand nombre des minéralogistes n'en a jamais vu *. On ne pouvoit

* Le fer vierge ou natif est assez rare ; on en trouve cependant en Suède, en Allemagne, au Sénégal, en Sibérie et à l'île d'Elbe : j'en ai trouvé à Erba-longa, village à deux lieues au nord de Bastia, capitale de l'île de Corse ; il étoit répandu avec profusion dans la masse d'un rocher situé au bord de la mer, et constamment sous la forme octaèdre. L'existence du fer natif est encore prouvée par les échantillons qui existent dans la plupart des cabinets d'histoire naturelle, et par l'opinion de Stahl, Linnæus, Margraff, etc. (N. D. R.)

admettre que ces peuples connussent les moyens de réduire la mine de fer à l'état de métal ; nous avions vu d'ailleurs, le jour de notre arrivée, des colliers de rassades et quelques petits meubles en cuivre jaune, qui, comme on le sait, est une composition de cuivre rouge et de zinc : ainsi tout nous portoit à croire que les métaux que nous avions apperçus, provenoient des Russes, ou des employés de la compagnie d'Hudson, ou des négocians américains qui voyagent dans l'intérieur de l'Amérique, ou enfin des Espagnols ; mais je ferai voir dans la suite qu'il est plus probable que ces métaux leur viennent des Russes. Nous avons apporté beaucoup d'échantillons de ce fer ; il est aussi doux et aussi facile à couper que du plomb : il n'est peut-être pas impossible aux minéralogistes d'indiquer le pays et la mine qui le fournissent. 1786. Juillet.

L'or n'est pas plus desiré en Europe que le fer dans cette partie de l'Amérique ; ce qui est une nouvelle preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède, à la vérité, une petite quantité ; mais ils en sont si avides, qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'en procurer. Dès le jour de notre arrivée, nous fumes visités par le chef du principal village. Avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil ; il nous fit ensuite une longue harangue qui fut terminée par des chants assez agréables, et qui ont beaucoup de rapport avec le plain-

1786. Juillet.

chant de nos églises ; les Indiens de sa pirogue l'accompagnoient, en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie, ils montèrent presque tous à bord, et dansèrent pendant une heure au son de la voix, qu'ils ont très-juste. Je fis à ce chef plusieurs présens qui le rendirent tellement incommode, qu'il passoit chaque jour cinq ou six heures à bord, et que j'étois obligé de les renouveler très-fréquemment, ou de le voir s'en aller mécontent et menaçant, ce qui cependant n'étoit pas très-dangereux.

Dès que nous fumes établis derrière l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux environs ; nous vimes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes, et du fer en barre. Ils nous donnoient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles ; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pumes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instrumens de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique ; et je serois peu surpris qu'une factorerie qui étendroit son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer, rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal. M. Rollin, chirurgien-major de ma

frégate, a lui-même écorché, disséqué et empaillé la seule loutre que nous ayons pu nous procurer ; malheureusement elle avoit au plus quatre ou cinq mois, et elle ne pesoit que huit livres et demie. L'Astrolabe en avoit pris une qui avoit sans doute échappé aux sauvages, car elle étoit grièvement blessée. Elle paroissoit avoir toute sa croissance, et pesoit au moins soixante-dix livres. M. de Langle la fit écorcher pour l'empailler ; mais comme c'étoit au moment de la crise où nous nous trouvames en entrant dans la baie, ce travail ne fut pas soigné, et nous ne pumes conserver ni la tête, ni la mâchoire. 1786. Juillet

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du Port des François l'appellent *skecter ;* les Russes lui donnent le nom de *colry-morsky*, et ils distinguent la femelle par le mot de *maska*. Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne ;* mais la description de la saricovienne de M. de Buffon ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle d'Europe.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établimes l'observatoire sur l'île, qui n'étoit distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil ; nous y formames un établissement pour le temps de notre relâche dans ce port ; nous y dressames des tentes

1786. Juillet. pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mimes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage, que nous refimes entièrement. Comme tous les villages indiens étoient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île; mais nous fimes bientôt l'expérience du contraire. Nous avions déjà éprouvé que les Indiens étoient très-voleurs; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles: nous apprimes bientôt à les mieux connoître. Ils passoient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler; mais nous faisions bonne garde à bord de nos vaisseaux, et ils ont rarement trompé notre vigilance. J'avois d'ailleurs établi la loi de Sparte: le volé étoit puni; et si nous n'applaudissions pas au voleur, du moins nous ne réclamions rien, afin d'éviter toute rixe qui auroit pu avoir des suites funestes. Je ne me dissimulois pas que cette extrême douceur les rendroit insolens; j'avois cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes: on avoit tiré devant eux un coup de canon à boulet, afin de leur faire voir qu'on pouvoit les atteindre de loin; et un coup de fusil à balle avoit traversé, en présence d'un grand nombre de ces Indiens, plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils nous avoient vendue, après nous avoir fait comprendre par signes qu'elle étoit impénétrable aux flèches et aux poi-

Leur penchant et leur adresse pour le vol.

gnards ; enfin, nos chasseurs, qui étoient adroits, tuoient les oiseaux sur leur tête. Je suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous inspirer des sentimens de crainte ; mais leur conduite m'a prouvé qu'ils n'ont pas douté que notre patience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obligèrent à lever l'établissement que j'avois sur l'île : ils y débarquoient la nuit, du côté du large ; ils traversoient un bois très-fourré, dans lequel il nous étoit impossible de pénétrer le jour ; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenoient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets : enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchoient MM. de Lauriston et Darbaud, qui étoient de garde à l'observatoire ; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avoient placés par précaution sous leur chevet : une garde de douze hommes ne les apperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étoient écrites toutes nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le port des François. 1786. Juillet,

Ces obstacles n'empêchoient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois ; tous nos officiers étoient sans cesse en corvée à la tête des différens détachemens de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer

1786. Juillet. à terre ; leur présence et le bon ordre contenoient les sauvages.

Pendant que nous faisions les dispositions les plus promptes pour notre départ, MM. de Monneron et Bernizet levoient le plan de la baie, dans un canot bien armé : je n'avois pu leur adjoindre des officiers de la marine, parce qu'ils étoient tous occupés ; mais j'avois décidé que ces derniers, avant notre départ, vérifieroient les relèvemens de tous les points, et placeroient les sondes. Nous nous proposions ensuite de donner vingt-quatre heures à une chasse d'ours dont on avoit apperçu les traces dans les montagnes, et de partir aussitôt après, la saison avancée ne nous permettant pas un plus long séjour.

Description du fond de la baie. Nous avions déjà visité le fond de la baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau ; elle n'est troublée que par la chûte d'énormes morceaux de glace qui se détachent très-fréquemment de cinq différens glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si

tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'étoit au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devoit aboutir à une grande rivière dont le cours pouvoit se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenoit sa source dans un des grands lacs au nord du Canada. Voilà notre chimère, et voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands-canots de la Boussole et de l'Astrolabe. MM. de Monti, de Marchainville, de Boutervilliers, et le père Receveur, accompagnoient M. de Langle; j'étois suivi de MM. Dagelet, Boutin, Saint-Céran, Duché et Prevost. Nous entrâmes dans le canal de l'ouest; il étoit prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chûte des pierres et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminoit par deux glaciers immenses; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer étoit couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement: l'eau en étoit si profonde, qu'à une demi-encablure de terre, je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. de Langle, de Monti et Dagelet, ainsi que plusieurs autres

1786. Juillet.

1786. Juillet. officiers, voulurent gravir le glacier ; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur ; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neige qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beau-Temps.

Pendant cette course, mon canot étoit resté sur le rivage ; un morceau de glace qui tomba dans l'eau à plus de quatre cents toises de distance, occasionna sur le bord de la mer un remous si considérable, qu'il en fut renversé et jeté assez loin sur le bord du glacier : cet accident fut promptement réparé, et nous retournames tous à bord, ayant achevé en quelques heures notre voyage dans l'intérieur de l'Amérique. J'avois fait visiter le canal de l'est par MM. de Monneron et Bernizet ; il se terminoit, comme celui-ci, par deux glaciers.

Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire ; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle étoit mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il étoit plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrain ; le gouvernement de ces peuples est tel, que le pays doit appartenir à la société entière : cependant, comme beaucoup de sauvages

Les naturels du pays vendent une île aux François.

étoient témoins de ce marché, j'avois droit de penser qu'ils y donnoient leur sanction; et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourroit être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidoit contre nous; car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentans, et le chef, le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi des présens à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenoit une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avoient été frappées en France avant notre départ. 1786. Juillet.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avoit été l'objet de notre relâche, étoit achevé; nos canons étoient en place, notre arrimage réparé, et nous avions embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili. Nul port dans l'univers ne peut présenter plus de commodités pour hâter ce travail, qui est souvent si difficile dans d'autres contrées. Des cascades, comme je l'ai déjà dit, tombant du haut des montagnes, versent l'eau la plus claire dans des barriques qui restent dans la chaloupe: le bois, tout coupé, est épars sur

1786. Juillet. le rivage bordé par une mer tranquille. Le plan de MM. de Monneron et Bernizet étoit achevé, ainsi que la mesure d'une base prise par M. Blondela, qui avoit servi à M. de Langle, à M. Dagelet et au plus grand nombre des officiers, à mesurer trigonométriquement la hauteur des montagnes; nous n'avions à regretter que le cahier d'observations de M. Dagelet, et ce malheur étoit presque réparé par les différentes notes qui avoient été retrouvées : nous nous regardions enfin comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut.

Évènement tragique. Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il étoit le plus impossible de prévoir, nous attendoit à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres évènemens des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connoître que mes regrets ont été, depuis cet évènement, cent fois accompagnés de mes larmes; que le temps n'a pu calmer ma douleur : chaque objet, chaque instant me rappelle la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil évènement.

J'ai déjà dit que les sondes devoient être

placées, sur le plan de MM. de Monneron et Bernizet, par les officiers de la marine; en conséquence, la biscayenne de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Marchainville, fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit canot, dont je donnai le commandement à M. Boutin. M. d'Escures, mon premier lieutenant, chevalier de Saint-Louis, commandoit la biscayenne de la Boussole, et étoit le chef de cette petite expédition. Comme son zèle m'avoit paru quelquefois un peu ardent, je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels j'étois entré sur la prudence que j'exigeois, lui parurent si minutieux, qu'il me demanda si je le prenois pour un enfant, ajoutant qu'il avoit déjà commandé des bâtimens. Je lui expliquai amicalement le motif de mes ordres; je lui dis que M. de Langle et moi avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant, et que j'avois trouvé que l'officier commandant le deuxième canot qui étoit avec nous, avoit passé trop près de la pointe, sur laquelle même il avoit touché: j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton, pendant les sièges, de monter sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit leur fait braver, dans les canots, les roches et les brisans; mais que cette audace peu réfléchie pouvoit avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se renouveloient à chaque

1786. Juillet.

1786. Juillet. minute. Après cette conversation, je lui remis les instructions suivantes, que je lus à M. Boutin : elles feront mieux connoître qu'aucun autre exposé, la mission de M. d'Escures, et les précautions que j'avois prises.

Instructions données par écrit à M. d'Escures, par M. de la Pérouse.

« Avant de faire connoître à M. d'Escures l'objet de sa mission, je le préviens qu'il lui est expressément défendu d'exposer les canots à aucun danger, et d'approcher la passe, si elle brise. Il partira à six heures du matin, avec deux autres canots commandés par MM. de Marchainville et Boutin, et il sondera la baie, depuis la passe jusqu'à la petite anse qui est dans l'est des deux mamelons ; il portera les sondes sur le plan que je lui ai remis, ou il en figurera un d'après lequel on pourra les rapporter. Si la passe ne brisoit point, mais qu'elle fût houleuse, comme ce travail n'est pas pressé, il remettroit à un autre jour de la sonder, et il ne perdroit pas de vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait difficilement, sont toujours mal faites. Il est probable que le meilleur moment pour approcher la passe, sera à la mer étale, vers huit heures et demie ; si alors les circonstances sont favorables, il tâchera d'en mesurer la largeur avec une ligne de loch, et il placera les trois canots parallèlement, sondant dans le sens de la largeur, ou de l'est à l'ouest. Il sondera ensuite du nord au

sud ; mais il n'est guère vraisemblable qu'il puisse faire cette seconde sonde dans la même marée, parce que le courant aura pris trop de force. 1786. Juillet.

« En attendant l'heure de la mer étale, ou en supposant que la mer soit mauvaise, M. d'Escures fera sonder l'intérieur de la baie, particulièrement l'anse qui est derrière les mamelons, où je crois qu'il doit y avoir un très-bon mouillage ; il tâchera aussi de fixer sur le plan les limites du fond de roche et du fond de sable, afin que le bon fond soit bien connu. Je crois que, lorsque le canal du sud de l'île est ouvert par la pointe des mamelons, on est sur un bon fond de sable. M. d'Escures vérifiera si mon opinion est fondée ; mais je lui répète encore que je le prie de ne pas s'écarter de la plus extrême prudence ».

Ces instructions devoient-elles me laisser quelque crainte ? elles étoient données à un homme de trente-trois ans, qui avoit commandé des bâtimens de guerre : combien de motifs de sécurité !

Nos canots partirent, comme je l'avois ordonné, à six heures du matin ; c'étoit autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devoit chasser et déjeûner sous des arbres. Je joignis à M. d'Escures M. de Pierrevert et M. de Montarnal, le seul parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étois aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils ; jamais jeune officier ne m'avoit donné plus

1786. Juillet. d'espérance, et M. de Pierrevert avoit déjà acquis ce que j'attendois très-incessamment de l'autre.

Les sept meilleurs soldats du détachement composoient l'armement de cette biscayenne, dans laquelle le maître-pilote de ma frégate s'étoit aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avoit pour second dans son petit canot M. Mouton, lieutenant de frégate : je savois que le canot de l'Astrolabe étoit commandé par M. de Marchainville ; mais j'ignorois s'il y avoit d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendois pas si tôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avoit quelque chose de nouveau ; je craignis dans ce premier instant quelque attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'étoit pas propre à me rassurer ; la plus vive douleur étoit peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venoit d'être témoin, et auquel il n'avoit échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avoit permis de voir toutes les ressources qui restoient dans un si extrême péril. Entraîné, et suivant son commandant, au milieu des brisans qui portoient dans la passe, pendant que la marée sortoit avec une vîtesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvoit ne pas se remplir, mais devoit cependant être entraîné

Vingt-un individus périssent naufragés.

au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisans, dans l'espoir de sauver quelqu'un; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée; enfin il monta sur les épaules de M. Monton, afin de découvrir un plus grand espace: vain espoir! tout avoit été englouti..... et M. Boutin rentra à la marée étale. La mer étant devenue belle, cet officier avoit conservé quelque espérance pour la biscayenne de l'Astrolabe; il n'avoit vu périr que la nôtre. M. de Marchainville étoit dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours étoit impossible dans ces circonstances, ayant l'ame trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion, lorsque ses amis étoient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui.

1786. Juillet.

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur étoit encore infiniment plus grand que je ne croyois. Depuis notre départ de France, il s'étoit fait une loi inviolable de ne jamais

1786. Juillet. détacher les deux frères * pour une même corvée ; et il avoit cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avoient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble ; car c'étoit presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste évènement ; les signes de ces hommes grossiers exprimoient qu'ils avoient vu périr les deux canots, et que tous secours avoient été impossibles : nous les comblames de présens, et nous tâchames de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendroient à celui qui auroit sauvé un seul homme.

Rien n'étoit plus propre à émouvoir leur humanité ; ils coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avois déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'est, où, si quelqu'un, contre toute apparence, avoit eu le bonheur de se sauver, il étoit probable qu'il aborderoit. M. de Langle se porta sur la côte de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter, et je restai à bord, chargé de la garde des deux vaisseaux, avec les équipages nécessaires pour n'avoir rien à craindre des

* MM. la Borde Marchainville et la Borde Boutervilliers.

sauvages, contre lesquels la prudence vouloit que nous fussions toujours en garde. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avoient suivi MM. de Langle et Clonard ; ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même jeté. J'avois cependant conservé un peu d'espoir : l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde : mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très-imparfaitement*. 1786. Juillet.

* On supprime ici le rapport de M. Boutin, témoin oculaire de ce malheureux événement, mais qui ne fait que redire un peu plus en détail ce qu'on trouve dans le récit de la Pérouse. Il cherche d'ailleurs à excuser l'infortuné d'Escures, qui, à ce qu'il paroît, a été entraîné dans les brisans sans s'y attendre, et presque sans qu'il y eût de sa faute. Cependant il est à remarquer que la Pérouse avoit fixé l'heure de *huit heures et demie* pour approcher de la passe, parce qu'alors le courant eût porté en dedans, et qu'à *sept heures un quart* les chaloupes étoient englouties. Un instant avant que de périr, M. d'Escures cria encore en riant à son ami : « Je crois que nous n'avons rien de mieux à faire » que d'aller déjeûner, car la passe brise horriblement ». Dans ce moment il est entraîné. M. Boutin lui-même court les plus grands dangers ; les lames remplissent son canot, et il échappe presque miraculeusement. Il revoit un instant la biscayenne en travers dans les vagues, mais il n'y apperçoit plus ni hommes, ni avirons. Il voit des sauvages sur la côte de l'est, qui lui apprennent par signes le naufrage de l'autre bis-

1786. Juillet.

Il ne nous restoit plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avoit été si funeste : mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité auroit laissé des inquiétudes, des doutes, en Europe ; on n'auroit pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe, que ni les canots ni les naufragés n'avoient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissoit aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avoit pu y revenir, comme ce ne pouvoit être que dans les environs de la baie ; je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours ; mais je quittai le mouillage de l'île, et je pris celui du platin de sable qui est à l'en-

cayenne qui appartenoit à l'Astrolabe, et que commandoit M. de Marchainville. Comme on aime à se flatter, dit-il, il me restoit un léger espoir que je le retrouverois à bord de nos vaisseaux ; mes premières paroles, en arrivant à bord, furent : *Avez-vous des nouvelles de M. de Marchainville ? Non* fut pour moi la certitude de sa perte. — En effet, M. de Marchainville, hors de tout danger, avoit couru au secours des naufragés, et avoit partagé leur sort. — Cette mort, sans doute, est glorieuse, ajouta M. Boutin ; mais combien elle est cruelle pour celui qui, échappé au danger, n'a plus la possibilité d'espérer revoir jamais aucun de ceux qui l'ont accompagné, ou aucun des héros qui venoient pour le sauver ! —

Cette relation est mêlée de tant de détails et de termes de marine, que cet extrait doit suffire au lecteur. (N. D. R.)

trée, sur la côte de l'ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet qui n'est que d'une lieue, pendant lesquels nous essuyames un coup de vent d'est qui nous auroit mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase : heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encablure de terre. Les vents contraires nous retinrent plus longtemps que je n'avois projeté de rester, et nous ne mimes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeames sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa l'inscription suivante, qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe :

1786. Juillet.

A l'entrée du port ont péri vingt-un braves marins.
Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres.

Leur épitaphe.

Le 4 juillet 1786, les frégates la Boussole et l'Astrolabe, parties de Brest le premier août 1785, sont arrivées dans ce port. Par les soins de M. de la Pérouse, commandant en chef l'expédition ; de M. le vicomte de Langle, commandant la deuxième frégate ; de MM. de Clonard et de Monti, capitaines en second des deux bâtimens, et des autres officiers et chirurgiens, aucune des maladies qui sont la suite des longues navigations, n'avoit atteint les équipages. M. de la Pérouse se félicitoit, ainsi que nous tous, d'avoir été d'un bout du monde à l'autre, à travers toutes

1786. Juillet, sortes de dangers, ayant fréquenté des peuples réputés barbares, sans avoir perdu un seul homme, ni versé une goutte de sang. Le 13 juillet, trois canots partirent à cinq heures du matin pour aller placer des sondes sur le plan de la baie, qui avoit été dressé. Ils étoient commandés par M. d'Escures, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis : M. de la Pérouse lui avoit donné des instructions par écrit, pour lui défendre expressément de s'approcher du courant ; mais au moment qu'il croyoit encore en être éloigné, il s'y trouva engagé. MM. de la Borde, frères, et de Flassan, qui étoient dans le canot de la deuxième frégate, ne craignirent pas de s'exposer pour voler au secours de leurs camarades ; mais, hélas ! ils ont eu le même sort..... Le troisième canot étoit sous les ordres de M. Boutin, lieutenant de vaisseau. Cet officier, luttant avec courage contre les brisans, fit pendant plusieurs heures, de grands mais inutiles efforts pour secourir ses amis, et ne dut lui-même son salut qu'à la meilleure construction de son canot, à sa prudence éclairée, à celle de M. Laprise Monton, lieutenant de frégate, son second, et à l'activité et prompte obéissance de son équipage, composé de Jean Marie, patron, Lhostis, le Bas, Corentin Jers et Monens, tous quatre matelots. Les Indiens ont paru prendre part à notre douleur ; elle est extrême. Émus par le malheur, et non découragés, nous partons le 30 juillet pour continuer notre voyage *.

Noms des officiers, soldats et matelots qui ont naufragé le 13 juillet, à sept heures un quart du matin.

LA BOUSSOLE.

Officiers.—MM. d'Escures, de Pierrevert, de Montarnal.

* Le malheureux Lamanon, en composant cette épitaphe, ne songeoit guère que, dix-huit mois après, il périroit d'une mort encore plus affreuse ; et la Pérouse, qui a eu à déplorer ces deux funestes évènemens, étoit réservé lui-même pour devenir un objet éternel de nos regrets. Tout est fait pour affecter profondément dans la relation de cet infortuné. (N. D. R.)

Équipage. — Le Maître, premier pilote ; Lieutot, caporal et patron ; Prieur, Fraichot, Berrin, Bolet, Fleury, Chaub, tous sept soldats : le plus âgé n'avoit pas trente-trois ans. 1786. Juillet.

L'ASTROLABE.

Officiers. — MM. de la Borde Marchainville, de la Borde Boutervilliers, frères ; Flassan.

Équipage. — Soulas, caporal et patron ; Philiby, Julien le Penn, Pierre Rabier, tous quatre soldats ; Thomas Andrieux, Goulven Tarreau, Guillaume Duquesne, tous trois gabiers, à la fleur de leur âge.

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages, beaucoup de connoissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage : nos vaisseaux étoient à l'ancre auprès de leurs villages ; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et, chaque jour, nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Le 22 juillet, ils nous apportèrent des débris de nos canots naufragés, que la lame avoit poussés sur la côte de l'est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre, par des signes, qu'ils avoient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage où il avoit été jeté par la lame. Sur ces indices, MM. de Clonard, de Monneron, de Monti, partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'est, accompagnés des mêmes sauvages

1786. Juillet. qui nous avoient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présens.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable ; à chaque demi-heure, les guides exigeoient un nouveau paiement, ou refusoient de suivre ; enfin, ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'apperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'étoit qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présens. Ils virent, dans cette course, des forêts immenses de sapin de la plus belle dimension ; ils en mesurèrent de cinq pieds de diamètre, et qui paroissoient avoir plus de cent quarante pieds de hauteur.

Le récit qu'ils nous firent de la manœuvre des sauvages ne nous surprit pas ; leur adresse en fait de vol et de fourberies ne peut trouver aucun terme de comparaison. MM. de Langle et de Lamanon, avec plusieurs officiers et naturalistes, avoient fait, deux jours auparavant, dans l'ouest, une course qui avoit également pour objet ces tristes recherches : elle fut aussi infructueuse que l'autre ; mais ils rencontrèrent un village d'Indiens sur le bord d'une petite rivière entièrement barrée par des piquets pour la pêche du saumon. Nous soupçonnions depuis long-temps que ce poisson venoit de cette partie de la côte ; mais nous n'en étions pas certains, et cette découverte satisfit notre curiosité. M. Duché de Vancy

Pêche aux saumons.

a fait un dessin * dont la vue fera connoître les détails de cette pêche : on y verra que le saumon, remontant la rivière, rencontre des piquets ; que ne pouvant les franchir, il cherche à retourner vers la mer, et trouve sur son passage des paniers très-étroits, fermés par le bout, et placés dans les angles de cette chaussée ; il y entre, et ne pouvant s'y retourner, il reste pris. La pêche de ce poisson est si abondante, que les équipages des deux bâtimens en ont eu en très-grande quantité pendant notre séjour, et que chaque frégate en a fait saler deux barriques. 1786. Juillet.

Nos voyageurs rencontrèrent aussi un morai ** qui leur prouva que ces Indiens étoient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête ; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consiste en quatre piquets assez forts, qui portent une petite chambre en planches, dans laquelle reposent les cendres contenues dans des coffres : ils ouvrirent ces coffres, défirent le paquet de peaux qui enveloppoit la tête, et après avoir satisfait à leur curiosité, ils remirent scrupuleusement chaque chose à sa place ; ils y ajoutèrent beaucoup de présens en instrumens de fer et en rassades. Les sauvages qui avoient été témoins de cette visite, montrèrent un peu Tombeaux des sauvages.

* Ce dessin n'est pas parvenu.

** J'ai conservé le nom de *morai*, qui, mieux que tombeau, exprime une exposition en plein air.

1786. Juillet. d'inquiétude ; mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-promptement les présens que nos voyageurs avoient laissés. D'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu, n'y trouvèrent que les cendres et la tête : ils y mirent de nouvelles richesses, qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens auroient désiré plusieurs visites par jour. Mais s'ils nous permirent, quoiqu'avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes ; ils ne consentirent à nous en laisser approcher qu'après en avoir écarté leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtans de l'univers.

Nous voyions, chaque jour, entrer dans la baie, de nouvelles pirogues, et, chaque jour, des villages entiers en sortoient et cédoient leur place à d'autres. Ces Indiens paroissoient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardoient jamais qu'à la mer étale du flot ou du jussant : nous appercevions distinctement, à l'aide de nos lunettes, que, lorsqu'ils étoient entre les deux pointes, le chef, ou du moins l'Indien le plus considérable, se levoit, tendoit les bras vers le soleil, et paroissoit lui adresser des prières, pendant que les autres pagayoient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissemens sur cette coutume que nous apprîmes que depuis peu de temps sept très-grandes pirogues avoient fait nau-

frage dans la passe : la huitième s'étoit sauvée ; les Indiens qui échappèrent à ce malheur, la consacrèrent ou à leur Dieu, ou à la mémoire de leurs compagnons : nous la vîmes à côté d'un morai qui contenoit sans doute les cendres de quelques naufragés. 1786. Juillet.

Cette pirogue ne ressembloit point à celles du pays, qui ne sont formées que d'un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue : celle-ci avoit des couples, des lisses, comme nos canots ; et cette charpente, très-bien faite, avoit un étui de peau de loup marin qui lui servoit de bordage ; il étoit si parfaitement cousu, que les meilleurs ouvriers d'Europe auroient de la peine à imiter ce travail : l'étui dont je parle, que nous avons mesuré avec la plus grande attention, étoit déposé dans le morai à côté des coffres cinéraires ; et la charpente de la pirogue, élevée sur des chantiers, restoit nue auprès de ce monument.

J'aurois désiré emporter cette enveloppe en Europe ; nous en étions absolument les maîtres ; cette partie de la baie n'étant pas habitée, aucun Indien ne pouvoit y mettre obstacle ; d'ailleurs, je suis très-persuadé que les naufragés étoient étrangers, et j'expliquerai mes conjectures à cet égard : mais il est une religion universelle pour les asyles des morts, et j'ai voulu que ceux-ci fussent respectés.

1786. Juillet. La baie ou plutôt le port auquel j'ai donné le nom de Port des François, est situé, suivant nos observations et celles de M. Dagelet, par 58d 37m de latitude nord, et 139d 50m de longitude occidentale. Ce port présente de grands avantages et de grands inconvéniens.

Inconvéniens et avantages du *Port des François.* Il me paroît que cette relâche ne convient point aux bâtimens qui seroient expédiés pour traiter des pelleteries à l'aventure : ceux-ci doivent mouiller dans beaucoup de baies et n'y faire qu'un très-court séjour, parce que les Indiens ont tout vendu dans la première semaine, et que toute perte de temps est très-préjudiciable aux intérêts des traiteurs ; mais une nation qui auroit des projets de factorerie sur cette côte, à l'instar de celle des Anglois dans la baie d'Hudson, ne pourroit faire choix d'un lieu plus propre à un pareil établissement : une simple batterie de quatre canons de gros calibre, placée sur la pointe du continent, suffiroit pour défendre une entrée aussi étroite, et que les courans rendent si difficile ; cette batterie ne pourroit être tournée ni enlevée par terre, parce que la mer brise toujours avec fureur sur la côte, et que le débarquement y est impossible. Le fort, les magasins, et tous les établissemens de commerce, seroient élevés sur l'île du Cénotaphe, dont la circonférence est à peu près d'une lieue : elle est susceptible de culture ; on y trouve de l'eau et du bois. Les vaisseaux, n'ayant

point à chercher leur cargaison, et certains de la trouver rassemblée dans un seul point, ne seroient exposés à aucun retard : quelques corps morts, placés pour la navigation intérieure de la baie, la rendroient extrêmement facile et sûre ; il se formeroit des pilotes qui, connoissant mieux que nous la direction et la vîtesse du courant, à certaines époques de la marée, assureroient l'entrée et la sortie des bâtimens. Enfin notre traite de peaux de loutre a été si considérable, que je dois présumer qu'on ne peut en rassembler une plus grande quantité dans aucune autre partie de l'Amérique. 1786. Juillet.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson, par cette même latitude. Nous avons mesuré des pins de six pieds de diamètre et de cent quarante pieds de hauteur : ceux de même espèce ne sont, au fort de Wales et au fort d'York, que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors. Climat, végétaux.

La végétation est aussi très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année : je serois peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie, et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri, l'oseille à feuille ronde, le lupin, le pois sauvage, la mille-feuille, la chicorée, le mimulus. Chaque jour et à chaque repas, la chaudière de l'équipage en étoit remplie ; nous en mangions dans la soupe, dans les ragoûts, en salade ; et ces herbes n'ont pas

1786. Juillet. peu contribué à nous maintenir dans notre bonne santé. On voyoit parmi ces plantes potagères presque toutes celles des prairies et des montagnes de France ; l'angélique, le bouton d'or, la violette, plusieurs espèces de gramen propres aux fourrages : on auroit pu, sans aucun danger, faire cuire et manger de toutes ces herbes, si elles n'avoient pas été mêlées avec quelques pieds d'une ciguë très-vivace, sur laquelle nous n'avons fait aucune expérience.

Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles ; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, différentes espèces de bruyère qui croissent à l'ombre, le peuplier-baumier, le peuplier-liard, le saule-marsant, le charme, et enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourroit faire les mâtures de nos plus grands vaisseaux. Aucune production végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe. M. de la Martinière, dans ses différentes excursions, n'a rencontré que trois plantes qu'il croit nouvelles; et on sait qu'un botaniste peut faire une pareille fortune aux environs de Paris.

Poissons et coquillages. Les rivières étoient remplies de truites et de saumons ; mais nous ne primes dans la baie que des fletans *, dont quelques-uns

* Ou *faitan*, poisson plat, plus alongé et moins quarré que le turbot, dont la peau supérieure est couverte de petites écailles : ceux qu'on prend en Europe sont beaucoup moins gros. (N. D. R.)

pesoient plus de cent livres, de petites vieilles *, une seule raie, des caplans ** et quelques plies. Comme nous préférions les saumons et les truites à tous ces poissons, et que les Indiens nous en vendoient en plus grande quantité que nous ne pouvions en consommer, nous avons très-peu pêché, et seulement à la ligne : nos occupations ne nous ont jamais permis de jeter la seine, qui exigeoit, pour être tirée à terre, les forces réunies de vingt-cinq ou trente hommes. Les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer, et les rochers sont mailletés de petits lepas assez curieux. On trouve aussi dans le creux de ces rochers différentes espèces de buccins et d'autres limaçons de mer : j'ai vu sur le sable du rivage d'assez grosses cames, et M. de Lamanon rapporta d'un endroit élevé de plus de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer, des pétrifications très-bien conservées et de la plus grande dimension, de la coquille connue des conchyliologistes sous le nom de *manteau royal*; et plus vulgairement *coquille*

1786. Juillet.

* Poisson semblable, au coup d'œil et au goût, à la morue, mais ordinairement plus gros, et aussi facile à prendre à cause de son avidité. (N. D. R.)

** Ce poisson ressemble au merlan, quoiqu'un peu plus large ; sa chair est molle, de bon goût, et facile à digérer ; il abonde sur les côtes de Provence, où il est connu sous le nom de *capelan*. (N. D. R.)

1786. Juillet.

de Saint-Jacques. Ce fait n'est pas nouveau pour les naturalistes, qui ont pu en trouver même à des hauteurs infiniment plus considérables ; mais je crois qu'il leur sera longtemps difficile à expliquer d'une manière qui satisfasse à toutes les objections. Nous ne trouvames aucune coquille de cette espèce roulée sur le sable du rivage, et l'on sait que c'est là le cabinet de la nature.

Quadrupèdes et oiseaux.

Nos chasseurs virent, dans les bois, des ours, des martres, des écureuils ; et les Indiens nous vendirent des peaux d'ours noir et brun, de lynx du Canada, d'hermine, de martre, de petit gris, d'écureuil, de castor, de marmotte du Canada ou monax, et de renard roux. M. de Lamanon prit aussi une musaraigne ou rat d'eau en vie. Nous vimes des peaux tannées d'orignal ou d'élan, et une corne de bouquetin ; mais la pelleterie la plus précieuse et la plus commune est celle de la loutre de mer, de loup et d'ours marins. Les oiseaux sont peu variés, mais les individus y sont assez multipliés. Les bois taillis étoient pleins de fauvettes, de rossignols, de merles, de gelinottes : nous étions dans la saison de leurs amours, et leur chant me parut fort agréable. On voyoit planer dans les airs l'aigle à tête blanche, le corbeau de la grande espèce ; nous surprimes et tuames un martin pêcheur, et nous apperçumes un très-beau geai bleu, avec quelques colibris. L'hirondelle ou martinet et l'huîtrier noir font leurs nids

dans le creux des rochers sur le bord de la mer. Le goéland, le guillemot à pattes rouges, les cormorans, quelques canards et des plongeons de la grande et de la petite espèce, sont les seuls oiseaux de mer que nous ayons vus. 1786. Juillet.

Mais si les productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé, et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même temps si pittoresque, qu'il mériteroit d'être visité par les curieux, s'il n'étoit pas à une des extrémités de la terre. Aspect et nature du sol.

Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'apperçoit ni arbres ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment sur le rivage une espèce de quai; leur talus est si rapide, qu'après les deux ou trois cents premières toises, les bouquetins ne pourroient les gravir; et toutes les coulées qui les séparent sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être apperçu, et dont la base est baignée par la mer. A une encablure de terre, on ne peut trouver le fond avec une sonde de cent soixante brasses.

Les côtés du port sont formés par des montagnes du deuxième ordre, de huit à neuf cents toises seulement d'élévation; elles sont couvertes de pins, tapissées de

1786. Juillet.

verdure, et on n'apperçoit la neige que sur leur sommet ; elles m'ont paru entièrement composées de schiste qui est dans un commencement de décomposition ; elles ne sont pas entièrement inaccessibles, mais extrêmement difficiles à gravir. MM. de Lamanon, de la Martinière, Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur, naturalistes zélés et infatigables, ne purent parvenir jusqu'au sommet ; mais ils montèrent, avec des fatigues inexprimables, à une assez grande hauteur : aucune pierre, aucun caillou n'échappa à leurs recherches. Trop bons physiciens pour ignorer qu'on trouve dans les vallons les échantillons de tout ce qui constitue la masse des montagnes, ils colligèrent l'ochre, la pyrite cuivreuse, le grenat friable mais très-gros et parfaitement crystallisé, le schorl en crystaux, le granit, les schistes, la pierre de corne, le quartz très-pur, le mica, la plombagine et le charbon de terre : quelques-unes de ces matières annoncent que ces montagnes recèlent des mines de fer et de cuivre ; mais nous n'apperçumes la trace d'aucun autre métal.

Habitans, leur nourriture, leurs arts, etc.

La nature devoit à un pays aussi affreux des habitans qui différassent autant des peuples civilisés, que le site que je viens de décrire, diffère de nos plaines cultivées : aussi grossiers et aussi barbares que leur sol est rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler ; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les

substances végétales qui naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des enfans manger quelques fraises et quelques framboises ; mais c'est sans doute un mets insipide pour ces hommes qui ne sont sur la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts. 1786. Juillet.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation, à cet égard, a fait de grands progrès ; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance : la manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance ; colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver, parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont, pendant l'été, dans la plus grande abondance, pouvant prendre, en moins d'une heure, le poisson nécessaire à la subsistance de leur famille ; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion aussi violente que quelques habitans de nos grandes villes : c'est la grande source de leurs querelles. Je ne craindrois pas d'annoncer que cette peuplade s'anéantiroit entièrement, si, à tous ces vices destructeurs, elle joignoit le malheur de connoître l'usage de quelque liqueur enivrante.

Les philosophes se récrieroient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin

1786. Juillet.

de leur feu, et je voyage depuis trente ans; je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont très-près de la nature : mais cette nature n'est sublime que dans ses masses; elle néglige tous les détails. Il est impossible de pénétrer dans les bois que la main des hommes civilisés n'a point élagués; de traverser les plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées de marais impraticables; de faire société enfin avec l'homme de la nature, parce qu'il est barbare, méchant et fourbe. Confirmé dans cette opinion par ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins devoir user des forces dont la direction m'étoit confiée, pour repousser l'injustice de ces sauvages, et pour leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne viole jamais impunément.

Leur penchant à la rapine, leurs vices.

Des Indiens, dans leurs pirogues, étoient sans cesse autour de nos frégates; ils y passoient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutre; ils saisissoient toutes les occasions de nous voler; ils arrachoient le fer qui étoit facile à enlever, et ils examinoient sur-tout par quels moyens ils pourroient, pendant la nuit, tromper notre vigilance. Je faisois monter à bord de ma frégate les principaux personnages; je les comblois de présens; et ces mêmes hommes que je distinguois si particulièrement, ne dédaignoient jamais le vol d'un clou ou d'une

vieille culotte. Lorsqu'ils prenoient un air riant et doux, j'étois assuré qu'ils avoient volé quelque chose, et très-souvent je faisois semblant de ne pas m'en appercevoir. 1786, Juillet.

J'avois expressément recommandé d'accabler de caresses les enfans, de les combler de petits présens; les parens étoient insensibles à cette marque de bienveillance que je croyois de tous les pays: la seule réflexion qu'elle fit naître chez eux, c'est qu'en demandant à accompagner leurs enfans, lorsque je les faisois monter à bord, ils auroient une occasion de nous voler; et, pour mon instruction, je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de voir le père profiter du moment où nous paroissions le plus occupés de son enfant, pour enlever et cacher sous sa couverture de peau tout ce qui lui tomboit sous la main.

J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de valeur, qui appartenoient à des Indiens que je venois de combler de présens; c'étoit un essai que je faisois de leur générosité, mais toujours inutilement.

J'admettrai enfin, si l'on veut, qu'il est impossible qu'une société existe sans quelques vertus; mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas eu la sagacité de les appercevoir: toujours en querelle entre eux, indifférens pour leurs enfans, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles; je n'ai rien observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir les couleurs de ce tableau.

1786. Juillet. Nous ne descendions à terre qu'armés et en force. Ils craignoient beaucoup nos fusils; et huit ou dix Européens rassemblés imposoient à tout un village. Les chirurgiens-majors de nos deux frégates, ayant eu l'imprudence d'aller seuls à la chasse, furent attaqués; les Indiens voulurent leur arracher leurs fusils: mais ils ne purent y réussir; deux hommes seuls leur imposèrent assez pour les faire reculer. Le même évènement arriva à M. de Lesseps, jeune interprète russe, qui fut heureusement secouru par l'équipage d'un de nos canots. Ces commencemens d'hostilité leur paroissoient si simples, qu'ils ne discontinuoient pas de venir à bord, et ils ne soupçonnèrent jamais qu'il nous fût possible d'user de représailles.

Villages. J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement, du côté du vent, avec des planches ou des écorces d'arbres; au milieu étoit un feu au-dessus duquel pendoient des fletans et des saumons qui séchoient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeoient sous chacun de ces appentis; les femmes et les enfans d'un côté, et les hommes de l'autre. Il m'a paru que chaque cabane constituoit une petite peuplade indépendante de la voisine; chacune avoit sa pirogue et une espèce de chef; elle partoit, sortoit de la baie, emportoit son poisson et ses planches, sans

que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part. 1786. Juillet.

Je crois pouvoir assurer que ce port n'est habité que pendant la belle saison, et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver: je n'ai pas vu une seule cabane à l'abri de la pluie: et quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble dans la baie trois cents Indiens, nous avons été visités par sept ou huit cents autres.

Les pirogues entroient et sortoient continuellement, et emportoient ou rapportoient chacune leur maison et leurs meubles, qui consistent en beaucoup de petits coffres, dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux; ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes, qui sont d'ailleurs d'une malpropreté et d'une puanteur à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin; ils ne cherchent, dans ces occasions, ni l'ombre ni le mystère; ils continuent la conversation qu'ils ont commencée, comme s'ils n'avoient pas un instant à perdre; et lorsque c'est pendant le repas, ils reprennent leur place, dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise *. Les vases de

Maisons, meubles, habits, etc.

* « L'intérieur de ces maisons offre un tableau » parfait de la mal-propreté et de l'indolence de ceux » qui les habitent : ils jettent dans un coin de leurs » cabanes les os et les restes de viandes qui ont » servi à leurs repas ; dans l'autre ils conservent des » amas de poissons gâtés, des morceaux de viande

1786. Juillet.

bois dans lesquels ils font cuire leurs poissons, ne sont jamais lavés; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis, qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs alimens. Ils connoissent aussi la manière de les rôtir; elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps. Il est probable que nous n'avons vu qu'une très-petite partie de ces peuples, qui occupent vraisemblablement un espace assez considérable sur le bord de la mer : ils sont errans, pendant l'été, dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme les loups marins; et l'hiver, ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays, pour chasser les castors et les autres animaux dont ils nous

» puans, de la graisse, de l'huile », etc..... (*Voyage de Dixon*, page 249 de la traduction françoise.)

Cook nous a dépeint la mal-propreté de l'intérieur des maisons des habitans de l'entrée de Nootka dans les termes suivans :

« La mal-propreté et la puanteur de leurs habitations égalent au moins le désordre qu'on y remarque; ils y sèchent, et ils y vident leurs poissons, dont les entrailles, mêlées aux os et aux fragmens qui sont la suite des repas, et à d'autres vilenies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales que des étables à cochons; on respire par-tout, dans les environs, une odeur de poissons, d'huile et de fumée ». *Troisième Voyage de Cook*, tome III, pages 80 et 81 de la traduction françoise. (N. D. R.)

ont apporté les dépouilles : quoiqu'ils aient toujours les pieds nus, la plante n'en est point calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres ; ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues, ou sur la neige avec des raquettes. 1786. Juillet.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance ; il y en a assez ordinairement trois ou quatre par cabane : ils sont petits, et ressemblent au chien de berger de M. de Buffon ; ils n'aboient presque pas ; ils ont un sifflement fort approchant de l'adive du Bengale * ; et ils sont si sauvages, qu'ils paroissent être aux autres chiens ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se perçent le cartilage du nez et des oreilles ; ils y attachent différens petits ornemens ; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine, avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent pour cette opération d'un grès arrondi, ayant la forme d'une langue. L'ochre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup ma-

* Animal sauvage, carnassier et dangereux, tenant du loup et du chien ; il est commun en Asie ; il aboie la nuit comme le chien, mais avec moins de force : sa peau est jaunâtre ; on en fait de belles fourrures. (N. D. R.)

1786. Juillet. rin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer; c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille : une simple peau couvre leurs épaules; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigle, et enfin des têtes d'ours entières, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées; mais elles ont pour objet principal, comme presque tous leurs autres usages, de les rendre effrayans, peut-être afin d'imposer davantage à leurs ennemis.

Quelques Indiens avoient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef étoit une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitoient le bruit des grelots, lorsqu'il dansoit: ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada, et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique.

Usages différens des femmes. Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes; celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurois peine à

croire, si je n'en avois été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses, qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces *. Le dessin de M. Duché de Vancy, qui est de la plus grande vérité, expliquera mieux qu'aucune description l'usage le plus révoltant qui existe peut-être sur la terre. Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle: nous les avons quelquefois engagées à quitter cet ornement; elles s'y déterminoient avec peine; elles faisoient alors le même geste et témoignoient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvriroit la gorge. La lèvre inférieure tomboit alors sur le menton, et ce second tableau ne valoit guère mieux que le premier. 1786. Juillet.

Ces femmes, les plus dégoûtantes qu'il y ait sur la terre, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées, ne laissèrent pas d'exciter des désirs chez quelques personnes, à la vérité très-privilégiées : elles firent Ne recherchent point l'obscurité.

* Cet usage paroît général parmi les peuplades qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique, ainsi que le confirment les relations de Coxe, Dixon et le capitaine Cook. (N. D. R.)

1786. Juillet.

d'abord des difficultés, et assurèrent par des gestes qu'elles s'exposoient à perdre la vie ; mais, vaincues par des présens, elles voulurent avoir le soleil pour témoin et refusèrent de se cacher dans les bois *. On ne peut douter que cet astre ne soit le dieu de ces peuples ; ils lui adressent très-fréquemment des prières : mais je n'ai vu ni temple, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte.

Taille de ces peuples. Ils sont barbus.

La taille de ces Indiens est à-peu-près comme la nôtre ; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air ; mais leurs enfans naissent aussi blancs que les nôtres. Ils ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter ; et c'est une erreur trop légèrement adoptée de croire que tous les Amé-

* Dixon, qui d'ailleurs est toujours d'accord avec la Pérouse, prétend ici, dans la relation de son voyage, qu'une de ces femmes, débarbouillée, étoit assez jolie, à la difformité près de sa lèvre inférieure Cette différence n'auroit-elle d'autre base que l'indulgence connue d'un marin après une longue campagne ? Cependant Maurelle prétend aussi « que sans le ridicule orne» ment de leur lèvre, et mieux habillées, plusieurs » d'entre elles pourroient disputer d'agrémens avec les » plus belles femmes espagnoles ». (N. D. R.)

ricains sont imberbes. J'ai vu les indigènes de la nouvelle Angleterre, du Canada, de l'Acadie, de la baie d'Hudson, et j'ai trouvé chez ces différentes nations plusieurs individus ayant de la barbe ; ce qui m'a porté à croire que les autres étoient dans l'usage de l'arracher. La charpente de leur corps est foible ; le moins fort de nos matelots auroit culbuté à la lutte le plus robuste des Indiens. J'en ai vu dont les jambes enflées sembloient annoncer le scorbut ; leurs gencives étoient cependant en bon état : mais je doute qu'ils parviennent à une grande vieillesse, et je n'ai apperçu qu'une seule femme qui parût avoir soixante ans ; elle ne jouissoit d'aucun privilège, et elle étoit assujettie, comme les autres, aux différens travaux de son sexe. 1786. Juillet.

Mes voyages m'ont mis à portée de comparer les différens peuples, et j'ose assurer que les Indiens du Port des François ne sont point Esquimaux ; ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitans de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique. Ne sont point Esquimaux

Des usages absolument différens, une physionomie très-particulière, distinguent les Esquimaux des autres Américains. Les premiers me paroissent ressembler aux Groënlandais ; ils habitent la côte de Labrador, le détroit d'Hudson, et une lisière de terre dans toute l'étendue de l'Amérique, jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Il est fort

1786. Juillet.

douteux que l'Asie ou le Groënland aient été la première patrie de ces peuples ; c'est une question oiseuse à agiter, et le problême ne sera jamais résolu d'une manière sans réplique : il suffit de dire que les Esquimaux sont un peuple beaucoup plus pêcheur que chasseur, préférant l'huile au sang, et peut-être à tout, mangeant très-ordinairement le poisson cru : leurs pirogues sont toujours bordées avec des peaux de loup marin très-tendues ; ils sont si adroits, qu'ils ne diffèrent presque pas des phoques ; ils se retournent dans l'eau avec la même agilité que les amphibies ; leur face est quarrée, leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paroît convenir aux indigènes de la baie des François ; ils sont beaucoup plus grands, maigres, point robustes, et mal-adroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche.

Pêche, fabriques, armes, pirogues, etc.

Ils pêchent, comme nous, en barrant les rivières, ou à la ligne ; mais leur manière de pratiquer cette dernière pêche est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau ; chaque pirogue jette douze à quinze lignes : à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après ; ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à la main.

1786. Juillet.

Ces Indiens ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitans des îles de la mer du Sud ; j'en excepte cependant l'agriculture, qui, en rendant l'homme casanier, assurant sa subsistance et lui laissant la crainte de voir ravager la terre qu'il a plantée, est peut-être plus propre qu'aucun autre moyen à adoucir ses mœurs et à le rendre sociable.

Les Américains du Port des François savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différens animaux, et fabriquer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie ; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de joncs ; ils y figurent des dessins assez agréables ; ils sculptent aussi très-passablement toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux, en bois ou en pierre ; ils marquètent, avec des opercules de coquilles, des coffres dont la forme est assez élégante ; ils taillent en bijoux la pierre serpentine, et lui donnent le poli du marbre.

Leurs armes sont le poignard que j'ai déjà décrit, une lance de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire ; et enfin l'arc et les flèches, qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre : mais les arcs n'ont rien de particulier, et

1786. Juillet. ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

J'ai trouvé parmi leurs bijoux des morceaux d'ambre jaune ou de succin ; mais j'ignore si c'est une production de leur pays, ou si, comme le fer, ils l'ont reçu de l'ancien continent par leur communication indirecte avec les Russes.

J'ai déjà dit que sept grandes pirogues avoient fait naufrage à l'entrée du port ; ces pirogues, dont le plan est pris sur la seule qui se soit sauvée, avoient trente-quatre pieds de long, quatre de large et six de profondeur : ces dimensions considérables les rendoient propres à faire de longs voyages. Elles étoient bordées avec des peaux de loup marin, à la manière des Esquimaux ; ce qui nous fit croire que le Port des François étoit un lieu d'entrepôt, habité seulement dans la saison de la pêche. Il nous parut possible que les Esquimaux des environs des îles Shumagin, et de la presqu'île parcourue par le capitaine Cook, étendissent leur commerce jusque dans cette partie de l'Amérique, qu'ils y répandissent le fer et les autres articles, et qu'ils rapportassent, avec avantage pour eux, les peaux de loutre, que ces derniers recherchent avec tant d'empressement. La forme des pirogues perdues, ainsi que la grande quantité de peaux que nous traitames, et qui pouvoient être rassemblées ici pour être vendues à ces étrangers, semblent appuyer

cette conjecture ; je ne la hasarde cependant que parce qu'elle me paroît expliquer mieux qu'une autre, l'origine du fer et des autres marchandises européennes qu'ils possèdent. 1786. Juillet.

J'ai parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu ; celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur, est absolument un jeu de hasard : ils ont trente bûchettes ayant chacune des marques différentes comme nos dés ; ils en cachent sept ; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept bûchettes, gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux : je les ai cependant entendus chanter très-souvent ; et lorsque le chef venoit me visiter, il faisoit ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montoit ensuite à bord et y jouoit une pantomime qui exprimoit, ou des combats, ou des surprises, ou la mort. L'air qui avoit précédé cette danse étoit agréable et assez harmonieux. Leur passion pour le jeu. Leur chant et leur danse.

M. de Lamanon est l'auteur de la dissertation suivante sur la langue de ce peuple ; je n'en donnerai ici que les termes numériques, afin de satisfaire les lecteurs qui aiment à comparer ceux des différens idiomes : Dissertation sur leur langue.

Un, *keirrk*. Deux, *theirh*. Trois, *neisk*.

1786. Juillet.

Quatre, *taakhoun*. Cinq, *keitschine*. Six, *kleitouchou*. Sept, *takatouchou*. Huit, *netskatouchou*. Neuf, *kouehok*. Dix, *tchinecate*. Onze, *keirkrha-keirrk*. Douze, *keirkrha-theirh*. Treize, *keirkrha-neisk*. Quatorze, *keirkrha-taakhoun*. Quinze, *keirkrha-keitschine*. Seize, *keirkrha-kleitouchou*. Dix-sept, *keirkrha-takatouchou*. Dix-huit, *keirkrha-netskatouchou*. Dix-neuf, *keirkrha-kouehok*. Vingt, *theirha*. Trente, *neiskrha*. Quarante, *taakhounrha*. Cinquante, *keitschinerha*. Soixante, *kleitouchourha*. Soixante-dix, *takatouchourha*. Quatre-vingt, *netskatouchourha*. Quatre-vingt-dix, *kouehokrha*. Cent, *tchinecaterha*.

« Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples : ils ont, à la vérité, quelques articulations semblables aux nôtres ; mais plusieurs nous sont absolument étrangères : ils ne font aucun usage des consonnes B, F, X, J, D, P, V ; et, malgré leur talent pour l'imitation, ils n'ont jamais pu prononcer les quatre premières. Il en a été de même pour l'L mouillée et le GN mouillé : ils articuloient la lettre R comme si elle étoit double, et en grasseyant beaucoup ; ils prononcent le *chr* des Allemands avec autant de dureté que les Suisses de certains cantons. Ils ont aussi un son articulé très-difficile à saisir ; on ne pouvoit entreprendre de l'imiter sans exciter leur rire ; il est en partie représenté par les lettres *Khlrl*, ne faisant qu'une syllabe,

prononcée en même temps du gosier et de la langue ; cette syllabe se trouve dans le mot *Khlrleis*, qui signifie *cheveux*. Leurs consonnes initiales sont K, T, N, S, M ; les premières sont celles qu'ils emploient le plus souvent : aucun de leurs mots ne commence par R, et ils se terminent presque tous par *ou*, *ouls*, *oulch*, ou par des voyelles. Le grasseyement, le grand nombre de K, et les consonnes doubles, rendent cette langue très-dure ; elle est moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, qui ne peuvent prononcer les labiales à cause de la rouelle de bois nommée *Kentaga*, qu'elles enchâssent dans la lèvre inférieure. 1786. Juillet.

« On s'apperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent. Je n'ai pu faire que très-peu d'observations sur les parties du discours, vu la difficulté de communiquer des idées abstraites par des signes : j'ai cependant reconnu qu'ils avoient des interjections pour exprimer les sentimens d'admiration, de colère, ou de plaisir ; je ne crois pas qu'ils aient des articles, car je n'ai point trouvé de mots qui revinssent souvent et qui servissent à lier leurs discours. Ils connoissent les rapports numériques ; ils ont des noms de nombres, sans cependant distinguer le pluriel du singulier, ni par aucune différence dans la terminaison, ni par des articles. Je leur ai fait voir une dent de phoque ; ils l'ont appelée *Kaourré*, et ils ont donné le même nom,

1786. Juillet.

sans aucun changement, à plusieurs dents réunies. Leurs noms collectifs sont en très-petit nombre : ils n'ont pas assez généralisé leurs idées pour avoir des mots un peu abstraits ; ils ne les ont pas assez particularisées pour ne pas donner le même nom à des choses très-distinctes : ainsi chez eux *Kaaga* signifie également tête et visage, et *alcaou* chef et ami. Je n'ai trouvé aucune ressemblance entre les mots de cette langue et celle d'Alaska, Norton, Nootka, ni celle des Groënlandois, des Esquimaux, des Mexicains, des Nadoessis et des Chipavas, dont j'ai comparé les vocabulaires. Je leur ai prononcé des mots de ces différens idiomes ; ils n'en ont compris aucun, et j'ai varié ma prononciation autant qu'il m'a été possible : mais, quoiqu'il n'y ait peut-être pas une idée ou une chose qui s'exprime par le même mot chez les Indiens du Port des François et chez les peuples que je viens de citer, il doit y avoir une grande affinité de sons entre cette langue et celle de l'entrée de Nootka. Le K est dans l'une et dans l'autre la lettre dominante ; on la retrouve dans presque tous les mots. Les consonnes initiales et les terminaisons sont assez souvent les mêmes, et il n'est peut-être pas impossible que cette langue ait une origine commune avec la langue mexicaine : mais cette origine, si elle existe, doit remonter à des temps bien reculés, puisque ces idiomes n'ont quelques rapports que dans les pre-

miers élémens des mots, et non dans leur signification ».

1786. Juillet.

Je finirai l'article de ces peuples en disant que nous n'avons apperçu chez eux aucune trace d'anthropophagie; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que j'aurois peut-être encore ce trait à ajouter à leur tableau, s'ils eussent été en guerre et qu'ils eussent fait un prisonnier *.

* Le capitaine J. Meares a prouvé, par la relation de ses voyages, que les peuples qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique, sont des cannibales. (N. D. R.)

1786. Août.

SECONDE ANNÉE DU VOYAGE.

Départ du Port des François.

ENFIN nous quittames ce lieu qui nous avoit été si funeste; et ayant appareillé les derniers jours de juillet avec une brise très-foible de l'ouest, nous l'eumes tout-à-fait perdu de vue le 1.er août.

Pelleteries traitées au profit des matelots.

Je proposai aux officiers et passagers de ne vendre nos pelleteries à la Chine qu'au profit des seuls matelots : ma proposition ayant été reçue avec transport et unanimement, je donnai un ordre à M. Dufresne pour être leur subrecargue. Il remplit cette commission avec un zèle et une intelligence dont je ne puis trop faire l'éloge; il fut chargé en chef de la traite, de l'emballage, du triage et de la vente de ces différentes fourrures : et comme je suis certain qu'il n'y eut pas une seule peau de traitée en particulier, cet arrangement nous mit à même de connoître, avec la plus grande précision, leur prix en Chine, qui auroit pu varier par la concurrence des vendeurs; il fut en outre plus avantageux aux matelots, et ils furent convaincus que leurs intérêts et leur santé n'avoit jamais cessé d'être l'objet principal de notre attention.

Les commencemens de notre nouvelle navigation ne furent pas heureux, et ils ne

répondoient point à notre impatience. La brume, la pluie et les calmes ne discontinuèrent pas jusqu'au 4 à midi : nous observames 57^{d} 45^{m} de latitude nord à trois lieues de la terre, qu'on n'appercevoit que confusément, à cause de la brume ; elle se dissipa heureusement à quatre heures, et nous reconnumes parfaitement l'entrée de Cross-sound, qui me parut former deux baies très-profondes, où il est vraisemblable que les vaisseaux trouveroient un bon mouillage.

1786. Août.

Entrée de *Cross-sound*

C'est à Cross-sound que se terminent les hautes montagnes couvertes de neige, dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au sud-est de Cross-sound, quoiqu'encore élevées de huit ou neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet ; et la chaîne de montagnes primitives me parut s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique.

De ce point jusqu'au port de Monterey, où j'étois convenu avec M. de Langle de relâcher, en cas de séparation, pendant une navigation de six pénibles semaines, nous explorames la côte d'Amérique dans cette partie, en reconnumes et en fixames les principaux points, autant que purent nous le permettre les brumes continuelles (qui, dans ces climats et dans cette saison, nous déroboient presque continuellement la vue de la terre) ; les courans assez forts qui nous entraînèrent quelquefois, et les coups de vent que nous essuyames. Le 5, je vis un cap au

1786, Août. sud de l'entrée de Cross-sound : je l'appelai le cap *Cross*. Je reconnus le même jour la *baie des îles* de Cook. Les jours suivans nous reconnumes que la côte d'Amérique, en cet endroit, est bordée, sur une grande largeur, d'un archipel considérable, et que le continent est fort loin derrière toutes ces îles, entre lesquelles il doit se trouver de bons ports et de belles baies : j'appelai l'une d'elles *baie de Tschirikow*, et la pointe qui la borde au sud, *cap Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur russe qui, en 1741, aborda dans cette même partie de l'Amérique. Le même jour au soir, j'imposai à un groupe d'îles, séparées du continent par un canal de quatre ou cinq lieues, le nom d'*îles de la Croyère*, du nom de ce géographe françois, qui, s'étant embarqué avec le capitaine Tschirikow, mourut pendant cette campagne. Depuis le 55e jusqu'au 53e d, la mer fut couverte de l'espèce de plongeon nommé par Buffon *Macareux du Kamtschatka ;* il est noir ; son bec et ses pattes sont rouges, et il a sur la tête deux raies blanches qui s'élèvent en huppes, comme celles du catakoua. Nous en apperçumes quelques-uns au sud ; mais ils étoient rares, et on voyoit que c'étoit en quelque sorte des voyageurs. Ces oiseaux ne s'éloignent jamais de terre de plus de cinq à six lieues ; et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume doivent être à peu près certains qu'ils n'en sont qu'à cette dis-

Oiseaux de mer,

tance : nous en tuames deux qui furent empaillés. Cet oiseau n'est connu que par le voyage de Behring. 1786. Août.

Le 19, j'apperçus un cap très-avancé qui se prolongeoit vers le sud, et au-delà duquel je ne pouvois rien appercevoir dans l'est. J'en conclus que cette pointe terminoit ici la côte d'Amérique, de la même manière que le faisoit plus au sud la pointe méridionale de Californie, et qu'entre cette pointe et la côte, devoit se trouver un golphe ou canal ressemblant à la mer de Californie. Je m'assurai, les jours suivans, que ma conjecture étoit fondée. Nous parcourumes la profondeur du golphe à environ trente lieues au nord, et la saison ne nous permettant pas d'étendre plus loin nos recherches de ce côté, nous nous contentames de fixer exactement l'ouverture du golphe, que nous reconnumes être de trente lieues, depuis la pointe ouest que j'avois apperçue la première, et que je nommai *cap Hector*, jusqu'à la pointe est, que je nommai *cap Fleurieu*. Reconnoissance de la côte N. O. de l'Amérique

Il ne me restoit pas un instant à perdre pour arriver à Monterey. Pendant tout le cours de cette campagne, mon imagination a toujours été contrainte de se porter à deux ou trois mille lieues en avant de mon vaisseau, parce que mes routes étoient assujéties aux saisons, ou aux moussons, dans tous les lieux des deux hémisphères que j'avois à parcourir. Le 24, je reconnus un groupe d'îles plattes, et sans arbres ni buissons,

1786. Août. quoique la côte fût couverte d'herbe et de bois flotté : je les nommai *îles Sartine*. Je rectifiai le jour suivant la latitude et la longitude de la *pointe brisée* que Cook avoit fixée par 50^{d} de latitude nord, et 130^{d} 20^{m} de longitude occidentale, réduite au méridien de Paris : nous la trouvames 4^{m} plus au sud, et 5^{m} plus à l'est ; et notre détermination mérite plus de confiance, tant à cause de la certitude de nos méthodes, que parce que nous avons approché cette pointe de beaucoup plus près. On doit remarquer ici la précision étonnante des nouvelles méthodes ; elles acheveront, en moins d'un siècle, d'assigner à chaque point de la terre sa véritable position, et avanceront plus la géographie que tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous.

Septembre. Il ne nous arriva rien de fort remarquable jusqu'au 5 de septembre, qu'étant par les 42^{d} 58^{m} 56^{s} de latitude nord, nous nous trouvames par le travers de neuf petites îles ou rochers nus, et d'un aspect hideux : je les nommai *îles Necker*. Nous trouvames le ciel moins pur dans cette partie de l'Amérique, que dans toutes les hautes latitudes, où les navigateurs jouissent, au moins par intervalle, de la vue de tout ce qui se trouve au-dessus de leur horizon : la terre ne s'y montra pas un moment avec toutes ses formes. Le 7, nous apperçumes un volcan sur la cime de la montagne qui nous restoit à l'est : la flamme en étoit très-vive ; mais bientôt une

brume épaisse vint nous dérober ce spectacle ; il fallut encore s'éloigner de terre, comme je le faisois à chaque brume. En suivant dans cette obscurité une route parallèle à la côte, je pouvois rencontrer quelqu'île ou rocher un peu éloigné du continent, et m'y briser. 1786. Septembre.

Enfin, avançant toujours vers le sud, je jugeai le 12 que nous devions être très-près de la côte ; plusieurs oiseaux de terre voloient autour de nos bâtimens, et nous primes un faucon de l'espèce des gerfauts. La brume continua toute la nuit ; et le lendemain, à dix heures du matin, nous apperçumes la terre très-embrumée et très-près de nous. Il étoit impossible de la reconnoître ; j'en approchai à une lieue ; je vis les brisans très-distinctement ; la sonde rapporta vingt-cinq brasses : mais quoique je fusse certain d'être dans la baie de Monterey, il étoit impossible de reconnoître l'établissement espagnol par un temps aussi embrumé. A l'entrée de la nuit, je repris la bordée du large, et au jour je portai vers la terre, avec une brume épaisse qui ne se dissipa qu'à midi. Je suivis alors la côte de très-près ; et à trois heures après midi, nous eumes connoissance du fort de Monterey, et de deux bâtimens à trois mâts qui étoient dans la rade. Les vents contraires nous forcèrent de mouiller à deux lieues au large, par quarante-cinq brasses, fond de vase, et le lendemain nous laissames tomber Arrivée à Monterey.

1786. Septembre. l'ancre à deux encablures de terre par douze brasses. Le commandant de ces deux bâtimens, don Estevan Martinez, nous envoya des pilotes pendant la nuit : il avoit été informé par le vice-roi du Mexique, ainsi que par le gouverneur du présidio, de notre arrivée présumée dans cette baie.

Il est remarquable que, pendant cette longue traversée, au milieu des brumes les plus épaisses, l'Astrolabe navigua toujours à la portée de la voix de ma frégate, et ne s'en écarta que lorsque je lui donnai l'ordre de reconnoître l'entrée de Monterey.

Chimère de l'amiral de *Fuentes.*

Avant que de le décrire, je crois devoir exposer mon opinion sur le prétendu canal de Saint-Lazare de l'amiral de Fuentes. Je suis convaincu que cet amiral n'a jamais existé, et qu'une navigation dans l'intérieur de l'Amérique, à travers les lacs et les rivières, et faite en aussi peu de temps, est si absurde, que sans l'esprit de système, qui est préjudiciable à toutes les sciences, des géographes d'une certaine réputation auroient rejeté une histoire dénuée de toute vraisemblance, et fabriquée en Angleterre dans le temps où les partisans et les détracteurs du passage du nord-ouest soutenoient leur opinion avec autant d'enthousiasme qu'on pouvoit en mettre, à cette même époque en France, aux questions de théologie cent fois plus ridicules encore. La relation de l'amiral de Fuentes est donc comme ces fraudes pieuses que la saine raison

a rejetées depuis avec tant de mépris, et qui ne peuvent soutenir le flambeau de la discussion : mais on peut presque regarder comme certain que, depuis Cross-sound, ou du moins depuis le port de los Remedios jusqu'au cap Hector, tous les navigateurs n'ont côtoyé que des îles par 52^{d}, et qu'entre les îles et le continent il existe un canal dont la largeur, est et ouest, peut être plus ou moins considérable ; mais je ne crois pas qu'elle excède cinquante lieues, puisqu'elle est réduite à trente à son embouchure, entre le cap Fleurieu et le cap Hector.

1786. Septembre.

La baie de Monterey, formée par la pointe du Nouvel-An au nord, et par celle des Cyprès au sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à-peu-près six d'enfoncement dans l'est, où les terres sont basses et sablonneuses ; la mer y roule jusqu'au pied des dunes de sable dont la côte est bordée, avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue. Les terres du nord et du sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres. On ne peut exprimer ni le nombre des baleines dont nous fumes environnés ; ni leur familiarité ; elles soufloient à chaque minute à demi-portée de pistolet de nos frégates, et occasionnoient dans l'air une très-grande puanteur. Nous ne connoissions pas cet effet des baleines ; mais les habitans nous apprirent que l'eau qu'elles lançoient étoit imprégnée de cette mauvaise odeur, et qu'elle se répandoit assez au loin :

Baie de Monterey.

1786. Septembre. ce phénomène n'en eût vraisemblablement pas été un pour les pêcheurs du Groënland ou de Nantuket.

Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche assez difficile ; sans cette circonstance, il y en auroit peu de plus faciles à aborder : aucune roche cachée sous l'eau ne s'étend à une encablure du rivage ; et si la brume est trop épaisse, on a la ressource d'y mouiller, et d'y attendre une éclaircie qui permette d'avoir bonne connoissance de l'établissement espagnol, situé dans l'angle formé par la côte du sud et de l'est.

La mer étoit couverte de pélicans ; il paroît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume, doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance. Nous en apperçumes pour la première fois dans la baie de Monterey, et j'ai appris depuis qu'ils étoient très-communs sur toute la côte de la Californie : les Espagnols les appellent *alkatrae*.

Gouvernement. Un lieutenant-colonel qui fait sa résidence à Monterey, est gouverneur des deux Californies : son gouvernement a plus de huit cents lieues de circonférence ; mais ses vrais subordonnés sont deux cent quatre-vingt-deux soldats de cavalerie qui doivent former la garnison de cinq petits forts, et fournir

1786. Septembre.

des escouades de quatre ou cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses établies dans l'ancienne et dans la nouvelle Californie. D'aussi petits moyens suffisent pour contenir environ cinquante mille Indiens errans * dans cette vaste partie de l'Amérique, parmi lesquels dix mille à-peu-près ont embrassé le christianisme. Ces Indiens sont généralement petits, foibles, et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les nations du nord, dont ils n'ont ni les arts ni l'industrie ; leur couleur est très-approchante de celle des nègres dont les cheveux ne sont point laineux : ceux de ces peuples sont longs et très-forts ; ils les coupent à quatre ou cinq pouces de la racine. Plusieurs ont de la barbe ; d'autres, suivant les pères missionnaires, n'en ont jamais eu, et c'est une question qui n'est pas même décidée dans le pays. Le gouverneur, qui avoit beaucoup voyagé dans l'intérieur de ces terres, et qui vit avec les sauvages depuis quinze ans, nous assura que ceux qu'on voyoit sans barbe, l'avoient arrachée avec des coquilles bivalves qui leur servoient de pinces ; le président des missions, qui réside dans la Californie depuis cette même époque, soutenoit le contraire : il étoit difficile à des voyageurs de

Indiens de Monterey.

Quelques-uns ont de la barbe.

* Ils changent très-fréquemment de demeure, suivant la saison de la pêche ou de la chasse.

1786. Septembre. décider entre eux. Obligés de ne rapporter que ce que nous avons vu, nous sommes forcés de convenir que nous n'avons apperçu de la barbe qu'à la moitié des adultes ; elle étoit chez quelques-uns très-fournie, et auroit figuré avec éclat en Turquie, ou dans les environs de Moscow *.

Leur adresse à la chasse. Ces Indiens sont très-adroits à tirer de l'arc ; ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits : il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable ; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas.

Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vimes un Indien ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe, et jouer cette pantomime avec une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auroient tiré à trente pas, s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches.

Présidio de Lorette. Lorette est le seul présidio de l'ancienne Californie sur la côte de l'est de cette presqu'île. La garnison est de cinquante-quatre cavaliers, qui fournissent de petits détachemens aux quinze missions suivantes, des-

* Le gouverneur avoit beaucoup plus voyagé que le missionnaire ; et son opinion auroit prévalu dans mon esprit, si j'eusse été obligé de prendre un parti.

servies par des pères dominicains, qui ont succédé aux jésuites et aux franciscains : ces derniers sont restés seuls possesseurs des dix missions de la nouvelle Californie. Les quinze missions du département de Lorette sont : Saint-Vincent, Saint-Dominique, le Rosaire, Saint-Fernand, Saint-François de Borgia, Sainte-Gertrude, Saint-Ignace, la Guadeloupe, Sainte-Rosalie, la Conception, Saint-Joseph, Saint-François-Xavier, Lorette, Saint-Joseph du cap Lucar, et Tous-les-Saints. Environ quatre mille Indiens, convertis et rassemblés auprès des quinze paroisses dont je viens de donner les noms, sont le seul fruit du long apostolat des différens ordres religieux qui se sont succédés dans ce pénible ministère. On peut lire dans l'*Histoire de la Californie* du père Vénégas, l'époque de l'établissement du fort Lorette, et des différentes missions qu'il protège. En comparant leur état passé avec celui de cette année, on s'appercevra que les progrès temporels et spirituels de ces missions sont bien lents ; il n'y a encore qu'une seule peuplade espagnole : il est vrai que le pays est mal-sain ; et la terre de la province de Sonora, qui borde la mer Vermeille au levant, et la Californie au couchant, est bien plus attrayante pour des Espagnols : ils trouvent dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes, objets bien plus précieux à leurs yeux que la pêcherie des perles de la presqu'île, qui

1786. Septembre.

1786. Septembre. Californie septentrionale.

exige un certain nombre d'esclaves plongeurs qu'il est souvent très-difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale, malgré son grand éloignement de Mexico, me paroît réunir infiniment plus d'avantages ; son premier établissement, qui est Saint Diego, ne date que du 26 juillet 1769 : c'est le présidio le plus au sud, comme Saint-François le plus au nord.

Les galions, à leur retour de Manille, avoient relâché quelquefois dans cette baie, pour s'y procurer quelques rafraîchissemens après leurs longues traversées : mais ce n'est qu'en 1770 que les religieux franciscains y ont établi la première mission ; ils en ont dix aujourd'hui, dans lesquelles on compte cinq mille cent quarante-trois Indiens convertis.

La piété espagnole avoit entretenu jusqu'à présent, et à grands frais, ces missions et ces présidios *, dans l'unique vue de convertir et de civiliser les Indiens de ces contrées ; système bien plus digne d'éloge que celui de ces hommes avides qui sembloient n'être revêtus de l'autorité nationale que pour commettre impunément les plus cruelles atrocités. Le lecteur verra bientôt qu'une

* Les Espagnols donnent généralement le nom de *présidio* à tous les forts, tant en Afrique qu'en Amérique, qui sont au milieu des pays infidelles ; ce qui suppose qu'il n'y a point d'habitans, mais seulement une garnison demeurant dans l'intérieur de la citadelle.

nouvelle branche de commerce peut procurer à la nation espagnole plus d'avantages que la riche mine du Mexique ; et que la salubrité de l'air, la fertilité du terrain, l'abondance enfin de toutes les espèces de pelleteries dont le débit est assuré à la Chine, donnent à cette partie de l'Amérique des avantages infinis sur l'ancienne Californie, dont l'insalubrité et la stérilité ne peuvent être compensées par quelques perles qu'il faut aller arracher du fond de la mer. 1786. Septembre.

Avant l'établissement des Espagnols, les Indiens de la Californie ne cultivoient qu'un peu de maïs, et vivoient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce : les lièvres, les lapins et les cerfs, y sont très-communs ; les loutres de mer et les loups marins s'y trouvent en aussi grande abondance qu'au nord, et on y tue pendant l'hiver une très-grande quantité d'ours, de renards, de loups et de chats sauvages. Les bois taillis et les plaines sont couvertes de petites perdrix grises huppées, qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnies de trois ou quatre cents ; elles sont grasses et de fort bon goût. Les arbres servent d'habitation aux plus charmans oiseaux ; nos ornithologistes ont empaillé plusieurs variétés de moineaux, de geais bleus, de mésanges, de pics tachetés, et de troupiales. Parmi les oiseaux de proie, on voyoit l'aigle à Poissons et gibier.

1786. Septembre. tête blanche, le grand et le petit faucon, l'autour, l'épervier, le vautour noir, le grand duc, et le corbeau. On trouvoit sur les étangs et sur le bord de la mer, le canard, le pélican gris et blanc à huppe jaune, différentes espèces de goélands, des cormorans, des courlis, des pluviers à collier, de petites mouettes de mer, et des hérons, enfin nous tuames et empaillames un promérops, que le plus grand nombre des ornithologistes croyoit appartenir à l'ancien continent.

Végétaux. Cette terre est aussi d'une fertilité inexprimable ; les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement : nous enrichimes les jardins du gouverneur et des missions de différentes graines que nous avions apportées de Paris ; elles s'étoient parfaitement conservées, et leur procureront de nouvelles jouissances.

Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois, ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili ; nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité : le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingt pour un ; les extrêmes, soixante et cent. Les arbres fruitiers y sont encore très-rares, mais le climat leur convient infiniment : il diffère peu de celui de nos provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif ; mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent dans ces con-

trées, et qui procurent à cette terre une humidité très-favorable à la végétation. 1786. Septembre.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert, et le platane d'occident : ils sont clair-semés, et une pelouse, sur laquelle il est très-agréable de marcher, couvre la terre de ces forêts ; on y rencontre des lacunes de plusieurs lieues, formant de vastes plaines couvertes de toute sorte de gibier. La terre, quoique très-végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air ; car elle est fort mal arrosée. Le courant d'eau le plus à portée du présidio en est éloigné de deux lieues : ce ruisseau, qui coule auprès de la mission de Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel*. Cette trop grande distance de nos frégates ne nous permit pas d'y faire notre eau ; nous la puisames dans des mares, derrière le fort, où elle étoit d'une très-médiocre qualité, et dissolvant à peine le savon. La rivière du Carmel, qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires et à leurs Indiens, pourroit encore, avec peu de travail, arroser leur jardin.

Sage conduite des missionnaires.

C'est avec la plus douce satisfaction que je vais faire connoître la conduite pieuse et sage de ces religieux qui remplissent si parfaitement le but de leur institution : je ne dissimulerai pas ce qui m'a paru répréhensible dans leur régime intérieur ; mais j'annoncerai qu'individuellement bons et humains, ils

1786. Septembre. tempèrent, par leur douceur et leur charité, l'austérité des règles qui leur ont été tracées par leurs supérieurs. J'avoue que, plus ami des droits de l'homme que théologien, j'aurois désiré qu'aux principes du christianisme on eût joint une législation qui peu à peu eût rendu citoyens des hommes dont l'état ne diffère presque pas aujourd'hui de celui des nègres des habitations de nos colonies, régies avec le plus de douceur et d'humanité.

Je connois parfaitement l'extrême difficulté de ce nouveau plan; je sais que ces hommes ont bien peu d'idées, encore moins de constance, et que si on cesse de les considérer comme des enfans, ils échappent à ceux qui se sont donné la peine de les instruire; je sais aussi que les raisonnemens ne peuvent presque rien sur eux, et qu'il faut nécessairement frapper leurs sens, et que les punitions corporelles, avec les récompenses en double ration, ont été jusqu'à présent les seuls moyens adoptés par leurs législateurs: mais seroit-il impossible à un zèle ardent et à une extrême patience de faire connoître à un petit nombre de familles les avantages d'une société fondée sur le droit des gens; d'établir parmi elles un droit de propriété, si séduisant pour tous les hommes; et, par ce nouvel ordre de choses, d'engager chacun à cultiver son champ avec émulation, ou à se livrer à tout autre genre de travail?

Je conviens que les progrès de cette nouvelle civilisation seroient bien lents; les soins

qu'il faudroit se donner, bien pénibles et bien ennuyeux ; les théâtres sur lesquels il faudroit se transporter, bien éloignés ; et que les applaudissemens ne se feroient jamais entendre à celui qui auroit consacré sa vie à les mériter : aussi je ne crains pas d'annoncer que des motifs humains sont insuffisans pour un pareil ministère, et que l'enthousiasme de la religion, avec les récompenses qu'elle promet, peuvent seuls compenser les sacrifices, l'ennui, les fatigues et les risques de ce genre de vie : il ne me reste qu'à désirer un peu plus de philosophie dans les hommes austères, charitables et religieux que j'ai rencontrés dans ces missions.

1786. Septembre.

J'ai déjà fait connoître avec liberté mon opinion sur les moines du Chili, dont l'irrégularité m'a paru en général scandaleuse *. C'est avec la même vérité que je peindrai ces hommes vraiment apostoliques, qui ont abandonné la vie oisive d'un cloître pour se livrer aux fatigues, aux soins et aux sollicitudes de tous les genres. Je vais, suivant mon usage, faire notre propre histoire en racontant la leur, et mettre sous les yeux du lecteur ce que nous avons vu et appris pendant notre court séjour à Monterey.

Nous mouillames, le 14 septembre au soir, à deux lieues au large, en vue du présidio et

Séjour à Monterey.

* On peut aussi rencontrer au Chili des religieux d'un grand mérite ; mais en général ils y jouissent d'une liberté contraire à l'état qu'ils ont embrassé.

1786. Septembre.

des deux bâtimens qui étoient dans la rade. Ils avoient tiré des coups de canon de quart d'heure en quart d'heure, afin de nous faire connoître le mouillage que le brouillard pouvoit nous cacher. A dix heures du soir, le capitaine de la corvette *la Favorite* arriva à mon bord dans sa chaloupe, et m'offrit de piloter nos bâtimens dans le port. La corvette *la Princesse* avoit aussi envoyé un pilote avec sa chaloupe à bord de l'Astrolabe. Nous apprimes que ces deux bâtimens étoient espagnols, qu'ils étoient commandés par don Estevan Martinez, lieutenant de frégate du département de Saint-Blas, dans la province de Guadalaxara. Le gouvernement entretient une petite marine dans ce port, sous les ordres du vice-roi du Mexique; elle est composée de quatre corvettes de douze canons, et d'une goélette : leur destination particulière est l'approvisionnement des présidios de la Californie septentrionale. Ce sont ces mêmes bâtimens qui ont fait les deux dernières expéditions des Espagnols sur la côte du nord-ouest de l'Amérique; ils sont aussi quelquefois envoyés en paquebot à Manille, pour y faire promptement parvenir les ordres de la cour.

Nous appareillames à dix heures du matin, et mouillames dans la rade à midi; nous y fumes salués de sept coups de canon, que nous rendimes; et j'envoyai un officier chez le gouverneur, avec la lettre du ministre d'Espagne, qui m'avoit été remise en France

avant mon départ; elle étoit décachetée et adressée au vice-roi du Mexique, dont l'autorité s'étend jusqu'à Monterey, quoiqu'à onze cents lieues par terre de sa capitale. 1786. Septembre.

M. Fagès, commandant du fort des deux Californies, avoit déjà reçu des ordres pour nous faire le même accueil qu'aux vaisseaux de sa nation; il mit dans leur exécution une grace et un air d'intérêt qui méritent de notre part la plus vive reconnoissance. Il ne s'en tint pas à des paroles obligeantes: les bœufs, les légumes, le lait, furent envoyés à bord avec abondance. L'envie même de nous servir pensa troubler la paix qui régnoit entre le commandant des deux corvettes et le commandant du fort: chacun vouloit avoir exclusivement le droit de pourvoir à nos besoins; et lorsqu'il fallut en solder le compte, nous fumes obligés d'insister pour qu'on reçût notre argent. Les légumes, le lait, les poules, tous les travaux de la garnison pour nous aider à faire l'eau et le bois, furent fournis *gratis;* et les bœufs, les moutons, le grain, furent taxés à un prix si modéré, qu'il étoit évident qu'on ne nous présentoit un compte que parce que nous l'avions rigoureusement exigé. Bon accueil fait aux François par les Espagnols.

M. Fagès joignoit à ces manières généreuses les procédés les plus honnêtes; sa maison étoit la nôtre, et nous pouvions disposer de tous ses subordonnés.

Les pères de la mission de Saint-Charles, éloignée de deux lieues de Monterey, arri- Voyage et réception à la mission *St. Charles.*

1786. Septembre. vèrent bientôt au présidio : aussi obligeans pour nous que les officiers du fort et des deux frégates, ils nous engagèrent à aller dîner chez eux, et nous prouvirent de nous faire connoître avec détail le régime de leurs missions, la manière de vivre des Indiens, leurs arts, leurs nouvelles mœurs, et généralement tout ce qui peut intéresser la curiosité des voyageurs. Nous acceptames avec empressement des offres que nous n'aurions pas craint de solliciter si nous n'eussions été prévenus ; il fut convenu que nous partirions le surlendemain. M. Fagès voulut nous accompagner, et il se chargea de nous procurer des chevaux. Après avoir traversé une petite plaine couverte de troupeaux de bœufs, et dans laquelle il ne reste que quelques arbres pour servir d'abri à ces animaux contre la pluie ou les trop grandes chaleurs, nous montames des collines et nous entendimes le son de plusieurs cloches qui annonçoient notre arrivée, dont les religieux avoient été prévenus par un cavalier détaché par le gouverneur.

Nous fumes reçus comme des seigneurs de paroisse qui font leur première entrée dans leurs terres : le président des missions, revêtu de sa chape, le goupillon à la main, nous attendoit sur la porte de l'église, qui étoit illuminée comme aux plus grands jours de fête ; il nous conduisit au pied du maître-autel, où il entonna le *Te Deum* en actions de graces de l'heureux succès de notre voyage.

1786. Septembre.

Nous avions traversé, avant d'entrer dans l'église, une place sur laquelle les Indiens des deux sexes étoient rangés en haie ; leur physionomie n'annonçoit point l'étonnement, et laissoit à douter si nous serions le sujet de leur conversation pendant le reste de la journée. La paroisse est fort propre, quoique couverte en chaume ; elle est dédiée à saint Charles, et ornée d'assez bonnes peintures, copiées sur des originaux d'Italie. On y voit un tableau de l'enfer, où le peintre paroît avoir un peu emprunté l'imagination de Callot : mais comme il est absolument nécessaire de frapper vivement les sens de ces nouveaux convertis, je suis persuadé qu'une pareille représentation n'a jamais été dans aucun pays plus utile, et qu'il seroit impossible au culte protestant, qui proscrit les images, et presque toutes les autres cérémonies de notre église, de faire aucun progrès parmi ce peuple. Je doute que le tableau du paradis, qui est vis-à vis celui de l'enfer, produise sur eux un aussi bon effet : le quiétisme qu'il représente, et cette douce satisfaction des élus qui environnent le trône de l'Être suprême, sont des idées trop sublimes pour des hommes grossiers ; mais il falloit mettre les récompenses à côté des châtimens, et il étoit d'un devoir rigoureux de ne se permettre aucun changement dans le genre de délices que la religion catholique promet.

Nous traversames, en sortant de l'église,

1786. Septembre. la même haie d'Indiens et d'Indiennes : ils n'avoient point abandonné leur poste pendant le *Te Deum;* les enfans s'étoient seulement un peu écartés, et formoient des groupes auprès de la maison des missionnaires, qui est en face de la paroisse, ainsi que les différens magasins. Sur la droite est placé le village indien, composé d'environ cinquante cabanes qui servent de logement à sept cent quarante personnes des deux sexes, les enfans compris, qui composent la mission de Saint-Charles ou de Monterey.

Cabanes des Indiens. Ces cabanes sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple ; elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur : quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente ; huit à dix bottes de paille mal arrangées sur ces piquets, garantissent bien ou mal les habitans de la pluie ou du vent, et plus de la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le temps est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun, près de leur case, deux ou trois bottes de paille en réserve.

Cette architecture générale des deux Californies n'a jamais pu être changée par les exhortations des missionnaires ; les Indiens disent qu'ils aiment le grand air, qu'il est commode de mettre le feu à sa maison lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité de puces, et d'en pouvoir construire une

autre en moins de deux heures. Les Indiens indépendans, qui changent si fréquemment de demeure, comme les peuples chasseurs, ont un motif de plus. 1786. Septembre.

La couleur de ces Indiens, qui est celle des nègres; la maison des religieux; leurs magasins, qui sont bâtis en briques et enduits en mortier; l'aire du sol sur lequel on foule le grain; les bœufs, les chevaux, tout enfin nous rappeloit une habitation de Saint-Domingue, ou de toute autre colonie. Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche; un religieux les conduit au travail, à l'église et à tous les exercices. Nous le disons avec peine, la ressemblance est si parfaite, que nous avons vu des hommes et des femmes chargés de fers, d'autres au bloc *; et enfin le bruit des coups de fouet auroit pu frapper nos oreilles, cette punition étant aussi admise, mais exercée avec peu de sévérité. Châtimens, régime de la mission.

Les moines, par leurs réponses à nos différentes quèstions, ne nous laissèrent rien ignorer du régime de cette espèce de communauté religieuse; car on ne peut donner d'autre nom à la législation qu'ils ont éta-

* Le bloc est une poutre sciée dans le sens de la longueur, dans laquelle on a creusé un trou de la grosseur d'une jambe ordinaire: une charnière de fer unit une des extrémités de cette poutre; on l'ouvre de l'autre côté pour y faire passer la jambe du prisonnier, et on la referme avec un cadenas; ce qui l'oblige à rester couché et dans une attitude assez gênante.

1786. Septembre.

blie : ils sont les supérieurs au temporel comme au spirituel ; les produits de la terre sont confiés à leur administration. Il y a sept heures de travail par jour, deux heures de prière, et quatre ou cinq les dimanchès et les fêtes, qui sont consacrés entièrement au repos et au culte divin. Les punitions corporelles sont infligées aux Indiens des deux sexes qui manquent aux exercices de piété, et plusieurs péchés dont le châtiment n'est réservé en Europe qu'à la justice divine, sont punis par les fers ou le bloc. Pour achever enfin la comparaison avec les communautés religieuses, du moment qu'un néophyte a été baptisé, c'est comme s'il avoit prononcé des vœux éternels : s'il s'échappe pour retourner chez ses parens, dans les villages indépendans, on le fait sommer trois fois de revenir ; et s'il refuse, les missionnaires réclament l'autorité du gouverneur, qui envoie des soldats pour l'arracher du milieu de sa famille *, et le fait conduire aux missions, où il est condamné à recevoir une certaine quantité de coups de fouet. Ces peuples sont si peu courageux, qu'ils n'opposent jamais aucune résistance aux trois ou quatre soldats qui violent si évidemment à leur égard le droit des gens ; et cet usage, contre lequel la raison réclame si fortement, est maintenu, parce

* Comme ces peuples sont en guerre avec leurs voisins, ils ne peuvent jamais s'écarter de plus de vingt ou trente lieues.

1786. Septembre.

que des théologiens ont décidé qu'on ne pouvoit, en conscience, administrer le baptême à des hommes aussi légers, à moins que le gouvernement ne leur servît en quelque sorte de parrain, et ne répondît de leur persévérance.

Le prédécesseur de M. Fagès, M. Philippe de Neve, mort depuis quatre ans, commandant des provinces intérieures du Mexique, homme plein d'humanité, et chrétien philosophe, avoit réclamé contre cette coutume; il pensoit que les progrès de la foi seroient plus rapides, et les prières des Indiens plus agréables à l'Être suprême, si elles n'étoient pas contraintes: il auroit désiré une constitution moins monacale, plus de liberté civile aux Indiens, moins de despotisme dans la puissance exécutrice des présidios, dont le gouvernement pouvoit être confié à des hommes barbares et avides; il pensoit aussi qu'il étoit peut-être nécessaire de modérer leur autorité par l'érection d'un magistrat qui fût comme le tribun des Indiens, et eût assez d'autorité pour les garantir des vexations. Cet homme juste servoit sa patrie depuis son enfance; mais il n'avoit point les préjugés de son état, et il savoit que le gouvernement militaire est sujet à de grands inconvéniens, lorsqu'il n'est modéré par aucune puissance intermédiaire: il auroit dû sentir cependant la difficulté de maintenir ce conflit de trois autorités dans un pays aussi éloigné du gouverneur général du Mexique, puisque les

1786. Septembre.

missionnaires, qui sont si pieux, si respectables, sont déjà en querelle ouverte avec le gouverneur, qui m'a paru de son côté un loyal militaire.

Nourriture et mœurs des Indiens.

Nous voulumes être témoins des distributions qu'on faisoit à chaque repas; et comme tous les jours se ressemblent pour ces espèces de religieux, en traçant l'histoire d'un de ces jours, le lecteur saura celle de toute l'année.

Les Indiens se lèvent, ainsi que les missionnaires, avec le soleil, vont à la prière et à la messe, qui durent une heure; et pendant ce temps-là, on fait cuire, au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu: cette espèce de bouillie, que les Indiens appellent *atole*, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre ni de sel, et seroit pour nous un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitans dans un vase d'écorce: il n'y a ni confusion ni désordre; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le gratin aux enfans qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Ce repas dure trois quarts d'heure; après quoi ils se rendent tous au travail: les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin; chacun enfin est employé aux différens besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou deux religieux.

Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfans, et de faire rôtir et moudre les grains : cette dernière opération est très-pénible et très-longue, parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir, que d'écraser le grain sur une pierre avec un cylindre. M. de Langle, témoin de cette opération, fit présent de son moulin aux missionnaires ; il étoit difficile de leur rendre un plus grand service : quatre femmes feront aujourd'hui le travail de cent, et il restera du temps pour filer la laine des troupeaux, et pour fabriquer quelques étoffes grossières. Mais jusqu'à présent les religieux, plus occupés des intérêts du ciel que des biens temporels, ont beaucoup négligé l'introduction des arts les plus usuels : ils sont si austères pour eux-mêmes, qu'ils n'ont pas une seule chambre à feu, quoique l'hiver y soit quelquefois rigoureux ; et les plus grands anachorètes n'ont jamais mené une vie plus édifiante *. 1786. Septembre.

A midi, les cloches annoncent le dîner ; les Indiens laissent alors leur ouvrage, et envoient prendre leur ration dans le même vase que pour le déjeûner : mais cette seconde bouillie est plus épaisse que la première ; on

* Le père Firmin de la Suen, président des missions de la nouvelle Californie, est un des hommes les plus estimables et les plus respectables que j'aie jamais rencontrés ; sa douceur, sa charité, son amour pour les Indiens, sont inexprimables.

1786. Septembre.

y mêle au blé et au maïs des pois et des féves ; les Indiens lui donnent le nom de *poussole*. Ils retournent au travail depuis deux heures jusqu'à quatre à cinq ; ils font ensuite la prière du soir, qui dure près d'une heure, et qui est suivie d'une nouvelle ration d'*atole* pareille à celle du déjeûner. Ces trois distributions suffisent à la subsistance du plus grand nombre de ces Indiens, et on pourroit peut-être adopter cette soupe très-économique dans nos années de disette ; il faudroit y joindre quelque assaisonnement : toute la science de cette cuisine consiste à faire rôtir le grain avant de le réduire en farine. Comme les Indiennes n'ont point de vases de terre ni de métal pour cette opération, elles la font dans des corbeilles d'écorce, sur de petits charbons allumés ; elles tournent ces espèces de vases avec tant d'adresse et de rapidité, qu'elles parviennent à faire enfler et crever le grain sans brûler la corbeille, quoiqu'elle soit d'une matière très-combustible ; et nous pouvons assurer que le café le mieux brûlé n'approche pas de l'égalité de torréfaction que les Indiennes savent donner à leur grain : on le leur distribue tous les matins, et la plus petite infidélité, lorsqu'elles le rendent, est punie par des coups de fouet ; mais il est assez rare qu'elles s'y exposent. Ces punitions sont ordonnées par des magistrats indiens appelés *caciques ;* il y en a dans chaque mission trois, choisis par le peuple parmi ceux que les missionnaires n'ont pas

exclus : mais, pour donner une juste idée de cette magistrature, nous dirons que ces caciques sont, comme les commandeurs d'habitation, des êtres passifs, exécuteurs aveugles des volontés de leurs supérieurs, et que leurs principales fonctions consistent à servir de bedeaux dans l'église, et à y maintenir le bon ordre et l'air de recueillement. Les femmes ne sont jamais fouettées sur la place publique, mais dans un lieu fermé et assez éloigné ; peut-être afin que leurs cris n'excitent pas une trop vive compassion, qui pourroit porter les hommes à la révolte ; ces derniers, au contraire, sont exposés aux regards de tous leurs concitoyens, afin que leur punition serve d'exemple : ils demandent ordinairement grace ; alors l'exécuteur diminue la force des coups, mais le nombre en est toujours irrévocablement fixé. 1786. Septembre.

Les récompenses sont de petites distributions particulières de grains, dont ils font de petites galettes cuites sous la braise ; et les jours de grandes fêtes, la ration est en bœuf : plusieurs le mangent cru, sur-tout la graisse, qui leur paroît un mets aussi délicieux que l'excellent beurre, ou le meilleur fromage. Ils dépouillent tous les animaux avec la plus grande adresse ; et lorsqu'ils sont gras, ils font, comme les corbeaux, un croassement de plaisir, en dévorant des yeux les parties dont ils sont les plus friands.

On leur permet souvent de chasser et de pêcher pour leur compte, et à leur retour ils

1786. Septembre.

font assez ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier; mais ils en proportionnent la quantité à ce qui leur est rigoureusement nécessaire, ayant l'attention de l'augmenter, s'ils savent que de nouveaux hôtes sont en visite chez leurs supérieurs. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules, dont elles donnent les œufs à leurs enfans; ces poules sont la propriété des Indiens, ainsi que leurs habillemens et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entre eux, quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée, lorsque tous les habitans sont absens.

Ces mœurs paroîtront patriarchales à quelques-uns de nos lecteurs; ils ne considéreront pas que, dans ces habitations, il n'est aucun ménage qui offre des objets capables de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture des Indiens étant assurée, il ne leur reste d'autre besoin que celui de donner la vie à des êtres qui doivent être aussi stupides qu'eux.

Les hommes des missions ont fait de plus grands sacrifices au christianisme que les femmes, parce que la polygamie leur étoit permise, et qu'ils étoient même dans l'usage d'épouser toutes les sœurs d'une famille. Les femmes ont acquis, au contraire, l'avantage de recevoir exclusivement les caresses d'un seul homme. J'avoue cependant que, malgré

le rapport unanime des missionnaires sur cette prétendue polygamie, je n'ai jamais pu concevoir qu'elle ait pu s'établir chez une nation sauvage; car le nombre des hommes y étant à peu-près égal à celui des femmes, il devoit en résulter pour plusieurs une continence forcée, à moins que la fidélité conjugale n'y fût point aussi rigoureusement observée que dans les missions, où les religieux se sont constitués les gardiens de la vertu des femmes. Une heure après le souper, ils ont soin d'enfermer sous clef toutes celles dont les maris sont absens, ainsi que les jeunes filles au-dessus de neuf ans; et, pendant le jour, ils en confient la surveillance à des matrones. Tant de précautions sont encore insuffisantes, et nous avons vu des hommes au bloc et des femmes aux fers pour avoir trompé la vigilance de ces argus femelles qui n'ont pas assez de deux yeux. 1786. Septembre.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas; mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habillemens; celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre qui couvre ses reins et descend au-dessous des aînes: les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile que la mission leur fournit pour cacher leur nudité; et un petit manteau de peau de lapin couvre leurs épaules et descend jusqu'à la ceinture; il est attaché avec une ficelle sous le menton: le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête; quel- Leurs vêtemens.

1786. Septembre.

ques-uns cependant ont des chapeaux de paille très-bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée : celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches ; c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc et une jupe de peau de cerf, qui couvre leurs reins, et descend à mi-jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans n'ont qu'une simple ceinture, et les enfans de l'autre sexe sont tout nus.

Les cheveux des hommes et des femmes sont coupés à quatre ou cinq pouces de leurs racines. Les Indiens des rancheries *, n'ayant point d'instrumens de fer, font cette opération avec des tisons allumés ; ils sont aussi dans l'usage de se peindre le corps en rouge, et en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont proscrit la première de ces peintures ; mais ils ont été obligés de tolérer l'autre, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis : ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir, quoiqu'ils les aient perdus depuis long-temps ; ils se croient même offensés, si par inadvertance on a prononcé leur nom devant eux. Les liens de la famille ont moins de force que ceux de l'amitié : les enfans reconnoissent à peine leur père ; ils abandonnent sa cabane lorsqu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance : mais ils conservent

* Nom des villages des Indiens indépendans.

un plus long attachement pour leur mère, qui les a élevés avec une extrême douceur, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfans du même âge. 1786. Septembre.

Les vieillards des rancheries qui ne sont plus en état de chasser, vivent aux dépens de tout leur village, et sont assez généralement considérés. Les sauvages indépendans sont très-fréquemment en guerre ; mais la crainte des Espagnols leur fait respecter les missions, et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages chrétiens. Leurs armes sont l'arc et les flèches armées d'un silex très-artistement travaillé : ces arcs, en bois et doublés d'un nerf de bœuf, sont très-supérieurs à ceux des habitans de la baie des François. Sauvages indépendans.

On nous assura qu'ils ne mangeoient ni leurs prisonniers ni leurs ennemis tués à la guerre ; que cependant lorsqu'ils avoient vaincu et mis à mort sur le champ de bataille des chefs ou des hommes très-courageux, ils en mangeoient quelques morceaux, moins en signe de haine et de vengeance, que comme un hommage qu'ils rendoient à leur valeur, et dans la persuasion que cette nourriture étoit propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent, comme en Canada, la chevelure des vaincus, et arrachent leurs yeux, qu'ils ont l'art de préserver de la corruption, et qu'ils conservent précieusement comme des signes de leur

1786. Septembre. victoire. Leur usage est de brûler les morts, et d'en déposer les cendres dans des morais.

Jeux des uns et des autres. Ils ont deux jeux qui occupent tous leurs loisirs. Le premier, auquel ils donnent le nom de *takersia*, consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de trois pouces de diamètre dans un espace de dix toises en quarré, nettoyé d'herbe et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette, de la grosseur d'une canne ordinaire, et de cinq pieds de long ; ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement : s'ils y réussissent, ils gagnent deux points ; et si le cercle, en cessant de rouler, repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un : la partie est en trois points. Ce jeu leur fait faire un violent exercice, parce que le cercle, ou les baguettes, sont toujours en action.

L'autre jeu, nommé *toussi*, est plus tranquille ; on le joue à quatre, deux de chaque côté ; chacun à son tour cache dans une de ses mains un morceau de bois, pendant que son partenaire fait mille gestes pour occuper l'attention des adversaires. Il est assez curieux pour un observateur de les voir accroupis les uns vis-à-vis des autres, gardant le plus profond silence, observant les traits du visage et les plus petites circonstances qui peuvent les aider à deviner la main qui cache le morceau de bois : ils gagnent ou perdent un point, suivant qu'ils

ont bien ou mal rencontré ; et ceux qui l'ont gagné, ont droit de cacher à leur tour. La partie est en cinq points ; l'enjeu ordinaire est des rassades ; et chez les Indiens indépendans, les faveurs de leurs femmes : ceux-ci n'ont aucune connoissance d'un dieu ni d'un avenir, à l'exception de quelques nations du Sud qui en avoient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires : ils plaçoient leur paradis au milieu des mers, où les élus jouissoient d'une fraîcheur qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlans, et ils supposoient l'enfer dans le creux des montagnes. 1786. Septembre.

Les missionnaires, toujours persuadés, d'après leurs préjugés, et peut-être d'après leur propre expérience, que la raison de ces hommes n'est presque jamais développée, ce qui est pour eux un juste motif de les traiter comme des enfans, n'en admettent qu'un très-petit nombre à la communion : ce sont les génies de la peuplade qui, comme Descartes et Newton, auroient éclairé leur siècle et leurs compatriotes, en leur apprenant que quatre et quatre font huit, calcul au-dessus de la portée d'un grand nombre. Le régime des missions n'est pas propre à les faire sortir de cet état d'ignorance ; tout y est combiné pour obtenir les récompenses de l'autre vie ; et les arts les plus usuels, celui même de la chirurgie de nos villages, n'y sont pas exercés : plusieurs enfans périssent de la suite de hernies que la plus Gouvernement des missionnaires.

1786. Septembre. légère adresse pourroit guérir, et nos chirurgiens ont été assez heureux pour en soulager un petit nombre, et leur apprendre à se servir de bandages.

Il faut convenir que si les jésuites n'étoient ni plus pieux ni plus charitables que ces religieux, ils étoient au moins plus habiles : l'édifice immense qu'ils ont élevé au Paraguai, doit exciter la plus vive admiration ; mais on aura toujours à reprocher à leur ambition et à leurs préjugés ce système de communauté, si contraire aux progrès de la civilisation, et trop servilement imité dans toutes les missions de la Californie. Ce gouvernement est une véritable théocratie pour les Indiens ; ils croient que leurs supérieurs sont en communication immédiate et continuelle avec Dieu, et qu'ils le font descendre chaque jour sur l'autel. A la faveur de cette opinion, les pères vivent au milieu des villages avec la plus grande sécurité ; leurs portes ne sont pas même fermées la nuit pendant leur sommeil, quoique l'histoire de leur mission fournisse l'exemple d'un religieux massacré : on sait que cet assassinat fut la suite d'une émeute occasionnée par une imprudence ; car l'homicide est un crime très-rare, même parmi les indépendans ; il n'est cependant vengé que par le mépris général. Mais si un homme succombe sous les coups de plusieurs, on suppose qu'il a mérité son sort, puisqu'il s'est attiré tant d'ennemis.

Nous trouvames à Monterey un commissaire espagnol appelé M. Vincent Vassadre y Vega ; il avoit apporté au gouverneur des ordres par lesquels il lui étoit enjoint de rassembler toutes les peaux de loutre de ses quatre présidios et des dix missions, le gouvernement s'en réservant exclusivement le commerce. M. Fagès m'assura qu'il en pouvoit fournir vingt mille chaque année ; et comme il connoissoit le pays, il ajouta que, si le commerce de la Chine comportoit un débit de trente mille peaux, deux ou trois établissemens au nord Saint-François les procureroient bientôt au commerce de sa nation.

1786. Septembre, Commerce de peaux de loutre.

On ne peut assez s'étonner que les Espagnols, ayant des rapports si prochains et si frequens avec la Chine par Manille, aient ignoré jusqu'à présent la valeur de cette précieuse fourrure.

C'est au capitaine Cook, c'est à la publication de son ouvrage, qu'ils doivent ce trait de lumière qui leur procurera les plus grands avantages : ainsi ce grand homme a voyagé pour toutes les nations, et la sienne n'a sur les autres que la gloire de l'entreprise et celle de l'avoir vu naître.

La loutre est un amphibie aussi commun sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 28^{d} jusqu'au 60e, que les loups marins sur la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Les Indiens, qui ne sont pas aussi bons marins que les Esquimaux, et dont les

1786. Septembre.

canots, à Monterey, ne sont faits que de joncs, les prennent à terre avec des lacs, ou les assomment à coups de bâtons lorsqu'ils les trouvent éloignés du rivage; pour cet effet, ils se tiennent cachés derrière des roches, car au moindre bruit cet animal s'effraie et plonge tout de suite dans l'eau. Avant cette année, une peau de loutre n'avoit pas plus de valeur que deux peaux de lièvre : les Espagnols ne soupçonnoient pas qu'elle pût être recherchée ; ils n'en avoient jamais envoyé en Europe ; et Mexico étoit un pays trop chaud, pour qu'on pût supposer qu'elles y fussent d'aucun débit.

Je pense qu'il y aura, sous peu d'années, une très-grande révolution dans le commerce des Russes à Kiatcha, par la difficulté qu'ils auront à soutenir cette concurrence. La comparaison que j'ai faite des peaux de loutre de Monterey avec celles de la baie des François, me porte à croire que les peaux du Sud sont un peu inférieures ; mais la différence est si petite, que je n'en suis pas rigoureusement certain, et je doute que cette infériorité puisse faire une différence de dix pour cent dans le prix de la vente. Il est presque certain que la nouvelle compagnie de Manille cherchera à s'emparer de ce commerce ; et c'est ce qui peut arriver de plus heureux aux Russes, parce qu'il est de la nature des priviléges exclusifs de porter la mort ou au moins l'engourdissement dans toutes les branches du

commerce et de l'industrie ; et il n'appartient qu'à la liberté de leur donner toute l'activité dont ils sont susceptibles. 1786. Septembre.

La nouvelle Californie, malgré sa fertilité, ne compte pas encore un seul habitant ; quelques soldats mariés avec des Indiennes, qui demeurent dans l'intérieur des forts, ou qui sont répandus comme des escouades de maréchaussée dans les différentes missions, constituent jusqu'à présent toute la nation espagnole de cette partie de l'Amérique. Elle ne le céderoit en rien à la Virginie, qui lui est opposée, si elle étoit à une moindre distance de l'Europe ; mais sa proximité de l'Asie pourroit l'en dédommager, et je crois que de bonnes loix, et sur-tout la liberté du commerce, lui procureroient bientôt quelques habitans : car les possessions de l'Espagne sont si étendues, qu'il est impossible de penser que, d'ici à bien long-temps, la population puisse augmenter dans aucune de ses colonies. Le grand nombre de célibataires des deux sexes, qui, par principe de perfection, se sont voués à cet état, et la politique constante du gouvernement de n'admettre qu'une religion, et d'employer les moyens les plus violens pour la maintenir, opposeront sans cesse un nouvel obstacle à tout accroissement. Population de la nouvelle Californie.

Le régime des peuplades converties au christianisme seroit plus favorable à la population si la propriété et une certaine liberté en étoient la base ; cependant, depuis l'éta-

1786. Septembre. blissement des dix différentes missions de la Californie septentrionale, les pères y ont baptisé sept mille sept cent un Indiens des deux sexes, et enterré seulement deux mille trois cent quatre-vingt-huit : mais il faut remarquer que ce calcul n'apprend pas, comme ceux de nos villes d'Europe, si la population augmente ou diminue, parce qu'ils baptisent tous les jours des Indiens indépendans ; il en résulte seulement que le christianisme se propage, et j'ai déjà dit que les affaires de l'autre vie ne pouvoient être en meilleures mains.

Les franciscains missionnaires sont presque tous européens ; ils ont un collége * à Mexico, dont le gardien est, en Amérique, le général de son ordre : cette maison ne dépend pas du provincial des franciscains du Mexique, et ses supérieurs sont en Europe.

Autorité qu'y exerce le vice-roi du Mexique. Le vice-roi est aujourd'hui seul juge des affaires contentieuses des différentes missions qui ne reconnoissent pas l'autorité du commandant de Monterey ; celui ci est seulement obligé de leur donner main-forte lorsqu'ils la réclament : mais comme il a des droits sur tous les Indiens, et principalement sur ceux des rancheries, qu'il commande en outre les escouades de cavalerie en résidence dans les missions, ces différens

* C'est le nom qu'ils donnent à leur couvent.

rapports troublent très-fréquemment l'harmonie entre le gouvernement militaire et le gouvernement religieux, qui, en Espagne, a de grands moyens pour ne pas perdre le procès. Ces affaires étoient portées autrefois devant le gouverneur des provinces intérieures ; mais le nouveau vice-roi, don Bernardo Galves, a réuni tous les pouvoirs. 1786. Septembre.

L'Espagne donne quatre cents piastres à chaque missionnaire, dont le nombre est fixé à deux par paroisse ; s'il y en a un surnuméraire, il ne reçoit point de solde. L'argent est bien peu nécessaire dans un pays où l'on ne trouve rien à acheter ; les rassades sont la seule monnoie des Indiens : en conséquence, le collége de Mexico n'envoie jamais une piastre en nature, mais la valeur en effets, tels que bougie pour l'église, chocolat, sucre, huile, vin, avec quelques toiles que les missionnaires divisent en petites ceintures, pour couvrir ce que la modestie ne permet plus aux Indiens convertis de montrer. La solde du gouverneur est de quatre mille piastres ; celle de son lieutenant, de quatre cent cinquante ; celle du capitaine inspecteur des deux cent quatre-vingt-trois cavaliers distribués dans les deux Californies, de deux mille. Chaque cavalier en a deux cent dix-sept ; mais il est obligé de pourvoir à sa subsistance, de se fournir de chevaux, d'habillemens, d'armement, et généralement de tous ses besoins. Le gouvernement, qui a des haras et des troupeaux de bœufs, vend Appointemens.

1786. Septembre.

aux soldats les chevaux, ainsi que la viande nécessaire à leur consommation. Le prix d'un bon cheval est de huit piastres, et celui d'un bœuf de cinq. Le gouverneur est administrateur des haras et parcs à bœufs ; à la fin de l'année, il fait à chaque cavalier le décompte de ce qui lui reste en argent, et le paie très-exactement.

Présens faits aux soldats et aux Indiens

Comme les soldats * nous avoient rendu mille petits services, je demandai à leur faire présent d'une pièce de drap bleu ; et j'envoyai aux missions, des couvertures, des étoffes, des rassades, des outils de fer, et généralement tous les petits effets qui pouvoient leur être nécessaires, et que nous n'avions pas eu occasion de distribuer aux Indiens du Port des François. Le président annonça à tout le village que c'étoit un présent de leurs fidèles et anciens alliés, qui professoient la même religion que les Espagnols ; ce qui nous attira si particulièrement leur bienveillance, que chacun d'eux nous apporta, le lendemain, une botte de foin ou de paille pour les bœufs et les moutons que nous devions embarquer. Notre jardinier donna aux missionnaires quelques pommes de terre du Chili, parfaitement conservées ; je crois que ce n'est pas un de nos moindres présens, et que cette racine réussira parfaitement dans les terres légères et très-végétales des environs de Monterey.

* Ils n'étoient que dix-huit au présidio.

1786. Septembre. Observations des botanistes, etc.

Dès le jour de notre arrivée nous nous étions occupés du soin de faire notre eau et notre bois ; il nous étoit permis de le couper le plus à portée possible de nos chaloupes. Nos botanistes, de leur côté, ne perdirent pas un moment pour augmenter leur collection de plantes : mais la saison n'étoit pas favorable ; la chaleur de l'été les avoit entièrement desséchées, et leurs graines étoient répandues sur la terre : celles que M. Collignon, notre jardinier, put reconnoître, sont, la grande absinthe, l'absinthe maritime, l'aurone mâle, l'armoise, le thé du Mexique, la verge d'or du Canada, l'aster (œil de christ), la mille-feuille, la morelle à fruit noir, la perce-pierre (criste marine), et la menthe aquatique. Les jardins du gouverneur et des missions étoient remplis d'une infinité de plantes potagères qui furent cueillies pour nous ; et nos équipages n'ont eu, dans aucun pays, une plus grande quantité de légumes.

Nos lithologistes n'étoient pas moins zélés que les botanistes, mais ils furent encore moins heureux ; ils ne rencontrèrent sur les montagnes, dans les ravins, sur le bord de la mer, qu'une pierre légère et argileuse, d'une décomposition facile, et qui est une espèce de marne ; ils trouvèrent aussi des blocs de granit dont les veines receloient du feld-spath crystallisé, quelques morceaux de porphyre et de jaspe roulés, mais nulle trace de métal. Les coquilles n'y sont pas

1786. Septembre.

plus abondantes, à l'exception de superbes oreilles de mer, dont la nacre est du plus bel orient ; elles ont jusqu'à neuf pouces de longueur sur quatre de largeur ; tout le reste ne vaut pas le soin qu'on se donneroit à le rassembler. La côte orientale et méridionale de l'ancienne Californie est bien plus riche dans cette partie de l'histoire naturelle : on y trouve des huîtres dont les perles égalent en beauté et en grosseur celles de Ceylan, ou du golfe Persique. Ce seroit encore un article d'une grande valeur et d'un débit assuré à la Chine ; mais il est impossible aux Espagnols de suffire à tous leurs moyens d'industrie.

Observations sur le langage des Indiens.

M. de Lamanon, qui m'a communiqué les notes suivantes, sur l'idiome des différens peuples qui habitent les environs de Monterey, pense qu'il est extrêmement difficile d'en donner des vocabulaires exacts ; et il ne peut répondre que des peines et des soins qu'il a pris pour ne pas faire adopter des erreurs : il n'auroit peut-être lui-même aucune confiance dans ses propres observations, s'il n'eût trouvé aux missions, où il a passé quatre jours, deux Indiens qui, sachant parfaitement l'espagnol, lui ont été du plus grand secours.

Je dirai, d'après les observations de M. de Lamanon, qu'il n'est peut-être aucun pays où les différens idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale. Les nombreuses peuplades qui divisent cette

contrée, quoique très-près les unes des autres, vivent isolées, et ont chacune une langue particulière. C'est la difficulté de les apprendre toutes qui console les missionnaires de n'en savoir aucune ; ils ont besoin d'un interprète pour leurs sermons et leurs exhortations à l'heure de la mort. 1756. Septembre.

Monterey, et la mission de S. Carlos qui en dépend, comprennent le pays des Achastliens et des Ecclemachs. Les deux langues de ces peuples, en partie réunis dans la même mission, en formeroient bientôt une troisième, si les Indiens chrétiens cessoient de communiquer avec ceux des rencheries. La langue des Achastliens est proportionnée au foible développement de leur intelligence. Comme ils ont peu d'idées abstraites, ils ont peu de mots pour les exprimer : ils ne nous ont point paru distinguer par des noms différens toutes les espèces d'animaux ; ils donnent le même nom, *ouakeche*, aux crapauds et aux grenouilles : ils ne différencient pas davantage les végétaux qu'ils emploient à un même usage. Leurs épithètes, pour qualifier les objets moraux, sont presque toutes empruntées des sensations du goût, qui est le sens qu'ils aiment le plus à satisfaire ; c'est ainsi qu'ils se servent du mot *missich* pour désigner un homme bon et un aliment savoureux, et qu'ils donnent le nom de *keches* à un homme méchant et à des viandes corrompues.

Ils distinguent le pluriel du singulier ; ils

1786. Septembre.

conjuguent quelques temps de verbes : mais ils n'ont aucune déclinaison ; leurs substantifs sont beaucoup plus nombreux que leurs adjectifs ; et ils n'emploient jamais les labiales F B, ni la lettre X ; ils ont le *chr* comme au Port des François : *chrskonder*, oiseau ; *chruk*, cabane ; mais leur prononciation est en général plus douce.

La diphthongue *ou* se trouve dans plus de la moitié des mots : *chouroui*, chanter ; *touroun*, la peau ; *touours*, ongle ; et les consonnes initiales les plus communes sont le T et le K : les terminaisons varient très-souvent.

Ils se servent de leurs doigts pour compter jusqu'à dix : peu d'entre eux peuvent le faire de mémoire et indépendamment de quelque signe matériel. S'ils veulent exprimer le nombre qui succède à huit, ils commencent par compter avec leurs doigts, un, deux, etc. et s'arrêtent lorsqu'ils ont prononcé neuf ; il est rare qu'ils parviennent au nombre cinq, sans ce secours.

Leurs termes numériques sont :

Un, *moukala*. Deux, *outis*. Trois, *capes*. Quatre, *outiti*. Cinq, *is*. Six, *etesake*. Sept, *kaleis*. Huit, *oulousmasakhen*. Neuf, *pak*. Dix, *tonta*.

Le pays des Ecclemachs s'étend à plus de vingt lieues à l'est de Monterey : la langue de ses habitans diffère absolument de toutes celles de leurs voisins ; elle a même plus de

rapport avec nos langues européennes qu'avec celles de l'Amérique. Ce phénomène grammatical, le plus curieux à cet égard qui ait encore été observé sur ce continent, intéressera peut-être les savans qui cherchent dans la comparaison des langues l'histoire de la transplantation des peuples. Il paroît que les langues de l'Amérique ont un caractère distinctif qui les sépare absolument de celles de l'ancien continent. En les rapprochant de celles du Brésil, du Chili, d'une partie de la Californie, ainsi que des nombreux vocabulaires donnés par les différens voyageurs, on voit que généralement les langues américaines manquent de plusieurs lettres labiales, et plus particulièrement de la lettre F, que les Ecclemachs emploient, et prononcent comme les Européens. L'idiome de cette nation est d'ailleurs plus riche que celui des autres peuples de la Californie, quoiqu'il ne puisse être comparé aux langues des nations civilisées. Si on se pressoit de conclure de ces observations, que les Ecclemachs sont étrangers à cette partie de l'Amérique, il faudroit admettre au moins qu'ils l'habitent depuis long-temps; car ils ne diffèrent en rien par la couleur, par les traits, et généralement par toutes les formes extérieures, des autres peuples de cette contrée. 1786. Septembre.

Leurs termes numériques sont:

Un, *pek*. Deux, *oulach*. Trois, *oulleſ*. Quatre, *amnahon*. Cinq, *pemaca*. Six, *pekoulana*. Sept, *houlakoalano*. Huit, *houla-*

1786. *fala*. Neuf, *kamakoualane*. Dix, *tomoïla*,

8. ptembre. Amie, *nigefech*. Arc, *pagounach*. Barbe, *iscotre*. Danser, *mefpa*. Dents, *aour*. Phoque, *opopabos*. Non, *maal*. Oui, *ike*. Père, *aoi*. Mère, *atzia*. Étoile, *aimoulas*. La nuit, *toumanes*.

Départ de Monterey. Le 22 au soir tout étoit embarqué ; nous primes congé du gouverneur et des missionnaires. Nous emportions autant de provisions qu'à notre sortie de la Conception ; la basse-cour de M. Fagès et celle des religieux avoient passé dans nos cages : ces derniers y avoient joint, en outre, du grain, des féves, des pois, et n'avoient conservé que ce qui leur étoit rigoureusement nécessaire ; ils ne vouloient aucun paiement, et ils ne cédèrent qu'aux représentations que nous leur fimes, qu'ils n'étoient qu'administrateurs et non propriétaires des biens des missions.

Le 23, les vents furent contraires, et, le 24 au matin, nous mimes à la voile avec une brise de l'ouest. Don Estevan Martinez s'étoit rendu à bord dès la pointe du jour ; sa chaloupe et tout son équipage furent constamment à nos ordres, et nous aidèrent dans tous nos travaux. Je ne puis exprimer que bien foiblement les sentimens de reconnoissance que nous devons à ses bons procédés, ainsi qu'à ceux de M. Vincent Vassadre y Vega, jeune homme plein d'esprit et de mérite, qui doit incessamment partir pour

la Chine, afin d'y conclure un traité de commerce relatif aux peaux de loutre. 1786. Septembre.

Pendant que nos équipages s'occupoient du remplacement de l'eau et du bois qui nous étoient nécessaires, M. Dagelet fit mettre à terre son quart de cercle, afin de fixer avec la plus grande précision la latitude de Monterey : il regrettoit beaucoup que les circonstances ne me permissent pas d'y faire un assez long séjour pour pouvoir reprendre les comparaisons de nos horloges marines ; le vol du cahier d'observations que les sauvages nous avoient fait au Port des François, lui laissoit quelque incertitude sur le retardement journalier de l'horloge n.° 19, avec le secours de laquelle nous avions déterminé tous les points de la côte d'Amérique ; cet astronome avoit même cru devoir regarder comme nulles les comparaisons faites sur l'île du Cénotaphe, et il leur préféra celles de la baie de Talcaguana au Chili, quoique peut-être trop anciennes pour mériter une entière confiance : mais on ne doit pas perdre de vue que, pour chaque jour, nous comparions le résultat en longitude donné par l'horloge, avec celui que donnoit l'observation des distances de la lune au soleil, faite à bord de chaque frégate, et que l'accord parfait et constant de ces résultats ne peut laisser aucun doute sur la justesse de ceux auxquels nous nous sommes fixés.

Comme les personnes qui s'occupent des

1786. Septembre.

sciences exactes pourroient être curieuses de connoître quelle est la limite des erreurs dont les déterminations de longitude conclues à la mer d'après les observations de distance de la lune au soleil peuvent être susceptibles, il ne paroîtra pas hors de propos d'en donner ici une idée.

La théorie, aidée d'une longue suite d'observations, n'a pu, jusqu'à présent, parvenir à donner des tables rigoureusement exactes des mouvemens de la lune : cependant cette première source d'erreurs, au point de précision auquel ces tables ont déjà atteint, ne laisse qu'une incertitude de 40 ou 50^{m} de temps au plus, et ordinairement de 30^{m} seulement, lesquelles ne répondent qu'à un quart de degré de longitude géographique ; parce que le mouvement de la lune à l'égard du soleil est, par un terme moyen, d'une demi-minute de degré par chaque minute de temps, et que la minute de temps répond à un quart de degré de longitude géographique : d'où il suit que les longitudes que l'on déduit de la comparaison des distances observées à la mer, aux distances calculées pour les mêmes époques et pour un méridien déterminé, ne peuvent être affectées par l'erreur des tables, s'il y en a une, que d'un quart de degré, dans les cas les plus ordinaires, souvent même d'une moindre quantité, et très-rarement d'une plus grande.

La seconde source d'erreurs, celle qui tient à l'imperfection des instrumens et au

défaut d'exactitude ou d'adresse dans l'observateur, ne peut être assignée d'une manière aussi précise que celle qui résulte de l'imperfection des tables. 1786. Septembre.

Pour les octans et sextans à réflexion, la limite d'erreur dépend, quant à l'instrument, de la justesse des divisions; et quant à l'observateur, 1.° de la difficulté de vérifier le point de zéro; 2.° de celle de bien observer le contact des deux astres; et cette dernière tient à la bonté de la vue, à l'habitude, à l'adresse de l'observateur.

Les cercles à réflexion n'ont de commun, en cause d'erreur, avec les sextans et les octans, que la difficulté de l'observation des contacts; et ils ont sur ceux-ci plusieurs avantages qui en rendent l'usage plus assuré: le principal est que l'erreur à craindre dans la vérification y est nulle, parce que les observations se faisant successivement dans les deux sens, à droite et à gauche, on n'a jamais besoin de faire cette vérification. Quant à l'inexactitude des divisions, elle est réduite à volonté, selon qu'on répète plus ou moins les observations; et il ne tient qu'à la patience de l'observateur, que l'erreur provenant de la division puisse à la fin être considérée comme nulle *. Après avoir ainsi posé la

* Les sextans dont nous avons fait usage, sont de la façon de Ramsden, artiste anglois; les cercles à réflexion, de l'invention de M. de Borda, ont été exécutés par Lenoir, ingénieur françois pour les instrumens de mathématiques et d'astronomie.

1786. Septembre. limite des erreurs, nous sommes fondés à conclure que le *medium* de nos résultats, pour la détermination de la longitude par l'observation des distances de la lune au soleil, n'a pu, dans aucun cas, être affecté d'une erreur de plus d'un quart de degré; car ayant constamment employé le cercle à réflexion, n'ayant jamais négligé, pour chaque opération, de répéter l'observation autant de fois que les circonstances du temps le permettoient, les observateurs étant d'ailleurs parfaitement exercés, nous n'avons plus eu à craindre que l'incertitude, ou l'erreur limitée, qui peut provenir de l'imperfection des tables de la lune.

Nous avons donc pu employer avec sûreté les résultats de ces opérations, répétées presque chaque jour, pour constater la régularité de l'horloge marine par la comparaison de ses résultats aux premiers. Nous nous confions encore, et avec raison sans doute, dans la combinaison et l'accord constant de plusieurs résultats d'observations, obtenus dans des circonstances différentes, et séparément, comme je l'ai dit, à bord de chaque bâtiment; lesquels se servant tous réciproquement de preuve, en ont fourni une commune et incontestable de l'imperturbable régularité de l'horloge marine n.° 19, avec le secours de laquelle nous avons déterminé les longitudes de tous les points de la côte d'Amérique que nous avons reconnus. Les précautions de tous genres que nous avons mul-

tipliées et accumulées, me donnent l'assurance que nos déterminations ont acquis un degré de justesse qui doit leur mériter la confiance des savans et des navigateurs. 1786. Septembre.

L'utilité des horloges marines est si généralement reconnue, si clairement expliquée dans le *Voyage de M. de Fleurieu*, que nous ne parlerons des avantages qu'elles nous ont procurés, qu'afin de faire encore mieux remarquer combien M. Berthoud a surpassé les bornes qu'on assignoit à son art; puisqu'après dix-huit mois, les n.os 18 et 19 ont donné des résultats aussi satisfaisans qu'à notre départ, et nous ont permis de déterminer plusieurs fois par jour notre position exacte en longitude, d'après laquelle M. Bernizet a dressé la carte de la côte d'Amérique *.

Cette carte laisse, sans doute, beaucoup à désirer du côté des détails; mais nous pouvons répondre des principaux points de la côte que nous avons rigoureusement déterminés, et de sa direction : elle nous a paru généralement saine; nous n'avons point aperçu de brisans au large, mais il pourroit

* Je dois faire remarquer que le travail des observations astronomiques et des cartes a été commun aux deux bâtimens; et comme M. Monge avoit débarqué à Ténériffe, M. de Langle, qui est lui-même très-bon astronome, est resté chargé de diriger tout ce travail, dans lequel il a été aidé par MM. Vaujuas, Lauriston et Blondela. Ce dernier a dressé une partie des cartes d'après les observations qui lui ont été remises.

1786. Septembre. exister quelques bancs près de la côte; nous n'avons cependant aucune raison de le présumer.

La partie du grand Océan que nous avions à traverser pour nous rendre à Macao, est une mer presque inconnue, sur laquelle nous pouvions espérer de rencontrer quelques îles nouvelles : les Espagnols, qui seuls la fréquentent, n'ont plus, depuis long-temps, cette ardeur des découvertes, que la soif de l'or avoit peut-être excitée, mais qui leur faisoit braver tous les dangers. A l'ancien enthousiasme a succédé le froid calcul de la sécurité; leur route, pendant la traversée d'Acapulco à Manille, est renfermée dans un espace de vingt lieues, entre le 13.e et le 14.e degré de latitude; à leur retour, ils parcourent à peu près le 40.e parallèle, à l'aide des vents d'ouest, qui sont très-fréquens dans ces parages. Certains, par une longue expérience, de n'y rencontrer ni vigies ni basses, ils peuvent naviguer la nuit avec aussi peu de précaution que dans les mers d'Europe; leurs traversées étant plus directes, sont plus courtes, et les intérêts de leurs commettans en sont moins exposés à être anéantis par des naufrages.

Projet de route. Notre campagne ayant pour objet de nouvelles découvertes, et le progrès de la navigation dans les mers peu connues, nous évitions les routes fréquentées avec autant de soin que les galions en mettent, au contraire, à suivre en quelque sorte le sillon du vais-

seau qui les a précédés : nous étions cependant assujétis à naviguer dans la zone des vents alizés ; nous n'aurions pu, sans leur secours, nous flatter d'arriver en six mois à la Chine, et conséquemment suivre le plan ultérieur de notre voyage. 1786. Septembre.

En partant de Monterey, je formai le projet de diriger ma route au sud-ouest, jusque par 28d de latitude, parallèle sur lequel quelques géographes ont placé l'île de Nostra Senora de la Gorta. Toutes mes recherches pour connoître le voyageur qui a fait anciennement cette découverte, ont été infructueuses : j'ai en vain feuilleté mes notes et tous les voyages imprimés qui étoient à bord des deux frégates ; je n'ai trouvé ni l'histoire ni le roman de cette île, et je crois que c'est seulement d'après la carte prise par l'amiral Anson sur le galion de Manille, que les géographes ont continué de lui donner une place dans le grand Océan. Vaine recherche de l'île de *Nostra Senora de la Gorta.*

Les vents contraires et les calmes nous retinrent deux jours à vue de Monterey ; mais bientôt ils se fixèrent au nord-ouest, et me permirent d'atteindre le 28.e parallèle, sur lequel je me proposois de parcourir l'espace de cinq cents lieues, jusqu'à la longitude assignée à l'île de Nostra Senora de la Gorta : c'étoit moins dans l'espoir de la rencontrer que pour l'effacer des cartes, parce qu'il seroit à désirer, pour le bien de la navigation, que des îles mal déterminées en latitude et en longitude restassent dans l'oubli et fussent

1786. Septembre. ignorées, jusqu'au moment où des observations exactes, au moins en latitude, eussent marqué leur véritable place.

Octobre. Ma traversée fut d'abord très-heureuse ; mais le 18 octobre, les vents passèrent à l'ouest, et y furent aussi opiniâtres que dans les hautes latitudes. Je luttai pendant huit ou dix jours contre ces obstacles ; les pluies et les orages furent presque continuels ; l'humidité étoit extrême dans nos entre-ponts ; toutes les hardes des matelots étoient mouillées, et je craignois beaucoup que le scorbut ne fût la suite de ce contre-temps : nous n'avions encore aucun malade ; mais notre voyage, quoique déjà très-long, étoit à peine commencé, relativement à l'espace immense qui nous restoit à parcourir. Si le vaste plan de notre navigation n'effrayoit personne, nos voiles et nos agrès nous avertissoient chaque jour que nous tenions constamment la mer depuis seize mois ; à chaque instant nos manœuvres se rompoient, et nos voiliers ne pouvoient suffire à réparer des toiles qui étoient presque entièrement usées : nous avions, à la vérité, des rechanges à bord ; mais la longueur projetée de notre voyage exigeoit la plus sévère économie. Près de la moitié de nos cordages étoit déjà hors de service, et nous étions bien loin d'être à la moitié de notre navigation.

Novembre. Le 3 novembre, par 24^{d} 4^{m} de latitude nord, et 165^{d} 2^{m} de longitude occidentale, nous fumes environnés d'oiseaux du genre

des foux, des frégates et des hirondelles de mer, qui généralement s'éloignent peu de terre : nous navignames avec plus de précaution, faisant petites voiles la nuit ; et le 4 novembre, au soir, nous eumes connoissance d'une île qui nous restoit à quatre ou cinq lieues dans l'ouest : elle paroissoit peu considérable, mais nous nous flattions qu'elle n'étoit pas seule. 1786. Novembre. Découverte de l'île *Necker*.

Je fis signal de tenir le vent, et de rester bord sur bord toute la nuit, attendant le jour avec la plus vive impatience pour continuer notre découverte. A cinq heures du matin, le 5 novembre, nous n'étions qu'à trois lieues de l'île, et j'arrivai vent arrière pour la reconnoître. Je hélai à l'Astrolabe de chasser en avant, et de se disposer à mouiller, si la côte offroit un ancrage et une anse où il fût possible de débarquer.

Cette île, très-petite, n'est, en quelque sorte, qu'un rocher de cinq cents toises environ de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation : on n'y voit pas un seul arbre, mais il y a beaucoup d'herbe vers le sommet; le roc nu est couvert de fientes d'oiseaux, et paroît blanc, ce qui le fait contraster avec différentes taches rouges sur lesquelles l'herbe n'a point poussé. J'en approchai à un tiers de lieue; les bords étoient à pic, comme un mur, et la mer brisoit par-tout avec force : ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Je l'ai nommée *île Necker*. Si sa stérilité la rend peu importante, sa connoissance de-

1786. Novembre. vient très-intéressante aux navigateurs, auxquels elle pourroit devenir funeste. D'après nos sondes et mes observations, je conjecture que l'île Necker n'est plus aujourd'hui que le sommet, ou en quelque sorte le noyau d'une île beaucoup plus considérable, que la mer a minée peu à peu, parce qu'elle étoit vraisemblablement composée d'une substance tendre ou dissoluble : mais le rocher qu'on apperçoit aujourd'hui est très-dur ; il bravera, pendant bien des siècles, la lime du temps et les efforts de la mer *.

Nous eumes sans cesse, pendant cette journée, des vigies au haut des mâts. Le temps étoit par grains, et pluvieux ; il y avoit cependant, de moment en moment, de très-beaux éclaircis, et notre horizon s'étendoit alors à dix ou douze lieues : au coucher du soleil sur-tout, il fut le plus beau possible. Nous n'apercevions rien autour de nous : mais le nombre des oiseaux ne diminuoit pas, et nous en voyions des volées de plusieurs centaines, dont les routes se croisoient ; ce qui mettoit en défaut nos observations, relativement au point de l'horizon vers lequel ils paroissoient se diriger.

Nous avions eu une si belle vue à l'entrée

* Voilà la seconde fois que le navigateur impose le nom de Necker à des rochers stériles, sans honneur, sans utilité, dont tout navire doit se tenir en garde, et qui ne peuvent devenir célèbres que par des naufrages. (N. D. R.)

de la nuit, et la lune, qui étoit presque pleine, répandoit une si grande lumière, que je crus pouvoir faire route : en effet, j'avois apperçu la veille, au clair de la lune, l'île Necker à quatre ou cinq lieues de distance : j'ordonnai cependant de serrer toutes les bonnettes, et de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Les vents étoient à l'est, nous gouvernions à l'ouest. Depuis notre départ de Monterey, nous n'avions eu ni une plus belle nuit, ni une plus belle mer ; et c'est cette tranquillité de l'eau qui pensa nous être si funeste. Vers une heure et demie du matin, nous apperçumes des brisans à deux encablures de l'avant de notre frégate ; la mer étoit si belle, comme je l'ai déjà dit, qu'ils ne faisoient presque pas de bruit, ne déferloient que de loin en loin et très-peu. L'Astrolabe en eut connoissance en même temps ; ce bâtiment en étoit un peu plus éloigné que la Boussole : nous revinmes à l'instant l'un et l'autre sur bâbord, le cap au sud-sud-est ; et comme la frégate fit du chemin pendant cette manœuvre, je ne crois pas qu'on puisse estimer à plus d'une encablure la distance où nous avons été de ces brisans. Je fis sonder : nous trouvames neuf brasses, fond de roc ; bientôt après, dix brasses, douze brasses ; et au bout d'un quart d'heure, il n'y eut point de fond à soixante brasses. Nous venions d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs aient pu se trouver ; et je

1786. Novembre.

Grand danger. *Basse des frégates françoises.*

1786. Novembre.

dois à mon équipage la justice de dire qu'il n'y a jamais eu, en pareille circonstance, moins de désordre et de confusion : la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisans, eût nécessairement entraîné notre perte. Nous apperçumes pendant près d'une heure la continuation de ces brisans ; mais ils s'éloignoient dans l'ouest, et à trois heures on les avoit perdus de vue. Mais il ne suffisoit pas d'avoir échappé au danger ; je voulois encore que les navigateurs n'y fussent plus exposés : en conséquence, au jour, nous nous rapprochames de l'écueil, et bientôt nous apperçumes un îlot ou rocher fendu, de cinquante toises au plus de diamètre, et de vingt ou vingt-cinq d'élévation ; il étoit placé sur l'extrémité nord-ouest de cette batture, dont la pointe du sud-est, sur laquelle nous avions été si près de nous perdre, s'étendoit à plus de quatre lieues dans cette aire de vent. Entre l'îlot et les brisans du sud-est, nous vimes trois bancs de sable qui n'étoient pas élevés de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer ; ils étoient séparés entre eux par une espèce d'eau verdâtre qui ne paroissoit pas avoir une brasse de profondeur : des rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brisoit avec force, entouroient cet écueil, comme un cercle de diamans entoure un médaillon, et le garantissoient ainsi des fureurs de la mer. Il est distant de vingt-trois lieues de l'île Necker, et je l'ai nommé *Basse des*

frégates françoises, parce qu'il s'en est fallu très-peu qu'il n'ait été le dernier terme de notre voyage *. 1786. Novembre.

Je dirigeai ensuite ma route à l'ouest-sud-ouest, me flattant d'y trouver enfin une terre de quelque importance. J'avois de la peine à me persuader que l'île Necker et la Basse des frégates françoises ne précédassent point un archipel habité ou du moins habitable : mais mes conjectures ne se réalisèrent pas ; bientôt les oiseaux disparurent, et nous perdîmes tout espoir de rien rencontrer **. Nous eumes connoissance des îles Mariannes le 14 décembre, à deux heures après-midi. J'avois dirigé ma route dans le dessein de passer entre l'île de la Mira et les îles Déserte et des Jardins ; mais leurs noms oiseux occupent sur les cartes des espaces où il n'y eut jamais de terre, et trompent ainsi les navigateurs, qui les rencontreront peut-être un jour à plusieurs degrés au nord ou au sud. L'île de l'Assomption elle-même, qui fait partie d'un groupe d'îles si connues, Décembre. Vaine recherche des îles de *la Mira*, etc. Ile de l'Assomption, une des Marianes.

* C'est dans une rencontre à-peu-près semblable que les deux frégates ont dû périr, et la Pérouse nous livre ici une histoire avant-coureur de sa mort. (N. D. R.)

** La Pérouse ne se trompoit point, et je suis étonné que cette remarque lui ait échappé. *L'île Necker* et *la Basse des frégates* ne sont en effet qu'un prolongement de la chaîne des *Sandwich* : ainsi *l'archipel* non éloigné, supposé par la Pérouse, existe en effet, mais à l'est-sud-est, et non à l'ouest-sud-ouest, comme il le présumoit. (N. D. R.)

1786. Décembre.

sur lesquelles nous avons une histoire en plusieurs volumes, est placée, sur la carte des jésuites, copiée par tous les géographes, 30m trop au nord.

Il est à peu près certain que la même erreur existe pour Uracas, la dernière des îles Mariannes. Les jésuites ont attribué, par estime, sans doute, six lieues de circonférence à l'Assomption; les angles que nous avons pris la réduisent à la moitié, et le point le plus élevé est à environ deux cents toises au-dessus du niveau de la mer. L'imagination la plus vive se peindroit difficilement un lieu plus horrible. L'aspect le plus ordinaire, après une aussi longue traversée, nous eût paru ravissant: mais un cône parfait, dont le pourtour, jusques à quarante toises au-dessus du niveau de la mer, étoit aussi noir que du charbon, ne pouvoit qu'affliger notre vue, en trompant nos espérances; car, depuis plusieurs semaines, nous nous entretenions des tortues et des cocos que nous nous flattions de trouver sur une des îles Mariannes.

Nous appercevions, à la vérité, quelques cocotiers, qui occupent à peine la quinzième partie de la circonférence de l'île, sur une profondeur de quarante toises, et qui étoient tapis, en quelque sorte, à l'abri des vents d'est; c'est le seul endroit où il soit possible aux vaisseaux de mouiller, par un fond de trente brasses, sable noir, qui s'étend à moins d'un quart de lieue. L'Astrolabe avoit gagné ce mouillage: j'avois aussi laissé

tomber l'ancre à une portée de pistolet de cette frégate ; mais ayant chassé une demi-encablure, nous perdîmes fond et fûmes obligés de la relever avec cent brasses de câble, et de courir deux bords pour rapprocher la terre. Ce petit malheur m'affligea peu, parce que je voyois que l'île ne méritoit pas un long séjour. Mon canot étoit à terre, commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, ainsi que celui de l'Astrolabe, dans lequel M. de Langle s'étoit embarqué lui-même, avec MM. de la Martinière, Vaujuas, Prévost et le père Receveur. J'avois observé, à l'aide de ma lunette, qu'ils avoient eu beaucoup de peine à débarquer ; la mer brisoit par-tout, et ils avoient profité d'un intervalle en se jetant à l'eau jusques au cou : ma crainte étoit que le rembarquement ne fût encore plus difficile, la lame pouvant augmenter d'un instant à l'autre ; c'étoit désormais le seul évènement qui pût m'y faire mouiller, car nous étions tous aussi pressés d'en partir que nous avions été ardens à désirer d'y arriver. Heureusement, à deux heures, je vis revenir nos canots, et l'Astrolabe mit sous voile. M. Boutin me rapporta que l'île étoit mille fois plus horrible qu'elle ne le paroissoit d'un quart de lieue ; la lave qui a coulé, a formé des ravins et des précipices, bordés de quelques cocotiers rabougris, très-clair semés, et entremêlés de lianes et d'un petit nombre de plantes, entre lesquelles il est presque im-

1786. Décembre.

1786. Décembre.

possible de faire cent toises en une heure. Quinze ou seize personnes furent employées depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, pour porter aux deux canots environ cent noix de cocos, qu'elles n'avoient que la peine de ramasser sous les arbres ; mais l'extrême difficulté consistoit à les porter sur le bord de la mer, quoique la distance fût très-petite. La lave sortie d'un cratère s'est emparée de tout le pourtour du cône, jusqu'à une lisière d'environ quarante toises vers la mer ; le sommet paroît en quelque sorte comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie. Nous n'avons jamais apperçu le haut de ce sommet, il est toujours resté coiffé d'un nuage : mais quoique nous ne l'ayons pas vu fumer, l'odeur de soufre qu'il répandoit jusqu'à une demi-liene en mer, m'a fait soupçonner qu'il n'étoit pas entièrement éteint, et qu'il étoit possible que sa dernière éruption ne fût pas ancienne ; car il ne paroissoit aucune trace de décomposition sur la lave du milieu de la montagne.

Tout annonçoit qu'aucune créature humaine, aucun quadrupède n'avoit jamais été assez malheureux pour n'avoir que cet asyle, sur lequel nous n'apperçumes que des crabes de la plus grande espèce, qui seroient très-dangereux la nuit si l'on s'abandonnoit au sommeil ; on en rapporta un à bord : il est vraisemblable que ce crustacée a chassé de l'île les oiseaux de mer, qui pondent toujours

à terre, et dont les œufs auront été dévorés. 1786, Décembre.

Nous ne vîmes au mouillage que trois ou quatre foux ; mais lorsque nous approchames des Mangs, nos vaisseaux furent environnés d'une quantité innombrable d'oiseaux. M. de Langle tua sur l'île de l'Assomption un oiseau noir, ressemblant à un merle, qui n'augmenta pas notre collection, parce qu'il tomba dans un précipice. Nos naturalistes y trouvèrent, dans le creux des rochers, de très-belles coquilles. M. de la Martinière fit une ample moisson de plantes, et rapporta à bord trois ou quatre espèces de bananiers, que je n'avois jamais vues dans aucun pays. Nous n'apperçumes d'autres poissons qu'une carangue rouge, de petits requins, et un serpent de mer qui pouvoit avoir trois pieds de longueur sur trois pouces de diamètre. Les cent noix de cocos, et le petit nombre d'objets d'histoire naturelle que nous avions si rapidement dérobés à ce volcan, car c'est le vrai nom de l'île, avoient exposé nos canots et nos équipages à d'assez grands dangers. M. Boutin, obligé de se jeter à la mer pour débarquer et se rembarquer, avoit eu plusieurs blessures aux mains, qu'il avoit été forcé d'appuyer contre les roches tranchantes dont l'île est bordée ; M. de Langle avoit aussi couru quelques risques : mais ils sont inséparables de tous les débarquemens dans des îles aussi petites, et sur-tout d'une forme aussi ronde ; la mer, qui vient du vent, glisse sur la côte,

1786. Décembre. et forme sur tous les points un ressac qui rend le débarquement très-dangereux.

Heureusement nous avions assez d'eau pour nous rendre à la Chine ; car il eût été difficile d'en prendre à l'Assomption, si toutefois il y en a sur cette île : nos voyageurs n'en avoient apperçu que dans le creux de quelques rochers, où elle se conservoit comme dans un vase, et le plus considérable n'en contenoit pas six bouteilles.

A trois heures, l'Astrolabe ayant mis sous voile, nous continuames notre route à l'ouest quart nord-ouest, prolongeant, à trois ou quatre lieues, les Mangs, qui nous restoient au nord-est quart nord. J'aurois bien désiré pouvoir déterminer la position d'Uracas, la plus septentrionale des îles Mariannes ; mais il falloit perdre une nuit, et j'étois pressé d'atteindre la Chine, dans la crainte que les vaisseaux d'Europe n'en fussent partis avant notre arrivée : je souhaitois ardemment faire parvenir en France les détails de nos travaux sur la côte de l'Amérique, ainsi que la relation de notre voyage jusqu'à Macao ; et pour ne pas perdre un instant, je fis route toutes voiles dehors.

Les deux frégates furent environnées, pendant la nuit, d'une innombrable quantité d'oiseaux, lesquels me parurent être des habitans des Mangs et d'Uracas, qui ne sont que des rochers. Il est évident que ces oiseaux ne s'en éloignent que sous le vent ; car nous n'en avons presque point vu dans l'est des

Mariannes, et ils nous ont accompagnés cinquante lieues dans l'ouest. Le plus grand nombre étoient des espèces de frégates et de foux, avec quelques goélands, des hirondelles de mer et des paille-en-queue, ou oiseaux du Tropique. Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines, la mer très-grosse, et les courans nous portèrent constamment au sud : leur vîtesse peut être évaluée à un demi-nœud par heure. La frégate fit un peu d'eau, pour la première fois depuis notre départ de France ; mais j'en attribuai la cause à quelques coutures de la flottaison, dont l'étoupe s'étoit pourrie. Nos calfats, qui, pendant cette traversée, reprirent le côté du bâtiment, trouvèrent plusieurs coutures presque entièrement vides ; et ils soupçonnoient celles qui étoient auprès de l'eau d'être dans le même état : il ne leur avoit pas été possible de les travailler à la mer, mais ce fut leur première occupation à notre arrivée dans la rade de Macao. 1786. Décembre.

Le 28, nous eumes connoissance des îles Bashées *, dont l'amiral Byron a donné une détermination en longitude qui n'est point exacte ; après en avoir déterminé la position, je continuai ma route vers la Chine, et, le 1.er janvier 1787, je trouvai fond par 1787. Janvier.

* Iles Bashées, ou Bachi, ainsi nommées par Guillaume Dampier, du nom d'une liqueur enivrante qu'on y boit abondamment. (N. D. R.)

1787. Janvier. soixante brasses. Le lendemain, nous fumes environnés d'un très-grand nombre de bateaux pêcheurs qui tenoient la mer par un très-mauvais temps : ils ne purent faire aucune attention à nous. Le genre de leur pêche ne permet pas qu'ils se détournent pour accoster les vaisseaux ; ils draguent sur le fond avec des filets extrêmement longs, et qu'on ne pourroit pas lever en deux heures.

Arrivée à Macao. Le 2 janvier, nous eumes connoissance de la Pierre-Blanche ; nous mouillames le soir au nord de l'île Ling-ting, et le lendemain dans la rade de Macao, après avoir embouqué un canal que je crois peu fréquenté, quoique très-beau : nous avions pris des pilotes chinois en dedans de l'île Lamma.

Les Chinois qui nous avoient pilotés devant Macao, refusèrent de nous conduire au mouillage du Typa ; ils montrèrent le plus grand empressement de s'en aller avec leurs bateaux, et nous avons appris depuis, que, s'ils avoient été apperçus, le mandarin de Macao auroit exigé de chacun d'eux la moitié de la somme qu'il avoit reçue. Ces sortes de contributions sont assez ordinairement précédées de plusieurs volées de coups de bâton. Ce peuple, dont les loix sont si vantées en Europe, est peut-être le plus malheureux, le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre, si toutefois on peut juger du gouvernement chinois par le despotisme du mandarin de Macao.

Le temps, qui étoit très-couvert, nous avoit empêchés de distinguer la ville ; il s'éclaircit à midi, et nous la relevames à l'ouest un degré sud à environ trois lieues. J'envoyai à terre un canot, commandé par M. Boutin, pour prévenir le gouverneur de notre arrivée, et lui annoncer que nous nous proposions de faire quelque séjour dans la rade, afin d'y rafraîchir et d'y reposer nos équipages. M. Bernardo Alexis de Lémos, gouverneur de Macao, reçut cet officier de la manière la plus obligeante ; il nous offrit tous les secours qui dépendoient de lui, et il envoya sur-le-champ un pilote more pour nous conduire au mouillage du Typa : nous appareillames le lendemain à la pointe du jour, et nous laissames tomber l'ancre à huit heures du matin, par trois brasses et demie, fond de vase, la ville de Macao restant au nord-ouest à cinq milles. 1787. Janvier.

Nous mouillames à côté d'une flûte française, commandée par M. de Richery, enseigne de vaisseau : elle venoit de Manille ; elle étoit destinée par MM. d'Entrecasteaux * et Cossigny à naviguer sur les côtes de l'est, et à y protéger notre commerce. Nous eumes donc enfin, après dix-huit mois, le plaisir de rencontrer non-seulement des compa-

* Ce Richery est le même qui a figuré dans la guerre actuelle contre les Anglois sous le titre d'amiral Richery ; et d'Entrecasteaux est celui qui a commandé les deux frégates envoyées, en 1791, à la recherche de la Pérouse. (N. D. R.)

1787. Janvier.

triotes, mais même des camarades et des connoissances. M. de Richery avoit accompagné, la veille, le pilote more, et nous avoit apporté une quantité très-considérable de fruits, de légumes, de viande fraîche, et généralement tout ce qu'il avoit supposé pouvoir être agréable à des navigateurs après une longue traversée. Notre air de bonne santé parut le surprendre ; il nous apprit les nouvelles politiques de l'Europe, dont la situation étoit absolument la même qu'à notre départ de France : mais toutes ses recherches à Macao, pour trouver quelqu'un qui eût été chargé de nos paquets, furent vaines ; il étoit plus que probable qu'il n'étoit arrivé à la Chine aucune lettre à notre adresse, et nous eumes la douleur de craindre d'avoir été oubliés par nos familles et par nos amis. Les situations tristes rendent injustes : il étoit possible que ces lettres que nous regrettions si fort eussent été confiées au bâtiment de la compagnie qui avoit manqué son voyage ; il n'étoit venu cette année que sa conserve, et on avoit appris par le capitaine que la plus grande partie des fonds et toutes les lettres avoient été embarquées sur l'autre vaisseau. Nous fumes peut-être plus affligés que les actionnaires, des contretemps qui avoient empêché l'arrivée de ce bâtiment ; et il nous fut impossible de ne pas remarquer que, sur vingt-neuf vaisseaux anglois, cinq hollandois, deux danois, un suédois, deux américains et deux françois,

le seul qui eût manqué son voyage, étoit de notre nation. Comme les Anglois ne confient ces commandemens qu'à des marins extrêmement instruits, un pareil évènement leur est presque inconnu. 1787. Janvier.

Mon premier soin, après avoir affourché la frégate, fut de descendre à terre avec M. de Langle, pour remercier le gouverneur de l'accueil obligeant qu'il avoit fait à M. Boutin, et lui demander la permission d'avoir un établissement à terre, afin d'y dresser un observatoire, et de faire reposer M. Dagelet, que la traversée avoit beaucoup fatigué, ainsi que M. Rollin, notre chirurgien-major, qui, après nous avoir garantis du scorbut et de toutes les autres maladies par ses soins et ses conseils, auroit lui-même succombé aux fatigues de notre longue navigation, si notre arrivée eût été retardée de huit jours.

M. de Lémos nous reçut comme des compatriotes ; toutes les permissions furent accordées avec une honnêteté que les expressions ne peuvent rendre ; sa maison nous fut offerte ; et comme il ne parloit pas françois, son épouse, jeune Portugaise de Lisbonne, lui servoit d'interprète : elle ajoutoit aux réponses de son mari une grace, une amabilité qui lui étoit particulière, et que des voyageurs ne peuvent se flatter de rencontrer que très-rarement dans les principales villes de l'Europe. Bon accueil des Portugais.

Dona Maria de Saldagna avoit épousé

1787. Janvier.

M. de Lémos à Goa, il y avoit douze ans, et j'étois arrivé dans cette ville, commandant la flûte la Seine, peu après son mariage: elle eut la bonté de me rappeler cet évènement qui étoit très-présent à ma mémoire, et d'ajouter obligeamment que j'étois une ancienne connoissance : appelant ensuite tous ses enfans, elle me dit qu'elle se présentoit ainsi à ses amis, que leur éducation étoit l'objet de tous ses soins, qu'elle étoit fière d'être leur mère, qu'il falloit lui pardonner cet orgueil, et qu'elle vouloit se faire connoître avec tous ses défauts.

Aucune partie du monde n'a peut-être jamais offert un tableau plus ravissant ; les plus jolis enfans entouroient et embrassoient la mère la plus charmante ; et la bonté et la douceur de cette mère se répandoient sur tout ce qui l'environnoit.

Nous sumes bientôt qu'à ses agrémens et à ses vertus privées elle joignoit un caractère ferme et une ame élevée ; que, dans plusieurs circonstances délicates où M. de Lémos s'étoit trouvé vis-à-vis des Chinois, il avoit été confirmé dans ses résolutions généreuses par Mme de Lémos, et qu'ils avoient pensé l'un et l'autre qu'ils ne devoient pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs, sacrifier l'honneur de leur nation à aucun autre intérêt. L'administration de M. de Lémos auroit fait époque, si l'on eût été assez éclairé à Goa pour lui conserver sa place plus de trois années, et pour lui laisser

le temps d'accoutumer les Chinois à une résistance dont ils ont perdu le souvenir depuis plus d'un siècle.

1787. Janvier.

Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao qu'en Europe, par l'extrême difficulté de pénétrer dans cet empire, je n'imiterai pas les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connoître ; et je me bornerai à décrire les rapports des Européens avec les Chinois, l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent, la foible protection qu'ils peuvent retirer de l'établissement portugais sur la côte de la Chine, l'importance enfin dont pourroit être la ville de Macao pour une nation qui se conduiroit avec justice, mais avec fermeté et dignité, contre le gouvernement peut-être le plus injuste, le plus oppresseur et en même temps le plus lâche qui existe dans le monde.

Européens vexés et humiliés à la Chine.

Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions, dont les deux cinquièmes sont soldés en argent, le reste en draps anglois, en calin de Batavia ou de Malac, en coton de Surate ou de Bengale, en opium de Patna, en bois de sandal, et en poivre de la côte de Malabar. On apporte aussi d'Europe quelques objets de luxe, comme glaces de la plus grande dimension, montres de Genève, corail, perles fines ; mais ces derniers articles doivent à peine être comptés, et ne peuvent être vendus avec quelque avantage qu'en très-petite quantité. On ne rapporte en

1787. Janvier.

échange de toutes ces richesses que du thé vert ou noir, avec quelques caisses de soie écrue pour les manufactures européennes ; car je compte pour rien les porcelaines qui lestent les vaisseaux, et les étoffes de soie qui ne procurent presque aucun bénéfice. Aucune nation ne fait certainement un commerce aussi avantageux avec les étrangers, et il n'en est point cependant qui impose des conditions aussi dures, qui multiplie avec plus d'audace les vexations, les gênes de toute espèce : il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton, qui l'ont embarqué, et ont sillonné la moitié du globe pour apporter cette feuille dans nos marchés *.

Il m'est impossible de ne pas rapporter qu'un canonnier anglois, faisant un salut par ordre de son capitaine, tua, il y a deux ans, un pêcheur chinois dans un champan qui étoit venu imprudemment se placer sous la volée de son canon et qu'il ne pouvoit appercevoir. Le santoq ou gouverneur de Canton réclama le canonnier, et ne l'obtint enfin qu'en promettant qu'il ne lui seroit fait aucun mal, ajoutant qu'il n'étoit pas assez

* Si l'on rapproche de ce mot de la Pérouse celui de Franklin, que l'on ne consomme pas en Europe un morceau de sucre qui ne soit arrosé de sang humain, il en résultera que ces deux ingrédiens composent une boisson très-honorable pour l'humanité. (N. D. R.)

injuste pour punir un homicide involontaire. Sur cette assurance, ce malheureux lui fut livré, et deux heures après il étoit pendu. L'honneur national eût exigé une vengeance prompte et éclatante, mais des bâtimens marchands n'en avoient pas les moyens; et les capitaines de ces navires, accoutumés à l'exactitude, à la bonne foi, et à la modération qui ne compromet pas les fonds des commettans, ne purent entreprendre une résistance généreuse, qui auroit occasionné une perte de quarante millions à la compagnie dont les vaisseaux seroient revenus à vide : mais ils ont sans doute dénoncé cette injure, et ils se sont flattés qu'ils en obtiendroient satisfaction. J'oserois assurer que tous les employés des différentes compagnies européennes donneroient collectivement une grande partie de leur fortune, pour qu'enfin on apprît à ces lâches mandarins qu'il est un terme à toutes les injustices, et que les leurs ont passé toutes les bornes. 1787. Janvier.

Les Portugais ont encore plus que tous les autres peuples à se plaindre des Chinois; on sait à quel titre respectable ils sont possesseurs de Macao. Le don de l'emplacement de cette ville est un monument de la reconnoissance de l'empereur Camhy; elle fut donnée aux Portugais pour avoir détruit, dans les îles des environs de Canton, les pirates qui infestoient les mers et ravageoient toutes les côtes de la Chine. C'est une vaine déclamation d'attribuer la perte de leurs pri- Les Portugais, sur-tout à Macao.

1787. Janvier. vilèges à l'abus qu'ils en ont fait : leurs crimes sont dans la foiblesse de leur gouvernement. Chaque jour les Chinois leur ont fait de nouvelles injures ; à chaque instant ils ont annoncé de nouvelles prétentions : le gouvernement portugais n'y a jamais opposé la moindre résistance ; et cette place, d'où une nation europeenne qui auroit un peu d'énergie, imposeroit à l'empereur de la Chine, n'est plus en quelque sorte qu'une ville chinoise, dans laquelle les Portugais sont soufferts, quoiqu'ils aient le droit incontestable d'y commander, et les moyens de s'y faire craindre, s'ils y entretenoient seulement une garnison de deux mille Européens, avec deux frégates, quelques corvettes et une galiote à bombes.

Description de cette ville. Macao, situé à l'embouchure du Tigre, peut recevoir dans sa rade, à l'entrée du Typa, des vaisseaux de soixante-quatre canons ; et dans son port, qui est sous la ville et communique avec la rivière en remontant dans l'est, des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux, à moitié chargés. Suivant nos observations, sa latitude au nord est de 22^{d} 12^{m} 40^{s}, et sa longitude orientale de 111^{d} 19^{m} 30^{s}.

L'entrée de ce port est défendue par une forteresse à deux batteries, qu'il faut ranger, en entrant, à une portée de pistolet. Trois petits forts, dont deux armés de douze canons et un de six, garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise chinoise :

ces fortifications, qui sont dans le plus mauvais état, seroient peu redoutables à des Européens ; mais elles peuvent imposer à toutes les forces maritimes des Chinois. Il y a de plus une montagne qui domine la plage, et sur laquelle un détachement pourroit soutenir un très-long siége. Les Portugais de Macao, plus religieux que militaires, ont bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnoit cette montagne et formoit un poste inexpugnable. 1787. Janvier.

Le côté de terre est défendu par deux forteresses : l'une est armée de quarante canons, et peut contenir mille hommes de garnison ; elle a une citerne, deux sources d'eau vive, et des casemates pour renfermer les munitions de guerre et de bouche : l'autre forteresse, sur laquelle on compte trente canons, ne peut comporter plus de trois cents hommes ; elle a une source qui est très-abondante et ne tarit jamais. Ces deux citadelles commandent tout le pays. Les limites portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville ; elles sont bordées d'une muraille gardée par un mandarin avec quelques soldats. Ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois : il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites ; mais il peut visiter la place et même les fortifications, inspecter les douanes, etc. Dans ces occasions, les Portugais lui doivent un salut de cinq coups de canon. Mais aucun Européen ne peut faire un pas sur le terri-

1787. Janvier.

toire chinois au-delà de la muraille; une imprudence le mettroit à la discrétion des Chinois, qui pourroient ou le retenir prisonnier, ou exiger de lui une grosse somme : quelques officiers de nos frégates s'y sont cependant exposés, et cette petite légèreté n'a eu aucune suite fâcheuse.

La population entière de Macao peut être évaluée à vingt mille ames, dont cent Portugais de naissance, sur deux mille métis ou Portugais indiens ; autant d'esclaves cafres qui leur servent de domestiques ; le reste est Chinois, et s'occupe du commerce et de différens métiers qui rendent ces mêmes Portugais tributaires de leur industrie. Ceux-ci, quoique presque tous mulâtres, se croiroient deshonorés s'ils exerçoient quelque art mécanique, et faisoient ainsi subsister leur famille ; mais leur amour-propre n'est pas révolté de solliciter sans cesse, et avec importunité, la charité des passans.

Son gouvernement.

Le vice-roi de Goa nomme à toutes les places civiles et militaires de Macao ; le gouverneur est de son choix, ainsi que tous les sénateurs qui partagent l'autorité civile. Il vient de fixer la garnison à cent quatre-vingts cipayes indiens et cent vingt hommes de milice : le service de cette garde consiste à faire la nuit des patrouilles ; les soldats sont armés de bâtons ; l'officier seul a droit d'avoir une épée, mais, dans aucun cas, il ne peut en faire usage contre un Chinois. Si un voleur de cette nation est surpris enfonçant une

porte, ou enlevant quelque effet, il faut l'arrêter avec la plus grande précaution; et si le soldat, en se défendant contre le voleur, a le malheur de le tuer, il est livré au gouverneur chinois, et pendu au milieu de la place du marché, en présence de cette même garde dont il faisoit partie, d'un magistrat portugais, et de deux mandarins chinois qui, après l'exécution, sont salués du canon en sortant de la ville, ainsi qu'ils l'ont été en y entrant: mais si au contraire un Chinois tue un Portugais, il est remis entre les mains des juges de sa nation, qui, après l'avoir spolié, font semblant de remplir les autres formalités de la justice, mais le laissent s'évader, très-indifférens sur les réclamations qui leur sont faites, et qui n'ont jamais été suivies d'aucune satisfaction. 1787. Janvier.

Les Portugais ont fait, dans ces derniers temps, un acte de vigueur qui sera gravé sur l'airain dans les fastes du sénat. Un cipaye ayant tué un Chinois, ils le firent fusiller eux-mêmes, en présence des mandarins, et refusèrent de soumettre la décision de cette affaire au jugement des Chinois.

Le sénat de Macao est composé du gouverneur, qui en est le président, et de trois *vercadores*, qui sont les vérificateurs des finances de la ville, dont les revenus consistent dans les droits imposés sur les marchandises qui entrent à Macao par les seuls vaisseaux portugais: ils sont si peu éclairés, qu'ils ne permettroient à aucune nation de

1787. Janvier. débarquer des effets de commerce dans leur ville, en payant les droits établis ; comme s'ils craignoient d'augmenter le revenu de leur fisc, et de diminuer celui des Chinois à Canton.

Il est certain que si le port de Macao devenoit franc, et si cette ville avoit une garnison qui pût assurer les propriétés commerciales qu'on y déposeroit, les revenus des douanes seroient doublés, et suffiroient sans doute à tous les frais du gouvernement ; mais un petit intérêt particulier s'oppose à un arrangement que la saine raison prescrit. Le vice-roi de Goa vend aux négocians des différentes nations qui font le commerce d'Inde en Inde, des commissions portugaises ; ces mêmes armateurs font au sénat de Macao quelques présens, suivant l'importance de leur expédition ; et ce motif mercantile est un obstacle peut-être invincible à l'établissement d'une franchise qui rendroit Macao une des villes les plus florissantes de l'Asie, et cent fois supérieure à Goa, qui ne sera jamais d'aucune utilité à sa métropole.

Après les trois *vercadores* dont j'ai parlé, viennent deux juges des orphelins, chargés des biens vacans, de l'exécution des testamens, de la nomination des tuteurs et curateurs, et généralement de toutes les discussions relatives aux successions : on peut appeler de leur sentence à Goa.

Les autres causes civiles ou criminelles sont attribuées aussi, en première instance, à

deux sénateurs nommés juges. Un trésorier reçoit le produit des douanes, et paie, sur les ordonnances du sénat, les appointemens, et les différentes dépenses, qui ne peuvent cependant être ordonnées que par le vice-roi de Goa, si elles excèdent trois mille piastres. 1787. Janvier.

La magistrature la plus importante est celle de procureur de la ville; il est intermédiaire entre le gouvernement portugais et le gouvernement chinois; il répond à tous les étrangers qui hivernent à Macao, reçoit et fait parvenir à leur gouvernement respectif les plaintes réciproques des deux nations, dont un greffier, qui n'a point voix délibérative, tient registre, ainsi que de toutes les délibérations du conseil. Il est le seul dont la place soit inamovible; celle du gouverneur dure trois ans; les autres magistrats sont changés chaque année. Un renouvellement si fréquent, qui s'oppose à tout système suivi, n'a pas peu contribué à l'anéantissement des anciens droits des Portugais, et il ne peut sans doute être maintenu que parce que le vice-roi de Goa trouve son compte à avoir beaucoup de places à donner ou à vendre; car les mœurs et les usages de l'Asie permettent cette conjecture.

On peut appeler à Goa de tous les jugemens du sénat; l'incapacité reconnue de ces prétendus sénateurs rend cette loi extrêmement nécessaire. Les collègues du gouverneur, homme plein de mérite, sont des Por-

1787. Janvier. tugais de Macao, très-vains, très-orgueilleux, et plus ignorans que nos magisters des campagnes.

Séjour à Macao. L'aspect de cette ville est très-riant. Il reste de son ancienne opulence plusieurs belles maisons louées aux subrécargues des différentes compagnies, qui sont obligés de passer l'hiver à Macao; les Chinois les forçant de quitter Canton, lorsque le dernier vaisseau de leur nation en est parti, et ne leur permettant d'y retourner qu'avec les vaisseaux qui arrivent d'Europe à la mousson suivante.

Le séjour de Macao est très-agréable pendant l'hivernage, parce que les différens subrécargues sont généralement d'un mérite distingué, très-instruits, et qu'ils ont un traitement assez considérable pour tenir une excellente maison. L'objet de notre mission nous a valu, de leur part, l'accueil le plus obligeant; nous aurions été presque orphelins, si nous n'eussions eu que le titre de François, notre compagnie n'ayant encore aucun représentant à Macao.

Nous devons un témoignage public de reconnoissance à M. Elstockenstrom, chef de la compagnie suédoise, dont les manières obligeantes ont été pour nous celles d'un ancien ami, et du compatriote le plus zélé pour les intérêts de notre nation. Il voulut bien se charger, à notre départ, de la vente de nos pelleteries, dont le produit étoit destiné à être réparti entre nos équipages, et

il eut la bonté de nous promettre d'en faire passer le montant à l'île de France.

1787. Janvier. Ventes des pelleteries.

La valeur de ces pelleteries étoix dix fois moindre qu'à l'époque où les capitaines Gore et King étoient arrivés à Canton, parce que les Anglois avoient fait cette année six expéditions pour la côte du nord-ouest de l'Amérique ; deux bâtimens destinés à cette traite étoient partis de Bombay, deux du Bengale, et deux de Madras. Ces deux derniers étoient seuls de retour, avec une assez petite quantité de peaux ; mais le bruit de cet armement s'étoit répandu à la Chine, et on ne trouvoit plus que douze à quinze piastres de la même qualité de peau qui, en 1780, en eût valu plus de cent.

Nous avions mille peaux qu'un négociant portugais avoit achetées neuf mille cinq cents piastres ; mais au moment de notre départ pour Manille, lorsqu'il fallut compter l'argent, il fit difficulté de les recevoir, sous de vains prétextes. Comme la conclusion de notre marché avoit éloigné tous les autres concurrens, qui étoient retournés à Canton, il espéroit sans doute que, dans l'embarras où nous nous trouverions, nous les céderions au prix qu'on voudroit en donner ; et nous avons lieu de soupçonner qu'il envoya à bord de nouveaux marchands chinois, qui en offrirent une beaucoup moindre somme : mais, quoique peu accoutumés à ces manœuvres, elles étoient trop grossièrement tissues pour n'être pas démêlées ;

et nous refusames absolument de les vendre.

1787. Janvier. Il n'y avoit de difficulté que pour le débarquement de nos pelleteries, et leur entrepôt à Macao. Le senat, auquel M. Veillard, notre consul, s'adressa, refusa la permission : mais le gouverneur, informé que c'étoit une propriété de nos matelots, employés à une expédition qui pouvoit devenir utile à tous les peuples maritimes de l'Europe, crut remplir les vues du gouvernement portugais en s'écartant des règles prescrites, et se conduisit dans cette occasion, comme dans toutes les autres, avec sa délicatesse ordinaire *.

Friponneries et départ. Il est inutile de dire que le mandarin de Macao ne demanda rien pour notre séjour dans la rade du Typa, qui ne fait plus partie, ainsi que les différentes îles, des possessions portugaises ; ses prétentions, s'il en eût montré, eussent été rejetées avec mépris : mais nous apprimes qu'il avoit exigé mille piastres du *crompador* qui fournissoit nos vivres. Cette somme n'étoit pas forte rela-

* Dixon a osé, dans la relation de son voyage, faire soupçonner que la Pérouse s'étoit livré, pour son compte, à des vues mercantiles. Combien cet Anglois doit rougir, s'il lit ceci ! Le commandant françois ne traite de peaux de loutre que d'après les ordres les plus précis de ses instructions, afin d'acquérir une donnée sur cette branche de commerce ; et il n'en traita qu'au profit de ses seuls matelots. « Le profit de la cam» pagne, disoit-il dans une de ses lettres, doit appar» tenir aux seuls matelots ; et la gloire, s'il y en a, » sera le lot des officiers ».

tivement à la friponnerie de ce *crompador*, dont les comptes des cinq ou six premiers jours se montèrent à plus de trois cents piastres : mais convaincus de sa mauvaise foi, nous le renvoyames. Le commis du munitionnaire alloit chaque jour au marché, comme dans une ville d'Europe, acheter ce qui étoit nécessaire, et la dépense totale d'un mois entier fut moindre que celle de la première semaine. 1787. Janvier.

Il est vraisemblable que notre économie déplut au mandarin : mais ce fut pour nous une simple conjecture ; nous ne pouvions rien avoir à démêler avec lui. Les douanes chinoises n'ont de rapport avec les Européens que pour les articles de commerce qui viennent de l'intérieur de la Chine sur les bateaux chinois, ou qui sont embarqués à Macao sur ces mêmes bateaux, pour être vendus dans l'intérieur de l'empire ; mais ce que nous achetions à Macao, pour être transporté à bord de nos frégates par nos propres chaloupes, n'étoit sujet à aucune visite.

Le climat de la rade du Typa est fort inégal dans cette saison ; le thermomètre varioit de huit degrés d'un jour à l'autre : nous eumes presque tous la fièvre avec de gros rhumes, qui cédèrent à la belle température de l'île de Luçon ; nous l'apperçumes le 15 de février. Nous étions partis de Macao le 5 à huit heures du matin, avec un vent de nord qui nous auroit permis de passer entre Février.

1787. Février. les îles, si j'eusse eu un pilote ; mais voulant épargner cette dépense, qui est assez considérable, je suivis la route ordinaire, et je passai au sud de la grande Ladrone. Nous avions embarqué sur chaque frégate six matelots chinois, en remplacement de ceux que nous avions eu le malheur de perdre lors du naufrage de nos canots.

Ce peuple est si malheureux, que, malgré les loix de cet empire, qui défendent, sous peine de la vie, d'en sortir, nous aurions pu enrôler en une semaine deux cents hommes, si nous en eussions eu besoin.

Les courans nous ayant fort contrariés à l'entrée de la baie de Manille, nous prîmes alors le parti de relâcher dans le port de Marivelle, qui étoit à une lieue sous le vent, afin d'y attendre ou de meilleurs vents, ou un courant plus favorable. Nous y mouillames par dix-huit brasses, fond de vase ; le village nous restoit au nord-ouest quart d'ouest, et les porcs au sud quart sud-est 3d sud. Ce port n'est ouvert qu'aux vents de sud-ouest ; et la tenue y est si bonne, que je crois qu'on y seroit sans aucun danger pendant la mousson où ils règnent.

Port de Marivelle, île de Luçon.

Comme nous manquions de bois, et que je savois qu'il est très-cher à Manille, je me décidai à passer vingt-quatre heures à Marivelle pour en faire quelques cordes, et le lendemain, à la pointe du jour, nous envoyames à terre tous les charpentiers des deux frégates avec nos chaloupes ; je des-

tinai en même temps nos petits canots à sonder la baie ; le reste de l'équipage, avec le grand canot, fut réservé pour une partie de pêche dans l'anse du village, qui paroissoit sablonneuse et commode pour étendre la seine : mais c'étoit une illusion ; nous y trouvames des roches, et un fond si plat à deux encablures du rivage, qu'il étoit impossible d'y pêcher. Nous ne retirames d'autre fruit de nos fatigues que quelques bécasses épineuses, assez bien conservées, que nous ajoutames à la collection de nos coquilles. Vers midi, je descendis au village ; il est composé d'environ quarante maisons construites en bambou, couvertes en feuilles, et élevées d'environ quatre pieds au-dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point, et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseau ; on y monte par une échelle, et je ne crois pas que tous les matériaux d'une pareille maison, le faîtage compris, pèsent deux cents livres. 1787. Février.

En face de la principale rue, est un grand édifice en pierre de taille, mais presque entièrement ruiné ; on voyoit cependant encore deux canons de fonte à des fenêtres qui servoient d'embrasures.

Nous apprimes que cette masure étoit la maison du curé, l'église et le fort, mais que tous ces titres n'en avoient pas imposé aux Mores des îles méridionales des Philippines, qui s'en étoient emparés en 1780, Attaques fréquentes des Mores.

1787. Février. avoient brûlé le village, incendié et détruit le fort, l'église, le presbytère, avoient fait esclaves tous les Indiens qui n'avoient pas eu le temps de fuir, et s'étoient retirés avec leurs captifs sans être inquiétés. Cet évènement a si fort effrayé cette peuplade, qu'elle n'ose se livrer à aucun genre d'industrie ; les terres y sont presque toutes en friche, et cette paroisse est si pauvre, que nous n'y avons pu acheter qu'une douzaine de poules avec un petit cochon. Le curé nous vendit un jeune bœuf, en nous assurant que c'étoit la huitième partie de l'unique troupeau qu'il y eût dans la paroisse, dont les terres sont labourées par des buffles.

Ce pasteur étoit un jeune mulâtre indien, qui fort nonchalamment habitoit la masure que j'ai décrite : quelques pots de terre et un grabat composoient son ameublement. Il nous dit que sa paroisse contenoit environ deux cents personnes des deux sexes et de tout âge, prêtes, à la moindre alerte, à s'enfoncer dans les bois pour échapper à ces Mores, qui font encore sur cette côte de fréquentes descentes : ils sont si audacieux, et leurs ennemis si peu vigilans, qu'ils pénètrent souvent jusqu'au fond de la baie de Manille : pendant le court séjour que nous avons fait depuis à Cavite, sept ou huit Indiens ont été enlevés dans leurs pirogues, à moins d'une lieue de l'entrée du port. On nous a assurés que des bateaux de passage de Cavite à Manille étoient pris par

ces mêmes Mores, quoique ce trajet soit en tout comparable à celui de Brest à Landerneau par mer. Ils font ces expéditions dans des bâtimens à rames très-légers ; les Espagnols leur opposent une armadille de galères qui ne marchent point, et ils n'en ont jamais pris aucun. 1787. Février.

Le premier officier, après le curé, est un Indien qui porte le nom pompeux d'alcade, et qui jouit du suprême honneur de porter une canne à pomme d'argent : il paroît exercer une grande autorité sur les Indiens ; aucun n'avoit le droit de nous vendre une poule sans sa permission, et sans qu'il en eût fixé le prix : il jouissoit aussi du funeste privilège de vendre seul, au compte du gouvernement, le tabac à fumer dont ces Indiens font un très-grand et presque continuel usage. Cet impôt n'est établi que depuis peu d'années ; la classe la plus pauvre du peuple peut à peine en supporter le poids : il a déjà occasionné plusieurs révoltes, et je serois peu surpris qu'il eût un jour les mêmes suites que celui sur le thé et le papier timbré dans l'Amérique septentrionale. Officiers du lieu.

Nous vimes chez le curé trois petites gazelles qu'il destinoit au gouverneur de Manille, et qu'il refusa de nous vendre : nous n'avions d'ailleurs aucun espoir de les conserver ; ce petit animal est très-délicat, il n'excède pas la grosseur d'un fort lapin ; le mâle et la femelle sont absolument la miniature du cerf et de la biche. Gazelles, oiseaux.

Nos chasseurs apperçurent dans les bois

1787. Février. les plus charmans oiseaux, variés des plus vives couleurs : mais ces forêts sont impénétrables à cause des lianes dont tous les arbres sont entrelacés ; ainsi leur chasse fut peu abondante, parce qu'ils ne pouvoient tirer que sur la lisière du bois. Nous achetames dans le village des tourterelles-à-coup-de-poignard : on leur a donné ce nom, parce qu'elles ont au milieu de la poitrine une tache rouge qui ressemble exactement à une blessure faite par un coup de couteau.

Trajet jusqu'à Cavite. Enfin, à l'entrée de la nuit, nous nous embarquames et disposames tout pour l'appareillage du lendemain. Un des deux bâtimens espagnols que nous avions apperçus le 23 sur la pointe Capones, avoit pris, comme nous, le parti de relâcher à Marivelle, et d'attendre des brises plus modérées. Je lui fis demander un pilote ; le capitaine m'envoya son contre-maître, vieil Indien, qui m'inspira peu de confiance : nous convinmes cependant que je lui donnerois quinze piastres pour nous conduire à Cavite ; et le 25, à la pointe du jour, nous mimes à la voile, et fimes route par la passe du sud, suivant les conseils du vieil Indien, qui faillit le lendemain nous échouer sur un banc de sable ; ce qui m'engagea à suivre mes propres lumières, et enfin le 28 nous mouillames dans le port de Cavite, et laissames tomber l'ancre par trois brasses, fond de vase, à deux encablures de la ville. Notre traversée depuis Macao avoit été de vingt-trois jours.

Nous avions à peine mouillé à l'entrée du port de Cavite, qu'un officier vint à bord, de la part du commandant de cette place, pour nous prier de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général, auquel il se proposoit de dépêcher un courier dès qu'il seroit informé des motifs de notre relâche. Nous répondimes que nous désirions des vivres et la permission de réparer nos frégates, pour continuer, le plus promptement possible, notre campagne : mais, avant le départ de l'officier espagnol, le commandant de la baie * arriva de Manille, d'où l'on avoit apperçu nos vaisseaux. Il nous apprit qu'on y étoit informé de notre arrivée dans les mers de la Chine, et que les lettres du ministre d'Espagne nous avoient annoncés au gouverneur général depuis plusieurs mois. Cet officier ajouta que la saison permettoit de mouiller devant Manille, où nous trouverions réunis tous les agrémens et toutes les ressources qu'il est possible de se procurer aux Philippines, mais nous étions à l'ancre devant un arsenal, à une portée de fusil de terre, et nous eumes peut-être l'impolitesse de laisser connoître à cet officier que rien ne pouvoit compenser ses avantages : il voulut bien permettre que M.

1787. Février.

* Le commandant de la baie est, en Espagne, le chef des douaniers ; il a un grade militaire : celui de Manille a rang de capitaine.

1787. Février. Boutin, lieutenant de vaisseau, s'embarquât dans son canot pour aller rendre compte de notre arrivée au gouverneur général, et le prier de donner des ordres afin que nos différentes demandes fussent remplies avant le 5 avril ; le plan ultérieur de notre voyage exigeant que les deux frégates fussent sous voiles le 10 du même mois. M. Basco, brigadier des armées navales, gouverneur général de Manille, fit le meilleur accueil à l'officier que je lui avois envoyé, et donna les ordres les plus formels pour que rien ne pût retarder notre départ.

Bon accueil des Espagnols. Il écrivit aussi au commandant de Cavite de nous permettre de communiquer avec la place, et de nous y procurer les secours et les agrémens qui dépendoient de lui. Le retour de M. Boutin, chargé des dépêches de M. Basco, nous rendit tous citoyens de Cavite ; nos vaisseaux étoient si près de terre, que nous pouvions descendre et revenir à bord à chaque minute. Nous trouvames différentes maisons pour travailler à nos voiles, faire nos salaisons, construire deux canots, loger nos naturalistes, nos ingénieurs-géographes ; et le bon commandant nous prêta la sienne pour y dresser notre observatoire. Nous jouissions d'une aussi entière liberté que si nous avions été à la campagne, et nous trouvions, au marché et dans l'arsenal, les mêmes ressources que dans un des meilleurs ports de l'Europe.

Descript.n de Cavite. Cavite, à trois lieues dans le sud-ouest de

Manille, étoit autrefois un lieu assez considérable : mais, aux Philippines comme en Europe, les grandes villes pompent en quelque sorte les petites ; et il n'y reste plus aujourd'hui que le commandant de l'arsenal, un contador, deux lieutenans de port, le commandant de la place, cent cinquante hommes de garnison, et les officiers attachés à cette troupe. 1787. Février.

Tous les autres habitans sont métis ou Indiens, attachés à l'arsenal, et forment, avec leur famille, qui est ordinairement très-nombreuse, une population d'environ quatre mille ames, réparties dans la ville et dans le fauxbourg Saint-Roch. On y compte deux paroisses, et trois couvens d'hommes, occupés chacun par deux religieux, quoique trente pussent y loger commodément. Les jésuites y possédoient autrefois une très-belle maison ; la compagnie de commerce nouvellement établie par le gouvernement s'en est emparée. En général, on n'y voit plus que des ruines ; les anciens édifices en pierre sont abandonnés, ou occupés par des Indiens qui ne les réparent point ; et Cavite, la seconde ville des Philippines, la capitale d'une province de son nom, n'est aujourd'hui qu'un méchant village, où il ne reste d'autres Espagnols que des officiers militaires ou d'administration. Mais si la ville n'offre aux yeux qu'un monceau de ruines, il n'en est pas de même du port, où M. Bermudès, brigadier des armées navales, qui y commande, a

1787. Février. établi un ordre et une discipline qui font regretter que ses talens aient été exercés sur un si petit théâtre. Tous ses ouvriers sont Indiens, et il a absolument les mêmes ateliers que ceux qu'on voit dans nos arsenaux d'Europe. Cet officier, du même grade que le gouverneur général, ne trouve aucun détail au-dessous de lui, et sa conversation nous a prouvé qu'il n'y en avoit peut-être pas au-dessus de ses connoissances. Tout ce que nous lui demandames fut accordé avec une grace infinie; les forges, la poulierie, la garniture, travaillèrent pendant plusieurs jours pour nos frégates. M. Bermudès prévenoit nos désirs; et son amitié étoit d'autant plus flatteuse, qu'on jugeoit à son caractère qu'il ne l'accordoit pas facilement: cette austérité de principes qu'il annonçoit, avoit peut-être nui à sa fortune militaire.

Visite à Manille. Le surlendemain de notre arrivée à Cavite, nous nous embarquames pour la capitale avec M. de Langle; nous étions accompagnés de plusieurs officiers. Nous employames deux heures et demie à faire ce trajet dans nos canots, qui étoient armés de soldats, à cause des Mores, dont la baie de Manille est souvent infestée. Nous fimes notre première visite au gouverneur, qui nous retint à dîner, et nous donna son capitaine des gardes pour nous conduire chez l'archevêque, l'intendant et les différens oïdors. Ce ne fut pas pour nous une des journées les moins fatigantes de la campagne. La cha-

Atlas du Voyage de la Pérouse N.° 42. p. 277.

COSTUMES DES HABITANS DE MANILLE.

leur étoit extrême, et nous étions à pied, dans une ville où tous les citoyens ne sortent qu'en voiture : mais on n'en trouve pas à à louer, comme à Batavia ; et sans M. Sebir, négociant françois, qui, informé par hasard de notre arrivée à Manille, nous envoya son carrosse, nous aurions été obligés de renoncer aux différentes visites que nous nous étions proposés de faire. 1787. Février.

La ville de Manille, y compris ses faux-bourgs, est très-considérable ; on évalue sa population à trente-huit mille ames, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols ; les autres sont métis, Indiens ou Chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les familles espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures ; deux très-beaux chevaux coûtent trente piastres, leur nourriture et les gages d'un cocher, six piastres par mois : ainsi il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable, et en même temps plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissans ; la plus belle rivière y serpente, et se divise en différens canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus de cent villages indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile. Mars.

Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom, qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière navigable

1787. Mars. jusqu'au lac d'où elle tire sa source ; c'est peut-être la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché ; mais les habillemens, les quincailleries d'Europe, les meubles, s'y vendent à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe ; et cette colonie, quoique différens impôts rapportent au fisc près de huit cent mille piastres, coûte encore chaque année à l'Espagne quinze cent mille livres, qui y sont envoyées du Mexique. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines ; elles sont encore comme ces terres des grands seigneurs, qui restent en friche, et feroient cependant la fortune de plusieurs familles.

Je ne craindrai pas d'avancer qu'une très-grande nation qui n'auroit pour colonie que les îles Philippines, et qui y établiroit le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourroit voir sans envie tous les établissemens européens de l'Afrique et de l'Amérique.

Trois millions d'habitans peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient à-peu-près le tiers. Ces peuples ne m'ont paru en rien inférieurs à ceux d'Europe ; ils cul-

tivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfévres, tisserands, maçons, etc. J'ai parcouru leurs villages; je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables; et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens, doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or, et l'esprit de conquête dont les Espagnols et les Portugais étoient animés il y a deux siècles, faisoient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue d'y rencontrer ce riche métal.

1787. Mars.

Détestable régime de cette colonie.

Quelques rivières aurifères, et le voisinage des épiceries, déterminèrent sans doute les premiers établissemens des Philippines; mais le produit ne répondit pas aux espérances qu'on avoit conçues. A l'avarice de ces motifs on vit succéder l'enthousiasme de la religion: un grand nombre de religieux de tous les ordres furent envoyés pour y prêcher le christianisme; et la moisson fut si abondante, que l'on compta bientôt huit ou neuf cents chrétiens dans ces différentes îles. Si ce zèle avoit été éclairé d'un peu de philosophie, c'étoit sans doute le système le plus propre à assurer la conquête des Espagnols, et à rendre cet établissement utile à la métropole: mais on ne songea qu'à faire des chrétiens, et jamais des citoyens. Ce peuple fut divisé en

1787. Mars. paroisses, et assujéti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché, est encore puni de coups de fouet ; le manquement à la priere et à la messe est tarifé, et la punition est administrée aux hommes ou aux femmes, à la porte de l'église, par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières, occupent un temps très-considérable ; et comme dans les pays chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine sainte, des pénitens masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines, recevoir ainsi, à chaque station, devant la porte des églises, ou devant des oratoires, plusieurs coups de discipline, et se soumettre enfin à des pénitences aussi rigoureuses que celles des faquirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque de Manille ; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas.

A ce régime monastique qui énerve l'ame, et persuade un peu trop à ce peuple déjà paresseux par l'influence du climat et le défaut de besoins, que la vie n'est qu'un passage et les biens de ce monde des inutilités, se joint l'impossibilité de vendre les fruits de la terre avec un avantage qui en compense le travail. Ainsi, lorsque tous les habitans ont la

quantité de riz, de sucre, de légumes, nécessaire à leur subsistance, le reste n'est plus d'aucun prix : on a vu, dans ces circonstances, le sucre être vendu moins d'un sou la livre, et le riz rester sur la terre sans être récolté. Je crois qu'il seroit difficile à la société la plus dénuée de lumières d'imaginer un système de gouvernement plus absurde que celui qui régit ces colonies depuis deux siècles. Le port de Manille, qui devroit être franc et ouvert à toutes les nations, a été, jusque dans ces derniers temps, fermé aux Européens, et ouvert seulement à quelques Mores, Arméniens ou Portugais de Goa. L'autorité la plus despotique est confiée au gouverneur. L'audience, qui devroit la modérer, est sans pouvoir devant la volonté du représentant du gouvernement espagnol : il peut, non de droit, mais de fait, recevoir ou confisquer les marchandises des étrangers que l'espoir d'un bénéfice a conduits à Manille, et qui ne s'y exposent que sur l'apparence d'un très-gros profit; ce qui est ruineux, à la vérité, pour les consommateurs. On n'y jouit d'aucune liberté : les inquisiteurs et les moines surveillent les consciences : les œilors, toutes les affaires particulières : le gouverneur, les démarches les plus innocentes ; une promenade dans l'intérieur de l'île, une conversation, sont du ressort de sa juridiction ; enfin, le plus beau et le plus charmant pays de l'univers est certainement le dernier qu'un homme libre voulût habiter.

1787. Mars.

1787. Mars.

J'ai vu à Manille cet honnête et vertueux gouverneur des Mariannes, ce M. Tobias, trop célébré, pour son repos, par l'abbé Raynal, je l'ai vu poursuivi par les moines, qui ont suscité contre lui sa femme, en le peignant comme un impie; elle a demandé à se séparer de lui, pour ne pas vivre avec un prétendu réprouvé, et tous les fanatiques ont applaudi à cette résolution. M. Tobias est lieutenant colonel du régiment qui forme la garnison de Manille; il est reconnu pour le meilleur officier du pays; le gouverneur a cependant ordonné que ses appointemens, qui sont assez considérables, resteroient à sa pieuse femme, et lui a laissé vingt-six piastres seulement par mois pour sa subsistance et celle de son fils. Ce brave militaire, réduit au désespoir, épioit le moment de s'évader de cette colonie pour aller demander justice. Une loi très-sage, mais malheureusement sans effet, qui devroit modérer cette autorité excessive, est celle qui permet à chaque citoyen de poursuivre le gouverneur vétéran devant son successeur: mais celui-ci est intéressé à excuser tout ce qu'on reproche à son prédécesseur; et le citoyen assez téméraire pour se plaindre, est exposé à de nouvelles et à de plus fortes vexations.

Les distinctions les plus révoltantes sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. Le nombre des chevaux attelés aux voitures est fixé pour chaque état; les cochers doivent s'arrêter devant le plus grand

nombre, et le seul caprice d'un oïdor peut retenir en file derrière sa voiture toutes celles qui ont le malheur de se trouver sur le même chemin. Tant de vices dans ce gouvernement, tant de vexations qui en sont la suite, n'ont cependant pu anéantir entièrement les avantages du climat : les paysans ont encore un air de bonheur qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe ; leurs maisons sont d'une propreté admirable, ombragées par des arbres fruitiers, qui croissent sans culture. L'impôt que paye chaque chef de famille est très-modéré ; il se borne à cinq réaux et demi, en y comprenant les droits de l'église, que la nation perçoit : tous les évêques, chanoines et curés, sont salariés par le gouvernement ; mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs traitemens. 1787, Mars.

Un fléau terrible s'élève depuis quelques années, et menace de détruire un reste de bonheur ; c'est l'impôt sur le tabac : ce peuple a une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme, où une femme n'ait un *cigarro* * à la bouche ; les enfans à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie ; chacun en cultivoit autour de sa maison pour sa consommation,

* Rouleau qui se fait avec une feuille de tabac que l'on fume. (N. D. R.)

1787. Mars.

et le petit nombre de bâtimens étrangers qui avoit la permission d'aborder à Manille, en transportoit dans toutes les parties de l'Inde.

Une loi prohibitive vient d'être promulguée ; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre ; et, quoique la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à sa famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. Tous les habitans conviennent généralement que deux piastres d'imposition, ajoutées à la capitation des contribuables, auroit rendu au fisc une somme égale à celle de la vente du tabac, et n'auroit pas occasionné les désordres que celle-ci a produits. Des soulèvemens ont menacé tous les points de l'île, les troupes ont été employées à les comprimer ; une armée de commis est soudoyée pour empêcher la contrebande et forcer les consommateurs à s'adresser aux bureaux nationaux : plusieurs ont été massacrés ; mais ils ont été promptement vengés par les tribunaux, qui jugent les Indiens avec beaucoup moins de formalités que les autres citoyens. Il reste enfin un levain auquel la plus petite fermentation pourroit donner une activité redoutable, et il n'est pas douteux qu'un peuple ennemi, qui auroit des projets de conquête, ne trouvât une armée d'Indiens à ses ordres, le jour

qu'il leur apporteroit des armes, et qu'il mettroit le pied dans l'île. Le tableau qu'on pourroit tracer de l'état de Manille dans quelques années, seroit bien différent de celui de son état actuel, si le gouvernement d'Espagne adoptoit pour les Philippines une meilleure constitution. La terre ne s'y refuse à aucune des productions les plus précieuses; neuf cent mille individus des deux sexes dans l'île de Luçon peuvent être encouragés à la cultiver; ce climat permet de faire dix récoltes de soie par an, tandis que celui de la Chine laisse à peine l'espérance de deux. 1787. Mars.

Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne. Tout annonce que les épiceries n'y seroient pas inférieures à celles des Moluques: une liberté absolue de commerce pour toutes les nations assureroit un débit qui encourageroit toutes les cultures; un droit modéré sur toutes les exportations suffiroit, dans bien peu d'années, à tous les frais de gouvernement; la liberté de religion accordée aux Chinois, avec quelques privilèges, attireroit bientôt dans cette île cent mille habitans des provinces orientales de leur empire, que la tyrannie des mandarins en chasse.

Les Espagnols ont quelques établissemens dans les différentes îles au sud de celle de Luçon: mais ils semblent n'y être que soufferts, et leur situation à Luçon n'engage pas les habitans des autres îles à reconnoître leur

1787. Mars. Mores ou Malais, corsaires.

souveraineté ; ils y sont, au contraire, toujours en guerre. Ces prétendus Mores dont j'ai déjà parlé, qui infestent leurs côtes, qui font de si fréquentes descentes, et emmènent en esclavage les Indiens des deux sexes soumis aux Espagnols, sont les habitans de Mindanao, de Mindoro, de Panay, lesquels ne reconnoissent que l'autorité de leurs princes particuliers, nommés aussi improprement sultans que ces peuples sont appelés Mores ; ils sont véritablement Malais, et ont embrassé le mahométisme à-peu-près à la même époque où l'on a commencé à prêcher le christianisme à Manille. Les Espagnols les ont appelés Mores, et leurs souverains, sultans, à cause de l'identité de leur religion avec celle des peuples d'Afrique de ce nom, ennemis de l'Espagne depuis tant de siècles. Le seul établissement militaire des Espagnols dans les Philippines méridionales est celui de Samboangan dans l'île de Mindanao, où ils entretiennent une garnison de cent cinquante hommes, commandée par un gouverneur militaire, à la nomination du gouverneur général de Manille : il n'y a dans les autres îles que quelques villages défendus par de mauvaises batteries servies par des milices, et commandées par des alcades, au choix du gouverneur général, mais susceptibles d'être pris parmi toutes les classes des citoyens qui ne sont pas militaires ; les véritables maîtres des différentes îles où sont situés les villages espagnols, les auroient

bientôt détruits s'ils n'avoient pas un très-grand intérêt à les conserver. Ces Mores sont en paix dans leurs propres îles : mais ils expédient des bâtimens pour pirater sur les côtes de celles de Luçon ; et les alcades achètent un très-grand nombre des esclaves faits par ces pirates, ce qui dispense ceux-ci de les apporter à Batavia, où ils n'en trouveroient qu'un beaucoup moindre prix. Ces détails peignent mieux la foiblesse du gouvernement des Philippines que tous les raisonnemens des différens voyageurs. Les lecteurs s'appercevront que les Espagnols sont trop foibles pour protéger le commerce de leurs possessions ; tous leurs bienfaits envers ces peuples n'ont eu, jusqu'à présent, pour objet que leur bonheur dans l'autre vie. 1787. Mars.

Nous ne passames que quelques heures à Manille ; et le gouverneur ayant pris congé de nous aussitôt après le dîner pour faire sa sieste, nous eumes la liberté d'aller chez M. Sebir, qui nous rendit les services les plus essentiels pendant notre séjour dans la baie de Manille. Ce négociant françois, l'homme le plus éclairé de notre nation que j'aie rencontré dans les mers de la Chine, avoit cru que la nouvelle compagnie des Philippines, et l'intimité des cabinets de Madrid et de Versailles, lui procureroient les moyens d'étendre ses spéculations, qui se trouvoient rétrécies par le rétablissement de la compagnie françoise des Indes ; il avoit, en con- Prévenances de M. Sebir, négociant françois.

séquence, réglé toutes ses affaires à Canton et à Macao, où il étoit établi depuis plusieurs années, et il avoit formé une maison de commerce à Manille, où il poursuivoit d'ailleurs la décision d'une affaire très-considérable qui intéressoit un de ses amis : mais il voyoit déjà que les préjugés contre les étrangers, et le despotisme de l'administration, formeroient un obstacle invincible pour l'exécution de ses vues ; il songeoit, lorsque nous sommes arrivés, à terminer toutes ses affaires, plutôt qu'à les étendre.

1787. Mars.

Nous rentrames dans nos canots à six heures du soir, et fumes de retour à bord de nos frégates à huit heures ; mais, craignant que pendant que nous nous occuperions, à Cavite, de la réparation de nos bâtimens, les entrepreneurs de biscuit de farine, etc. ne nous rendissent victimes de la lenteur ordinaire des négocians de leur nation, je crus devoir ordonner à un officier de s'établir à Manille, et d'aller, chaque jour, voir les différens fournisseurs auxquels l'intendant nous avoit adressés. Je fis choix de M. de Vanjnas, lieutenant de vaisseau, embarqué sur l'Astrolabe : mais bientôt cet officier m'écrivit que son séjour à Manille étoit inutile ; que M. Gonsoles Carvagnal, intendant des Philippines, se donnoit des soins si particuliers pour nous, qu'il alloit lui-même, chaque jour, voir les progrès des ouvriers qui travailloient pour nos frégates, et que sa vigilance étoit aussi

Et de M. Gonsoles, intendant espagnol.

active que s'il eût lui-même fait partie de l'expédition. Son cabinet d'histoire naturelle a été ouvert à tous nos naturalistes, auxquels il a fait part de ses différentes collections dans les trois règnes de la nature. Au moment de notre départ, j'ai reçu de lui une collection complète et double des coquilles qui se trouvent dans les mers des Philippines. Son désir de nous être utile s'est porté sur tout ce qui pouvoit nous intéresser. 1787. Mars.

Nous reçumes, huit jours après notre arrivée à Manille, une lettre de M. Elstockenstrom, par laquelle ce premier subrécargue de la compagnie de Suède nous apprenoit qu'il avoit vendu nos peaux de loutres dix mille piastres, et nous autorisoit à tirer pareille somme sur lui. Je désirois beaucoup de me procurer ces fonds à Manille, pour les distribuer aux équipages, qui, partis de Macao sans recevoir cet argent, craignoient de ne jamais voir réaliser leurs espérances. M. Sebir n'avoit dans ce moment aucune remise à faire à Macao : nous eumes recours à M. Gonsoles, à qui toute affaire de cet ordre étoit étrangère, mais qui usa de l'influence que l'amabilité de son caractère lui donnoit sur les différens négocians de Manille, pour les engager à escompter nos lettres de change ; les fonds qui en provinrent furent partagés aux matelots avant notre départ.

L'Astrolabe perd un officier.

Les grandes chaleurs de Manille commen-

1787. Mars. cèrent à produire quelques mauvais effets sur la santé de nos équipages. Quelques matelots furent attaqués de coliques, qui n'eurent cependant aucune suite fâcheuse. Mais MM. de Lamanon et Daigremont, qui avoient apporté de Macao un commencement de dyssenterie, occasionné vraisemblablement par une transpiration supprimée, loin de trouver à terre un soulagement à leur maladie, y virent leur état empirer, au point que M. Daigremont fut sans espérance le vingt-troisième jour après notre arrivée, et mourut le vingt-cinquième ; c'étoit la seconde personne morte de maladie à bord de l'Astrolabe, et un malheur de ce genre n'avoit point encore été éprouvé sur la Boussole, quoique peut-être nos équipages eussent en général joui d'une moins bonne santé que ceux de l'autre frégate. Il faut observer que le domestique qui avoit péri dans la traversée du Chili à l'île de Pâque, s'étoit embarqué poitrinaire ; et M. de Langle avoit cédé au désir de son maître, qui s'étoit flatté que l'air de la mer et des pays chauds opéreroit sa guérison. Quant à M. Daigremont, malgré ses médecins et à l'insu de ses camarades et de ses amis, il voulut guérir sa maladie avec de l'eau-de-vie brûlée, des pimens et d'autres remèdes auxquels l'homme le plus robuste n'auroit pu résister, et il succomba victime de son imprudence et dupe de la trop bonne opinion qu'il avoit de son tempérament.

Le 28 mars, tous nos travaux étoient finis à Cavite, nos canots construits, nos voiles réparées, le grément visité, les frégates calfatées en entier, et nos salaisons mises en barils : nous n'avions pas voulu confier ce dernier travail aux fournisseurs de Manille ; nous savions que les salaisons des galions ne s'étoient jamais conservées trois mois ; et notre confiance dans la méthode du capitaine Cook étoit très-grande : en conséquence, il fut remis à chaque saleur une copie du procédé du capitaine Cook, et nous surveillames ce nouveau genre de travail. Nous avions à bord du sel et du vinaigre d'Europe, et nous n'achetames des Espagnols que des cochons à un prix très-modéré. 1787. Mars.

Les communications entre Manille et la Chine sont si fréquentes, que, chaque semaine, nous recevions des nouvelles de Macao ; nous apprimes avec le plus grand étonnement l'arrivée dans la rivière de Canton du vaisseau la Résolution, commandé par M. d'Entrecasteaux, et celle de la frégate la Subtile, aux ordres de M. la Croix de Castries. Ces bâtimens, partis de Batavia lorsque la mousson du nord-est étoit dans sa force, s'étoient élevés à l'est des Philippines, avoient côtoyé la nouvelle Guinée, traversé des mers remplies d'écueils, dont ils n'avoient aucune carte, et, après une navigation de soixante-dix jours depuis Batavia, étoient parvenus enfin à l'entrée de la rivière de Canton, où ils avoient mouillé le lendemain Avril. Arrivée de deux bâtimens français à Canton.

1787. Avril.

de notre départ. Les observations astronomiques qu'ils ont faites pendant ce voyage, seront bien importantes pour la connoissance de ces mers, toujours ouvertes aux bâtimens qui ont manqué la mousson ; et il est bien étonnant que notre compagnie des Indes ait fait choix pour commander le vaisseau qui manqua son voyage cette année, d'un capitaine qui n'avoit aucune connoissance de cette route.

Je reçus à Manille une lettre de M. d'Entrecasteaux, qui m'informoit des motifs de son voyage ; et, peu de temps après, la frégate la Subtile vint m'apporter elle-même d'autres dépêches *.

* D'Entrecasteaux étoit chargé, de la part du cabinet de Versailles, d'une négociation relative au commerce, avec le gouvernement chinois. Il craignit que l'apparition des deux frégates armées sur les côtes de la Chine, ne nuisît à ses opérations, et il en écrivit à la Pérouse. Celui-ci en parle en ces termes, dans une de ses lettres au ministre de la marine, datée de Manille, le 7 avril 1787 :

« M. d'Entrecasteaux vous rend compte de la révolte » des indigènes de Formose, et du parti qu'il a cru » devoir prendre d'offrir ses secours aux Chinois pour » réduire les rebelles ; ils n'ont point été acceptés, et » j'avoue que j'aurois vu avec douleur la marine de » France seconder le gouvernement le plus inique, le » plus oppresseur qui existe sur la terre ; je puis sans » crime, aujourd'hui, former des vœux pour les For- » mosiens.

» Je réponds à M. d'Entrecasteaux que ma navigation sur les côtes de la Chine n'alarmera point ce » gouvernement, que je ne mettrai jamais mon pavil-

M. la Croix de Castries, qui avoit doublé le cap de Bonne-Espérance avec la Calypso, nous apprit les nouvelles d'Europe : mais ces nouvelles datoient du 24 avril, et il restoit encore à notre curiosité un espace d'une année à regretter ; d'ailleurs nos amis, nos familles, n'avoient pas profité de cette occasion pour nous écrire, et, dans l'état de tranquillité où se trouvoit l'Europe, l'intérêt des évènemens publics étoit un peu foible auprès de celui qui nourrissoit nos craintes et nos espérances. Nous eumes donc encore un nouveau moyen de faire parvenir nos lettres en France. La Subtile étoit assez bien armée pour permettre à M. la Croix de Castries de réparer en partie les pertes de soldats et d'officiers que nous avions faites en Amérique : il donna quatre hommes avec un officier à chaque frégate ; M. Guyet, enseigne de vaisseau, fut embarqué sur la Boussole, 1787. Avril.

» lon, et que j'éviterai avec soin tout ce qui pourroit » lui causer de l'ombrage ; et j'ajoute que, quoique » très-bon François, je suis dans cette compagne un » cosmopolite étranger à la politique de l'Asie ».

Et il ajoute dans un mémoire militaire sur *Formose*, où il conseille au gouvernement françois la conquête de cette île : « M. d'Entrecasteaux m'avoit dépêché la » Sylphide à Manille, pour me prier de naviguer avec » circonspection au nord de la Chine, la plus petite » inquiétude de la part des Chinois pouvant nuire » aux négociations dont il étoit chargé. J'avoue que » je n'ai point été arrêté par ce motif ; car je suis » convaincu qu'on obtiendra plus des Chinois par la » crainte que par tout autre moyen ».

1787. Avril. et M. le Gobien, garde de la marine, sur l'Astrolabe. Cette augmentation étoit bien nécessaire ; nous avions huit officiers de moins qu'à notre départ de France, en y comprenant M. de Saint-Ceran, que le délabrement total de sa santé me força de renvoyer à l'île de France sur la Subtile, tous les chirurgiens ayant déclaré qu'il lui étoit impossible de continuer le voyage.

Cependant nos vivres avoient été embarqués à l'époque que nous avions déterminée ; mais la semaine sainte, qui suspend toute affaire à Manille, occasionna quelques retards dans nos provisions particulières, et je fus forcé de fixer mon départ au lundi d'après Pâques. Comme la mousson du nord-est étoit encore très-forte, le sacrifice de trois ou quatre jours ne pouvoit nuire au succès de l'expédition.

Avant de mettre à la voile, je crus devoir aller avec M. de Langle faire nos remerciemens au gouverneur général de la célérité avec laquelle ses ordres avoient été exécutés; et plus particulièrement encore à l'intendant, de qui nous avions reçu tant de marques d'intérêt et de bienveillance. Ces devoirs remplis, nous profitames, l'un et l'autre, d'un séjour de quarante-huit heures chez M. Sebir pour aller visiter en canot ou en voiture les environs de Manille. On n'y rencontre ni superbes maisons, ni parcs, ni jardins : mais la nature y est si belle, qu'un simple village indien sur le bord de la ri-

Beauté des environs de Manille.

vière, une maison à l'européenne, entourée de quelques arbres, forment un coup-d'œil plus pittoresque que celui de nos plus magnifiques châteaux ; et l'imagination la moins vive se peint toujours le bonheur à côté de cette riante simplicité. Les Espagnols sont presque tous dans l'usage d'abandonner le séjour de la ville après les fêtes de Pâques, et de passer la saison brûlante à la campagne. Ils n'ont pas cherché à embellir un pays qui n'avoit pas besoin d'art : une maison propre et spacieuse, bâtie sur le bord de l'eau, avec des bains très-commodes, d'ailleurs sans avenues, sans jardins, mais ombragée de quelques arbres fruitiers, voilà la demeure des citoyens les plus riches ; et ce seroit un des lieux de la terre les plus agréables à habiter, si un gouvernement plus modéré, et quelques préjugés de moins, assuroient davantage la liberté civile de chaque habitant. Les fortifications de Manille ont été augmentées par le gouverneur général, sous la direction de M. Sauz, habile ingénieur : mais la garnison est bien peu nombreuse ; elle consiste, en temps de paix, dans un seul régiment d'infanterie de deux bataillons, composés chacun d'une compagnie de grenadiers et de huit de fusiliers, les deux bataillons formant ensemble treize cents hommes effectifs. Ce régiment est mexicain : tous les soldats sont de la couleur des mulâtres : on assure qu'ils ne cèdent point en valeur et en intelligence aux troupes européennes. Il y

1787. Avril.

Garnison et Milice.

1787. Avril. a de plus deux compagnies d'artillerie, commandées par un lieutenant-colonel, et composées chacune de quatre-vingts hommes, ayant pour officiers un capitaine, un lieutenant, un enseigne et un surnuméraire ; trois compagnies de dragons, formant un escadron de cent cinquante chevaux, commande par le plus ancien des trois capitaines ; enfin un bataillon de milice de douze cents hommes, levés et soldés anciennement par un métis chinois, fort riche, nommé Tuasson, qui fut anobli. Tous les soldats de ce corps sont métis chinois : ils font le même service dans la place que les troupes réglées, et reçoivent aujourd'hui la même solde : mais ils seroient d'un foible secours à la guerre. On peut mettre sur pied, au besoin, et dans très-peu de temps, huit mille hommes de milice, divisés en bataillons de province, commandés par des officiers européens ou créoles. Chaque bataillon a une compagnie de grenadiers : l'une de ces compagnies a été disciplinée par un sergent retiré du régiment qui est à Manille ; et les Espagnols, quoique plus portés à décrier qu'à exalter la bravoure et le mérite des Indiens, assurent que cette compagnie ne cède en rien à celles des régimens européens.

La petite garnison de Samboangan, dans l'île de Mindanao, n'est pas prise sur celle de l'île Luçon ; on a formé, pour les îles Mariannes, et pour celle de Mindanao, deux corps de cent cinquante hommes chacun, qui

sont invariablement attachés à ces colonies.

1787. Avril. Départ de Cavite.

Le 9 avril, suivant notre manière de compter, et le 10, suivant celle des Manillois, nous mimes sous voile avec une bonne brise du nord-est, qui nous laissoit l'espérance de doubler, pendant le jour, toutes les îles des différentes passes de la baie de Manille. Avant notre appareillage, M. de Langle et moi reçumes la visite de M. Bermudès, qui nous assura que la mousson du nord-est ne reverseroit pas d'un mois, et qu'elle étoit encore plus tardive sur la côte de Formose, le continent de la Chine étant, en quelque sorte, la source des vents de nord qui règnent pendant plus de neuf mois de l'année sur les côtes de cet empire; mais notre impatience ne nous permit pas d'écouter les conseils de l'expérience; nous nous flattames de quelque heureuse exception; chaque année pouvoit avoir pour le changement de moussons des époques différentes; et nous primes congé de lui. De petites variations de vent nous permirent de gagner bientôt le nord de l'île de Luçon.

Mauvaise navigation.

Nous eumes à peine doublé le cap Bujador, que les vents se fixèrent au nord-est avec une opiniâtreté qui ne nous prouva que trop la vérité des conseils de M. Bermudès. Je me flattai, mais foiblement, de trouver sous Formose les mêmes variations que sous l'île de Luçon; je ne me dissimulois pas que la proximité du continent de la Chine rendoit cette opinion peu probable : mais, dans

1787. Avril. tous les cas, il ne nous restoit qu'à attendre le reversement de la mousson ; la mauvaise marche de nos frégates, doublées en bois et mailletées, ne nous laissoit pas l'espoir de gagner au nord avec des vents contraires. Nous eumes connoissance de l'île Formose le 21 avril. Le 22 je relevai l'île de Lamay qui est à la pointe du sud-ouest de Formose. Les jours suivans les gros temps nous forcèrent de nous écarter de la côte, et nous naviguames pendant deux jours sur un banc considérable, où nous trouvions fond à chaque instant. Ce banc est placé au milieu du large canal entre la pointe méridionale de Formose et la côte de Chine ; il peut n'être pas dangereux, mais comme son fond est très-inégal et parsemé de rochers, il est au moins très-suspect pour les navigateurs, et il est à remarquer que ces bas-fonds, très-fréquens dans les mers de la Chine, ont presque tous des pointes à fleur d'eau qui ont occasionné beaucoup de naufrages.

Banc de Formose.

Notre bordée nous ramena sur la côte de Formose vers l'entrée de la baie de l'ancien fort de Zélande*, où est la ville de Taywan, capitale de cette île. J'étois informé de la révolte de la colonie chinoise, et je savois qu'on avoit envoyé contre elle une armée de

Révolte à Formose.

* Le plan de ce fort est joint à une lettre du P. Mailla, jésuite. Voyez le 14.e Recueil des *Lettres édifiantes*. (N. D. R.)

vingt mille hommes commandée par le santoq de Canton. La mousson du nord-est, qui étoit encore dans toute sa force, me permettant de sacrifier quelques jours au plaisir d'apprendre des nouvelles ultérieures de cet évènement, je mouillai à l'ouest de cette baie. J'étois très-indécis sur le parti d'envoyer à terre un canot, que je pouvois soutenir avec mes frégates, et qui auroit, vraisemblablement, paru suspect dans l'état de guerre où se trouvoit cette colonie chinoise. Ce que je pouvois présumer de plus heureux, étoit qu'il me fût renvoyé sans avoir la permission d'aborder : si au contraire on le retenoit, ma position devenoit très-embarrassante ; et deux ou trois champans brûlés auroient été une foible compensation de ce malheur. Je pris donc le parti de tâcher d'attirer à bord des bateaux chinois qui naviguoient à notre portée ; je leur montrai des piastres, qui m'avoient paru être un puissant aimant pour cette nation : mais toute communication avec les étrangers est apparemment interdite à ces habitans. Il étoit évident que nous ne les effrayions pas, puisqu'ils passoient à portée de nos armes ; mais ils refusoient d'aborder. Un seul eut cette audace ; nous lui achetames son poisson au prix qu'il voulut, afin que cela nous donnât une bonne réputation, s'il osoit convenir d'avoir communiqué avec nous. Il nous fut impossible de deviner les réponses que ces pêcheurs firent à nos questions qu'ils

1787. Avril.

1787. Avril. ne comprirent certainement point. Non seulement la langue de ces peuples n'a aucun rapport avec celle des Européens ; mais cette espèce de langage pantomime que nous croyons universel, n'en est pas mieux entendu, et un mouvement de tête qui signifie oui parmi nous, a peut-être une acception diamétralement opposée chez eux. Ce petit essai, supposé même que l'on fit au canot que j'enverrois, la réception la plus heureuse, me convainquit encore plus de l'impossibilité qu'il y avoit de satisfaire ma curiosité ; je me décidai à appareiller le lendemain avec la brise de terre. Différens feux allumés sur la côte, qui me parurent des signaux, me firent croire que nous avions jeté l'alarme ; mais il étoit plus que probable que les armées chinoise et rebelle n'étoient pas aux environs de Taywan, où nous n'avions vu qu'un petit nombre de bateaux pêcheurs qui, dans le moment d'une action de guerre, auroient eu une autre destination. Ce qui n'étoit pour nous qu'une conjecture, devint bientôt une certitude. Le lendemain, la brise de terre et du large nous ayant permis de remonter dix lieues vers le nord, nous apperçumes l'armée chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par 23d 25m de latitude nord, et dont les bancs s'étendent à quatre ou cinq lieues au large. Nous mouillames par le travers de cette rivière, sur un fond de vase de trente-sept brasses. Il ne nous fut pas

Flotte chinoise.

possible de compter tous les bâtimens ; plusieurs étoient à la voile, d'autres mouillés en pleine côte, et on en voyoit une très-grande quantite dans la rivière. L'amiral, couvert de différens pavillons, étoit le plus au large ; il mouilla sur l'accord des bancs, à une lieue dans l'est de nos frégates. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtimens qui étoient encore au vent ; ces bâtimens, obligés de passer auprès de nos frégates pour joindre leur commandant, avoient grand soin de ne nous approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant sans doute si nous étions amis ou ennemis. La clarté de la lune nous permit jusqu'à minuit de faire ces observations, et nous n'avons jamais plus ardemment désiré que le temps fût beau, pour voir la suite des évènemens. Nous avions relevé les îles méridionales des Pescadores à l'ouest un quart nord-ouest : il est probable que l'armée chinoise, partie de la province de Fokien, s'étoit rassemblée dans l'île Pong-hou, la plus considérable des Pescadores, où il y a un très-bon port, et qu'elle étoit partie de ce point de réunion pour commencer ses opérations. Nous ne pumes néanmoins satisfaire notre curiosité, car le temps devint si mauvais, que nous fumes forcés d'appareiller avant le jour, afin de sauver notre ancre, qu'il nous eût été impossible de lever, si nous eussions retardé d'une heure ce travail. Le

1787. Avril.

Iles Pescadores

1787. Avril. ciel s'obscurcit à quatre heures du matin, il venta grand frais ; l'horizon ne nous permit plus de distinguer la terre. Je vis cependant, à la pointe du jour, le vaisseau amiral chinois courir vent arrière vers la rivière avec quelques autres champans que j'appercevois encore à travers la brume. Des difficultés insurmontables dans notre navigation me déterminèrent à revenir au sud de Formose, pour prolonger cette île à l'est. Il ne m'étoit que trop prouvé qu'avant le changement de mousson, je ne réussirois jamais à diriger ma route par le canal. Étant forcé de prendre ce parti, je voulus au moins reconnoître les îles Pescadores, autant que le mauvais temps pouvoit le permettre. Nous prolongeames à deux lieues de distance les plus méridionales, que nous avons estimé placées par 23d 12m de latitude.

Ces îles sont un amas de rochers qui affectent toutes sortes de figures ; une, entre autres, ressemble parfaitement à la tour de Cordouan qui est à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et l'on jureroit que ce rocher est taillé par la main des hommes. Parmi ces îlots, nous avons compté cinq îles d'une hauteur moyenne, qui paroissoient comme des dunes de sable ; nous n'y avons apperçu aucun arbre. A la vérité, le temps affreux de cette journée rend cette observation très-incertaine : mais ces îles doivent être connues par les relations des Hollandois, qui avoïent fortifié le port de Pong-hou dans le temps

qu'ils étoient les maîtres de Formose ; on sait aussi que les Chinois y entretiennent une garnison de cinq à six cents Tartares, qui sont relevés tous les ans. 1787. Avril.

Nous essuyames le lendemain une bourasque violente, mais qui cessa vers dix heures du soir ; elle fut précédée d'une pluie si abondante, qu'on n'en peut voir de pareille qu'entre les tropiques. Le ciel fut en feu toute la nuit ; les éclairs les plus vifs partoient de tous les points de l'horizon ; nous n'entendimes cependant qu'un coup de tonnerre. Nous restames en calme plat toute la journée du lendemain, et à mi-canal entre les îles Bashées et celle de Botol Tabaco-xima. Mai.

Les vents nous ayant permis d'approcher cette île à deux tiers de lieue, j'apperçus distinctement trois villages sur la côte méridionale ; et une pirogue parut faire route sur nous. J'aurois voulu pouvoir visiter ces villages habités vraisemblablement par des peuples semblables à ceux des îles Bashées, que Dampier nous peint si bons et si hospitaliers ; mais la seule baie qui paroissoit promettre un mouillage, étoit ouverte aux vents de sud-est, qui sembloient devoir souffler très-incessamment. Cette île, à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour ; elle est séparée, par un canal d'une demi-lieue, d'un îlot ou très-gros rocher, sur lequel on appercevoit un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable. Ile de Botol Tabaco-xima.

1787. Mai.

L'île, au contraire, paroît contenir une assez grande quantité d'habitans, puisque nous avons compté trois villages considérables dans l'espace d'une lieue. Elle est très-boisée, depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer, jusqu'à la cime, qui nous parut coiffée des plus grands arbres. L'espace de terrain compris entre ces forêts et le sable du rivage conserve une pente encore très-rapide; il étoit du plus beau vert, et cultivé en quelques endroits, quoique sillonné par les ravins que forment les torrens qui descendent des montagnes. Je crois que Botol Tabaco-xima peut être apperçu de quinze lieues lorsque le temps est clair; mais cette île est très-souvent enveloppée de brouillards, et il paroît que l'amiral Anson n'eut d'abord connoissance que de l'îlot dont j'ai parlé, qui n'a pas la moitié de l'élévation de Botol. Après avoir doublé cette île, nous dirigeames notre route au nord-nord-est, très-attentifs pendant la nuit à regarder s'il ne se présenteroit pas quelque terre devant nous. Un fort courant qui portoit au nord, ne nous permettoit pas de connoître avec certitude la quantité de chemin que nous faisions: mais un très-beau clair de lune et la plus grande attention nous rassuroient sur les inconvéniens de naviguer au milieu d'un archipel très-peu connu des géographes; car il ne l'est que par la lettre du père Gaubil, missionnaire, qui avoit appris quelques détails du royaume de Likeu et de ses trente-

six îles, par un ambassadeur du roi de Likeu, qu'il avoit connu à Pékin. 1787. Mai.

On sent combien des déterminations en latitude et en longitude faites sur de telles données, sont insuffisantes pour la navigation ; mais c'est toujours un grand avantage de savoir qu'il existe des îles et des écueils dans le parage où l'on se trouve. Le 5 mai, nous eumes connoissance, à une heure du matin, d'une île qui nous restoit au nord-nord-est : nous passames le reste de la nuit à petite voilure, bord sur bord ; et au jour, je fis route pour ranger cette île à une demi-lieue dans l'ouest. Nous sondames plusieurs fois sans trouver fond à cette distance. Bientôt nous eumes la certitude que l'île étoit habitée ; nous vimes des feux en plusieurs endroits, et des troupeaux de bœufs qui paissoient sur le bord de la mer. Lorsque nous eumes doublé sa pointe occidentale, qui est le côté le plus beau et le plus habité, plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour nous observer. Nous paroissions leur inspirer une extrême crainte : leur curiosité les faisoit avancer jusqu'à la portée du fusil, et leur défiance les faisoit fuir aussitôt avec rapidité. Enfin nos cris, nos gestes, nos signes de paix, et la vue de quelques étoffes, déterminèrent deux de ces pirogues à nous aborder : je fis donner à chacune une pièce de nankin et quelques médailles. On voyoit que ces insulaires n'étoient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun com- Ile Kumi.

1787. Mai.

merce, car ils n'avoient rien à nous offrir en échange de nos présens ; et ils amarrèrent à une corde un seau d'eau douce, en nous faisant signe qu'ils ne se croyoient pas acquittés envers nous, mais qu'ils alloient à terre chercher des vivres, ce qu'ils exprimoient en portant la main dans leur bouche. Avant d'aborder la frégate, ils avoient posé leurs mains sur la poitrine et levé les bras vers le ciel : nous répétâmes ces gestes, et ils se déterminèrent alors à venir à bord ; mais c'étoit avec une défiance que leur physionomie n'a jamais cessé d'exprimer. Ils nous invitoient cependant à approcher la terre, nous faisant connoître que nous n'y manquerions de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonois ; mais situés entre ces deux empires, ils paroissent tenir des deux peuples : ils étoient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton ; leurs cheveux, retroussés sur le sommet de la tête, étoient roulés autour d'une aiguille qui nous a paru d'or ; chacun avoit un poignard dont le manche étoit aussi d'or. Leurs pirogues n'étoient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvroient assez mal. J'aurois désiré d'aborder à cette île ; mais comme nous avions mis en panne pour attendre ces pirogues, et que le courant portoit au nord avec une extrême vîtesse, nous étions beaucoup tombés sous le vent, et nous aurions peut-être fait de vains efforts pour la rapprocher : d'ailleurs nous n'avions pas un mo-

ment à perdre, et il nous importoit d'être sortis des mers du Japon avant le mois de juin, époque des orages et des ouragans qui rendent ces mers les plus dangereuses de l'univers. 1787. Mai.

Il est évident que des vaisseaux qui auroient des besoins, trouveroient à se pourvoir de vivres, d'eau et de bois, dans cette île, et peut-être même à y lier quelque petit commerce : mais comme elle n'a guère que trois ou quatre lieues de tour, il n'est pas vraisemblable que sa population excède quatre ou cinq cents personnes ; et quelques aiguilles d'or ne sont pas une preuve de richesse. Je lui ai conservé le nom d'*île Kumi* : c'est ainsi qu'elle est nommée sur la carte du père Gaubil. D'après les détails de ce missionnaire sur la grande île de Likeu, capitale de toutes les îles à l'orient de Formose, je suis assez porté à croire que les Européens y seroient reçus, et qu'ils trouveroient peut-être à y faire un commerce aussi avantageux qu'au Japon. A une heure après midi, je forçai de voiles au nord, sans attendre les insulaires qui nous avoient exprimé par signes qu'ils seroient bientôt de retour avec des comestibles : nous étions encore dans l'abondance, et le meilleur vent nous invitoit à ne pas perdre un temps si précieux. Je continuai ma route au nord, toutes voiles dehors, et nous n'étions plus en vue de l'île Kumi au coucher du soleil ; le ciel étoit cependant clair, notre horizon Îles de Likeu.

1787. Mai. paroissoit avoir dix lieues d'étendue. Je fis petites voiles la nuit, et je mis en travers à deux heures du matin, après avoir couru cinq lieues, parce que je supposai que les courans avoient pu nous porter dix à douze milles en avant de notre estime. Au jour, j'eus connoissance d'une île dans le nord-nord-est, et de plusieurs rochers ou îlots plus à l'est. Je dirigeai ma route pour passer à l'ouest de cette île, qui est ronde et bien boisée dans la partie occidentale. Je la rangeai à un tiers de lieue sans trouver fond, et n'apperçus aucune trace d'habitation. Elle est si escarpée, que je ne la crois pas même habitable ; son étendue peut être de deux tiers de lieue de diamètre, ou de deux lieues de tour. Lorsque nous fumes par son travers, nous eumes connoissance d'une seconde île de même grandeur, aussi boisée, et à-peu-près de même forme, quoiqu'un peu plus basse ; elle nous restoit au nord-nord-est ; et entre ces îles, il y avoit cinq groupes de rochers autour desquels voloit une immense quantité d'oiseaux. J'ai conservé à cette dernière le nom d'*île de Hoapinsu*, et à celle plus au nord et à l'est, le nom de *Tiaoyu-su*, donnés par le même père Gaubil à des îles qui se trouvent dans l'est de la pointe septentrionale de Formose.

Nous étions enfin sortis de l'archipel des îles de Likeu, et nous allions entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent

qu'on trouve toujours fond. Cette observation est exacte. J'éprouvai sur la côte septentrionale de la Chine des contrariétés qui ne me permirent que de faire sept à huit lieues par jour : les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes de Labrador ; les vents très-foibles n'y varioient que du nord-est à l'est ; nous étions souvent en calme plat, obligés de mouiller, et de faire des signaux pour nous conserver à l'ancre, parce que nous n'appercevions point l'Astrolabe, quoiqu'à portée de la voix : les courans étoient si violens, que nous ne pouvions tenir un plomb sur le fond pour nous assurer si nous ne chassions pas ; la marée n'y filoit cependant qu'une lieue par heure, mais sa direction étoit incalculable ; elle changeoit à chaque instant, et faisoit exactement le tour du compas dans douze heures, sans qu'il y eût un seul moment de mer étale. Dans l'espace de dix ou douze jours, nous n'eumes qu'un seul bel éclairci, qui nous permit d'appercevoir un îlot ou rocher situé sur notre gauche : bientôt il s'embruma, et nous ignorons s'il est contigu au continent, car nous n'eumes jamais la vue de la côte. 1787. Mai.

Le 19 mai, après un calme qui duroit depuis quinze jours avec un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au nord-ouest, grand frais : le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer, qui avoit été si belle jus-

1787. Mai. qu'alors, devint extrêmement grosse. J'étois à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise ; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai ma route, sans perdre un instant, au nord-est quart est, vers l'île Quelpaert, qui étoit le premier point de reconnoissance intéressant avant que d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau hollandois Sparrow-hawk en 1635, étoit, à cette même époque, sous la domination du roi de Corée. Nous en eumes connoissance, le 21 mai, par le temps le plus beau imaginable. Il n'est guère possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect : un pic d'environ mille toises, qu'on peut appercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir ; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paroissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très-grande hauteur. Nous appercevions, à l'aide de nos lunettes, les divisions des champs ; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances très-variées des différentes cultures rendoient la vue de cette île encore plus agréable. Elle appartient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes. Quelques-uns des Hollandois du vaisseau

Ile Quelpaert.

Sparrow-hawk y trouvèrent moyen, après une captivité de dix-huit ans, pendant laquelle ils reçurent plusieurs bastonnades, d'enlever une barque, et de passer au Japon, d'où ils se rendirent à Batavia, et enfin à Amsterdam. Cette histoire, dont nous avions la relation sous les yeux, n'étoit pas propre à nous engager à envoyer un canot au rivage: nous avions vu deux pirogues s'en détacher; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est vraisemblable que leur objet étoit seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée. Je continuai ma route, et je mis en panne pour attendre le jour, qui fut terne, mais sans brume épaisse. Nous eumes alors connoissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée. Le soleil cependant perça le brouillard, et nous pumes faire les meilleures observations de latitude et de longitude; ce qui étoit bien important pour la géographie, aucun vaisseau européen connu n'ayant jamais parcouru ces mers, tracées sur nos mappemondes d'après des cartes japonoises ou coréennes, publiées par les jésuites. A la vérité, ces missionnaires les ont corrigées sur des routes par terre relevées avec beaucoup de soin, et assujéties à de très-bonnes observations faites à Pékin, en sorte que les erreurs en sont peu considérables; et l'on doit convenir qu'ils ont rendu des services

1787. Mai.

1787. Mai. essentiels à la géographie de cette partie de l'Asie, que seuls ils nous ont fait connoître, et dont ils nous ont donné des cartes très-approchantes de la vérité : les navigateurs ont seulement à désirer à cet égard les détails hydrographiques, qui n'ont pu y être tracés, puisque ces jésuites voyageoient par terre.

Le 25, nous passames dans la nuit le détroit de la Corée, en sondant toutes les demi-heures ; et comme la côte de Corée me parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues, et fis une route parallèle à sa direction.

Côte de Corée. Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon, peut avoir quinze lieues : mais il est rétréci, jusqu'à dix lieues, par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seulement lorsque nous avons eu doublé la pointe du sud-est de cette presqu'île ; en sorte que nous avons pu suivre le continent de très près, voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer, et reconnoître l'entrée des baies. Nous vimes, sur des sommets des montagnes, quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens ; et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonois. Cette partie de la côte est très-belle pour la navigation ; car on n'y apperçoit aucun danger, et l'on y trouve soixante

brasses, fond de vase, à trois lieues au large : mais le pays est montueux et paroît très-aride ; la neige n'étoit pas entièrement fondue dans certaines ravines, et la terre sembloit peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très-multipliées : nous comptames une douzaine de champans ou sommes qui naviguoient le long de la côte ; ces sommes ne paroissoient différer en rien de celles des Chinois ; leurs voiles étoient pareillement faites de nattes. La vue de nos vaisseaux ne sembla leur causer que très-peu d'effroi : il est vrai qu'elles étoient très-près de terre, et qu'elles auroient eu le temps d'y arriver avant d'être jointes, si notre manœuvre leur eût inspiré quelque défiance. J'aurois beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster ; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique bien nouveau, n'excita pas leur attention. Je vis cependant, à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnoître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures, et retourner ensuite dans le port d'où ils étoient sortis le matin : ainsi il est d'autant plus probable que nous avions jeté l'alarme sur la côte de Corée, que, dans l'après-midi, on vit des feux allumés sur toutes les pointes. 1787. Mai.

Cette journée du 26 fut une des plus belles de notre campagne, et des plus intéressantes par les relèvemens que nous avions faits d'un

1787. Mai. développement de côte de plus de trente lieues. Malgré ce beau temps, nous éprouvames le même jour encore une tempête qui nous fut présagée par un singulier phénomène : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentoient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passoient comme des bouffées et se succédoient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montèrent au haut des mâts et éprouvèrent la même chaleur. La température étoit alors de 14^{d} sur le pont; nous envoyames sur les barres des perroquets un thermomètre, et il monta à 20^{d} : cependant les bouffées de chaleur passoient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différoit pas de celle du niveau de la mer.

Phénomène.

Le lendemain 27, je crus devoir diriger ma route sur la pointe du sud-ouest de l'île Niphon, dont le capitaine King avoit assujéti la pointe nord-est ou le cap Nabo à des observations exactes. Ces deux points devront enfin fixer les incertitudes des géographes, à qui il ne restera plus qu'à exercer leur imagination sur les contours des côtes. Bientôt j'apperçus dans le nord-nord-est une île qui n'est portée sur aucune carte; je la nommai *île Dagelet*, du nom de cet astronome qui la découvrit le premier. Elle n'a guère que trois lieues de circonférence : je la prolongeai et j'en fis presque le tour à un tiers de lieue de distance, sans trouver fond;

Ile Dagelet.

je pris alors le parti de mettre un canot à la mer, commandé par M. Boutin. Il ne trouva fond que tout proche de l'île. Elle est très-escarpée, mais couverte, depuis la cime jusqu'au bord de la mer, des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif et presque aussi à pic qu'une muraille, la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable, sur lesquelles il est possible de débarquer; c'est dans ces anses que nous apperçumes sur le chantier des bateaux d'une forme tout-à-fait chinoise. La vue de nos vaisseaux, qui passoient à une petite portée de canon, avoit sans doute effrayé les ouvriers, et ils avoient fui dans le bois, dont leur chantier n'étoit pas éloigné de cinquante pas; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans village ni culture: ainsi il est très-vraisemblable que des charpentiers coréens, qui ne sont éloignés de l'île Dagelet que d'une vingtaine de lieues, passent, en été, avec des provisions, dans cette île, pour y construire des bateaux, qu'ils vendent sur le continent. Cette opinion est presque une certitude; car, après que nous eumes doublé sa pointe occidentale, les ouvriers d'un autre chantier, qui n'avoient pas pu voir venir le vaisseau, caché par cette pointe, furent surpris par nous auprès de leurs pièces de bois, travaillant à leurs bateaux; et nous les vîmes s'enfuir dans les forêts, à l'exception de deux ou trois, auxquels nous ne parumes inspirer aucune crainte. Je désirois trouver

1787, Mai.

1787. Mai. un mouillage, pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis; mais des courans assez violens nous éloignoient de terre. La nuit approchoit; et la crainte où j'étois d'être porté sous le vent et de ne pouvoir être rejoint par le canot que j'avois expédié sous le commandement de M. Boutin, m'obligea de lui ordonner, par un signal, de revenir à bord, au moment où il alloit débarquer sur le rivage. Je ralliai l'Astrolabe, qui étoit beaucoup dans l'ouest, où elle avoit été entraînée par les courans, et nous passames la nuit dans un calme occasionné par la hauteur des montagnes de l'île Dagelet, qui interceptoient la brise du large.

Juin. Les vents nous furent constamment contraires les jours suivans. Le 2 juin, nous eumes connoissance de deux bâtimens japonois, dont un passa à la portée de notre voix; il avoit vingt hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues, de la forme de celles de nos prêtres. Ce bâtiment, du port d'environ cent tonneaux, avoit un seul mât très-élevé, planté au milieu, et qui paroissoit n'être qu'un fagot de mâtereaux réunis par des cercles de cuivre et des rostures. Sa voile étoit de toile; les lés n'en étoient point cousus, mais lacés dans le sens de la longueur. Cette voile me parut immense; et deux focs avec une civadière composoient le reste de sa voilure. Une petite galerie de trois pieds de largeur régnoit en saillie sur les deux côtés

Bâtimens japonois et chinois.

de ce bâtiment, et se prolongeoit depuis l'arrière jusqu'au tiers de la longueur; elle portoit sur la tête des baux qui étoient saillans et peints en vert. Le canot, placé en travers de l'avant, excédoit de sept ou huit pieds la largeur du vaisseau, qui avoit d'ailleurs une tonture très-ordinaire, une pouppe plate avec deux petites fenêtres, fort peu de sculpture, et ne ressembloit aux sommes chinoises que par la manière d'attacher le gouvernail avec des cordes. Sa galerie latérale n'étoit élevée que de deux ou trois pieds au-dessus de la flottaison; et les extrémités du canot devoient toucher à l'eau dans les roulis. Tout me fit juger que ces bâtimens n'étoient pas destinés à s'éloigner des côtes, et qu'on n'y seroit pas sans danger dans les grosses mers, pendant un coup de vent: il est vraisemblable que les Japonois ont pour l'hiver des embarcations plus propres à braver le mauvais temps. Nous passames si près de ce bâtiment, que nous observames jusqu'à la physionomie des individus; elle n'exprima jamais la crainte, pas même l'étonnement: ils ne changèrent de route que, lorsqu'à portée de pistolet de l'Astrolabe, ils craignirent d'aborder cette frégate. Ils avoient un petit pavillon japonois blanc, sur lequel on lisoit des mots écrits verticalement. Le nom du vaisseau étoit une espèce de tambour placé à côté du mât de ce pavillon. L'Astrolabe le héla en passant: nous ne comprimes pas plus sa réponse qu'il n'a- 1787. Juin.

1787. Juin. voit compris notre question ; et il continua sa route au sud, bien empressé sans doute d'aller annoncer la rencontre de deux vaisseaux étrangers dans des mers où aucun navire européen n'avoit pénétré jusqu'à nous. Le lendemain nous essuyames un très-mauvais temps, et nous apperçumes, à différentes époques de la journée, sept bâtimens chinois, mâtés comme celui que j'ai décrit, mais sans galerie latérale, et, quoique plus petits, d'une construction plus propre à soutenir le mauvais temps : ils ressembloient absolument à celui qu'apperçut le capitaine King lors du troisième voyage de Cook ; ayant de même les trois bandes noires dans la partie concave de leur voile ; du port également de trente ou quarante tonneaux, avec huit hommes d'équipage. Pendant la force du vent, nous en vîmes un à sec ; son mât, nu comme ceux des *chasse-marées*, n'étoit arrêté que par deux haubans et un étai qui portoit sur l'avant : car ces bâtimens n'ont point de beaupré, mais seulement un mâtereau de huit ou dix pieds d'élévation, posé verticalement, auquel les Chinois gréent une petite misaine comme celle d'un canot. Toutes ces sommes couroient au plus près, bâbord amures, le cap à l'ouest-sud-ouest ; et il est probable qu'elles n'étoient pas éloignées de la terre, puisque ces bâtimens ne navignent jamais que le long des côtes. La journée du lendemain fut extrêmement brumeuse ; nous apperçumes encore deux bâti-

mens japonois, et ce ne fut que le 6 que nous eumes connoissance du cap Noto, et de l'île Jootsi-sima, qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues. Le temps étoit clair et l'horizon très-étendu ; quoiqu'à six lieues de la terre, nous en distinguions les détails, les arbres, les rivières et les éboulemens. Des îlots ou rochers que nous côtoyames à deux lieues, et qui étoient liés entre eux par des chaînes de roches à fleur d'eau, nous empêchèrent d'approcher plus près de la côte. Cette île est petite, plate, mais bien boisée et d'un aspect fort agréable : je crois que sa circonférence n'excède pas deux lieues ; elle nous a paru très-habitée. Nous avons remarqué entre les maisons des édifices considérables ; et, auprès d'une espèce de château qui étoit à la pointe du sud-ouest, nous avons distingué des fourches patibulaires, ou au moins des piliers avec une large poutre posée dessus en travers ; peut-être ces piliers avoient-ils une toute autre destination : il seroit assez singulier que les usages des Japonois, si différens des nôtres, s'en fussent rapprochés sur ce point. Les jours suivans, tantôt enveloppés dans les brumes, tantôt jouissant du plus beau ciel, nous reconnumes le cap Noto sur la côte occidentale du Japon. Delà nous courumes au nord-ouest pour nous en éloigner ; et le 11 juin, nous eumes connoissance de la côte de Tartarie. Le point de la côte sur lequel nous attérimes, est précisément celui qui sépare la Corée de la Tar-

1787. Juin.

Fourches patibulaires dans une île du Japon.

Côte de Tartarie.

1787. Juin.

tarie des Mantcheoux : c'est une terre très-élevée, que nous apperçumes à vingt lieues de distance. Les montagnes, sans avoir l'élévation de celles de la côte de l'Amérique, ont au moins six ou sept cents toises de hauteur. J'approchai jusqu'à quatre-vingts brasses de la côte ; elle étoit très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure. On appercevoit, sur la cime des plus hautes montagnes, de la neige, mais en très-petite quantité ; on n'y voyoit d'ailleurs aucune trace de culture ni d'habitation, et nous pensames que les Tartares Mantcheoux, qui sont nomades et pasteurs, préféroient à ces bois et à ces montagnes des plaines et des vallons où leurs troupeaux trouvoient une nourriture plus abondante. Dans cette longueur de côte de plus de quarante lieues, nous ne rencontrames l'embouchure d'aucune rivière. J'aurois cependant désiré de relâcher, afin que nos botanistes et nos lithologistes pussent observer cette terre et ses productions : mais la côte étoit droite ; et puisqu'il y avoit quatre-vingt-quatre brasses d'eau à une lieue, il auroit fallu vraisemblablement s'approcher à deux ou trois encablures du rivage pour trouver un fond de vingt brasses, et alors nous n'aurions plus été en appareillage avec les vents du large. Je me flattois de trouver un lieu plus commode, et je continuai ma route avec le plus beau temps et le ciel le plus clair dont nous eussions joui depuis notre départ d'Europe.

1787. Juin. Singulière illusion.

Les journées du 15 et du 18 furent très-brumeuses : nous nous éloignames peu de la côte de Tartarie, et nous en avions connoissance dans les éclaircis: mais ce dernier jour sera marqué dans notre journal par l'illusion la plus complète dont j'aie été le témoin depuis que je navigue.

Le plus beau ciel succéda, à quatre heures du soir, à la brume la plus épaisse; nous découvrimes le continent, qui s'étendoit de l'ouest un quart sud-ouest au nord un quart nord-est, et peu après dans le sud, une grande terre qui alloit rejoindre la Tartarie vers l'ouest, ne laissant pas entre elle et le continent une ouverture de 15^{d}. Nous distinguions les montagnes, les ravins, enfin tous les détails du terrain; et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans ce détroit, qui ne pouvoit être que celui de Tessoy, à la recherche duquel nous avions renoncé. Dans cette situation, je crûs devoir serrer le vent, et gouverner au sud-sud-est; mais bientôt ces mornes, ces ravins disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu, avoit occasionné notre erreur: nous le vimes se dissiper; ses formes, ses teintes s'élevèrent, se perdirent dans la région des nuages, et nous eûmes encore assez de jour pour qu'il ne nous restât aucune incertitude sur l'inexistence de cette terre fantastique. Je fis route, toute la nuit, sur l'espace de mer qu'elle avoit paru occuper, et au jour rien ne se montra à nos yeux.

1787. Juin. Les jours suivans nous prolongeames, sur une étendue de plus de vingt lieues, la côte de Tartarie, dont la pureté de l'air nous permit d'appercevoir toutes les formes parfaitement prononcées, mais sans découvrir nulle part l'apparence d'une baie. Nous vimes un sommet de montagne dont la forme étoit absolument celle d'une table; je lui en ai donné le nom, afin qu'il fût reconnu des navigateurs. Depuis que nous prolongions cette terre, nous n'avions vu aucune trace d'habitation; pas une seule pirogue ne s'étoit détachée de la côte; et ce pays, quoique couvert des plus beaux arbres, qui annoncent un sol fertile, semble être dédaigné des Tartares et des Japonois: ces peuples pourroient y former de brillantes colonies; mais la politique de ces derniers est, au contraire, d'empêcher toute émigration et toute communication avec les étrangers; ils comprennent sous cette dénomination les Chinois comme les Européens.

Baie de *Ternai.* Le 23, les vents s'étoient fixés au nord-est: je me décidai à faire route pour une baie que je voyois dans l'ouest-nord-ouest, et où il étoit vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage. Nous y laissames tomber l'ancre à six heures du soir, par vingt-quatre brasses, fond de sable, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai *baie de Ternai.*

Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée, du Ja-

pon ; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avoient pas permis de songer à y relâcher : nous savions, au contraire, que les Tartares étoient hospitaliers, et nos forces suffisoient d'ailleurs pour imposer aux petites peuplades que nous pouvions rencontrer sur le bord de la mer. Nous brûlions d'impatience d'aller reconnoître cette terre, dont notre imagination étoit occupée depuis notre départ de France : c'étoit la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook ; et nous devons peut-être au funeste évènement qui a terminé ses jours, le petit avantage d'y avoir abordé les premiers. Il nous étoit prouvé que le Kastrikum n'avoit jamais navigué sur la côte de Tartarie ; et nous nous flattions de trouver, dans le cours de cette campagne, de nouvelles preuves de cette vérité. 1787. Juin.

Les géographes qui, sur le rapport du père des Anges, et d'après quelques cartes japonoises, avoient tracé le détroit de Tessoy, déterminé les limites du Jesso, de la terre de la Compagnie, et de celle des États, avoient tellement défiguré la géographie de cette partie de l'Asie, qu'il étoit nécessaire de terminer à cet égard toutes les anciennes discussions par des faits incontestables. La latitude de la baie d'Ternai étoit précisément la même que celle du port d'Acqueis, où avoient abordé les Hollandois ; néanmoins le lecteur en trouvera la description bien différente.

1787. Juin. Cinq petites anses, semblables aux côtés d'un polygone régulier, forment le contour de cette rade ; elles sont séparées entre elles par des côteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le printemps le plus frais n'a jamais offert en France des nuances d'un vert si vigoureux et si varié ; et quoique nous n'eussions apperçu, depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue, ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paroissoit aussi fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitans. Avant que nos canots eussent débarqué, nos lunettes étoient tournées vers le rivage ; mais nous n'appercevions que des cerfs et des ours qui paissoient tranquillement sur le bord de la mer. Cette vue augmenta l'impatience que chacun avoit de descendre ; les armes furent préparées avec autant d'activité que si nous eussions eu à nous défendre contre des ennemis ; et, pendant qu'on faisoit ces dispositions, des matelots pêcheurs avoient déjà pris à la ligne douze ou quinze morues. Les habitans des villes se peindroient difficilement les sensations que les navigateurs éprouvent à la vue d'une pêche abondante : les vivres frais sont des besoins pour tous les hommes ; et les moins savoureux sont bien plus salubres que les viandes salées les mieux conservées. Je donnai ordre aussitôt d'enfermer les salaisons, et de les garder pour des circonstances moins heureuses ; je fis préparer des futailles pour les

remplir d'une eau fraîche et limpide qui couloit en ruisseau dans chaque anse ; et j'envoyai chercher des herbes potagères dans les prairies, où l'on trouva une immense quantité de petits oignons, du céleri et de l'oseille. Le sol étoit tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats, mais plus vertes et plus vigoureuses ; la plupart étoient en fleur : on rencontroit à chaque pas des roses, des lis jaunes, des lis rouges, des muguets, et généralement toutes nos fleurs des prés. Les pins couronnoient le sommet des montagnes ; les chênes ne commençoient qu'à mi-côte, et ils diminuoient de grosseur et de vigueur à mesure qu'ils approchoient de la mer ; les bords des rivières et des ruisseaux étoient plantés de saules, de bouleaux, d'érables ; et sur la lisière des grands bois on voyoit des pommiers et des azeroliers en fleur, avec des massifs de noisettiers dont les fruits commençoient à nouer. Notre surprise redoubloit lorsque nous songions qu'un excédent de population surcharge le vaste empire de la Chine, au point que les loix n'y sévissent pas contre des pères assez barbares pour noyer et détruire leurs enfans ; et que ce peuple, dont on vante tant la police, n'ose point s'étendre au-delà de sa muraille pour tirer sa subsistance d'une terre dont il faudroit plutôt arrêter que provoquer la végétation. Nous trouvions, à la vérité, à chaque pas, des traces d'hommes marquées par des destructions ; plusieurs arbres coupés

1787. Juin.

1787. Juin. avec des instrumens tranchans ; les vestiges des ravages du feu paroissoient en vingt endroits, et nous apperçumes quelques abris qui avoient été élevés par des chasseurs au coin des bois. On rencontroit aussi de petits paniers d'écorce de bouleau, cousus avec du fil, et absolument semblables à ceux des Indiens du Canada ; des raquettes propres à marcher sur la neige : tout enfin nous fit jugerque des Tartares s'approchent des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse ; qu'en ce moment ils étoient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivoit dans l'intérieur des terres, sur un sol peut-être plus propre à la multiplication de ses immenses troupeaux.

Chasse et pêche. Trois canots des deux frégates, remplis d'officiers et de passagers, abordèrent dans l'anse aux Ours à six heures et demie ; et à sept heures, ils avoient déjà tiré plusieurs coups de fusils sur différentes bêtes sauvages qui s'étoient enfoncées très-promptement dans les bois. Trois jeunes faons furent seuls victimes de leur inexpérience : la joie bruyante de nos nouveaux débarqués auroit dû leur faire gagner des bois inaccessibles, dont ils étoient peu éloignés. Ces prairies, si ravissantes à la vue, ne pouvoient presque pas être traversées ; l'herbe épaisse y étoit élevée de trois ou quatre pieds, en sorte qu'on s'y trouvoit comme noyé, et dans l'impossibilité de diriger sa route. On avoit d'ail-

leurs à craindre d'y être piqué par des serpens, dont nous avions rencontré un grand nombre sur le bord des ruisseaux, quoique nous n'eussions fait aucune expérience sur la qualité de leur venin. Cette terre n'étoit donc pour nous qu'une magnifique solitude; les plages de sable du rivage étoient seules praticables, et par-tout ailleurs on ne pouvoit qu'avec des fatigues incroyables traverser les plus petits espaces. La passion de la chasse les fit cependant franchir à M. de Langle et à plusieurs autres officiers ou naturalistes, mais sans aucun succès; et nous pensames qu'on n'en pouvoit obtenir qu'avec une extrême patience, dans un grand silence, et en se postant à l'affût sur le passage des ours et des cerfs, marqué par leurs traces. Ce plan fut arrêté pour le lendemain; il étoit cependant d'une exécution difficile, et l'on ne fait guère dix mille lieues par mer pour aller se morfondre dans l'attente d'une proie au milieu d'un marais rempli de maringouins; nous en fimes néanmoins l'essai le 25 au soir, après avoir inutilement couru toute la journée : mais chacun ayant pris poste à neuf heures, et à dix heures, instant auquel, selon nous, les ours auroient dû être arrivés, rien n'ayant paru, nous fumes obligés d'avouer généralement que la pêche nous convenoit mieux que la chasse. Nous y obtinmes effectivement plus de succès. Chacune des cinq anses qui forment le contour de la baie de Ternai offroit un lieu

1787. Juin.

commode pour étendre la seine, et avoit un
1787. Juin. ruisseau auprès duquel notre cuisine étoit établie ; les poissons n'avoient qu'un saut à faire des bords de la mer dans nos marmites. Nous primes des mornes, des grondeurs, des truites, des saumons, des harengs, des plies ; nos équipages en eurent abondamment à chaque repas : ce poisson, et les différentes herbes qui l'assaisonnèrent, pendant les trois jours de notre relâche, furent au moins un préservatif contre les atteintes du scorbut, car personne de l'équipage n'en avoit eu jusqu'alors aucun symptôme, malgré l'humidité froide occasionnée par les brumes presque continuelles, que nous avions combattue avec des brasiers placés sous les hamacs des matelots, lorsque le temps ne permettoit pas de faire branle-bas.

Tombeau tartare. Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche, que nous découvrimes, sur le bord d'un ruisseau, un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe : notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vimes deux personnes placées l'une à côté de l'autre. Leurs têtes étoient couvertes d'une calotte de taffetas ; leurs corps, enveloppés dans une peau d'ours, avoient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendoient de petites monnoies chinoises et différens bijoux de cuivre. Des rassades bleues étoient répandues et comme semées dans ce tombeau : nous y trouvames aussi dix ou douze espèces de bracelets

d'argent, du poids de deux gros chacun, que nous apprimes par la suite être des pendans d'oreilles; une hache de fer, un couteau du même métal, une cuiller de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'étoit encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvoit guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument : sa construction nous parut inférieure à celle des tombeaux de la baie des François; elle ne consistoit qu'en un petit mulon formé de tronçons d'arbres, revêtu d'écorce de bouleau; on avoit laissé entre eux un vide, pour y déposer les deux cadavres : nous eumes grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très-petite partie des divers objets contenus dans ce tombeau, afin de constater notre découverte. Nous ne pouvions pas douter que les Tartares chasseurs ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie : une pirogue laissée auprès de ce monument nous annonçoit qu'ils y venoient par mer, sans doute de l'embouchure de quelque rivière que nous n'avions pas encore apperçue. 1787. Juin.

Les monnoies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes, prouvent que ces peuples sont en commerce réglé avec ceux de la Chine, et il est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire.

Le riz enfermé dans le petit sac de nankin bleu désigne une coutume chinoise fondée

1787. Juin.

sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie : enfin la hache, le couteau, la tunique de peau d'ours, le peigne, tous ces objets ont un rapport très-marqué avec ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique ; et comme ces peuples n'ont peut-être jamais communiqué ensemble, de tels points de conformité entre eux ne peuvent-ils pas faire conjecturer que les hommes, dans le même degré de civilisation, et sous les mêmes latitudes, adoptent presque les mêmes usages, et que, s'ils étoient exactement dans les mêmes circonstances, ils ne différeroient pas plus entre eux que les loups du Canada ne diffèrent de ceux de l'Europe ?

Ce pays peu intéressant pour l'histoire naturelle.

Le spectacle ravissant que nous présentoit cette partie de la Tartarie orientale, n'avoit cependant rien d'intéressant pour nos botanistes et nos lithologistes. Les plantes y sont absolument les mêmes que celles de France, et les substances dont le sol est composé n'en diffèrent pas davantage. Des schistes, des quartz, du jaspe, du porphyre violet, de petits crystaux, des roches roulées ; voilà les échantillons que les lits des rivières nous ont offerts, sans que nous ayons pu y voir la moindre trace des métaux. La mine de fer, qui est généralement répandue sur tout le globe, ne paroissoit que décomposée en chaux, servant, comme un vernis, à colorer différentes pierres. Les oiseaux de mer et de terre étoient aussi fort rares ; nous vîmes cependant des corbeaux, des tourterelles,

des cailles, des bergeronnettes, des hirondelles, des gobe-mouches, des albatros, des goélands, des macareux, des butors et des canards : mais la nature n'étoit point animée par les vols innombrables d'oiseaux qu'on rencontre en d'autres pays inhabités. A la baie de Ternai, ils étoient solitaires, et le plus sombre silence régnoit dans l'intérieur des bois. Les coquilles n'étoient pas moins rares ; nous ne trouvames sur le sable que des détrimens de moules, de lepas, de limaçons et de pourpres. 1787. Juin.

Enfin, le 27 au matin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille et une inscription qui contenoit la date de notre arrivée, les vents ayant passé au sud, je mis à la voile, et je prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, naviguant toujours sur un fond de quarante brasses, sable vaseux, et assez près pour distinguer l'embouchure du plus petit ruisseau. Nous fimes ainsi cinquante lieues, avec le plus beau temps que les navigateurs puissent désirer. Les brumes et les calmes nous contrarièrent jusqu'au 4 juillet. Nous primes dans ce temps plus de huit cents morues. J'ordonnai de saler et de mettre en barriques l'excédent de notre consommation. La drague rapporta aussi une assez grande quantité d'huîtres, dont la nacre étoit si belle, qu'il paroissoit très-possible qu'elles continssent des perles, quoique nous n'en eussions trouvé que deux à demi formées Départ de la baie de Ternai. Juillet.

1787. Juillet. dans le talon. Cette rencontre rend très-vraisemblable le récit des jésuites, qui nous ont appris qu'il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie orientale : mais on doit supposer que c'est vers le sud, aux environs de la Corée ; car, plus au nord, le pays est trop dépourvu d'habitans pour qu'on puisse y effectuer un pareil travail, puisqu'après avoir parcouru deux cents lieues de cette côte, souvent à la portée du canon, et toujours à une petite distance de terre, nous n'avons apperçu ni pirogues ni maisons ; et nous n'avons vu, lorsque nous sommes descendus à terre, que les traces de quelques chasseurs, qui ne paroissent pas s'établir dans les lieux que nous visitions.

Baie de *Suffren.* Le 4, à trois heures du matin, il se fit un bel éclairci. Nous relevames la terre jusqu'au nord-est un quart nord, et nous avions, par notre travers, à deux mille dans l'ouest-nord-ouest, une grande baie dans laquelle couloit une rivière de quinze à vingt toises de largeur. Un canot de chaque frégate, aux ordres de MM. Vaujuas et Darbaud, fut armé pour aller la reconnoître. MM. de Monneron, la Martinière, Rollin, Bernizet, Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur s'y embarquèrent : la descente étoit facile, et le fond montoit graduellement jusqu'au rivage. L'aspect du pays est à-peu-près le même que celui de la baie de Ternai ; et quoiqu'à trois degrés plus au nord, les

productions de la terre, et les substances dont elle est composée, n'en diffèrent que très-peu. 1787. Juillet.

Les traces d'habitans étoient ici beaucoup plus fraîches ; on voyoit des branches d'arbres coupées avec un instrument tranchant, auxquelles les feuilles vertes tenoient encore ; deux peaux d'élan, très-artistement tendues sur de petits morceaux de bois, avoient été laissées à côté d'une petite cabane, qui ne pouvoit loger une famille, mais qui suffisoit pour servir d'abri à deux ou trois chasseurs ; et peut-être y en avoit-il un petit nombre que la crainte avoit fait fuir dans les bois. M. de Vaujuas crut devoir emporter une de ces peaux ; mais il laissa en échange, des haches et autres instrumens de fer, d'une valeur centuple de la peau d'élan, qui me fut envoyée. Le rapport de cet officier, et celui des différens naturalistes, ne me donnèrent aucune envie de prolonger mon séjour dans cette baie, à laquelle je donnai le nom de *baie de Suffren*.

Nous nous en éloignames avec une petite brise du nord-est, à l'aide de laquelle je crus pouvoir m'éloigner de la côte. Nous donnames plusieurs coups de drague en partant ; et nous primes des huîtres, auxquelles étoient attachées des poulettes, petites coquilles bivalves que très-communément on rencontre pétrifiées en Europe, et dont on n'a trouvé l'analogue que depuis quelques années dans les mers de Provence ; de gros

Départ de cette baie.

1787. Juillet. buccins, beaucoup d'oursins de l'espèce commune, une grande quantité d'étoiles et d'holothuries, avec de très-petits morceaux d'un joli corail. La brume et le calme nous obligèrent à mouiller à une lieue plus au large, par quarante-quatre brasses, fond de sable vaseux. Nous continuames à prendre des morues ; mais c'étoit un foible dédommagement de la perte du temps pendant lequel la saison s'écouloit trop rapidement, eu égard au désir que nous avions d'explorer entièrement cette mer. Enfin, le 5, malgré la brume, la brise ayant fraîchi du sud-ouest, je mis à la voile.

Le 6 nous eumes à lutter contre des vents contraires. J'étois résolu à reconnoître la côte de Tartarie jusqu'au 50.e degré de latitude, et ensuite de retourner vers le Jesso et l'Oku-Jesso, bien certain, s'ils n'existoient pas, de remonter au moins les Kuriles, en avançant vers l'est ; mais le 7 au matin, nous eumes connoissance d'une île qui paroissoit très-étendue sur notre droite. Nous n'en distinguions aucune pointe et ne pouvions discerner que des sommets, qui, s'étendant jusqu'au sud-est, annonçoient que nous étions déjà assez avancés dans le canal qui la sépare du continent. Je pensai d'abord que c'étoit l'île Ségalin, dont la partie méridionale avoit été placée par les géographes deux degrés trop au nord ; et je jugeai que, si je dirigeois ma route dans le canal, je serois forcé de le suivre jusqu'à sa sortie dans

La Pérouse reconnoît qu'il navigue dans un détroit.

la mer d'Okhotsk, à cause de l'opiniâtreté des vents du sud qui, pendant cette saison, règnent constamment dans ces parages. Cette situation eût mis un obstacle invincible au désir que j'avois d'explorer entièrement cette mer ; et, après avoir levé la carte la plus exacte de la côte de Tartarie, il ne me restoit, pour effectuer ce plan, qu'à prolonger à l'ouest les premières îles que je rencontrerois jusqu'au 44.e degré : en conséquence, je dirigeai ma route vers le sud-est. 1787. Juillet.

L'aspect de cette terre étoit bien différent de celui de la Tartarie : on n'y appercevoit que des rochers arides, dont les cavités conservoient encore de la neige ; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses, qui pouvoient, comme celle du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pic Lamanon*, à cause de sa forme volcanique, et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans. Pic Lamanon.

Il nous fallut ensuite naviguer à tâtons dans ce canal, enveloppés d'une brume si épaisse, que notre horizon ne s'étendoit guère qu'à une portée de fusil. J'attendois, avec la plus vive impatience, un éclairci pour prendre le parti qui devoit décider cette question : il se fit le 11 après midi. Ce n'est

1787. Juillet. que dans ces parages à brume, que l'on voit, bien rarement à la vérité, des horizons d'une très-grande étendue, comme si la nature vouloit, en quelque sorte, compenser par des instans de la plus vive clarté les ténèbres profondes et presque éternelles qui sont répandues sur toutes ces mers. Le rideau se leva à deux heures après midi, et nous relevames des terres depuis le nord un quart nord-est, jusqu'au nord un quart nord-ouest.

L'éloignement où j'étois de cette côte lorsque je l'apperçus pour la première fois, m'avoit induit en erreur; mais en l'approchant davantage, je la trouvai aussi boisée que celle de Tartarie. Enfin, le 12 juillet au soir, la brise du sud étant beaucoup diminuée, j'accostai la terre, et je laissai tomber l'ancre par quatorze brasses, sable vaseux, à deux milles d'une petite anse dans laquelle couloit une rivière. M. de Langle, qui avoit mouillé une heure avant moi, se rendit tout de suite à mon bord; il avoit déjà débarqué ses canots et chaloupes, et il me proposa de descendre avant la nuit, pour reconnoître le terrain, et savoir s'il y avoit espoir de tirer quelques informations des habitans. Nous appercevions, à l'aide de nos lunettes, quelques cabanes, et deux insulaires qui paroissoient s'enfuir vers les bois. J'acceptai la proposition de M. de Langle : je le priai de recevoir à sa suite M. Boutin et l'abbé Mongès; et après que la frégate eut mouillé, que les voiles furent serrées, et nos cha-

Descente dans l'île *Tschoka*, baie *de Langle*.

loupes débarquées, j'armai la biscayenne, commandée par M. de Clonard, suivi de MM. Duché, Prevost et Collignon, et je leur donnai ordre de se joindre à M. de Langle, qui avoit déjà abordé le rivage. Ils trouvèrent les deux seules cases de cette baie abandonnées, mais depuis très-peu de temps, car le feu y étoit encore allumé; aucun des meubles n'en avoit eté enlevé: on y voyoit une portée de petits chiens, dont les yeux n'étoient pas encore ouverts; et la mère, qu'on entendoit aboyer dans les bois, faisoit juger que les propriétaires de ces cases n'étoient pas éloignés. M. de Langle y fit déposer des haches, différens outils de fer, des rassades, et généralement tout ce qu'il crut utile et agréable à ces insulaires; persuadé qu'après son rembarquement les habitans y retourneroient, et que nos présens leur prouveroient que nous n'étions pas des ennemis. Il fit en même-temps étendre la seine, et prit, en deux coups de filet, plus de saumons qu'il n'en falloit aux équipages pour la consommation d'une semaine. Au moment où il alloit retourner à bord, il vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes, qui ne parurent nullement effrayés de notre nombre. Ils échouèrent leur petite embarcation sur le sable, et s'assirent sur des nattes au milieu de nos matelots, avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur. Dans ce nombre étoient deux vieillards, ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe

1787. Juillet.

Arrivée de sept insulaires.

1787. Juillet. d'écorce d'arbres, assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avoient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différoit peu de celle des Chinois : d'autres n'avoient qu'une longue robe qui fermoit entièrement, au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensoit de porter des caleçons. Leur tête étoit nue, et, chez deux ou trois, entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours ; ils avoient le toupet et les faces rasés, tous les cheveux du derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux en rond, qu'ils appellent *pentsec*. Tous avoient des bottes de peau de loup marin, avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes étoient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Le plus vieux de ces insulaires, celui auquel les autres témoignoient le plus d'égards, avoit les yeux dans un très-mauvais état : il portoit autour de sa tête un garde-vue pour se garantir de la trop grande clarté du soleil. Les manières de ces habitans étoient graves, nobles et très-affectueuses. M. de Langle leur donna le surplus de ce qu'il avoit apporté avec lui, et leur fit entendre, par signes, que la nuit l'obligeoit de retourner à bord, mais qu'il désiroit beaucoup les retrouver le lendemain, pour leur faire de nouveaux présens. Ils firent signe, à leur tour,

Atlas du Voyage de la Pérouse, N.° 80 p. 338.

COSTUMES DES HABITANS DE LA BAIE DE LANGLE.

qu'ils dormoient dans les environs, et qu'ils seroient exacts au rendez-vous. 1787. Juillet.

Nous crumes généralement qu'ils étoient les propriétaires d'un magasin de poisson que nous avions rencontré sur le bord de la petite rivière, et qui étoit élevé sur des piquets, à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau du terrain. M. de Langle, en le visitant, l'avoit respecté comme les cabanes abandonnées; il y avoit trouvé du saumon, du hareng, séché et fumé, avec des vessies remplies d'huile, ainsi que des peaux de saumon, minces comme du parchemin. Ce magasin étoit trop considérable pour la subsistance d'une famille, et il jugea que ces peuples faisoient commerce de ces divers objets. Les canots ne furent de retour à bord que vers les onze heures du soir; le rapport qui me fut fait excita vivement ma curiosité. J'attendis le jour avec impatience, et j'étois à terre avec la chaloupe et le grand canot, avant le lever du soleil. Les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de temps après; ils venoient du nord, où nous avions jugé que leur village étoit situé : ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue, et nous comptames vingt-un habitans. Dans ce nombre se trouvoient les propriétaires des cabanes, que les effets laissés par M. de Langle avoient rassurés; mais pas une seule femme, et nous avons lieu de croire qu'ils en sont très-jaloux. Nous entendions des chiens aboyer dans les bois; ces animaux étoient vraisemblablement restés auprès des

Ils cachent leurs femmes.

1787. Juillet.

femmes. Nos chasseurs voulurent y pénétrer: mais les insulaires nous firent les plus vives instances pour nous détourner de porter nos pas vers le lieu d'où venoient ces aboiemens; et dans l'intention où j'étois de leur faire des questions importantes, voulant leur inspirer de la confiance, j'ordonnai de ne les contrarier sur rien.

Présens, et conversation avec les insulaires.

M. de Langle, avec presque tout son état-major, arriva à terre bientôt après moi, et avant que notre conversation avec les insulaires eût commencé, elle fut précédée de présens de toute espèce. Ils paroissoient ne faire cas que des choses utiles: le fer et les étoffes prévaloient sur tout; ils connoissoient les métaux comme nous; ils préféroient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étoient fort pauvres; trois ou quatre seulement avoient des pendans d'oreilles d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables à ceux que j'avois trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai, et que j'avois pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornemens étoient de cuivre, comme ceux du même tombeau; leurs briquets et leurs pipes paroissoient chinois ou japonois; celles-ci étoient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils nous firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étoient couverts, les rassades et les briquets, venoient du pays des Mantcheoux, et ils prononçoient ce nom absolument comme nous-mêmes. Voyant en-

suite que nous avions tous du papier et un crayon à la main, pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention ; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différens objets, ajoutèrent le nom du pays, et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi leur prononciation. La facilité avec laquelle ils nous avoient devinés, me porte à croire que l'art de l'écriture leur est connu ; et l'un de ces insulaires, qui, comme l'on va voir, nous traça le dessin du pays, tenoit le crayon de la même manière que les Chinois tiennent leur pinceau. Ils paroissoient désirer beaucoup nos haches et nos étoffes ; ils ne craignirent même pas de les demander ; mais ils étoient aussi scrupuleux que nous à ne jamais prendre que ce que nous leur avions donné : il est évident que leurs idées sur le vol ne différoient pas des nôtres, et je n'aurois pas craint de leur confier la garde de nos effets. Leur attention à cet égard s'étendoit jusqu'à ne pas même ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêchés, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avoit été aussi abondante que celle de la veille : nous fumes obligés de les presser, à plusieurs reprises, d'en prendre autant qu'ils voudroient.

1787. Juillet.

Nous parvinmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leur pays et celui des Mantcheoux. Alors un

Ils donnent des détails géographiques.

1787. Juillet. des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu-près nord et sud. A l'est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île; et, en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venoit de tracer son propre pays : il avoit laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et se tournant vers nos vaisseaux, qu'on appercevoit du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvoit y passer. Au sud de cette île, il en avoit figuré une autre, et avoit laissé un détroit, en indiquant que c'étoit encore une route pour nos vaisseaux. Sa sagacité pour deviner nos questions étoit très-grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à-peu-près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçoient, prit un de nos crayons avec du papier; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mantcheoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçoient le nom comme nous; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaire pour se rendre du lieu

où nous étions à l'embouchure du Ségalien : mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour des petites anses, nous jugeames qu'elles ne faisoient guère en droite ligne que neuf lieues par jour, parce que la côte permet de débarquer par-tout, qu'on mettoit à terre pour faire cuire les alimens et prendre ses repas, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposoit souvent : ainsi nous évaluames à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île. Ce même insulaire nous répéta ce qui nous avoit été dit, qu'ils se procuroient des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du fleuve Segalien ; et il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontoient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisoit ce commerce. Tous les autres insulaires étoient témoins de cette conversation, et approuvoient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulumes ensuite savoir si ce détroit étoit fort large ; nous cherchames à lui faire comprendre notre idée : il la saisit, et plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figuroit ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade ; en les écartant davantage, que cette seconde largeur étoit celle du fleuve

1787. Juillet.

1787, Juillet. Ségalien; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'étoit la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissoit de connoître la profondeur de l'eau; nous l'entraînames sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçames le bout d'une pique: il parut nous comprendre; il plaça une main au-dessus de l'autre, à la distance de cinq ou six pouces; nous crumes qu'il nous indiquoit ainsi la profondeur du fleuve Ségalien; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit. Il nous restoit à savoir s'il avoit représenté des profondeurs absolues ou relatives; car, dans le premier cas, ce détroit n'auroit eu qu'une brasse; et ce peuple, dont les embarcations n'avoient jamais approché nos vaisseaux, pouvoit croire que trois ou quatre pieds d'eau nous suffisoient, comme trois ou quatre pouces suffisoient à leurs pirogues: mais il nous fut impossible d'avoir d'autres éclaircissemens là-dessus. M. de Langle et moi crumes que, dans tous les cas, il étoit de la plus grande importance de reconnoître si l'île que nous prolongions étoit celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'île Ségalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les deux frégates pour appareiller le lendemain. La baie où nous étions mouillés reçut le nom de *baie de Langle*, du nom de ce capitaine qui l'avoit découverte et y avoit mis pied à terre le premier.

Nous employames le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. Nous n'en avons pas rencontré, depuis notre départ de France, qui ait plus excité notre curiosité et notre admiration. Nous savions que les nations les plus nombreuses, et peut-être le plus anciennement policées, habitent les contrées qui avoisinent ces îles; mais il ne paroît pas qu'elles les aient jamais conquises, parce que rien n'a pu tenter leur cupidité; et il étoit très-contraire à nos idées de trouver chez un peuple chasseur et pêcheur, qui ne cultive aucune production de la terre et qui n'a point de troupeau, des manières en général plus douces, plus graves, et peut-être une intelligence plus étendue que chez aucune nation de l'Europe. Assurément les connoissances de la classe instruite des Européens l'emportent de beaucoup, dans tous les points, sur celles des vingt-un insulaires avec qui nous avons communiqué dans la baie de Langle : mais chez les peuples de ces îles, les connoissances sont généralement plus répandues qu'elles ne le sont dans les classes communes des peuples d'Europe; tous les individus y paroissent avoir reçu la même éducation. Ce n'étoit plus cet étonnement stupide des Indiens de la baie des François : nos arts, nos étoffes attiroient l'attention des insulaires de la baie de Langle; ils retournoient en tous sens ces étoffes; ils en causoient entre eux, et cherchoient à découvrir par quel moyen on étoit parvenu à

1787. Juillet. Mœurs, etc. de ces insulaires.

1787. Juillet. les fabriquer. La navette leur est connue : j'ai rapporté un métier avec lequel ils font des toiles absolument semblables aux nôtres ; mais le fil en est fait avec de l'écorce d'une saule très-commune dans leur île, et qui m'a paru différer peu de celui de France. Quoiqu'ils ne cultivent pas la terre, ils profitent avec la plus grande intelligence de ses productions spontanées. Nous avons trouvé dans leurs cabanes beaucoup de racines d'une espèce de lis, que nos botanistes ont reconnue être le lis jaune ou la *saranne* du Kamtschatka. Ils les font sécher, et c'est leur provision d'hiver. Il y avoit aussi beaucoup d'ail et d'angélique ; on trouve ces plantes sur la lisière des bois. Notre court séjour ne nous permit pas de reconnoître si ces insulaires ont une forme de gouvernement, et nous ne pourrions là-dessus que hasarder des conjectures : mais on ne peut douter qu'ils n'aient beaucoup de considération pour les vieillards, et que leurs mœurs ne soient très-douces ; et certainement, s'ils étoient pasteurs, et qu'ils eussent de nombreux troupeaux, je ne me formerois pas une autre idée des usages et des mœurs des patriarches. Ils sont généralement bien faits, d'une constitution forte, d'une physionomie assez agréable, et velus d'une manière remarquable : leur taille est petite ; je n'en ai observé aucun de cinq pieds cinq pouces, et plusieurs avoient moins de cinq pieds. Ils permirent à nos peintres de les dessiner ; mais ils se refusèrent constam-

ment au désir de M. Rollin, notre chirurgien, qui vouloit prendre la mesure des différentes dimensions de leur corps : ils crurent peut-être que c'étoit une opération magique; car on sait, par les voyageurs, que cette idée de magie est très-répandue à la Chine et dans la Tartarie, et qu'on y a traduit devant les tribunaux plusieurs missionnaires, accusés d'être magiciens, pour avoir imposé les mains sur des enfans, lorsqu'ils les baptisoient. Ce refus, et leur obstination à cacher et éloigner de nous leurs femmes, sont les seuls reproches que nous ayons à leur faire. Nous pouvons assurer que les habitans de cette île forment un peuple policé, mais si pauvre, que de long-temps ils n'auront à craindre ni l'ambition des conquérans, ni la cupidité des négocians : un peu d'huile et du poisson séché sont de bien minces objets d'exportation. Nous ne traitames que de deux peaux de martre; nous vimes des peaux d'ours et de loup marin, morcelées et taillées en habits, mais en très-petit nombre : les pelleteries de ces îles seroient d'une bien petite importance pour le commerce. Nous trouvames des morceaux de charbon de terre roulés sur le rivage, mais pas un seul caillou qui contînt de l'or, du fer ou du cuivre. Je suis très-porté à croire qu'ils n'ont aucune mine dans leurs montagnes. Tous les bijoux d'argent de ces vingt-un insulaires ne pesoient pas deux onces; et une médaille avec une chaîne d'argent, que je mis au cou d'un vieillard qui

1787, Juillet.

1787. Juillet.

sembloit être le chef de cette troupe, leur parut d'un prix inestimable. Chacun des habitans avoit au pouce un fort anneau, ressemblant à une gimblette; ces anneaux étoient d'ivoire, de corne ou de plomb. Ils laissent croître leurs ongles comme les Chinois; ils saluent comme eux, et l'on sait que ce salut consiste à se mettre à genoux et à se prosterner jusqu'à terre; leur manière de s'asseoir sur des nattes est la même; ils mangent, comme eux, avec de petites baguettes. S'ils ont avec les Chinois et avec les Tartares une origine commune, leur séparation d'avec ces peuples est bien ancienne, car ils ne leur ressemblent en rien par l'extérieur, et bien peu par les habitudes morales.

Rencontre de deux Mantcheoux.

Les Chinois que nous avions à bord n'entendoient pas un seul mot de la langue de ces insulaires; mais ils comprirent parfaitement celle de deux Tartares Mantcheoux, qui, depuis quinze ou vingt jours, avoient passé du continent sur cette île, peut-être pour faire quelque achat de poisson.

Nous ne les rencontrames que dans l'après-midi; leur conversation se fit de vive voix avec un de nos Chinois qui savoit très bien le tartare: ils lui firent absolument les mêmes détails de la géographie du pays, dont ils changèrent seulement les noms, parce que vraisemblablement chaque langue a les siens. Les vêtemens de ces Tartares étoient de nankin gris, pareils à ceux des coulis ou portefaix de Macao. Leur chapeau étoit pointu et

d'écorce ; ils avoient la touffe des cheveux ou le *pentsec* à la chinoise : leurs manières et leur physionomie étoient bien moins agréables que celles des habitans de l'île. Ils dirent qu'ils habitoient à huit journées, dans le haut du fleuve Ségalien. Tous ces rapports, joints à ce que nous avions vu sur la côte de Tartarie, prolongée de si près par nos vaisseaux, nous firent penser que les bords de la mer de cette partie de l'Asie ne sont presque pas habités, depuis les 42^{d}, ou les limites de la Corée, jusqu'au fleuve Ségalien ; que des montagnes, peut-être inaccessibles, séparent cette contrée maritime du reste de la Tartarie ; et qu'on n'y aborderoit que par mer, en remontant quelques rivières, quoique nous n'en eussions apperçu aucune d'une certaine étendue *. Les cabanes de ces insulaires sont bâties avec intelligence : toutes les précautions y sont prises contre le froid ; elles sont en bois, revêtues d'écorce de bouleau, surmontées d'une charpente couverte en paille séchée et arrangée comme le chaume de nos maisons de paysans ; la porte est très-basse et placée dans le pignon ; le foyer est au milieu, sous une ouverture du toit, qui donne issue à la fumée ; de petites ban-

1787. Juillet.

Cabanes des insulaires, leur puanteur.

* Ces insulaires n'ont jamais donné à entendre qu'ils fissent quelque commerce avec la côte de Tartarie, connue d'eux, puisqu'ils l'ont dessinée, mais seulement avec le peuple qui habite à huit journées, dans le haut du fleuve Ségalien.

1787. Juillet.

quettes ou planches, élevées de huit ou dix pouces, règnent au pourtour, et l'intérieur est parqueté avec des nattes. La cabane que je viens de décrire, étoit située au milieu d'un bois de rosiers, à cent pas du bord de la mer : ces arbustes étoient en fleur, ils exhaloient une odeur délicieuse ; mais elle ne pouvoit compenser la puanteur du poisson et de l'huile, qui auroit prévalu sur tous les parfums de l'Arabie. Nous voulumes connoître si les sensations agréables de l'odorat sont, comme celles du goût, dépendantes de l'habitude. Je donnai à l'un des vieillards dont j'ai parlé, un flacon rempli d'une eau de senteur très-suave ; il le porta à son nez, et marqua pour cette eau la même répugnance que nous éprouvions pour son huile. Ils avoient sans cesse la pipe à la bouche ; leur tabac étoit d'une bonne qualité, à grandes feuilles : j'ai cru comprendre qu'ils le tiroient de la Tartarie ; mais ils nous ont expliqué clairement que leurs pipes venoient de l'île qui est au sud, sans doute du Japon. Notre exemple ne put les engager à respirer du tabac en poudre ; et c'eût été leur rendre un mauvais service, que de les accoutumer à un nouveau besoin. Ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu dans leur langue le mot *chip* *, pour un vaisseau ; *toú*, *tri*,

Ils appellent un vaisseau *chip*, etc.

* *Vaisseau* s'appelle encore dans cet idiome *kahani*, ce qui a un rapport tout aussi singulier avec le mot allemand *kahn* ; *tsita*, oiseau ou chant d'oiseau, et on

pour les nombres deux et trois. Ces expressions angloises ne seroient-elles pas une preuve que quelques mots semblables dans des langues diverses ne suffisent pas pour indiquer une origine commune ? 1787. Juillet.

Le lendemain nous partimes à la pointe du jour, et jusqu'au 19 nous louvoyames au milieu des brumes. A deux heures après-midi de ce même jour, sur la côte occidentale de l'île que nous longions, nous laissames tomber l'ancre. J'ai nommé cette baie, la meilleure dans laquelle nous ayons mouillé depuis notre départ de Manille, *baie d'Estaing :* elle est située par 48^{d} 59^{m} de latitude au nord, et 140^{d} 32^{m} de longitude orientale. Nos canots y abordèrent à quatre Départ ; baie d'Estaing.

allemand *zwitschern ;* oui se dit *hi ;* non, *houaka,* ce qui ressemble à l'*ouk* grec. La Pérouse dit que quelques mots semblables ne peuvent pas faire conclure une origine commune. Il sembleroit à d'autres qu'on peut en conclure tout le contraire. Qu'on ait donné à Bailli *chip, kahn, toû, tri* et quelques autres, nous aurions vu quel parti il en eût tiré dans son *atlantide ;* car ces gens-ci sont précisément ses *atlantes.* Du reste, le langage de ces peuples est assez doux et assez riche en voyelles : ils nomment *etou* le nez, *tsara* la bouche, *chapa* les cheveux, *tay pompé* la main, *tsiga* le membre viril, *chipouille* les parties féminines, *ambé* les cuisses. Ils ont des noms différens pour les doigts des mains et pour ceux des pieds ; ils nomment *tassiro* un grand coutelas, *tetarape* une sorte de tunique, *tama* un grain de verre bleu, *tamoni* un chien, *naye* rivière, *tsouhou* le soleil, *tebaïra* le vent, *oroa* le froid, *mahouni* le rosier ; *etaro,* c'est dormir ; *mouaro,* ronfler, etc.

1787. Juillet. heures du soir, au pied de dix ou douze cabanes, placées sans aucun ordre, à une assez grande distance les unes des autres, et à cent pas environ du bord de la mer. Elles étoient un peu plus considérables que celles que j'ai décrites ; on avoit employé à leur construction les mêmes matériaux ; mais elles étoient divisées en deux chambres : celle du fond contenoit tous les petits meubles du ménage, le foyer, et la banquette qui règne autour ; mais celle de l'entrée, absolument nue, paroissoit destinée à recevoir les visites ; les étrangers n'étant pas vraisemblablement admis en présence des femmes. Quelques officiers en rencontrèrent deux qui avoient fui et s'étoient cachées dans les herbes. Lorsque nos canots abordèrent dans l'anse, des femmes effrayées poussèrent des cris, comme si elles avoient craint d'être dévorées ; elles étoient cependant sous la garde d'un insulaire, qui les ramenoit chez elles, et qui sembloit vouloir les rassurer. Leur physionomie est un peu extraordinaire, mais assez agréable ; leurs yeux sont petits, leurs lèvres grosses ; la supérieure peinte ou tatouée en bleu, car il n'a pas été possible de s'en assurer : leurs jambes étoient nues ; une longue robe de chambre de toile les enveloppoit ; et comme elles avoient pris un bain dans la rosee des herbes, cette robe de chambre, collée au corps, a permis au dessinateur de rendre toutes les formes, qui sont peu élégantes :

Rencontre de quelques femmes.

leurs cheveux avoient toute leur longueur, et le dessus de la tête n'étoit point rasé, tandis qu'il l'étoit chez les hommes. 1787. Juillet.

M. de Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé ; ils aidoient à les pousser à l'eau ; et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formoient l'équipage, étoient Mantcheoux, et qu'ils étoient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois, auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils dirent, comme nos premiers géographes de la baie de Langle, que la terre que nous prolongions étoit une île ; ils lui donnèrent le même nom ; ils ajoutèrent que nous étions encore à cinq journées de pirogue de son extrémité, mais qu'avec un bon vent l'on pouvoit faire ce trajet en deux jours, et coucher tous les soirs à terre : ainsi tout ce qu'on nous avoit déjà dit dans la baie de Langle, fut confirmé dans cette nouvelle baie, mais exprimé avec moins d'intelligence par le Chinois qui nous servoit d'interprète. M. de Langle rencontra aussi, dans un coin de l'île, une espèce de cirque planté de quinze ou vingt piquets, surmontés chacun d'une tête d'ours ; les ossemens de ces animaux étoient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps, et que leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce

1787. Juillet. cirque nous parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits ; et les vingt têtes d'ours exposées aux yeux, devoient retracer les victoires qu'ils avoient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel se trouvoit le plus grand nombre. Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie de Langle : le saumon y étoit aussi commun, et chaque cabane avoit son magasin ; nous découvrimes que ces peuples consomment la tête, la queue, et l'épine du dos, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mantcheoux, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne se réservent que le fumet, qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillemens, et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages. Nos canots partirent enfin, à huit heures du soir, après que nous eumes comblé de présens les Tartares et les insulaires ; ils étoient de retour à huit heures trois quarts, et j'ordonnai de tout disposer pour l'appareillage du lendemain.

Départ de la baie d'Estaing. Le 20, la journée fut très-belle ; nous reconnumes parfaitement la côte qui s'étendoit nord et sud ; nous la prolongeames à une petite lieue ; et à sept heures du soir, une brume épaisse nous ayant enveloppés, nous mouillames par trente-sept brasses, fond de vase et de petits cailloux. La côte étoit beaucoup plus montueuse et plus es-

carpée que dans la partie méridionale. Nous n'apperçumes ni feu ni habitation ; et comme la nuit approchoit, nous n'envoyames point de canot à terre : mais nous primes, pour la première fois depuis que nous avions quitté la Tartarie, huit ou dix morues ; ce qui sembloit annoncer la proximité du continent, que nous avions perdu de vue depuis les 49^{d} de latitude. 1787. Juillet.

Obligé de suivre l'une ou l'autre côte, j'avois donné la préférence à celle de l'île, afin de ne pas manquer le détroit, s'il en existoit un vers l'est ; ce qui demandoit une extrême attention, à cause des brumes qui ne nous laissoient que de très-courts intervalles de clarté : aussi m'y suis-je en quelque sorte collé, et ne m'en suis-je jamais éloigné de plus de deux lieues, depuis la baie de Langle, jusqu'au fond du canal. Mes conjectures sur la proximité de la côte de Tartarie étoient tellement fondées, qu'aussitôt que notre horizon s'étendoit un peu, nous en avions une parfaite connoissance. Le canal commença à se rétrécir par les 50 degrés, et il n'eut plus que douze ou treize lieues de largeur.

Le 22 au soir, je mouillai à une lieue de terre, par trente-sept brasses, fond de vase. J'étois par le travers d'une petite rivière ; on voyoit à trois lieues au nord un pic très-remarquable ; sa base est sur le bord de la mer, et son sommet, de quelque côté qu'on l'apperçoive, conserve la forme la plus régu-

1787. Juillet.

lière ; il est couvert d'arbres et de verdure jusqu'à la cime : je lui ai donné le nom de *pic la Martinière*, parce qu'il offre un beau champ aux recherches de la botanique, dont le savant de ce nom fait son occupation principale.

Comme, en prolongeant la côte de l'île depuis la baie d'Estaing, je n'avois apperçu aucune habitation, je voulus éclaircir mes doutes à ce sujet; je fis armer quatre canots des deux frégates, commandés par M. de Clonard, capitaine de vaisseau, et je lui donnai ordre d'aller reconnoître l'anse dans laquelle couloit la petite rivière dont nous appercevions le ravin. Il étoit de retour à huit heures du soir, et il ramena, à mon grand étonnement, tous ses canots pleins de saumons, quoique les équipages n'eussent ni lignes ni filets. Cet officier me rapporta qu'il avoit abordé à l'embouchure d'un ruisseau, dont la largeur n'excédoit pas quatre toises, ni la profondeur un pied ; qu'il l'avoit trouvé tellement rempli de saumons, que le lit en étoit tout couvert, et que nos matelots, à coups de bâton, en avoient tué douze cents dans une heure : il n'avoit d'ailleurs rencontré que deux ou trois abris abandonnés, qu'il supposoit avoir été élevés par des Tartares Mantcheoux, venus, suivant leur coutume, du continent pour commercer dans le sud de cette île. La végétation étoit encore plus vigoureuse que dans les baies où nous avions abordé, les arbres étoient

Pêche extraordinaire de saumons.

d'une plus forte dimension ; le céleri et le cresson croissoient en abondance sur les bords de cette rivière ; c'étoit la première fois que nous rencontrions cette dernière plante depuis notre départ de Manille. On auroit pu aussi ramasser de quoi remplir plusieurs sacs de baies de genièvre ; mais nous donnames la préférence aux herbes et aux poissons. Nos botanistes firent une ample collection de plantes assez rares ; et nos lithologistes rapportèrent beaucoup de crystaux de spath, et d'autres pierres curieuses : mais ils ne rencontrèrent ni marcassites, ni pyrites, rien enfin qui annonçât que ce pays eût aucune mine de métal. Les sapins et les saules étoient en beaucoup plus grand nombre que le chêne, l'érable, le bouleau et l'azerolier ; et si d'autres voyageurs ont descendu un mois après nous sur les bords de cette rivière, ils y auront cueilli beaucoup de groseilles, de fraises et de framboises, qui étoient encore en fleur. 1787. Juillet.

Pendant que les équipages de nos canots faisoient à terre cette abondante moisson, nous prenions à bord beaucoup de morues ; et ce mouillage de quelques heures nous donna des provisions fraîches pour une semaine. Je nommai cette rivière *le ruisseau du Saumon ;* et j'appareillai à la pointe du jour. Je continuai à prolonger de très-près cette île, qui ne se terminoit jamais au nord, quoique chaque pointe un peu avancée que j'appercevois m'en laissât l'espoir. Le 23,

1787. Juillet. nous observames 50d 54m de latitude nord, et notre longitude n'avoit presque pas changé depuis la baie de Langle. Nous relevames par cette latitude une très-bonne baie, la seule, depuis que nous prolongions cette île, qui offrît aux vaisseaux un abri assuré contre les vents du canal. Quelques habitations paroissoient çà et là sur le rivage, auprès d'un ravin qui marquoit le lit d'une rivière un peu plus considérable que celles que nous avions déjà vues : je ne jugeai pas à propos de reconnoître plus particulièrement cette baie, que j'ai nommée *baie de la Jonquière ;* j'en ai cependant traversé la largeur. A une lieue au large, la sonde donna trente-cinq brasses, fond de vase : mais j'étois si pressé, et un temps clair dont nous jouissions étoit si rare et si précieux pour nous, que je crus ne devoir l'employer qu'à m'avancer vers le nord. Depuis que nous avions atteint le 50e degré de latitude nord, j'étois revenu entièrement à ma première opinion ; je ne pouvois plus douter que l'île que nous prolongions depuis les 47d, et qui, d'après le rapport des naturels, devoit s'étendre beaucoup plus au sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54d, et qui forme, dans une direction nord et sud, une des plus longues îles du monde : ainsi le prétendu détroit de Tessoy ne seroit que celui qui sépare l'île Ségalien de la Tartarie, à-peu-près par les 52d. J'étois trop avancé pour ne pas vouloir reconnoître ce

détroit, et savoir s'il est pratiquable. Je commençois à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuoit avec une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île Ségalien n'étoient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau, comme des bancs de sable. 1787. Juillet. Barre qui ferme le détroit aux vaisseaux.

En effet, nous nous assurames par la suite que le fond de ce canal formoit un talus du sud au nord, à-peu-près comme un fleuve dont l'eau diminue en avançant vers sa source. Le fond s'élevoit rapidement de trois brasses par lieue, et je calculois de cette manière qu'il nous restoit à peine six lieues, en supposant un attérissement graduel pour rencontrer le fond du golphe ; mais tout se réduit, comme on le verra, à une barre, qui est encore cachée par un peu d'eau, et qui ferme tout à fait le détroit, sans laisser ni chenal ni passage quelconque. Un jour, sans doute, ce banc venant à s'élever au-dessus de la mer, joindra l'île au continent de Tartarie.

Les vents du sud qui soufflent violemment dans ce canal et y règnent plus fixément que les vents alizés entre les tropiques, nous firent éprouver quelques avaries et de grandes fatigues. Nous mimes cependant deux canots à la mer pour sonder. Ils étoient commandés, l'un par M. Boutin, et l'autre par M. de Vaujuas. Le premier revint bientôt après ; le second, qui s'étoit écarté vers le nord pour atteindre le point le plus éloigné que

1787. Juillet. l'état de la mer lui permit de sonder, tarda davantage. Parti à sept heures du soir, il ne fut de retour qu'à minuit : déjà la mer étoit agitée ; et n'ayant pu oublier le malheur que nous avions éprouvé à la baie des François, je commençois à être dans la plus vive inquiétude. Son retour me parut une compensation de la très-mauvaise situation où se trouvoient nos vaisseaux ; car, à la pointe du jour, nous fumes forcés d'appareiller. La mer étoit si grosse, que nous employames quatre heures à lever notre ancre : la tournevire, la marguerite, cassèrent : le cabestan fut brisé : par cet évènement, trois hommes furent grièvement blessés ; nous fumes contraints, quoiqu'il ventât très-grand frais, de faire porter à nos frégates toute la voile que leurs mâts pouvoient supporter. Heureusement quelques légères variations du sud au sud-sud-ouest et au sud-sud-est nous furent favorables, et nous nous élevames, en vingt-quatre heures, de cinq lieues.

Accidens à bord de la Boussole.

Le 28 au soir, la brume s'étant dissipée, nous nous trouvames sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paroissoit très-profonde, et offroit un mouillage sûr et commode : nous manquions absolument de bois, et notre provision d'eau étoit fort diminuée ; je pris le parti d'y relâcher, et je fis signal à l'Astrolabe de sonder en avant. Nous mouillames à la pointe du nord de cette baie, à cinq heures du soir, par onze brasses, fond de vase. M. de Langle ayant de suite fait

Arrivée à la baie de *Castries*.

mettre son canot à la mer, sonda lui-même cette rade, et me rapporta qu'elle offroit le meilleur abri possible derrière quatre îles qui la garantissoient des vents du large. Il étoit descendu dans un village de Tartares où il avoit été très-bien accueilli ; il avoit découvert une aiguade où l'eau la plus limpide pouvoit tomber en cascade dans nos chaloupes ; et ces îles, dont le bon mouillage ne devoit être éloigné que de trois encablures, étoient couvertes de bois. D'après le rapport de M. de Langle, je donnai ordre de tout disposer pour entrer au fond de la baie à la pointe du jour ; et nous y mouillames à huit heures du matin, par six brasses, fond de vase. Cette baie fut nommée *baie de Castries*. 1787. Juillet.

L'impossibilité reconnue de débarquer au nord de l'île Ségalien, ouvroit un nouvel ordre d'évènemens devant nous. La baie de Castries, dans laquelle nous venions de mouiller, est située au fond d'un golphe, et éloignée de deux cents lieues du détroit de Sangaar, la seule porte dont nous fussions certains pour sortir des mers du Japon. Il falloit tenter, avant la fin de la belle saison, de faire ce trajet périlleux au milieu des brumes, dans un canal étroit, où le louvoyage étoit extrêmement difficile. Nous eussions pu attendre la mousson du nord, qui pouvoit être retardée jusqu'en novembre, mais je ne m'arrêtai pas un instant à cette dernière idée ; je crus au contraire devoir reboubler d'acti-

1787. Juillet.

vité, en tâchant de pourvoir, dans le plus court espace de temps possible, à nos besoins d'eau et de bois; et j'annonçai que notre relâche ne seroit que de cinq jours. La première opération, la plus importante étoit la vérification de la marche de nos horloges marines; et nos voiles étoient à peine serrées, que nos astronomes avoient déjà établi leurs instrumens sur une île située à très-peu de distance de nos vaisseaux; je lui ai donné le nom d'*île de l'Observatoire*: elle devoit aussi fournir à nos charpentiers le bois dont nous étions presque dépourvus. Une perche graduée fut fixée dans l'eau, au pied de l'observatoire, pour faire connoître la hauteur de la marée. Les travaux astronomiques se suivoient sans interruption; mais la maladresse d'un charpentier détruisit toutes les espérances que nous en concevions; il coupa, auprès de la tente astronomique, un arbre qui, en tombant, brisa la lunette d'un quart de cercle, dérangea la pendule de comparaison, et rendit presque nuls les travaux des deux jours précédens. Les astronomes, forcés par cet évènement, de se livrer à des observations de curiosité, nous accompagnèrent, les deux derniers jours, dans nos différentes courses.

La baie de Castries est la seule, de toutes celles que nous avons visitées sur la côte de Tartarie, qui mérite la qualification de baie; elle assure un abri aux vaisseaux contre le mauvais temps, et il seroit possible d'y passer

l'hiver; mais il est très-difficile d'y aborder, même en canot, lorsque la mer est basse : on a d'ailleurs à lutter contre des herbes * entre lesquelles il ne reste que deux ou trois pieds d'eau, et qui opposent aux efforts des canotiers une résistance invincible. 1787. Juillet.

Il n'y a point de mer plus fertile en *fucus* de différentes espèces, et la végétation de nos plus belles prairies n'est ni plus verte, ni plus fourrée. Un très-grand enfoncement sur le bord duquel étoit le village tartare, et que nous supposames d'abord assez profond pour recevoir nos vaisseaux, parce que la mer étoit haute lorsque nous mouillames au fond de la baie, ne fut plus pour nous, deux heures après, qu'une vaste prairie d'herbes marines; on y voyoit sauter des saumons qui sortoient d'un ruisseau dont les eaux se perdoient dans ces herbes, et où nous en avons pris plus de deux mille en un jour. Herbes qui la couvrent.

Les habitans, dont ce poisson est la subsistance la plus abondante et la plus assurée, voyoient les succès de notre pêche sans inquiétude, parce qu'ils étoient certains, sans doute, que la quantité en est inépuisable. Nous débarquames au pied de leur village, le lendemain de notre arrivée dans la baie; M. de Langle nous y avoit précédés, et ses présens nous y procurèrent des amis.

* Ces herbes marines ou *fucus* sont absolument les mêmes que celles qui servent, à Marseille, à emballer les différentes caisses d'huile ou de liqueur : c'est le *goémon*, *goesmon* ou *gouesmon*.

1787. Juillet. Extrême bonté des habitans.

On ne peut rencontrer, dans aucune partie du monde, une peuplade d'hommes meilleurs. Le chef, ou le plus vieux, vint nous recevoir sur la plage, avec quelques autres habitans. Il se prosterna jusqu'à terre en nous saluant, à la manière des Chinois, et nous conduisit ensuite dans sa cabane, où étoient sa femme, ses belles-filles, ses enfans et ses petits-enfans. Il fit étendre une natte propre, sur laquelle il nous proposa de nous asseoir; et une petite graine, que nous n'avons pu reconnoître, fut mise dans une chaudière sur le feu avec du saumon, pour nous être offerte. Cette graine est leur mets le plus précieux : ils nous firent comprendre qu'elle venoit du pays des Mantcheoux; ils donnent exclusivement ce nom aux peuples qui habitent à sept ou huit journées dans le haut du fleuve Ségalien, et qui communiquent directement avec les Chinois. Ils firent comprendre, par signes, qu'ils étoient de la nation des Orotchys; et nous montrant quatre pirogues étrangères, que nous avions vues arriver le même jour dans la baie, et qui s'étoient arrêtées devant leur village, ils en nommèrent les équipages *des Bitchys ;* ils nous désignoient que ces derniers habitoient plus au sud, mais peut-être à moins de sept à huit lieues : car ces nations, comme celles du Canada, changent de nom et de langage à chaque bourgade. Ces étrangers, dont je parlerai plus en détail, avoient allumé du feu sur le sable, au bord de la mer, auprès du

Étrangers de la nation des *Bitchys.*

village des Orotchys ; ils y faisoient cuire leur graine et leur poisson dans une chaudière de fer, suspendue par un crochet de même métal à un trépied formé par trois bâtons liés ensemble. Ils arrivoient du fleuve Ségalien, et rapportoient dans leur pays des nankins et de la graine qu'ils avoient eus probablement en échange de l'huile, du poisson séché, et peut-être de quelques peaux d'ours ou d'élan, seuls quadrupèdes, avec les chiens et les écureuils, dont nous ayons apperçu les dépouilles. 1787. Juillet.

Ce village des Orotchys étoit composé de quatre cabanes solidement construites avec des tronçons de sapin dans toute leur longueur, proprement entaillés dans les angles ; une charpente assez bien travaillée soutenoit la toiture, formée par des écorces d'arbres. Une banquette, comme celle des cases de l'île Ségalien, régnoit autour de l'appartement ; et le foyer étoit placé de même au milieu, sous une ouverture assez large pour donner issue à la fumée. Nous avons lieu de croire que ces quatre maisons appartiennent à quatre familles différentes, qui vivent entre elles dans la plus grande union et la plus parfaite confiance. Nous avons vu partir une de ces familles pour un voyage de quelque durée ; car elle n'a point reparu pendant les cinq jours que nous avons passés dans cette baie. Les propriétaires mirent quelques planches devant la porte de leur maison, pour empêcher les chiens d'y entrer, et la laissèrent

Villages, cabanes, etc. des *Orotchys*.

1787. Juillet.

remplie de leurs effets. Nous fumes bientôt tellement convaincus de l'inviolable fidélité de ces peuples, et du respect, presque religieux, qu'ils ont pour les propriétés, que nous laissions au milieu de leurs cabanes, et sous le sceau de leur probité, nos sacs pleins d'étoffes, de rassades, d'outils de fer, et généralement de tout ce qui servoit à nos échanges, sans que jamais ils aient abusé de notre extrême confiance; et nous sommes partis de cette baie avec l'opinion, qu'ils ne soupçonnoient même pas que le vol fût un crime.

Chaque cabane étoit entourée d'une sécherie de saumons, qui restoient exposés sur des perches à l'ardeur du soleil, après avoir été boucanés pendant trois ou quatre jours autour du foyer qui est au milieu de leur case; les femmes chargées de cette opération ont le soin, lorsque la fumée les a pénétrés, de les porter en plein air, où ils acquièrent la dureté du bois.

Ils faisoient leur pêche dans la même rivière que nous, avec des filets ou des dards; et nous leur voyions manger crus, avec une avidité dégoûtante, le museau, les ouïes, les osselets, et quelquefois la peau entière du saumon, qu'ils dépouilloient avec beaucoup d'adresse; ils suçoient le mucilage de ces parties, comme nous avalons une huître. Le plus grand nombre de leurs poissons n'arrivoient à l'habitation que dépouillés, excepté lorsque la pêche avoit été très-abondante; alors les

femmes cherchoient avec la même avidité les poissons entiers, et en dévoroient, d'une manière aussi dégoûtante, les parties mucilagineuses, qui leur paroissoient le mets le plus exquis. C'est à la baie de Castries que nous apprimes l'usage du bourrelet de plomb ou d'os que ces peuples, ainsi que ceux de l'île Ségalien, portent comme une bague au pouce; il leur sert de point d'appui pour couper et dépouiller le saumon avec un couteau tranchant qu'ils portent tous, pendu à leur ceinture. 1787. Juillet.

Leur village étoit construit sur une langue de terre basse et marécageuse, exposée au nord, et qui nous a paru inhabitable pendant l'hiver; mais, à l'opposite et de l'autre côté du golfe, sur un endroit plus élevé, à l'exposition du midi, et à l'entrée d'un bois, étoit un second village, composé de huit cabanes, plus vastes et mieux construites que les premières. Au dessus, et à une très-petite distance, nous avons visité trois jourtes, ou maisons souterraines, absolument semblables à celles des Kamtschadales, décrites dans le quatrième volume du dernier Voyage de Cook; elles étoient assez étendues pour contenir, pendant la rigueur du froid, les habitans des huit cabanes. Enfin sur une des ailes de cette bourgade, on trouvoit plusieurs tombeaux, mieux construits et aussi grands que les maisons: chacun d'eux renfermoit trois, quatre ou cinq bières, proprement travaillées, ornées d'étoffes de Chine, Tombeaux

1787. Juillet. dont quelques morceaux étoient de brocart. Des arcs, des flèches, des filets, et généralement les meubles les plus précieux de ces peuples, étoient suspendus dans l'intérieur de ces monumens, dont la porte, en bois, se fermoit avec une barre maintenue à ses extrémités par deux supports.

Leurs maisons étoient remplies d'effets comme les tombeaux; rien de ce qui leur sert n'en avoit été enlevé : les habillemens, les fourrures, les raquettes, les arcs, les flèches, les piques, tout étoit resté dans ce village désert, qu'ils n'habitent que pendant la mauvaise saison. Ils passent l'été de l'autre côté du golfe où ils étoient, et d'où ils nous voyoient entrer dans les cases, descendre même dans l'intérieur des tombeaux, sans que jamais ils nous y aient accompagnés, sans qu'ils aient témoigné la moindre crainte de voir enlever leurs meubles, qu'ils savoient cependant exciter beaucoup nos désirs, parce que nous avions déjà fait plusieurs échanges avec eux. Nos équipages n'avoient pas moins vivement senti que les officiers, le prix d'une confiance aussi grande; et le deshonneur et le mépris eussent couvert l'homme qui eût été assez vil pour commettre le plus léger vol.

Il étoit évident que nous n'avions visité les Orotchys que dans leurs maisons de campagne, où ils faisoient leur récolte de saumon, qui, comme le blé en Europe, fait la base de leur subsistance. J'ai vu parmi eux

si peu de peaux d'élan, que je suis porté à croire que la chasse y est peu abondante. Je compte aussi pour une très-petite partie de leur nourriture quelques racines de lis jaune ou de *saranne*, que les femmes arrachent sur la lisière des bois, et qu'elles font sécher auprès de leur foyer. 1787. Juillet.

On auroit pu penser qu'une si grande quantité de tombeaux, car nous en trouvions sur toutes les îles et dans toutes les anses, annonçoit une épidémie récente qui avoit ravagé ces contrées, et réduit la génération actuelle à un très-petit nombre d'hommes : mais je suis porté à croire que les différentes familles dont cette nation est composée, étoient dispersées dans les baies voisines, pour y pêcher et sécher du saumon, et qu'elles ne se rassemblent que l'hiver; elles apportent alors leur provision de poisson pour subsister jusqu'au retour du soleil. Il est plus vraisemblable de supposer que le respect religieux de ces peuples pour les tombeaux de leurs ancêtres les porte à les entretenir, à les réparer, et à retarder ainsi, peut-être pendant plusieurs siècles, l'effet inévitable de la lime du temps. Je n'ai apperçu aucune différence extérieure entre les habitans. Il n'en est pas de même des morts, dont les cendres reposent d'une manière plus ou moins magnifique, suivant leurs richesses; il est assez probable que le travail d'une longue vie suffit à peine aux frais d'un de ces somptueux mausolées, qui n'ont cependant

1787. Juillet. qu'une magnificence relative, et dont on se feroit une très-fausse idée, si on les comparoit aux monumens des peuples plus civilisés. Les corps des habitans les plus pauvres sont exposés en plein air, dans une bière placée sur un théâtre soutenu par des piquets de quatre pieds de hauteur: mais tous ont leurs arcs, leurs flèches, leurs filets, et quelques morceaux d'étoffes auprès de leurs monumens; et ce seroit vraisemblablement un sacrilége de les enlever.

Mœurs, habillemens des Orotchys. Ces peuples sembleroient, ainsi que ceux de l'île Ségalien *, ne reconnoître aucun chef, et n'être soumis à aucun gouvernement. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards, peuvent rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. Nous n'avons jamais été témoins de la plus petite querelle. Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfans, offroient à nos yeux un spectacle touchant: mais nos sens étoient révoltés par l'odeur fétide de ce saumon, dont les maisons, ainsi que leurs environs, se trouvoient remplis. Les os en étoient épars, et le sang répandu autour du foyer; des chiens avides, quoiqu'assez doux et familiers, léchoient et dévoroient ces

* L'île Ségalien est une de celles dont le nom a le plus varié chez les géographes: on la trouve sur les cartes anciennes, sous les noms suivans: *Sahalien*, *Ula-hata*, du *Fleuve noir*, *Saghalien*, *Anga-hata*, *Amur*, *Amour*, etc. (N. D. R.)

restes. Ce peuple est d'une mal-propreté et d'une puanteur révoltantes ; il n'en existe peut-être pas de plus foiblement constitué, ni d'une physionomie plus éloignée des formes auxquelles nous attachons l'idée de la beauté : leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces ; leur corps est grêle, leur voix foible et aiguë, comme celle des enfans ; ils ont les os des joues saillans ; les yeux petits, chassieux, et fendus diagonalement ; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître leurs cheveux, et ils les tressent à-peu-près comme nous: Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules, et le portrait que je viens de tracer convient autant à leur physionomie qu'à celle des hommes, dont il seroit assez difficile de les distinguer, si une légère différence dans l'habillement, et une gorge qui n'est serrée par aucune ceinture, n'annonçoient leur sexe : elles ne sont cependant assujéties à aucun travail forcé qui ait pu, comme chez les Indiens de l'Amérique, altérer l'élégance de leurs traits, si la nature les eût pourvues de cet avantage. Tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfans, à qui elles donnent à teter jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans ; ma surprise fut extrême d'en voir un de cet âge, qui, après avoir bandé

1787. Juillet.

1787. Juillet. un petit arc, tiré assez juste une flèche, donné des coups de bâton à un chien, se jeta sur le sein de sa mère, et y prit la place d'un enfant de cinq à six mois, qui s'étoit endormi sur ses genoux.

Ce sexe paroît jouir parmi eux d'une assez grande considération. Ils n'ont jamais conclu aucun marché avec nous sans le consentement de leurs femmes; les pendans d'oreilles d'argent, et les bijoux de cuivre servant à orner leurs habits, sont uniquement réservés aux femmes et aux petites filles. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin, ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les chemises des charretiers. Si elle descend au-dessous du genou, ils n'ont point de caleçon. Dans le cas contraire, ils en portent à la chinoise, qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Tous ont des bottes de peau de loup marin, mais ils les conservent pour l'hiver; et ils portent dans tous les temps, et à tout âge, même à la mamelle, une ceinture de cuir à laquelle sont attachés un couteau à gaîne, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac, et une pipe.

Le costume des femmes est un peu différent; elles sont enveloppées d'une large robe de nankin, ou de peau de saumon, qu'elles ont l'art de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple. Cet habillement leur descend jusqu'à la cheville du pied, et il est quelquefois bordé d'une frange de petits

ornemens de cuivre, qui font un bruit semblable à celui des grelots. Les saumons dont la peau sert à leur habillement, ne se pêchent pas en été, et pèsent trente ou quarante livres. Ceux que nous venions de prendre au mois de juillet, étoient du poids de trois ou quatre livres seulement ; mais leur nombre et la délicatesse de leur goût compensoient ce désavantage : nous croyons tous n'en avoir jamais mangé de meilleurs. Nous ne pouvons parler de la religion de ce peuple, n'ayant apperçu ni temples ni prêtres, mais peut-être quelques idoles, grossièrement sculptées, suspendues au plancher de leurs cabanes : elles représentoient des enfans, des bras, des mains, des jambes, et ressembloient beaucoup aux *ex-voto* de plusieurs de nos chapelles de campagne. Il seroit possible que ces simulacres, que nous avons peut-être faussement pris pour des idoles, ne servissent qu'à leur rappeler le souvenir d'un enfant dévoré par des ours, ou de quelque chasseur blessé par ces animaux : il n'est cependant guère vraisemblable qu'un peuple si foiblement constitué soit exempt de superstition. Nous avons soupçonné qu'ils nous prenoient quelquefois pour des sorciers ; ils répondoient avec inquiétude, quoiqu'avec politesse, à nos différentes questions ; et lorsque nous tracions des caractères sur le papier, ils sembloient prendre les mouvemens de la main qui écrivoit pour des signes de magie, et se refusoient à répondre à ce

1787. Juillet.

1787. Juillet. Leur répugnance à accepter des présens.

que nous leur demandions, en faisant entendre que c'étoit un mal. Nos présens ne pouvoient vaincre leurs préjugés à cet égard ; ils ne les recevoient même qu'avec répugnance, et ils les refusèrent souvent avec opiniâtreté. Je crus m'appercevoir qu'ils désiroient peut-être plus de délicatesse dans la manière de les leur offrir ; et, pour vérifier si ce soupçon étoit fondé, je m'assis dans une de leurs cases, et après avoir approché de moi deux petits enfans de trois ou quatre ans, et leur avoir fait quelques légères caresses, je leur donnai une pièce de nankin, couleur de rose, que j'avois apportée dans ma poche. Je vis les yeux de toute la famille témoigner une vive satisfaction ; et je suis certain qu'ils auroient refusé ce présent si je le leur eusse directement adressé. Le mari sortit de sa case, et rentra bientôt après avec son plus beau chien, qu'il me pria d'accepter ; je le refusai, en cherchant à lui faire comprendre qu'il lui seroit plus utile qu'à moi : mais il insista ; et, voyant que c'étoit sans succès, il fit approcher les deux enfans qui avoient reçu le nankin, et appuyant leurs petites mains sur le dos du chien, il me fit entendre que je ne devois pas refuser ses enfans. La délicatesse de ces manières ne peut exister que chez un peuple très-policé. Je crois que la civilisation d'une nation qui n'a ni troupeaux ni culture, ne peut aller au-delà. Je dois faire observer que les chiens sont leur bien le plus précieux ;

ils les attellent à de petits traîneaux fort légers, très-bien faits, absolument semblables à ceux des Kamtschadales. Ces chiens, de l'espèce des chiens-loups, sont forts quoique d'une taille moyenne, extrêmement dociles, très-doux, et paroissent avoir le caractère de leurs maîtres ; tandis que ceux du Port des François, beaucoup plus petits, mais de la même espèce, étoient sauvages et féroces. Un chien de ce port, que nous avions pris et conservé pendant plusieurs mois à bord, se vautroit dans le sang lorsqu'on tuoit un bœuf ou un mouton ; il couroit sur les poules comme un renard : il avoit plutôt les inclinations d'un loup que celles d'un chien domestique. Il tomba à la mer pendant la nuit, dans un fort roulis, poussé peut-être par quelque matelot dont il avoit dérobé la ration. 1787. Juillet.

Les voyageurs dont les quatre pirogues étoient échouées devant le village, avoient excité notre curiosité, ainsi que leur pays des Bitchys au sud de la baie de Castries. Nous employames toute notre adresse à les questionner sur la géographie du pays : nous traçames sur du papier la côte de Tartarie, le fleuve Ségalien, l'île de ce nom, qu'ils appellent aussi *Tchoka*, vis-à-vis de cette même côte, et nous laissames un passage entre deux. Ils prirent le crayon de nos mains, et joignirent par un trait l'île au continent ; poussant ensuite leur pirogue sur le sable, ils nous donnoient à entendre Les Bitchys fournissent des détails géographiques.

1787. Juillet. qu'après être sortis du fleuve, ils avoient poussé ainsi leur embarcation sur le banc de sable qui joint l'île au continent, et qu'ils venoient de tracer ; puis arrachant, au fond de la mer, de l'herbe, dont j'ai déjà dit que le fond de ce golfe étoit rempli, ils la plantèrent sur le sable, pour exprimer qu'il y avoit aussi de l'herbe marine sur le banc qu'ils avoient traversé. Ce rapport fait sur les lieux par des voyageurs qui sortoient du fleuve, rapport si conforme au résultat de ce que nous avions vu, puisque nous ne nous étions arrêtés que par les six brasses, ne nous laissa aucun doute. Pour qu'on puisse concilier ce récit avec celui des peuples de la baie de Langle, il suffit qu'à mer haute il reste, dans quelques points du banc, des ouvertures avec trois ou quatre pieds d'eau, quantité plus que suffisante pour leurs pirogues. Comme c'étoit cependant une question intéressante, et qu'elle n'avoit point été résolue directement devant moi, je fus à terre le lendemain, et nous eumes par signes une conversation dont le résultat fut le même. Enfin M. de Langle et moi chargeames M. Lavaux, qui avoit une sagacité particulière pour s'exprimer et comprendre les langues étrangères, de faire de nouvelles recherches. Il trouva les Bitchys invariables dans leur rapport ; et j'abandonnai alors le projet que j'avois formé d'envoyer ma chaloupe jusqu'au fond du golfe, qui ne devoit être éloigné de la baie de Castries que de dix ou

douze lieues. Ce plan auroit d'ailleurs eu de grands inconvéniens : la plus petite brise du sud fait grossir la mer, dans le fond de cette manche, au point qu'un bâtiment qui n'est pas ponté court risque d'être rempli par les lames, qui brisent souvent comme sur une barre ; d'ailleurs, les brumes continuelles et l'opiniâtreté des vents du sud rendoient l'époque du retour de la chaloupe fort incertaine ; et nous n'avions pas un instant à perdre : ainsi, au lieu d'envoyer la chaloupe éclaircir un point de géographie sur lequel il ne pouvoit me rester aucun doute, je me proposai de redoubler d'activité pour sortir enfin du golfe dans lequel nous naviguions depuis trois mois, que nous avions exploré presque entièrement jusqu'au fond, traversé plusieurs fois dans tous les sens, et sondé constamment, autant pour notre sûreté que pour ne laisser rien à désirer aux géographes. La sonde pouvoit seule nous guider au milieu des brumes dans lesquelles nous avons été si long-temps enveloppés ; elles n'ont pas lassé du moins notre patience, et nous n'avons pas laissé un seul point des deux côtes sans relèvement. Il ne nous restoit plus qu'un point intéressant à éclaircir, celui de l'extrémité méridionale de l'île Ségalien, que nous connoissions seulement jusqu'à la baie de Langle, par 47^{d} 49^{m} ; et j'avoue que j'en aurois peut-être laissé le soin à d'autres, s'il m'eût été possible de débouquer, parce que la saison s'avançoit, et que je ne me

1787. Juillet.

1787. Juillet.

dissimulois pas l'extrême difficulté de remonter deux cents lieues au vent, dans un canal aussi étroit, plein de brumes, et où les vents de sud n'avoient jamais varié que de deux quarts vers l'est ou vers l'ouest. Je savois, à la vérité, par la relation du Kastricum, que les Hollandois avoient eu des vents de nord au mois d'août : mais il faut observer qu'ils avoient navigué sur la côte orientale de leur prétendu Jesso ; que nous, au contraire, nous étions engolfés entre deux terres dont l'extrémité se trouvoit dans les mers à mousson, et que cette mousson règne sur les côtes de Chine et de Corée jusqu'au mois d'octobre.

Il nous paroissoit que rien ne pouvoit détourner les vents de la première impulsion qu'ils avoient reçue : ces réflexions ne me rendoient que plus ardent à hâter notre départ, et j'en avois fixé irrévocablement l'époque au 2 août. Le temps qui nous restoit jusqu'à ce moment fut employé à reconnoître quelque partie de la baie, ainsi que les différentes îles dont elle est formée. Nos naturalistes firent des courses sur tous les points de la côte qui paroissoient devoir satisfaire notre curiosité. M. de Lamanon lui-même, qui avoit essuyé une longue maladie, et dont la convalescence étoit très-lente, voulut nous accompagner : les laves, et autres matières volcaniques, dont il apprit que ces îles étoient formées, ne lui permirent pas de songer à sa foiblesse. Il reconnut, avec l'abbé Mongès

Minéraux, plantes, animaux de la baie de Castries.

et le père Receveur, que la plus grande partie des substances des environs de la baie et des îles qui en forment l'entrée, étoient des laves rouges, compactes, ou poreuses; des basaltes gris, en table, ou en boule; et enfin des trapps qui paroissoient n'avoir pas été attaqués par le feu, mais qui avoient fourni la matière des laves et des basaltes qui s'étoient fondus dans le fourneau : différentes crystallisations se rencontroient parmi ces matières volcaniques, dont l'éruption étoit jugée très-ancienne. Ils ne purent découvrir les cratères des volcans : un séjour de plusieurs semaines eût été nécessaire pour étudier et suivre les traces qui pouvoient y conduire. 1787. Juillet.

M. de la Martinière parcourut, avec son activité ordinaire, les ravins, le cours des rivières, pour chercher, sur les bords, des plantes nouvelles; mais il ne trouva que les mêmes espèces qu'il avoit rencontrées dans les baies de Ternai et de Suffren, et en moindre quantité. La végétation étoit à-peu-près au point où on la voit aux environs de Paris, vers le 15 de mai : les fraises et les framboises étoient encore en fleurs, le fruit des groseillers commençoit à rougir; et le céleri, ainsi que le cresson, étoient très-rares. Nos conchyliologistes furent plus heureux : ils trouvèrent des huîtres feuilletées, extrêmement belles, d'une couleur vineuse et noire, mais si adhérentes au rocher, qu'il falloit beaucoup d'adresse pour les en détacher;

1787. Juillet.

leurs feuilles étoient si minces, qu'il nous a été très-difficile d'en conserver d'entières: nous primes aussi à la drague quelques buccins d'une belle couleur, des peignes, de petites moules de l'espèce la plus commune, ainsi que différentes camés.

Nos chasseurs tuèrent plusieurs gélinottes, quelques canards sauvages, des cormorans, des guillemots, des bergeronnettes blanches et noires, un petit gobe-mouche d'un bleu azuré, que nous n'avons trouvé décrit par aucun ornithologiste; mais toutes ces espèces étoient peu répandues. La nature de tous les êtres vivans est comme engourdie dans ces climats presque toujours glacés, et les familles y sont peu nombreuses. Le cormoran, le goéland, qui se réunissent en société sous un ciel plus heureux, vivent ici solitaires sur la cime des rochers. Un deuil affligeant et sombre semble régner sur le bord de la mer, et dans les bois, qui ne retentissent que du croassement de quelques corbeaux, et servent de retraite à des aigles à tête blanche, et à d'autres oiseaux de proie. Le martinet, l'hirondelle de rivage, paroissent seuls être dans leur vraie patrie: on en voyoit des nids et des vols sous tous les rochers qui forment des voûtes au bord de la mer. Je crois que l'oiseau le plus généralement répandu sur tout le globe est l'hirondelle de cheminée ou de rivage, ayant rencontré l'une ou l'autre espèce dans tous les pays où j'ai abordé.

Quoique je n'aie point fait creuser la terre, je crois qu'elle reste gelée pendant l'été à une certaine profondeur, parce que l'eau de notre aiguade n'avoit qu'un degré et demi de chaleur au-dessus de la glace, et que la température des eaux courantes, observée avec un thermomètre, n'a jamais excédé quatre degrés : le mercure cependant se tenoit constamment à quinze degrés, quoiqu'en plein air. Cette chaleur momentanée ne pénètre point; elle hâte seulement la végétation, qui doit naître et mourir en moins de trois mois, et elle multiplie en peu de temps à l'infini les mouches, les moustiques, les maringouins, et d'autres insectes incommodes. 1787. Juillet.

Les indigènes ne cultivent aucune plante; ils paroissent cependant aimer beaucoup les substances végétales : la graine des Mantcheoux, qui pourroit bien être un petit millet mondé, faisoit leurs délices. Ils ramassent avec soin différentes racines spontanées, qu'ils font sécher pour leur provision d'hiver, entre autres celle du lis jaune ou saranne, qui est un véritable oignon. Très-inférieurs, par leur constitution physique et par leur industrie, aux habitans de l'île Ségalien, ils n'ont pas, comme ces derniers, l'usage de la navette, et ne sont vêtus que d'étoffes chinoises les plus communes, et de dépouilles de quelques animaux terrestres ou de loups marins. Nous avons tué un de ces derniers à coups de bâton; notre jardinier, M. Collignon, le trouva endormi sur le bord de la

1787. Juillet. Accident qui arrive au jardinier

mer; il ne différoit en rien de ceux de la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Cette rencontre fut suivie, pour lui, d'un évènement malheureux: une ondée de pluie l'ayant surpris dans le bois pendant qu'il y semoit des graines d'Europe, il voulut faire du feu pour se sécher, et fit imprudemment usage de poudre pour l'allumer; le feu se communiqua à sa poire à poudre, qu'il tenoit à la main; l'explosion lui brisa l'os du pouce, et il fut si grièvement blessé, qu'il n'a dû la conservation de son bras qu'à l'habileté de M. Rollin, notre chirurgien-major. Je prendrai occasion de dire ici que M. Rollin, en partageant ses soins à tous les hommes de notre équipage, s'attachoit particulièrement à ceux qui paroissoient jouir de la meilleure santé. Il avoit remarqué chez plusieurs un commencement de scorbut, annoncé par des enflures aux gencives et aux jambes; ce principe s'étoit développé à terre; il auroit cédé à un séjour de deux semaines: mais nous ne pouvions les passer à la baie de Castries; nous nous flattames que le moût de bière, la sapinette, l'infusion de quinquina mêlée avec l'eau de l'équipage, dissiperoient ces foibles symptômes, et nous donneroient le temps d'attendre une relâche où il nous fût possible de séjourner plus long-temps.

1787.
Août.

TROISIÈME ANNÉE DU VOYAGE.

Départ de la baie de Castries.

Navigation dans le canal.

Le 2 août, ainsi que je l'avois annoncé, nous mimes à la voile avec une petite brise de l'ouest, qui ne régnoit qu'au fond de la baie. Le temps fut beau d'abord, et nous permit de relever la côte de Tartarie, jusqu'au pic Lamanon : il devint ensuite très-mauvais ; nous eumes à essuyer des vents, de la pluie et des brumes ; notre position, dans un canal dont les terres nous étoient alors cachées, étoit au moins très-fatigante ; mais ces bourasques, dont nous murmurions, étoient les avant-coureurs des vents du nord, sur lesquels nous n'avions pas compté, et qui se déclarèrent le 8, après un orage. Ils nous permirent d'atteindre, plus tôt que nous ne l'espérions, le sud du canal, où j'apperçus une petite île plate, à six lieues environ de la grande. Je l'appelai *île Monneron*, du nom de notre ingénieur. Nous dirigeames notre route entre ces deux îles, et bientôt nous eumes connoissance d'un pic dont l'élévation étoit au moins de 1200 toises ; il paroissoit n'être composé que d'un roc vif, sans arbres ni verdure, et ayant conservé de la neige dans ses fentes. Je l'ai nommé *pic de Langle*. Nous voyions en même-temps d'autres terres plus basses. La côte de l'île

1787. Août. Ségalien se terminoit en pointe; on n'y remarquoit plus de doubles montagnes: tout annonçoit que nous touchions à son extrémité méridionale, et que les terres du pic étoient sur une autre île. Nous mouillames le soir avec cette espérance, qui devint une certitude le lendemain, où le calme nous

Relâche au *cap Crillon.* força de mouiller à la pointe méridionale de l'île Ségalien. Cette pointe, que j'ai nommée *cap Crillon*, est située par 45^{d} 57^{m} de latitude nord, et 140^{d} 34^{m} de longitude orientale; elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le globe, séparée de la Tartarie par une manche qui finit au nord par des bancs, entre lesquels il n'y a point de passage pour les vaisseaux, mais où il reste vraisemblablement quelque chenal pour des pirogues, entre ces grandes herbes marines qui obstruent le dé-

Point important de géographie éclairci. troit. Cette même île est l'Oku-Jesso *; et l'île de Chicha, qui étoit par notre travers, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues, et du Japon par le détroit de Sangaar, est le Jesso des Japonois, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Sangaar. La chaîne des îles Kuriles est beaucoup plus orientale, et forme, avec le Jesso et l'Oku-

* Oku-Jesso signifie haut Jesso, ou Jesso du nord. Les Chinois l'appellent *Ta-han*. Au reste, il est probable que la terre marquée sur les cartes, sous le nom de Jesso, est un assemblage de plusieurs îles. (N. D. R.)

Jesso, une seconde mer qui communique avec celle d'Okhotsk, et d'où on ne peut pénétrer sur la côte de Tartarie qu'en traversant, ou le détroit que nous venions de découvrir par 45d 40m, ou celui de Sangaar, après avoir débouqué entre les Kuriles. Ce point de géographie, le plus important de ceux que les voyageurs modernes avoient laissé à résoudre à leurs successeurs *, nous 1786. Août.

* Des ténèbres impénétrables avoient enveloppé, jusqu'à ce jour, les parties du globe connues sous le nom de Jesso et d'Oku-Jesso, dont la position avoit tellement varié dans l'opinion des géographes, qu'on eût été tenté de croire que leur existence étoit romanesque. En effet, si on consulte les cartes d'Asie des auteurs suivans, on voit qu'en 1650 Sanson nous représente la Corée comme une île; le Jesso, l'Oku-Jesso, le Kamtschatka, n'existent point sur sa carte, et on y voit le détroit d'Anian séparant l'Asie de l'Amérique septentrionale.

En 1700, Guillaume de Lisle joignoit le Jesso et l'Oku-Jesso, et prolongeoit cet ensemble jusqu'au détroit de Sangaar, sous le nom de terre de Jesso.

Danville donna, en 1732, une carte de cette partie de l'Asie beaucoup plus approchante de la vérité que celle qu'il nous a donnée vingt ans après, dans laquelle le golfe et le cap Aniva tiennent au continent, et le cap Patience forme la pointe méridionale de l'île Ségalien; ces cartes, et une partie des suivantes, présentent la même erreur sur le détroit de Tessoy.

Desnos a, comme Danville, reculé la science de la géographie par sa carte de 1770, bien inférieure à celle qu'il avoit publiée en 1761.

En 1744, Hasius formoit du Jesso, du cap Aniva et du cap Patience, une presqu'île tenant à la Tartarie, dont elle étoit séparée par un golfe, dans lequel on entroit par le détroit de Tessoy.

1787. Août. coûtoit bien des fatigues, et il avoit nécessité beaucoup de précautions, parce que les brumes rendent cette navigation extrêmement difficile. Depuis le 10 avril, époque de notre départ de Manille, jusqu'au jour auquel nous traversames le détroit, nous n'a-

---

Une carte d'Asie, sans date et sans nom d'auteur, mais qui doit avoir été imprimée après le voyage du Kastricum, représente les deux Jesso comme deux îles indépendamment de l'île Ségalien; le Jesso intermédiaire, vu par les Hollandois, comprend le golfe et le cap Aniva; mais il est à remarquer que ce second Jesso est séparé de l'île Ségalien par un détroit placé à 44 degrés; ce qui prouve que déjà l'on conjecturoit l'existence du détroit découvert par la Pérouse, soupçonné par le père du Halde, adopté, ensuite rejeté par Danville.

Robert en 1767, Robert de Vaugondy en 1775; Brion en 1784, Guillaume de Lisle et Philippe Buache collectivement en 1788, ont successivement copié et reproduit les mêmes erreurs.

Enfin on ne peut mieux dépeindre le chaos des idées sur cette partie du globe, dont les connoissances anciennes ont été si savamment discutées et rapprochées par Philippe Buache, que par ces mots extraits de ses *Considérations géographiques*, page 115:

« Le Jesso, après avoir été transporté à l'orient, » attaché au midi, ensuite à l'occident, le fut enfin » au nord..... ».

Ma seule intention, dans ces rapprochemens, a été d'établir, par des preuves incontestables, que la géographie de la partie orientale de l'Asie étoit dans son enfance, même en 1788, époque postérieure au départ de notre infortuné navigateur, et que c'est à sa constance, à son zèle et à son courage, que nous devons enfin les connoissances qui fixent nos incertitudes. (N. D. R.)

vons relâché que trois jours dans la baie de Ternai, un jour dans la baie de Langle, et cinq jours dans la baie de Castries ; car je ne compte pour rien les mouillages en pleine côte que nous avons faits, quoique nous ayons envoyé reconnoître la terre, et que ces mouillages nous aient procuré du poisson. C'est au cap Crillon que nous reçumes à bord, pour la première fois, la visite des insulaires ; car, sur l'une ou l'autre côte, ils avoient reçu la nôtre sans témoigner la moindre curiosité ou le moindre désir de voir nos vaisseaux. Ceux-ci montrèrent d'abord quelque défiance, et ne s'approchèrent que lorsque nous leur eumes prononcé plusieurs mots du vocabulaire que M. Lavaux avoit fait à la baie de Langle. Si leur crainte fut d'abord assez grande, leur confiance devint bientôt extrême. Ils montèrent sur nos vaisseaux comme s'ils eussent été chez leurs meilleurs amis, s'assirent en rond sur le gaillard, y fumèrent leurs pipes. Nous les comblames de présens ; je leur fis donner des nankins, des étoffes de soie, des outils de fer, des rassades, du tabac, et généralement tout ce qui me paroissoit leur être agréable : mais je m'apperçus bientôt que l'eau-de-vie et le tabac étoient pour eux les denrées les plus précieuses ; et ce fut néanmoins celles que je leur fis distribuer le plus sobrement, parce que le tabac étoit nécessaire à nos équipages, et que je craignois les suites de l'eau-de-vie. Nous remarquames encore plus particulièrement

1787. Août.

Insulaires viennent à bord.

Descript. de leur figure, leurs mœurs, etc.

1787. Août. dans la baie de Crillon que les figures de ces insulaires sont belles et d'une proportion de traits fort régulière ; ils étoient fortement constitués et taillés en hommes vigoureux. Leur barbe descend sur la poitrine, et ils ont les bras, le cou et le dos couverts de poils ; j'en fais la remarque, parce que c'est un caractère général, car on trouveroit facilement en Europe plusieurs individus aussi velus que ces insulaires. Je crois leur taille moyenne inférieure d'environ un pouce à celle des François ; mais on s'en apperçoit difficilement, parce que la juste proportion des parties de leur corps, leurs différens muscles fortement prononcés, les font paroître en général de beaux hommes. Leur peau est aussi basanée que celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie.

Leurs manières sont graves, et leurs remercîmens étoient exprimés par des gestes nobles ; mais leurs instances pour obtenir de nouveaux présens furent répétées jusqu'à l'importunité. Leur reconnoissance n'alla jamais jusqu'à nous offrir, à leur tour, même du saumon, dont leurs pirogues étoient remplies, et qu'ils remportèrent en partie à terre, parce que nous avions refusé le prix excessif qu'ils en demandoient : ils avoient cependant reçu en pur don des toiles, des étoffes, des instrumens de fer, des rassades, etc. La joie d'avoir rencontré un détroit autre que celui de Sangaar, nous avoit ren-

dus généreux : nous ne pumes nous empêcher de remarquer combien, à l'égard de la gratitude, ces insulaires différoient des Orotchys de la baie de Castries, qui, loin de solliciter des présens, les refusoient souvent avec obstination, et faisoient les plus vives instances pour qu'on leur permît de s'acquitter. Si leur morale est en cela bien inférieure à celle de ces Tartares, ils ont sur eux, par le physique et par leur industrie, une supériorité bien décidée. 1787. Août.

Je n'ai ni vu danser ni entendu chanter ces insulaires; mais ils savent tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand céleri, ou d'une espèce d'euphorbe, ouverte par les deux extrémités; ils soufflent par le petit bout: ces sons imitent assez bien les sons adoucis de la trompette. L'air qu'ils jouent est indéterminé; c'est une suite de tons hauts et bas, dont la totalité peut aller à une octave et demie ou deux octaves, c'est-à-dire, à douze ou seize notes. Nous ne leur avons pas reconnu d'autre instrument de musique.

Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains; leurs maisons offrent une propreté et une élégance dont celles du continent n'approchent pas; leurs meubles sont artistement travaillés, et presque tous de fabrique japonoise. Ils ont un objet de commerce très-important, inconnu dans la manche de Tartarie, et dont l'échange leur procure toutes leurs richesses: c'est l'huile

1787. Août. de baleine. Ils en récoltent des quantités considérables : leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique ; elle consiste à couper par morceaux la chair des baleines, et à la laisser pourrir en plein air sur un talus exposé au soleil ; l'huile qui en découle est reçue dans des vases d'écorce, ou dans des outres de peau de loup marin. Il est à remarquer que nous n'avons pas vu une seule baleine sur la côte occidentale de l'île, et que ce cétacée abonde sur celle de l'est. Il est difficile de douter que ces insulaires ne soient une race d'hommes absolument différente de celle que nous avons observée sur le continent, quoiqu'ils n'en soient séparés que par un canal de trois ou quatre lieues, obstrué par des bancs de sable et de goémon : ils ont cependant la même manière de vivre ; la chasse, et plus particulièrement la pêche, fournissent presque entièrement à leur subsistance. Ils laissent en friche la terre la plus fertile, et ils ont vraisemblablement, les uns et les autres, dédaigné l'éducation des troupeaux, qu'ils auroient pu faire venir du haut du fleuve Ségalien, ou du Japon. Mais un même régime diététique a formé des constitutions bien différentes : il est vrai que le froid des îles est moins rigoureux par la même latitude que celui des continens ; cette seule cause ne peut cependant avoir produit une différence si remarquable. Je pense donc que l'origine des Bitchys, des Orotchys, et des autres Tartares du bord de la mer, jus-

qu'aux environs de la côte septentrionale du Ségalien, leur est commune avec celle des Kamtschadales, des Kuriaques, et de ces espèces d'hommes qui, comme les Lapons et les Samoïèdes, sont à l'espèce humaine ce que leurs bouleaux et leurs sapins rabougris sont aux arbres des forêts plus méridionales. Les habitans de l'île Ségalien sont, au contraire, très-supérieurs par leur physique aux Japonois, aux Chinois et aux Tartares Mantcheoux; leurs traits sont plus réguliers et approchent davantage des formes européennes. Au surplus, il est très-difficile de fouiller et de savoir lire dans les archives du monde, pour découvrir l'origine des peuples; et les voyageurs doivent laisser les systêmes à ceux qui lisent leurs relations. 1787. Août.

Nos premières questions furent sur la géographie de l'île, dont nous connoissions une partie mieux qu'eux. Il paroît qu'ils ont l'habitude de figurer un terrain; car, du premier coup, ils tracèrent la partie que nous venions d'explorer, jusque vis-à-vis le fleuve Ségalien, en laissant un passage assez étroit pour leurs pirogues. Ils marquèrent chaque couchée, et lui donnèrent un nom: enfin on ne peut pas douter que, quoiqu'éloignés de l'embouchure de ce fleuve de plus de cent cinquante lieues, ils n'en aient tous une parfaite connoissance; et, sans cette rivière, formant le point de communication avec les Tartares Mantcheoux, qui commercent avec la Chine, les Bitchys, les Orotchys, les Ségaliens, et gé- Détails géograph. donnés par eux.

1787. Août.

néralement tous les peuples de ces contrées maritimes, auroient aussi peu de connoissance des Chinois et de leurs marchandises, qu'en ont les habitans de la côte d'Amérique. Leur sagacité fut en défaut lorsqu'il leur fallut dessiner la côte orientale de leur île ; ils la tracèrent toujours sur la même ligne nord et sud, et parurent ignorer que la direction en fût différente ; en sorte qu'ils nous laissèrent des doutes, et nous crumes un instant que le cap Crillon nous cachoit un golfe profond, après lequel l'île Ségalien reprenoit au sud. Cette opinion n'étoit guère vraisemblable. Le fort courant qui venoit de l'est, annonçoit une ouverture : mais comme nous étions en calme plat, et que la prudence ne nous permettoit pas de nous laisser dériver à ce courant, qui auroit pu nous entraîner trop près de la pointe, M. de Langle et moi crumes devoir envoyer à terre un canot, commandé par M. de Vaujuas ; et nous donnames ordre à cet officier de monter sur le point le plus élevé du cap Crillon, et d'y relever toutes les terres qu'il appercevroit en-delà. Il étoit de retour avant la nuit. Son rapport confirma notre première opinion ; et nous demeurames convaincus qu'on ne sauroit être trop circonspect, trop en garde contre les méprises, lorsqu'on veut faire connoître un grand pays d'après des données aussi vagues, aussi sujettes à illusion, que celles que nous avions pu nous procurer. Ces peuples semblent n'avoir au-

cun égard, dans leur navigation, au changement de direction. Une crique de la longueur de trois ou quatre pirogues leur paroît un vaste port; et une brasse d'eau, une profondeur presque incommensurable: leur échelle de comparaison est leur pirogue, qui tire quelques pouces d'eau et n'a que deux pieds de largeur. 1787. Août.

M. de Vaujuas visita, avant de revenir à bord, le village de la pointe, où il fut parfaitement bien reçu. Il y fit quelques échanges, et nous rapporta beaucoup de saumons. Il trouva les maisons mieux bâties, et sur-tout plus richement meublées que celles de la baie d'Estaing; plusieurs étoient décorées intérieurement avec de grands vases vernis du Japon. Comme l'île Ségalien n'est séparée de l'île Chicha que par un détroit de douze lieues de largeur, il est plus aisé aux habitans des bords du détroit de se procurer les marchandises du Japon, qu'il ne l'est à leurs compatriotes qui sont plus au nord; ceux-ci à leur tour sont plus près du fleuve Ségalien et des Tartares Mantcheoux, auxquels ils vendent l'huile de baleine, qui est la base de leurs échanges. Leurs cabanes assez propres.

Les insulaires qui étoient venus nous visiter, se retirèrent avant la nuit, et nous firent comprendre par signes qu'ils reviendroient le lendemain. Ils étoient effectivement à bord à la pointe du jour, avec quelques saumons, qu'ils échangèrent contre des haches et des couteaux: ils nous vendirent aussi un sabre,

1787. Août. un habit de toile de leur pays; et ils parurent voir avec chagrin que nous nous préparions à mettre à la voile. Ils nous engagèrent fort à doubler le cap Crillon, et à relâcher dans une anse qu'ils dessinoient et qu'ils appeloient *Tabouoro*; c'étoit le golfe d'Aniva.

Nouveaux détails sur ces peuples. Avant de quitter tout-à-fait ces peuples, et leurs bons voisins de la côte de Tartarie, je dois encore sur eux au lecteur quelques détails qui n'ont pu trouver place dans la relation précédente.

Population, sol, commerce, etc. Tout ce qu'on vient de lire doit prouver suffisamment que la côte de la Tartarie orientale est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique. Séparée, en quelque sorte, du continent par le fleuve Ségalien, dont le cours est presque parallèle à sa direction, et par des montagnes inaccessibles, elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonnois que vers les bords, du côté de la mer; le très-petit nombre d'habitans qu'on y rencontre, tirent leur origine des peuples qui sont au nord de l'Asie, et ils n'ont rien de commun à cet égard avec les Tartares Mantcheoux, et encore moins avec les insulaires de l'Oku-Jesso, du Jesso et des Kuriles. On sent qu'un pareil pays, adossé à des montagnes éloignées de moins de vingt lieues des bords de la mer, ne peut avoir de rivière considérable: le fleuve Ségalien, qui est au-delà, reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest: celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans

toutes les vallées, et il n'est aucun pays mieux arrosé, ni d'une fraîcheur plus ravissante pendant la belle saison. Je n'évalue pas à trois mille habitans le nombre total des individus composant les petites peuplades de cette contrée, depuis le point sur lequel nous avons atterri, par les 42d, jusqu'à la baie de Castries, aux environs de l'embouchure du fleuve Ségalien. Cette rivière, que les Tartares Mantcheoux ont descendue en pirogues jusqu'à la mer, d'où ils se sont répandus sur les côtes, au nord et au sud, forme la seule voie ouverte au commerce de l'intérieur: elle est, à la vérité, très-fréquentée aujourd'hui; il n'y a peut-être pas un seul individu sur cette partie du continent, et sur les îles de Jesso et d'Oku-Jesso, qui ne connoisse le Ségalien, comme les habitans de l'Égypte et de la Judée connoissent le Nil. Mais le commerce ne s'y fait qu'à huit ou dix journées dans le haut de cette rivière: il paroît que son embouchure, comme celle du Gange, offre des bords inhabités; et on doit sans doute l'attribuer à la stérilité du pays, qui est presque noyé, couvert de marais, et où les troupeaux, la principale richesse des Tartares, ne peuvent trouver une subsistance salubre. J'ai dit que les jésuites avoient annoncé qu'il se faisoit une pêche de perles sur cette côte. Nous avons effectivement trouvé des huîtres qui en contenoient: mais j'avoue que je ne sais où placer cette pêcherie, à moins que ce ne

1787. Août.

1787. Août.

soit sur les confins de la Corée, ou à l'embouchure du Ségalien; alors je supposerois qu'elle n'est en rien comparable à celles de Bassora ou du golfe Monaar, qui occupent cinq ou six mille personnes. Il est possible que quelques familles de pêcheurs s'y réunissent pour chercher des perles, qu'elles échangent ensuite contre des nankins et d'autres objets de commerce de la Chine, de peu de valeur: j'ai cependant essayé de montrer aux Bitchys et aux insulaires de l'Oku-Jesso, des perles fausses, parfaitement imitées, et je ne me suis pas apperçu qu'ils en aient été plus frappés que des rassades ordinaires.

On se feroit la plus fausse idée de ce pays, si l'on supposoit qu'on peut y aborder par les rivières qui viennent de l'intérieur, et que les Chinois y font quelque commerce. Nous avons prolongé la côte de très-près, souvent à une portée de canon, sans appercevoir aucun village. Nous avons vu, à la baie de Ternai, les ours, les biches, les faons, paître comme des animaux domestiques, et, levant leur tête, regarder avec étonnement l'arrivée de nos vaisseaux dans la baie. Un tombeau et quelques arbres brûlés annonçoient seuls que ce pays avoit d'autres habitans. La baie de Suffren n'étoit pas moins déserte. Vingt-cinq ou trente personnes paroissoient composer la peuplade de la baie de Castries, qui auroit pu en contenir dix mille.

Tartares ni insulaires ne fatiguent un sol

qui, cultivé, deviendroit sans doute fertile. Le règne animal fournit presque en entier à leur subsistance; car je compte pour rien quelques oignons de saranne et d'ail, que les femmes font sécher, et qu'elles trouvent sur la lisière des bois. Je suis même porté à croire que la chasse est, pour ces peuples, plutôt un amusement qu'un travail; le poisson frais ou séché est, comme le blé en France, la base de leur nourriture. Deux chiens qui m'avoient été donnés à la baie de Castries, refusèrent d'abord de manger de la viande, et se jetèrent sur le poisson avec une voracité qu'on ne peut comparer qu'à celle des loups qui ont souffert une longue faim. La nécessité seule les a accoutumés peu à peu à une autre nourriture.

1787. Août. Alimens, chasse, pêche, etc.

Quelques peaux d'ours et d'élan, dont ces peuples étoient vêtus, ne me laissent pas douter qu'ils ne fassent, l'hiver, la chasse à ces animaux: mais les continentaux sont en général trop foibles pour oser les attaquer avec leurs flèches; ils nous ont exprimé par signes qu'ils leur tendoient des piéges, en attachant une amorce à un arc fortement bandé: l'animal, en dévorant cette amorce, fait partir une détente qui pousse une flèche dirigée vers l'appât. Les insulaires, plus généreux, parce qu'ils sont plus robustes, paroissoient s'énorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisoient à nous montrer, en nous faisant entendre qu'ils avoient combattu des ours avec des pieux, après les avoir blessés à coups de flèches.

1787. Août. Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir sept à huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très-légers, et entreprennent, sur ces frêles bâtimens, des voyages de deux cents lieues, depuis l'extrémité méridionale de l'Oku-Jesso et du Jesso, par les 42d, jusqu'au fleuve Ségalien, par 53d : mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre; et ils attendent pour cela un calme absolu. Le vent, qui suit toujours la direction du canal, ne pousse jamais la lame sur le rivage; en sorte qu'on peut aborder dans toutes les anses, comme dans les rades les mieux fermées : chaque soir, ils échouent leurs pirogues sur le sable du rivage; ils portent avec eux des écorces de bouleau, qui, avec quelques branches de sapin, leur servent à construire dans l'instant une cabane. Des ruisseaux remplis de saumons leur offrent une subsistance assurée; chaque patron de pirogue a sa chaudière, son trépied, son briquet, son amadou. Dans quelque lieu qu'ils abordent, la cabane est dressée, le poisson dardé, et la cuisine faite une heure après la descente. Cette navigation est aussi sûre que celle du canal de Languedoc : ils arrivent dans un nombre de jours déterminé, et s'arrêtent tous les soirs aux mêmes anses et auprès des mêmes ruisseaux. Ils marquèrent sur notre carte le nombre de leurs couchées depuis le cap Crillon jusqu'au fleuve Ségalien, et il en résulte qu'ils faisoient onze

lieues par jour. Quoique leurs pirogues n'aient ni mâts ni vergues, ils attachent quelquefois une chemise à deux avirons en croix, et vont ainsi à la voile avec moins de fatigue qu'à la rame. On voit, auprès des villages, de petites pirogues pour un ou deux hommes seulement; elles ne servent pas pour les longs voyages, elles sont destinées à entrer dans les ruisseaux où ils font leur pêche. La légéreté en est telle, que lorsque le fond n'a que douze ou quinze pouces d'eau, ils se servent de petites béquilles au lieu de perches, et, restant assis, ils poussent sur le fond, et communiquent à leur bateau une très-grande vîtesse: lorsque l'eau est plus profonde, ils manœuvrent ces petites embarcations avec des pagaies. Les usages et les mœurs des deux peuples ne diffèrent que par des nuances: même manière de vivre, même architecture navale et civile, même respect pour les vieillards. Mais, dans ce parallèle, je suis convaincu que les Tartares l'emportent par le moral, et les insulaires par l'industrie, et principalement par le caractère et les autres vertus qui tiennent à l'opinion de ses propres forces. Nous avons cru remarquer dans l'Oku-Jesso une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie: il y avoit dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne faisoient pas société: il ne mangeoit pas avec eux, et leur paroissoit absolument subordonné: nous avons soupçonné qu'il pouvoit être esclave; ce n'est qu'une simple conjecture, mais il étoit

1787. Août.

Sorte d'esclaves.

1787. Août. au moins d'un rang très-inférieur au leur.

La communication plus directe des Ségaliens méridionaux avec le Japon, donne aux meubles de leurs cabanes un air d'opulence qu'on ne trouve pas sur le continent, excepté dans les tombeaux, pour lesquels les Tartares réservent toutes leurs richesses ; nous n'avons rencontré chez les Ségaliens aucun monument de ce genre ainsi décoré. Nous avons remarqué, comme dans la baie de Castries, des simulacres suspendus au plancher de leurs cabanes : le patron d'une des pirogues de la baie de Crillon, auquel j'avois donné une bouteille d'eau-de-vie, en jeta, avant de partir, quelques gouttes dans la mer, nous faisant comprendre que cette libation étoit une offrande qu'il adressoit à l'Être suprême. Il paroît que le ciel sert ici de voûte à son temple, et que les chefs de famille sont ses ministres.

Trace d'un culte.

Il est aisé de conclure de cette relation, qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens ; un peu d'huile de baleine et du poisson séché ou fumé sont, avec quelques peaux d'ours ou d'élan, de bien petits articles d'exportation pour couvrir les dépenses d'un si long voyage : je dois même ajouter, comme une maxime générale, qu'on ne peut se flatter de faire un commerce un peu considérable qu'avec une grande nation ; et si ces objets étoient de quelque importance, on ne parviendroit pas à en compléter le chargement d'un vaisseau

Ce pays peu important pour le commerce.

de trois cents tonneaux, sur ces différentes côtes, qui ont un développement de plus de mille lieues. Quoique le saumon séché de la baie de Castries m'eût paru d'une bonne qualité, et qu'il me fût très-possible d'en acheter, j'avoue que je m'en fis un scrupule, dans la crainte que ces malheureux ne nous vendissent leurs provisions d'hiver, et qu'ils ne mourussent de faim pendant cette saison. 1787. Août.

En lisant les différentes relations qui avoient donné bien des idées fausses du vaste pays que nous venons de reconnoître, on y trouve beaucoup de vérités éparses, mais qu'il étoit fort difficile de démêler. Le père des Anges avoit certainement connu ces peuples, et la description qu'il fait de cette contrée est exacte : mais, placé à l'extrémité méridionale du Jesso, vis-à-vis le Japon, il n'avoit ni pu embrasser ni osé supposer une si grande étendue de pays ; et le détroit de Tessoy, dont il parle, et que les insulaires lui ont dit être embarrassé d'herbes marines, et si près du continent, qu'on apperçoit à la vue simple un cheval paître sur l'autre bord, n'est autre que le fond du golfe où nous avons pénétré, et d'où nous avons apperçu la pointe Boutin, sur l'île de l'Oku-Jesso, s'avancer vers le continent, et se terminer vers la mer, comme un banc de sable d'une toise ou deux d'élévation. Les relations de Kœmpfer, les lettres du père Gaubil*, con- On n'en avoit que des connoissances incertaines

* « C'est aux Russes (dit le père Gaubil) à nous

1787. Août. tenoient aussi quelques vérités ; mais l'un et l'autre rapportoient ce que les Japonois ou les Tartares leur avoient dit, et ils s'étoient entretenus avec des hommes trop ignorans pour que leur rapport fût exact. Les Russes enfin nioient l'existence de ces deux îles, plus considérables que les îles britanniques ; ils les confondoient avec les Kuriles, et ne supposoient aucune terre intermédiaire entre ces îles et le continent de l'Asie. J'ignore s'ils vouloient, comme les Hollandois, dérober aux autres nations une partie de la vérité ; car ces derniers, à ce qu'on m'a assuré, font faire serment aux capitaines qui partent de Batavia pour aller au Japon, de tenir secrets les détails de leur navigation, et de ne permettre à personne de prendre copie des cartes manuscrites qui leur sont remises. Mais je crois le moment arrivé, où tous les voiles qui couvrent les navigations particulières, vont être levés. Bientôt la géographie ne sera plus une science problématique ; tous les peuples connoîtront également l'étendue des mers qui les environnent, et des terres qu'ils habitent. Quoique les mers de Tartarie que nous avons explorées soient les limites du continent le plus anciennement habité, elles étoient aussi ignorées des Eu-

» instruire si de gros vaisseaux peuvent passer par le » détroit qui sépare le Jesso de la Tartarie ». Ce jésuite éclairé ne pouvoit prévoir que ce problême devroit sa solution aux navigateurs françois. (N. D. R.)

ropéens que le détroit d'Anian, ou l'archipel de S. Lazare. 1787.

Août. Les jésuites, dont les relations nous ont si bien fait connoître la Chine, n'avoient pu donner aucun éclaircissement sur la partie orientale de cet empire : on n'avoit pas permis à ceux qui faisoient le voyage de Tartarie de s'approcher des bords de la mer ; cette précaution, et la défense faite dans tous les temps, par l'empereur du Japon, de naviguer au nord de ses états, étoient un motif de croire que cette partie de l'Asie recéloit des richesses que la politique japonoise et chinoise craignoit de faire connoître aux Européens. Toutes ces chimères sont enfin évanouies. La connoissance précise de cette partie du continent, que les fatigues de notre campagne auront procurée à la France et aux autres nations de l'Europe, pourra devenir d'une utilité prochaine aux Russes, qui peut-être auront un jour une grande navigation à Okhotsk, et feront fleurir les arts et les sciences de l'Europe dans ces contrées, habitées aujourd'hui par quelques hordes de Tartares errans, et plus particulièrement par des ours et d'autres animaux des forêts.

Relations des jésuites

Utilité de la présente relation.

Je n'essaierai point d'expliquer comment le Jesso, l'Oku-Jesso, et toutes les Kuriles, sont peuplées d'une race d'hommes différente de celle des Japonois, des Chinois, des Kamtschadales, et des Tartares, dont les Oku-Jessois ne sont séparés au nord que

Ces peuples sont de diverses origines.

1787. Août. par un canal peu large et peu profond. En ma qualité de voyageur, je rapporte les faits, et j'indique les différences ; assez d'autres réduiront ces données en système. Quoique je n'aie point abordé aux Kuriles, je suis certain, d'après les relations des Russes, que les habitans des Kuriles et ceux du Jesso et de l'Oku-Jesso ont une origine commune. Leurs mœurs, leur manière de vivre, diffèrent aussi très-peu de celles des continentaux ; mais la nature a imprimé une différence si marquée dans le physique de ces deux peuples, que cette empreinte, mieux qu'une médaille ou tout autre monument, est une preuve incontestable que cette partie du continent n'a point peuplé ces îles, et que leurs habitans sont une colonie peut-être même étrangère à l'Asie. Quoique l'Oku-Jesso soit à plus de cent cinquante lieues à l'occident des Kuriles, et qu'il soit impossible de faire cette traversée avec d'aussi frêles bâtimens que leurs pirogues de sapin, ils peuvent cependant communiquer ensemble avec facilité, parce que toutes ces îles, séparées entre elles par des canaux plus ou moins larges, forment une espèce de cercle, et qu'aucun de ces canaux ne présente une étendue de quinze lieues : il seroit donc possible d'aller en pirogue du Kamtschatka à l'embouchure du fleuve Ségalien, en suivant la chaîne de ces îles jusqu'à l'île Marikan, et passant de l'île Marikan à celles des Quatre-Frères, de la Compagnie, des États, du

Jesso, et enfin de l'Oku-Jesso, et d'atteindre ainsi les limites de la Tartarie russe. Mais on prononceroit vainement chez tous ces insulaires les noms de Jesso et d'Oku-Jesso, qui vraisemblablement sont japonois ; ni les Tartares ni les prétendus Jessois et Oku-Jessois n'en ont aucune connoissance : ceux-ci donnent à leur île le nom de *Tchoka*, et au Jesso celui de *Chicha*. Cette confusion de noms nuit beaucoup aux progrès de la géographie, ou du moins fatigue très-inutilement la mémoire ; je crois que, lorsque les noms du pays sont connus, ils doivent être religieusement conservés, ou, à leur défaut, ceux qui ont été donnés par les plus anciens navigateurs : ce plan, dont je me suis fait une loi, a été fidèlement suivi dans les cartes qui ont été dressées pendant ce voyage ; et si l'on s'en est écarté, ce n'est que par ignorance, et jamais pour la vaine et ridicule gloire d'imposer un nom nouveau.

1787. Août. Vrais noms retablis.

Revenons à mon départ de la baie de Crillon. Il venoit de s'élever une petite brise du nord-est ; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai d'abord la route au sud-est, pour passer au large du cap Crillon, qui est terminé par un îlot ou une roche, vers laquelle la marée portoit avec la plus grande force. Dès que nous l'eumes doublée, nous apperçumes du haut des mâts une seconde roche, qui paroissoit à quatre lieues de la pointe, vers le sud est ; je l'ai nommée *la Dangereuse*, parce qu'elle est à fleur d'eau, et

Départ de la baie de Crillon.

1787. Août. qu'il est possible qu'elle soit couverte à la pleine mer. Je fis route pour passer sous le vent de cette roche, et je l'arrondis à une lieue. La mer brisoit beaucoup autour d'elle. Jusque-là nous avions eu à lutter dans ce canal contre des lits de marée plus forts que ceux du Four ou du Raz de Brest; ils sont, à la vérité, moins forts sur la côte méridionale, vers l'île de Chicha. Ballottés pendant toute la nuit par une forte houle, au milieu d'un calme plat, nous nous trouvames dans le plus grand danger d'aborder l'Astrolabe.

Enfin, le lendemain, nous nous trouvames au nord du village situé sur la côte de l'île de Chicha, nommé *Acqueis* dans le voyage du vaisseau hollandois le Kastricum. Nous venions de traverser un détroit de douze lieues de largeur, qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso *. Aucun vaisseau européen ne l'avoit franchi avant nous. Ce passage important avoit échappé aux autres navigateurs; et même les Hollandois du Kastricum

Détroit de LA PÉROUSE.

* Le modeste la Pérouse, en donnant à toutes ses nouvelles découvertes, les noms de ses amis, ou de ses compagnons, sembloit avoir oublié le sien, qui cependant attaché au globe terrestre par ses travaux et ses malheurs, n'a pas à craindre l'oubli. Néanmoins, obligé, pour éviter des équivoques, de changer le nom de ce détroit, je n'ai pas cru pouvoir le remplacer d'une manière plus conforme à l'opinion nationale, qu'en le nommant DÉTROIT DE LA PÉROUSE. Sans doute que les géographes et les navigateurs qu'il a servis, sanctionneront cet hommage rendu à sa mémoire. (N. D. R.)

avoient dessiné une continuité de côtes là où nous venions de naviguer ; et traversant d'Aqueis à Aniva, ils passèrent devant ce détroit, sans le soupçonner, peut-être à cause des brumes, et sans penser, lorsqu'ils furent mouillés à Aniva, qu'ils étoient sur une autre île, tant sont semblables les formes extérieures, les mœurs et les manières de vivre de ces peuples. 1787. Août.

Le lendemain le temps fut très-beau ; nous relevames le cap Aniva au nord-ouest, et nous en apperçumes la côte orientale qui remonte au nord vers le cap Patience. Le 20, nous apperçumes l'île de la Compagnie, et reconnumes le détroit d'Uriès, qui étoit cependant très-embrumé. Nous prolongeames, à trois ou quatre lieues, la côte septentrionale de l'île de la Compagnie ; elle est aride, sans arbres ni verdure ; elle nous parut inhabitée et inhabitable. Nous remarquames les taches blanches dont parlent les Hollandois : nous les prîmes d'abord pour de la neige, mais un plus mûr examen nous fit appercevoir de larges fentes dans les rochers. A six heures du soir, nous étions par le travers de la pointe du nord-est de cette île, terminée par un cap très-escarpé, que j'ai nommé *cap Kastricum*, du nom du vaisseau à qui l'on doit cette découverte. Nous appercevions au-delà quatre petites îles ou îlots, et au nord un large canal qui paroissoit ouvert à l'est-nord-est, et formoit la séparation des Kuriles d'avec l'île de la Navigation vers les Kuriles.

1787. Août. Compagnie, dont le nom doit être religieusement conservé et prévaloir sur ceux qui ont pu lui avoir été imposés par les Russes plus de cent ans après le voyage du capitaine Uriès.

Le 21, le 22 et le 23 furent si brumeux, qu'il nous fut impossible de continuer notre route à travers les Kuriles, que nous n'aurions pu appercevoir à deux encablures. Notre situation fut des plus fatigantes et des plus ennuyeuses, jusqu'au 29. Il se fit alors un éclairci, et nous reconnumes l'île Marikan, que je regarde comme la plus méridionale des Kuriles ; sa longueur est d'environ douze lieues ; un gros morne la termine à chacune de ses extrêmités ; et un pic, ou plutôt un volcan, à en juger par sa forme, s'élève au milieu. Comme j'avois le projet de sortir des Kuriles par la passe que je supposois au nord de l'île Marikan, je fis route vers ce point. Les vents du nord me forcèrent à changer de projet et à aller passer par le détroit au sud. Je nommai la pointe sud-ouest de Marikan *cap Rollin*, du nom de notre chirurgien-major ; et la passe *canal de la Boussole*. Je crois que ce canal est le plus beau de tous ceux qu'on peut rencontrer entre les Kuriles : sa largeur est d'environ quinze lieues.

Canal de *la Boussole*.

Les brumes étoient encore plus constantes ici que sur la côte de Tartarie. Depuis dix jours, nous n'avions eu de clarté que pendant vingt-quatre heures. Je me déterminai

à abandonner l'exploration du reste des Kuriles, et à faire route pour le Kamtschatka. La position de l'île Marikan étant bien fixée, ainsi que celle de la pointe de Lopatka, il me parut impossible qu'il restât une erreur de quelque importance dans la direction des îles qui sont entre ces deux points ; je crus donc ne pas devoir sacrifier à une recherche presqu'inutile la santé des équipages, qui commençoient à avoir besoin de repos, et que les brumes continuelles entretenoient dans une humidité très-malsaine, malgré les précautions que nous prenions pour les en garantir. En conséquence, je fis route à l'est-nord-est, et je renonçai au projet que j'avois de mouiller à l'une des Kuriles, pour y observer la nature du terrain et les mœurs des habitans : je suis assuré qu'ils sont le même peuple que celui de Tchoka et de Chicha, d'après les relations des Russes, qui ont donné un vocabulaire de la langue de ces insulaires, parfaitement semblable à celui que nous avons formé à la baie de Langle. La seule différence consiste dans la manière dont nous avons entendu et exprimé leur prononciation, qui ne peut pas avoir frappé d'une manière pareille des oreilles russes et des oreilles françoises. D'ailleurs, l'aspect des îles méridionales, que nous avons prolongées de très-près, est horrible ; et je crois que la terre de la Compagnie, celle des Quatre-Frères, l'île Marikan, etc. sont inhabitables. Des

1787. Août.

1787. Août. rochers arides sans verdure, sans terre végétale, ne peuvent que servir de refuge à des naufragés, qui n'auroient ensuite rien de mieux à faire que de gagner promptement les îles de Chicha ou de Tchoka, en traversant les canaux qui les séparent.

Septembre. La brume fut aussi opiniâtre jusqu'au 5 septembre, qu'elle l'avoit été précédemment; mais comme nous étions au large, nous forçames de voiles au milieu des ténèbres; et, à six heures du soir de ce même jour, il se fit un éclairci qui nous laissa voir la côte du Kamtschatka. Elle s'étendoit de l'ouest un quart nord-ouest au nord un quart nord-ouest, et les montagnes que nous relevames à cette aire de vent étoient précisément celles du volcan qui est au nord de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont nous étions cependant éloignés de plus de trente-cinq lieues, puisque notre latitude n'étoit que de 51d 30m. Toute cette côte paroissoit hideuse; l'œil se reposoit avec peine, et presque avec effroi, sur ces masses énormes de rochers que la neige couvroit encore au commencement de septembre, et qui semblaient n'avoir jamais eu aucune végétation.

Arrivée au Kamtschatka.

Nous fimes route au nord. Pendant la nuit, les vents passèrent au nord-ouest. Le lendemain, le temps continua d'être clair. Nous avions approché la terre : elle étoit agréable à voir de près, et la base de ces sommets énormes, couronnés de glaces éternelles, étoit tapissée de la plus belle verdure, du

milieu de laquelle on voyoit s'élever différens bouquets d'arbres. 1787. Septembre.

Nous eumes connoissance, le 6 au soir, de l'entrée de la baie d'Avatscha ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Le phare que les Russes ont élevé sur la pointe de l'est de cette entrée, ne fut point allumé pendant la nuit : le gouverneur nous dit, le lendemain, qu'il avoit fait de vains efforts pour en entretenir le feu ; le vent avoit sans cesse éteint la mèche du fanal, qui n'étoit abrité que par quatre planches de sapin mal jointes. Le lecteur s'appercevra que ce monument, digne du Kamtschatka, n'a été calqué sur aucun des phares de l'ancienne Grèce, de l'Égypte ou de l'Italie ; mais aussi faudroit-il peut-être remonter aux temps héroïques qui ont précédé le siége de Troie, pour trouver une hospitalité aussi affectueuse que celle qu'on exerce dans ce pays sauvage. Nous entrames dans la baie le 7, à deux heures après midi. Le gouverneur vint à cinq lieues au-devant de nous, dans sa pirogue : quoique le soin du fanal l'eût occupé toute la nuit, il s'imputoit la faute de n'avoir pu réussir à tenir sa mèche allumée. Il nous dit que nous étions annoncés depuis long-temps, et qu'il croyoit que le gouverneur général de la presqu'île, qui étoit attendu à Saint-Pierre et Saint-Paul dans cinq jours, avoit des lettres pour nous.

A peine avions-nous mouillé, que nous vîmes monter à bord le bon curé de Para-

1787. Septembre. tounka, avec sa femme et tous ses enfans. Dès-lors nous prévîmes que nous pourrions voir paroître et qu'il nous seroit facile de remettre sur la scène une partie des personnages dont il est question dans le dernier Voyage de Cook.

Bon accueil des habitans et du lieutenant Kaborof. Un instant après nous reçumes la visite du Toyon ou chef du village, et de plusieurs autres habitans ; ils nous apportoient chacun quelques présens en saumons et en raies, et nous offroient leurs services pour aller chasser aux ours ou aux canards, dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptames ces offres, nous leur prêtames des fusils, nous leur donnames de la poudre et du plomb, et nous ne manquames pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatscha : ils ne demandoient aucun salaire pour prix de leurs fatigues ; mais nous avions été si abondamment pourvus, à Brest, d'objets très-précieux pour des Kamtschadales, que nous insistames pour leur faire accepter des marques de notre reconnoissance, et notre richesse nous permettoit de les proportionner à leurs besoins plus encore qu'aux présens de leur chasse. Le gouvernement du Kamtschatka étoit entièrement changé depuis le départ des Anglois ; il n'étoit plus qu'une province de celui d'Okhotsk, et les différens postes de cette presqu'île avoient des commandans particuliers, qui ne devoient des comptes qu'au seul commandant général d'Okhotsk. Le capitaine Schmaleff, le même qui avoit suc-

cédé par *interim* au major Behm, étoit encore dans le pays avec le titre de commandant particulier des Kamtschadales; M. Reinikin, le vrai successeur du major Behm, et qui étoit arrivé au Kamtschatka peu de temps après le départ des Anglois, n'avoit gouverné le pays que pendant quatre ans, et il étoit retourné à Pétersbourg en 1784. Nous apprimes ces détails du lieutenant Kaborof, qui commandoit au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, et avoit sous ses ordres un sergent et un détachement de quarante soldats ou Cosaques. Cet officier nous combla de politesse; sa personne, celles de ses soldats, tous ses moyens étoient à notre disposition. Il ne voulut pas permettre que je fisse partir moi-même un officier pour Bolcheretsk, où, par le plus heureux hasard, se trouvoit le gouverneur d'Okhotsk, M. Kasloff-Ougrenin, qui faisoit sa tournée dans cette province: il me dit que, sous très-peu de jours, ce gouverneur devoit arriver à Saint-Pierre et Saint-Paul, et que vraisemblablement il étoit déjà en chemin; il ajouta que ce voyage étoit beaucoup plus considérable que nous ne pouvions le penser, parce que la saison ne permettoit pas de le faire en traîneau, et qu'il falloit absolument voyager moitié à pied, et moitié en pirogue par les rivières d'Avatscha et de Bolcheretsk. M. Kaborof me proposa en même temps de faire partir un Cosaque pour porter mes dépêches à M. Kasloff, dont il parloit avec un enthousiasme et une

1787. Septembre.

1787. Septembre.

satisfaction qu'il étoit difficile de ne pas partager; il se félicitoit à chaque instant de ce que nous aurions occasion de communiquer et de traiter avec un homme dont l'éducation, les manières et les connoissances ne le cédoient à celles d'aucun officier de l'empire de Russie, ou de toute autre nation. M. de Lesseps, notre jeune interprète, parloit la langue russe avec la même facilité que le françois; il traduisit les discours du lieutenant, et il adressa en mon nom une lettre russe au gouverneur d'Okhotsk, auquel j'écrivis de mon côté en françois. Je lui marquois que la relation du troisième voyage du capitaine Cook avoit rendu célèbre l'hospitalité du gouvernement du Kamtschatka, et que j'osois me flatter de recevoir le même accueil que les navigateurs anglois, puisque notre voyage, comme le leur, avoit eu pour but l'utilité commune de toutes les nations maritimes. La réponse de M. Kasloff ne pouvoit nous parvenir qu'après un intervalle de cinq ou six jours; et le bon lieutenant nous dit qu'il prévenoit ses ordres et ceux de l'impératrice de Russie, en nous priant de nous regarder comme dans notre patrie, et de disposer de tout ce que le pays offroit. On voyoit dans ses gestes, dans ses yeux et dans ses expressions, que, s'il avoit été en son pouvoir de faire un miracle, ces montagnes, ces marais seroient devenus pour nous des lieux enchanteurs. Le bruit se répandit que M. Kasloff n'avoit point de lettres pour nous,

mais que l'ancien gouverneur du Kamtschatka, M. Steinheil, auquel M. Schmaleff a succédé en qualité de capitan-ispravnik ou inspecteur des Kamtschadales, et qui résidoit à Verkhneï-Kamtschatka, pouvoit en avoir; et à l'instant, sur ce simple bruit qui n'avoit presque aucune vraisemblance, il fit partir un exprès qui devoit faire à pied plus de cent cinquante lieues. M. Kaborof savoit combien nous désirions recevoir des lettres: M. de Lesseps lui avoit fait connoître quelle avoit été notre douleur lorsque nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé à Saint-Pierre et Saint-Paul aucun paquet à notre adresse. Il paroissoit aussi affligé que nous; sa sollicitude et ses soins sembloient nous dire qu'il iroit lui-même chercher nos lettres en Europe, s'il avoit l'espoir de nous retrouver à son retour. Le sergent et tous les soldats montroient le même empressement pour nous servir. Madame Kaborof avoit aussi la politesse la plus aimable; sa maison nous étoit ouverte à toutes les heures de la journée; on nous y offroit du thé et tous les rafraîchissemens du pays. Chacun vouloit nous faire des présens; et malgré la loi que nous nous étions faite de n'en pas recevoir, nous ne pumes résister aux pressantes sollicitations de madame Kaborof, qui força nos officiers, M. de Langle et moi, d'accepter quelques peaux de martre-zibeline, de renne et de renard, beaucoup plus utiles, sans doute, à ceux qui nous les offroient, qu'à nous qui devions retourner

1787. Septembre.

1787. Septembre. vers les Tropiques. Heureusement nous avions les moyens de nous acquitter ; et nous demandames avec instance qu'il nous fût permis, à notre tour, d'offrir ce qui pouvoit ne pas se trouver au Kamtschatka. Si nous étions plus riches que nos hôtes, nos manières ne pouvoient présenter cette bonté naïve et touchante, bien supérieure à tous les présens.

Je fis témoigner à M. Kaborof par M. de Lesseps, que je désirois former un petit établissement à terre pour loger nos astronomes, et placer un quart-de-cercle et une pendule. La maison la plus commode du village nous fut offerte sur-le-champ ; et comme nous ne la visitames que quelques heures après cette demande, nous crumes pouvoir l'accepter sans indiscrétion, parce qu'elle nous parut inhabitée ; mais nous apprimes depuis que le lieutenant avoit délogé le caporal, son secrétaire, la troisième personne du pays, pour nous placer chez lui. La discipline russe est telle, que ces mouvemens s'exécutent aussi promptement que ceux de l'exercice militaire, et qu'ils sont ordonnés par un simple signe de tête.

Les naturalistes visitent un volcan. Nos astronomes eurent à peine dressé leur observatoire, que nos naturalistes, qui n'avoient pas moins de zèle, voulurent aller visiter le volcan, dont la distance paroissoit moindre de deux lieues, quoiqu'il y en eût huit au moins à faire pour parvenir jusqu'au pied de cette montagne, presque entièrement couverte de neige, et au sommet de laquelle

se trouve le cratère. La bouche de ce cratère, tournée vers la baie d'Avatscha, offroit sans cesse à nos yeux des tourbillons de fumée: nous vimes une seule fois, pendant la nuit, des flammes bleuâtres et jaunes; mais elles ne s'élevèrent qu'à une très-petite hauteur. 1787. Septembre.

Le zèle de M. Kaborof fut aussi ardent pour nos naturalistes que pour nos astronomes: huit Cosaques furent commandés aussitôt pour accompagner MM. Bernizet, Mongès et Receveur; la santé de M. Lamanon n'étoit pas encore assez affermie pour qu'il pût entreprendre un pareil voyage. On n'en avoit peut-être jamais fait, pour les sciences, d'aussi pénible; et aucun des savans, soit Anglois, soit Allemands ou Russes, qui avoient voyagé au Kamtschatka, n'avoit tenté une entreprise aussi difficile. L'aspect de la montagne me la faisoit croire inaccessible; on n'y appercevoit aucune verdure, mais seulement un roc vif, et dont le talus étoit extrêmement roide. Nos intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre ces obstacles. Les Cosaques étoient chargés de leur bagage, qui consistoit en une tente, différentes fourrures, et des vivres dont chacun s'étoit pourvu pour quatre jours. L'honneur de porter les baromètres, les thermomètres, les acides, et les autres objets propres aux observations, fut réservé aux naturalistes eux-mêmes, qui ne pouvoient confier à d'autres ces fragiles instrumens: leurs guides d'ailleurs ne devoient les conduire

1787. Septembre. qu'au pied du pic ; un préjugé, aussi ancien peut-être, que le Kamtschatka, faisant croire aux Kamtschadales et aux Russes qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer tous ceux qui auront la témérité d'y monter. Ils se flattoient sans doute que nos physiciens s'arrêteroient comme eux au pied du volcan ; et quelques coups d'eau-de-vie qu'on leur avoit donnés avant le départ, leur avoient inspiré vraisemblablement ce tendre intérêt pour eux : ils partirent gaiement avec cet espoir. La première station fut au milieu des bois, à six lieues du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. On avoit toujours voyagé sur un terrain peu difficile, couvert de plantes, et d'arbres dont le plus grand nombre étoit de l'espèce des bouleaux ; les sapins qui s'y trouvoient, étoient rabougris et presque nains : une de ces espèces porte des pommes de pin dont les graines ou petites noix sont bonnes à manger ; et de l'écorce du bouleau découle une liqueur fort saine et assez agréable, que les Kamtschadales ont soin de recevoir dans des vases, et dont ils font un très-grand usage. Des baies de toute espèce, rouges et noires, de toutes les nuances, s'offroient aussi sous les pas des voyageurs ; leur saveur est généralement un peu acide, mais le sucre les rend fort agréables. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit, avec une promptitude inconnue aux peuples accoutumés à passer

leur vie sous des toits. On prit de grandes précautions pour que le feu ne s'étendît point aux arbres de la forêt : des coups de bâton sur le dos des Cosaques n'auroient pu expier une faute aussi grave, parce que le feu met en fuite toutes les zibelines. Après un pareil accident on n'en trouve plus pendant l'hiver, qui est la saison de la chasse; et comme la peau de ces animaux est la seule richesse du pays, celle qu'on donne en échange de toutes les denrées dont on a besoin, celle qui doit solder le tribut annuel dû à la couronne, on sent l'énormité d'un crime qui prive les Kamtschadales de tous ces avantages. Aussi les Cosaques eurent-ils le plus grand soin de couper l'herbe autour du foyer, et de creuser, avant le départ, un trou profond pour recevoir les charbons, qu'ils étouffèrent en les couvrant de terre arrosée de beaucoup d'eau. On n'apperçut, dans cette journée, d'autre quadrupède qu'un lièvre, presque blanc; on ne vit ni ours, ni algali, ni renne, quoique ces animaux soient très-communs dans le pays. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage : il avoit beaucoup neigé pendant la nuit; et, ce qui étoit pis encore, un brouillard épais couvroit la montagne du volcan, dont nos physiciens n'atteignirent le pied qu'à trois heures du soir. Leurs guides s'arrêtèrent, suivant leur convention, dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale; ils dressèrent leurs tentes et allumèrent du feu. Cette nuit

1787. Septembre.

1787. Septembre.

de repos étoit bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. MM. Bernizet, Mongès et Receveur commencèrent à gravir, à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi, sur le bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. Ils avoient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains, pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentoient des précipices très-dangereux. Toutes les substances dont cette montagne est composée, sont des laves plus ou moins poreuses et presque dans l'état de ponce; ils rencontrèrent, sur le sommet, des matières gypseuses et des crystallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles du pic de Ténériffe; et généralement les schorls qu'ils trouvèrent, et toutes les autres pierres, nous parurent inférieures en beauté à celle de cet ancien volcan, qui n'a pas été en éruption depuis un siècle, tandis que celui-ci a jeté des matières en 1778, pendant le séjour du capitaine Clerke dans la baie d'Avatscha. Ils rapportèrent cependant quelques morceaux de chrysolithe assez beaux; mais ils essuyèrent un si mauvais temps, et ils parcoururent un chemin si difficile, qu'on doit être fort étonné qu'ils aient pu ajouter de nouveaux poids à ceux des baromètres, des thermomètres et de leurs autres instrumens: leur horizon n'eut jamais plus d'une portée de fusil d'étendue, excepté pendant quelques minutes seulement, durant les-

quelles ils apperçurent la baie d'Avatscha, et nos frégates qui, de cette élévation, leur paroissoient moins grosses que de petites pirogues. Leur baromètre, sur le bord du cratère, descendit à dix-neuf pouces onze lignes $\frac{2}{10}$; le nôtre, pendant ce même temps, indiquoit sur nos frégates, où nous faisions des observations d'heure en heure, vingt-sept pouces neuf lignes $\frac{3}{10}$. Leur thermomètre étoit à deux degrés et demi au-dessous de la glace, et différoit de douze degrés de la température du bord de la mer; ainsi, en admettant les calculs des physiciens qui croient à cette manière de mesurer la hauteur des montagnes, et faisant les corrections relatives au thermomètre, nos voyageurs auroient monté à environ quinze cents toises, hauteur prodigieuse relativement aux difficultés qu'ils eurent à vaincre. Mais ils furent si contrariés par les brouillards, qu'ils se déterminèrent à recommencer cette course le lendemain, si le temps étoit plus favorable : les difficultés n'avoient qu'accru leur zèle; ils descendirent la montagne avec cette courageuse résolution, et arrivèrent à leurs tentes. La nuit étant commencée, leurs guides avoient déjà fait des prières pour eux, et avalé une partie des liqueurs qu'ils ne croyoient plus nécessaires à des morts. Le lieutenant, informé, au retour, de cette précipitation, fit donner aux plus coupables cent coups de bâton, qui leur furent comptés avant que nous en fussions instruits, et qu'il nous eût

1787. Septembre.

1787. Septembre. été possible de demander grace. La nuit qui suivit ce voyage fut affreuse ; la neige redoubla, il en tomba plusieurs pieds d'épaisseur en quelques heures : il ne fut plus possible de songer à l'exécution du plan de la veille, et on arriva le soir même au village de Saint-Pierre et Saint-Paul, après un trajet de huit lieues, moins fatigant au retour, par la pente naturelle du terrain.

Pendant que nos lithologistes et nos astronomes employoient si bien leur temps, nous remplissions d'eau nos futailles, notre cale de bois, et nous coupions et faisions sécher du foin pour les bestiaux que nous attendions, car il ne nous restoit plus qu'un seul mouton. Le lieutenant avoit écrit à M. Kasloff pour le prier de rassembler le plus de bœufs qu'il pourroit ; il calculoit avec douleur qu'il nous étoit impossible d'attendre ceux que les ordres du gouverneur faisoient sans doute venir de Verkhneï, parce que le trajet en devoit être de six semaines. L'indifférence des habitans du Kamtschatka pour les troupeaux n'a pas permis de les voir se multiplier dans la partie méridionale de cette presqu'île, où, avec quelques soins, on pourroit en avoir autant qu'en Irlande. L'herbe la plus fine et la plus épaisse s'élève dans des prairies naturelles à plus de quatre pieds ; et l'on pourroit y faucher une immense quantité de fourrages pour l'hiver, qui dure sept à huit mois dans ce climat. Mais les Kamtschadales sont incapables de

Insouciance des Kamtschadales ; chasse, pêche, etc.

1787. Septembre.

pareils soins ; il faudroit des granges, des écuries vastes et à l'abri du froid : il leur paroît plus commode de vivre du produit de la chasse, et sur-tout du saumon, qui, tous les ans, dans la même saison, vient, comme la manne du Désert, remplir leurs filets, et leur assure la subsistance de l'année. Les Cosaques et les Russes, plus soldats que cultivateurs, ont adopté ce même régime. Le lieutenant et le sergent avoient seuls de petits jardins remplis de pommes de terre et de navets : leurs exhortations, leur exemple, ne pouvoient influer sur leurs compatriotes, qui mangeoient cependant très-volontiers des pommes de terre, mais qui n'auroient pas voulu, pour s'en procurer, se livrer à un autre genre de travail qu'à celui de les arracher, si la nature les leur avoit offertes spontanément dans les champs, comme la saranne, l'ail, et sur-tout les baies, dont ils font des boissons agréables, et des confitures qu'ils réservent pour l'hiver. Nos graines d'Europe s'étoient très-bien conservées : nous en avons donné une grande quantité à M. Schmaleff, au lieutenant et au sergent ; nous espérons apprendre un jour qu'elles auront parfaitement réussi. Au milieu de ces travaux, il nous restoit du temps pour nos plaisirs ; et nous fimes différentes parties de chasse sur les rivières d'Avatscha et de Paratounka ; car notre ambition étoit de tuer des ours, des rennes ou des algalis : il fallut cependant nous contenter de quelques ca-

1787. Septembre. nards ou sarcelles, qui ne valoient pas les courses longues et pénibles que nous faisions pour un si chétif gibier. Nous fumes plus heureux par nos amis les Kamtschadales ; ils nous apportèrent, pendant notre séjour, quatre ours, un algali et un renne, avec une telle quantité de plongeons et de macareux, que nous en distribuames à tous nos équipages, qui étoient déjà lassés de poisson. Un seul coup de filet que nous donnions très-près de nos frégates, auroit suffi à la subsistance de six bâtimens : mais les espèces de poissons étoient peu variées : nous ne prîmes guère que de petites morues, des harengs, des plies, et des saumons. Je donnai ordre d'en saler quelques barriques seulement, parce qu'on me représenta que tous ces poissons étoient si petits et si tendres, qu'ils ne résisteroient pas à l'activité corrosive du sel, et qu'il valoit mieux conserver ce sel pour les cochons que nous trouverions sur les îles de la mer du Sud. Pendant que nous passions des jours qui nous paroissoient si doux après les fatigues de l'exploration que nous venions de faire des côtes de l'Oku-Jesso et de la Tartarie, M. Kasloff s'étoit mis en route pour le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul ; mais il voyageoit lentement, parce qu'il vouloit tout observer, et que son voyage avoit pour objet d'établir dans cette province la meilleure administration possible. Il savoit qu'on ne peut former à cet égard un plan général qu'après avoir

Arrivée de M. Kasloff; politesses réciproques

examiné les productions d'un pays, et celles dont une culture soignée et relative au climat le rend susceptible. Il vouloit aussi connoître les pierres, les minéraux et généralement toutes les substances du sol de la province. Ses observations l'avoient retenu quelques jours aux Eaux-chaudes qui sont à vingt lieues de Saint-Pierre et Saint-Paul ; il en rapporta différentes pierres et autres matières volcaniques, avec une gomme que M. Mongès soumit à l'analyse : il dit fort honnêtement, en arrivant, qu'ayant appris par les papiers publics que plusieurs naturalistes habiles avoient été embarqués sur nos frégates, il avoit voulu profiter de cette circonstance heureuse, pour connoître les différentes substances de la presqu'île du Kamtschatka, et s'instruire ainsi lui-même. Les politesses de M. Kasloff, ses procédés, étoient absolument les mêmes que ceux des habitans les mieux élevés des grandes villes d'Europe ; il parloit françois ; il avoit des connoissances sur tout ce qui faisoit l'objet de nos recherches, tant en géographie qu'en histoire naturelle : nous étions surpris qu'on eût placé au bout du monde, dans un pays si sauvage, un officier d'un mérite qui eût été distingué chez toutes les nations de l'Europe. Il est aisé de sentir que des liaisons même d'intimité durent bientôt s'établir entre le colonel Kasloff et nous. Le lendemain de son arrivée, il vint dîner à mon bord, avec M. Schmaleff et le curé de Paratounka ; je

1787. Septembre.

1787. Septembre. le fis saluer de treize coups de canon. Nos visages, qui annonçoient une meilleure santé que celle même dont nous jouissions à notre départ d'Europe, le surprirent extrêmement; je lui dis que nous la devions un peu à nos soins, et beaucoup à l'abondance où nous étions dans son gouvernement. M. Kasloff parut partager notre heureuse situation; mais il nous témoigna la plus vive douleur de l'impossibilité où il étoit de rassembler plus de sept bœufs avant l'époque de notre départ, qui étoit trop prochain pour songer à en faire venir de la rivière du Kamtschatka, distante de cent lieues de Saint-Pierre et Saint-Paul. Il attendoit depuis six mois le bâtiment qui devoit apporter d'Okhotsk des farines et les autres provisions nécessaires à la garnison de cette province, et il présumoit avec chagrin que ce bâtiment devoit avoir essuyé quelque malheur : la surprise où nous étions de n'avoir reçu aucune lettre, diminua, lorsque nous apprimes de lui que, depuis son départ d'Okhotsk, il n'en avoit reçu aucun courier : il ajouta qu'il alloit y retourner par terre, en côtoyant la mer d'Okhotsk, voyage presque aussi long ou du moins plus difficile que celui d'Okhotsk à Pétersbourg.

Le gouverneur dîna le lendemain avec toute sa suite à bord de l'Astrolabe; il y fut également salué de treize coups de canon : mais il nous pria avec instance de ne plus faire de compliment, afin que nous puissions nous voir à l'avenir avec plus de liberté et de plaisir.

1787. Septembre.

Il nous fut impossible de faire accepter au gouverneur le prix des bœufs : nous eumes beau représenter qu'à Manille nous avions acquitté toutes nos dépenses, malgré l'étroite alliance de la France avec l'Espagne ; M. Kasloff nous dit que le gouvernement russe avoit d'autres principes, et que son regret étoit d'avoir aussi peu de bestiaux à sa disposition. Il nous invita, pour le jour suivant, à un bal qu'il voulut donner, à notre occasion, à toutes les femmes, tant kamtschadales que russes, de Saint-Pierre et Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle étoit au moins extraordinaire : treize femmes, vêtues d'étoffes de soie, dont dix kamtschadales avec de gros visages, de petits yeux et des nez plats, étoient assises sur des bancs autour de l'appartement ; les Kamtschadales avoient, ainsi que les Russes, des mouchoirs de soie qui leur enveloppoit la tête à-peu-près comme les portent les femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes, dont les airs sont très-agréables, et qui ressemblent beaucoup à la cosaque qu'on a dansée à Paris il y a peu d'années. Les danses kamtschadales leur succédèrent ; elles ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires du fameux tombeau de Saint-Médard : il ne faut que des bras, des épaules, et presque point de jambes, aux danseurs de cette partie de l'Asie ; les danseuses kamtschadales, par leurs convulsions et leurs mouvemens de

Bal, danses kamtschadales.

1787. Septembre.

contraction, inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs ; il est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvemens. Leur fatigue est telle pendant cet exercice, qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur, et restent étendues par terre, sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps, parfument l'appartement d'une odeur d'huile et de poisson, à laquelle des nez européens sont trop peu accoutumés pour en sentir les délices. Comme les danses de tous les peuples ont toujours été imitatives, et qu'elles ne sont en quelque sorte que des pantomimes, je demandai ce qu'avoient voulu exprimer deux de ces femmes qui venoient de faire un exercice si violent. On me répondit qu'elles avoient figuré une chasse d'ours : la femme qui se rouloit à terre représentoit l'animal ; et l'autre, qui tournoit autour d'elle, le chasseur : mais les ours, s'ils parloient et voyoient une pareille pantomime, auroient beaucoup à se plaindre d'être si grossièrement imités. Cette danse, presque aussi fatigante pour les spectateurs que pour les acteurs, étoit à peine finie, qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courier d'Okhotsk ; il étoit chargé d'une grosse malle remplie de nos paquets. Le bal fut interrompu, et chaque danseuse renvoyée avec un verre d'eau-de-vie, digne rafraîchis-

Nouvelles d'Europe ; La Pérouse est fait chef d'escadre.

sement de ces Terpsichores. M. Kasloff s'appercevant de l'impatience où nous étions d'apprendre des nouvelles de tout ce qui nous intéressoit en Europe, nous pria avec instance de ne pas différer ce plaisir. Il nous établit dans sa chambre, et se retira pour ne pas gêner l'épanchement des divers sentimens dont nous pouvions être affectés, suivant les nouvelles que chacun de nous recevroit de sa famille ou de ses amis. Elles furent heureuses pour tous, mais plus particulièrement pour moi, qui, par une faveur à laquelle je n'osois aspirer, avois été promu au grade de chef d'escadre. Les complimens que chacun s'empressoit de me faire, parvinrent bientôt à M. Kasloff, qui voulut célébrer cet évènement par le bruit de toute l'artillerie de sa place ; je me rappellerai, toute ma vie, avec l'émotion la plus vive, les marques d'amitié et d'affection que je reçus de lui dans cette occasion. Je n'ai point passé avec ce gouverneur un instant qui ne fût marqué par quelques traits de bonté ou d'attention ; et il est inutile de dire que, depuis son arrivée, tous les habitans du pays chassoient ou pêchoient pour nous ; nous ne pouvions suffire à consommer tant de provisions. Il y joignoit des présens de toute espèce pour M. de Langle et pour moi ; nous fumes forcés d'accepter un traîneau de Kamtschadales pour la collection des curiosités du roi, et deux aigles royaux pour la ménagerie, ainsi que beaucoup de zibelines. 1787. Septembre.

1787. Septembre. Nous lui offrimes, à notre tour, ce que nous imaginions pouvoir lui être utile ou agréable ; mais nous n'étions riches qu'en effets de traite pour des sauvages, et nous n'avions rien qui fût digne de lui. Nous le priames d'accepter la relation du troisième voyage de Cook, qui paroissoit lui faire grand plaisir ; il avoit à sa suite presque tous les personnages que l'éditeur a mis sur la scène, M. Schmaleff, le bon curé de Paratounka, le malheureux Ivaschkin ; il leur traduisoit tous les articles qui les regardoient, et ils répétoient, à chaque fois, que tout étoit de la plus exacte vérité. Le sergent seul qui commandoit alors au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul étoit mort ; les autres jouissoient de la meilleure santé, et habitoient encore le pays, excepté le major Behm, qui étoit retourné à Pétersbourg, et Port, qui résidoit à Irkoutsk.

Ivaschkin. Je témoignai à M. Kasloff ma surprise de trouver le vieillard Ivaschkin au Kamtschatka, les relations angloises annonçant qu'il avoit enfin obtenu la permission d'aller habiter Okhotsk. Nous ne pumes nous empêcher de prendre le plus vif intérêt à cet infortuné, en apprenant que son seul délit consistoit dans quelques propos indiscrets tenus sur l'impératrice Élisabeth, au sortir d'une partie de table, où le vin avoit égaré sa raison ; il étoit alors âgé de moins de vingt ans, officier aux gardes, d'une famille distinguée de Russie, d'une figure aimable, que le temps ni les malheurs n'ont pu changer :

il fut dégradé, envoyé en exil au fond du Kamtschatka, après avoir reçu le knout et avoir eu les narines fendues. L'impératrice Catherine, dont les regards s'étendent jusque sur les victimes des règnes qui ont précédé le sien, a fait grace, depuis plusieurs années, à cet infortuné : mais un séjour de plus de cinquante ans au milieu des vastes forêts du Kamtschatka, le souvenir amer du supplice honteux qu'il a subi, peut-être un secret sentiment de haine pour une autorité qui a si cruellement puni une faute que les circonstances pouvoient excuser ; ces divers motifs l'ont rendu insensible à cet acte tardif de justice, et il se proposoit de mourir en Sibérie. Nous le priames d'accepter du tabac, de la poudre, du plomb, du drap, et généralement tout ce que nous jugions lui être utile : il avoit été élevé à Paris, il entendoit encore un peu le françois, et il retrouva beaucoup de mots pour nous exprimer sa reconnoissance. Il aimoit M. Kasloff comme son père, il l'accompagnoit dans son voyage, par affection ; et ce bon gouverneur avoit pour lui des égards bien propres à opérer dans son ame l'entier oubli de ses malheurs *. 1787. Septembre.

* Le souvenir et la honte d'un supplice injuste poursuivoit le malheureux Ivaschkin, au point de le déterminer à se soustraire aux yeux des étrangers. Huit jours seulement après l'arrivée des frégates françoises, Lesseps parvint à le découvrir. Cet interprète, touché de sa position, en rendit compte à la Pérouse, qui,

1787. Septembre. Épitaphes de *la Croyère* et de Clerke.

Il nous rendit le service de nous faire connoître le tombeau de M. de la Croyère, qu'il avoit vu enterrer au Kamtschatka en 1741. Nous y attachames l'inscription suivante, gravée sur le cuivre, et composée par M. Dagelet, membre, comme lui, de l'académie des sciences :

Ci gît Louis de l'Isle de la Croyère, de l'académie royale des sciences de Paris, mort en 1741, au retour d'une expédition faite par ordre du czar, pour reconnoître les côtes d'Amérique ; astronome et géographe, émule de deux frères célèbres dans les sciences, il mérita les regrets de sa patrie. En 1786, M. le comte de la Pérouse, commandant les frégates du roi la Boussole et l'Astrolabe, consacra sa mémoire en donnant son nom à une île, près des lieux où ce savant avoit abordé.

Nous demandames aussi à M. Kasloff la permission de faire graver sur une plaque du même métal l'inscription du tombeau du capitaine Clerke, qui n'étoit que tracée au

admirant le caractère d'un vieillard dont il respectoit le malheur, demanda à le voir. Ce ne fut qu'avec peine, et en se servant de l'empire du colonel Kasloff sur son esprit, qu'on vint à bout de lui faire quitter sa retraite. L'aménité de la Pérouse inspira bientôt la plus grande confiance à Ivaschkin, qui, toujours reconnoissant des honnêtetés qu'il recevoit, témoigna encore plus vivement sa gratitude, lorsque le général françois lui fit des présens utiles, et dont il avoit le plus pressant besoin.

Ce fait, qui m'a été raconté plusieurs fois par Lesseps, devoit trouver ici sa place. (N. D. R.)

pinceau sur le bois, matière trop destructible pour perpétuer la mémoire d'un navigateur si estimable. Le gouverneur eut la bonté d'ajouter aux permissions qu'il nous donna, la promesse de faire élever incessamment un monument plus digne de ces deux hommes célèbres, qui ont succombé dans leurs pénibles travaux, à une grande distance de leur patrie. Nous apprimes de lui que M. de la Croyère s'étoit marié à Tobolsk, et que sa postérité y jouissoit de beaucoup de considération. L'histoire des navigations de Behring et du capitaine Tschirikow étoit parfaitement connue de M. Kasloff: il nous dit, à cette occasion, qu'il avoit laissé à Okhotsk M. Billings, chargé par l'État de faire construire deux bâtimens pour continuer les découvertes des Russes dans les mers du Nord. Il avoit donné des ordres pour que tous les moyens dont il pouvoit disposer fussent employés, afin d'accélérer cette expédition; mais son zèle, sa bonne volonté, son extrême désir de remplir les vues de l'impératrice, ne pouvoient vaincre les obstacles qui devoient se rencontrer dans un pays presque aussi brut qu'il l'étoit le premier jour de sa découverte, et où la rigueur du climat suspend les travaux pendant plus de huit mois de l'année. Il sentoit qu'il eût été plus économique, et beaucoup plus prompt, de faire partir M. Billings d'un port de la Baltique, où il auroit pu pourvoir à tous ses besoins pour plusieurs années.

1787. Septembre.

1787. Septembre. Détails donnés par M. Kasloff.

Nous levames le plan de la baie d'Avatscha, ou, pour mieux dire, nous vérifiames celui des Anglois, qui est fort exact, et M. Bernizet en fit un dessin très-élégant, qu'il pria le gouverneur d'accepter; M. Blondela lui offrit aussi une copie de la vue de l'ostrog; et MM. les abbés Mongès et Receveur lui firent présent d'une petite boîte d'acides, pour l'analyse des eaux et la connoissance des différentes substances dont le sol du Kamtschatka est composé. La chymie et la minéralogie n'étoient pas des sciences étrangères à M. Kasloff; il avoit un goût particulier pour les travaux chymiques : mais il nous dit, par une raison dont l'évidence est bien aisée à sentir, qu'avant de s'occuper des minéraux d'un pays inculte, le premier soin d'une administration sage et éclairée devoit tendre à procurer du pain à ses habitans, en accoutumant les indigènes à la culture. La végétation du terrain annonçoit une grande fertilité, et il ne doutoit pas qu'au défaut du blé-froment, qui pouvoit ne pas germer à cause du froid, le seigle ou l'orge, du moins, ne donnassent d'abondantes récoltes. Il nous fit remarquer la beauté de plusieurs petits champs de pommes de terre, dont les graines étoient venues d'Irkoutsk depuis quelques années; et il se proposoit d'adopter des moyens doux, mais certains, pour rendre cultivateurs les Russes, les Cosaques et les Kamtschadales. La petite vérole, en 1769, a diminué des trois quarts le nombre des individus de cette nation, qui

est réduite aujourd'hui, dans toute la presqu'île, à moins de quatre mille indigènes; et elle disparoîtra bientôt entièrement, par le mélange continuel des Russes et des Kamtschadales, qui se marient fréquemment ensemble. Une race de métis, plus laborieux que les Russes, qui ne sont propres qu'à être soldats, beaucoup plus forts et d'une forme moins disgraciée de la nature que les Kamtschadales, naîtra de ces mariages et succédera aux anciens habitans. Les naturels ont déjà abandonné les yourtes dans lesquelles ils se terroient, comme des blaireaux, pendant tout l'hiver, et où ils respiroient un air infect qui occasionnoit beaucoup de maladies. Les plus riches d'entre eux construisent aujourd'hui des isbas ou maisons de bois, à la manière des Russes : elles ont absolument la même forme que les chaumières de nos paysans ; elles sont divisées en trois petites chambres; un poile en brique les échauffe, et y entretient une chaleur de plus de trente degrés, insupportable aux personnes qui n'en ont pas l'habitude. Les autres passent l'hiver, comme l'été, dans des balagans, qui sont des espèces de colombiers de bois, couverts en chaume, élevés sur des piquets de douze à treize pieds de hauteur, et où les femmes, ainsi que les hommes, montent par des échelles très-difficiles. Mais bientôt ces derniers bâtimens disparoîtront; les Kamtschadales ont l'esprit imitatif, ils adoptent presque tous les usages de leurs

1787. Septembre.

1787. Septembre.

vainqueurs : les femmes sont déjà coiffées et presque entièrement vêtues à la manière des Russes, dont la langue prévaut dans tous les ostrogs ; ce qui est fort heureux, parce que chaque village kamtschadale avoit un jargon différent, et les habitans d'un hameau n'entendoient pas ceux du hameau voisin. On peut dire, à la louange des Russes, que quoiqu'ils aient établi dans ces âpres climats un gouvernement despotique, il est tempéré par des principes de douceur et d'équité qui en rendent les inconvéniens nuls. Les Russes n'ont pas de reproches d'atrocité à se faire, comme les Anglois au Bengale, et les Espagnols au Mexique et au Pérou. L'impôt qu'ils lèvent sur les Kamtschadales est si léger, qu'il ne peut être considéré que comme un tribut de reconnoissance envers la Russie ; et le produit d'une demi-journée de chasse acquitte l'impôt d'une année. On est surpris de voir dans ces chaumières, plus misérables à la vue que celles du hameau le plus pauvre de nos pays de montagnes, une circulation d'espèces qui paroît d'autant plus considérable, qu'elle n'existe que parmi un petit nombre d'habitans ; ils consomment si peu d'effets de Russie et de Chine, que la balance du commerce est absolument en leur faveur, et qu'il faut nécessairement leur payer en roubles l'excédent de ce qui leur est dû. Les pelleteries, au Kamtschatka, sont à un prix beaucoup plus haut qu'à Canton ; ce qui prouve que, jus-

qu'à présent, les marchés de Kiatcha ne se sont pas ressentis des avantages du nouveau débouché qui s'est ouvert en Chine : les marchands chinois ont eu sans doute l'adresse de faire écouler ces pelleteries d'une manière insensible, et de se procurer ainsi des richesses immenses ; car, à Macao, ils nous achetèrent, pour le prix modique de dix piastres, ce qui en valoit cent vingt à Pékin. Une peau de loutre vaut à Saint-Pierre et Saint-Paul trente roubles ; une de zibeline, trois ou quatre : le prix des renards ne peut être fixé ; je ne parle pas des renards noirs, qui sont trop rares pour être comptés, et qu'on vend plus de cent roubles. Les gris et blancs varient depuis deux jusqu'à vingt roubles, suivant qu'ils approchent plus du noir ou du roux : ces derniers ne diffèrent de ceux de France que par la douceur et le fourré de leur poil. 1787. Septembre.

Les Anglois qui, par l'heureuse constitution de leur compagnie, peuvent laisser au commerce particulier de l'Inde toute l'activité dont il est susceptible, avoient envoyé, l'année dernière, un petit bâtiment au Kamtschatka ; il étoit expédié par une maison du Bengale, et commandé par le capitaine Peters, qui fit remettre au colonel Kasloff une lettre en françois, dont il m'a donné lecture : il demandoit, au nom de l'étroite alliance qui règne en Europe entre les deux couronnes, la permission de commercer au Kamtschatka, en y apportant les divers effets de l'Inde

1787. Septembre. et de la Chine, tant en étoffes qu'en sucre, thé, arack, et il offroit de recevoir en paiement les pelleteries du pays. M. Kasloff étoit trop éclairé pour ne pas sentir qu'une pareille proposition étoit ruineuse pour le commerce de la Russie, qui vendoit avec un grand bénéfice ces mêmes objets aux Kamtschadales, et qui en faisoit un plus grand encore sur les peaux que les Anglois vouloient exporter; mais il savoit aussi que certaines permissions limitées ont quelquefois été données, au détriment de la métropole, pour l'accroissement d'une colonie, qui enrichit ensuite la mère-patrie, lorsqu'elle est parvenue au degré où elle n'a plus besoin du commerce étranger : ces considérations avoient empêché M. Kasloff de décider la question; et il avoit permis que les Anglois fissent passer cette proposition à la cour de Pétersbourg. Il sentoit cependant que, quand même leur demande seroit accordée, le pays consommoit trop peu d'effets de l'Inde et de la Chine, et trouvoit un débouché de pelleteries trop avantageux dans les marchés de Kiatcha, pour que les négocians du Bengale pussent suivre avec profit cette spéculation. D'ailleurs, le bâtiment même qui avoit apporté cette ouverture de commerce, fit naufrage sur l'île de Cuivre, peu de jours après sa sortie de la baie d'Avatscha, et il ne s'en sauva que deux hommes, auxquels je parlai et fis fournir des habillemens, dont ils avoient le plus grand besoin : ainsi les

vaisseaux du capitaine Cook et les nôtres sont les seuls, jusqu'à présent, qui aient abordé heureusement dans cette partie de l'Asie. Je devrois aux lecteurs quelques détails plus particuliers sur le Kamtschatka, si les ouvrages de Coxe et ceux de Steller laissoient quelque chose à désirer. L'éditeur du *troisième Voyage du capitaine Cook* a puisé dans ces sources, et a rappelé avec intérêt tout ce qui est relatif à ce pays, sur lequel on a déjà beaucoup plus écrit que sur plusieurs provinces intérieures de l'Europe, et qui, pour le climat et les productions du sol, peut et doit être comparé à la côte de Labrador des environs du détroit de Belle-Ile; mais les hommes, comme les animaux, y sont très-différens; les Kamtschadales m'ont paru être les mêmes peuples que ceux de la baie de Castries, sur la côte de Tartarie; leur douceur, leur probité est la même, et leurs formes physiques sont très-peu différentes; ainsi ils ne doivent pas plus être comparés aux Eskimaux, que les zibelines aux martres du Canada. La baie d'Avatscha est certainement la plus belle, la plus commode, la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du monde; l'entrée en est étroite, et les bâtimens seroient forcés de passer sous le canon des forts qu'on pourroit y établir; la tenue y est excellente, le fond est de vase; deux ports vastes, l'un sur la côte de l'est et l'autre sur celle de l'ouest, pourroient recevoir tous les vaisseaux de la

1787. Septembre.

Baie d'Avatscha, village de S. Pierre et S. Paul.

1787. Septembre. marine de France et d'Angleterre. Les rivières d'Avatscha et de Paratounka ont leur embouchure dans cette baie; mais elles sont embarrassées de bancs, et l'on ne peut y entrer qu'à la pleine mer. Le village de Saint-Pierre et Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme, forme derrière ce village un petit port, fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtimens désarmés peuvent passer l'hiver : l'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises ; et la nature ne peut rien offrir de plus sûr et de plus commode. C'est sur le bord de ce bassin que M. Kasloff se propose de tracer le plan d'une ville, qui sera quelque jour la capitale du Kamtschatka, et peut-être le centre d'un grand commerce avec la Chine, le Japon, les Philippines et l'Amérique. Un vaste étang d'eau douce est situé au nord de l'emplacement de cette ville projetée ; et à trois cents toises seulement, coulent divers petits ruisseaux, dont la réunion très-facile procureroit à ce terrain toutes les commodités nécessaires à un grand établissement. M. Kasloff connoissoit le prix de ces avantages ; mais « avant tout », répétoit-il cent fois, « il faut du pain et des bras, » et nous en avons bien peu ». Il avoit cependant donné des ordres qui annonçoient une prochaine réunion de divers ostrogs à celui de Saint-Pierre et Saint-Paul, où il se proposoit de faire bâtir incessamment une

église. La religion grecque a été établie parmi les Kamtschadales sans persécution, sans violence, et avec une extrême facilité. Le curé de Paratounka est fils d'un Kamtschadale et d'une Russe; il débite ses prières et son catéchisme avec une bonhommie qui est fort du goût des indigènes; ceux-ci reconnoissent ses soins par des offrandes ou des aumônes, mais ils ne lui paient point de dîmes. Le rit grec permet aux prêtres de se marier, d'où l'on peut conclure que les curés en ont de meilleures mœurs; je les crois fort ignorans, et il m'est impossible de supposer qu'ils puissent de longtemps avoir besoin de plus de science. La fille, la femme, la sœur du curé, étoient de toutes les femmes celles qui dansoient le mieux, et elles paroissoient jouir de la meilleure santé. Ce bon prêtre savoit que nous étions très-catholiques, ce qui nous valut une ample aspersion d'eau bénite, et il nous fit aussi baiser la croix, qui étoit portée par son clerc: ces cérémonies se passoient au milieu du village; son presbytère étoit sous une tente, et son autel en plein air; mais sa demeure ordinaire est à Paratounka, et il n'étoit venu à Saint-Pierre et Saint-Paul que pour nous faire visite.

1787. Septembre. Curé de Paratounka; détails qu'il donne sur les Kuriles.

Il nous donna divers détails sur les Kuriles, dont il est aussi curé, et où il fait une tournée tous les ans. Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles, sur lesquels les auteurs ont beaucoup varié; ainsi ils disent:

1787. Septembre.

la première, la deuxième, etc. jusqu'à la vingt-unième ; cette dernière est celle qui termine les prétentions des Russes. D'après le rapport du curé, cette île pourroit être celle de Marikan ; mais je n'en suis pas très-certain, parce que le bon prêtre étoit fort diffus, et nous avions cependant un interprète qui entendoit le russe comme le françois : mais M. de Lesseps croyoit que le curé ne s'entendoit pas lui-même. Néanmoins voici les détails sur lesquels il n'a pas varié, et qu'on peut regarder comme à-peu-près certains. Des vingt-une îles qui appartiennent à la Russie, quatre seulement sont habitées : la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième ; ces deux dernières pourroient n'être comptées que pour une, parce que les habitans de la treizième passent tous l'hiver sur la quatorzième, et reviennent sur la treizième passer l'été ; les autres sont absolument inhabitées, et les insulaires n'y abordent en pirogue que pour la chasse des loutres et des renards. Plusieurs de ces dernières îles ne sont que des îlots ou de gros rochers, et l'on ne trouve du bois sur aucune. Les courans sont très-violens entre les îles, et à l'ouvert des canaux, dont quelques-uns sont embarrassés de roches à fleur d'eau. Le curé n'a jamais fait le voyage d'Avatscha aux Kuriles qu'en pirogue, que les Russes appellent *baidar ;* et il nous a dit qu'il avoit été plusieurs fois sur le point de faire naufrage, et sur-tout de mourir de faim, ayant été poussé

hors de vue de terre : mais il est persuadé que son eau bénite et son étole l'ont préservé du danger. Les habitans réunis des quatre îles habitées forment au plus une population de quatorze cents personnes ; ils sont très-velus, portent de longues barbes, et ne vivent que de phoques, de poisson et de chasse ; ils viennent d'être dispensés, pour dix ans, de payer le tribut qu'ils doivent à la Russie, parce que les loutres sont devenues très-rares sur ces îles : au surplus, ils sont bons, hospitaliers, dociles, et ils ont tous embrassé la religion chrétienne. Les insulaires plus méridionaux, et indépendans, traversent quelquefois en pirogue les canaux qui les séparent des Kuriles russes, pour y échanger quelques marchandises du Japon contre des pelleteries. Ces îles font partie du gouvernement de M. Kasloff : mais comme il est très-difficile d'y aborder, et qu'elles sont peu intéressantes pour la Russie, il ne se proposoit pas de les visiter : et quoiqu'il regrettât d'avoir laissé à Bolcheretsk une carte russe de ces îles, il ne paroissoit pas cependant y mettre beaucoup de confiance ; il nous en marquoit une si grande, que nous aurions bien voulu, à notre tour, lui communiquer les détails de notre campagne ; son extrême discrétion à cet égard mérite nos éloges.

1787. Septembre.

Nous lui donnames néanmoins un petit précis de notre voyage, et nous ne lui laissames pas ignorer que nous avions doublé

1787. Septembre. le cap Horn, visité la côte du nord-ouest de l'Amérique, abordé à la Chine, aux Philippines, d'où nous étions arrivés au Kamtschatka. Nous ne nous permimes pas d'entrer dans d'autres détails ; mais je l'assurai que, si la publication de notre campagne étoit ordonnée, je lui adresserois un des premiers exemplaires de notre relation : j'avois déjà obtenu la permission d'envoyer mon journal en France par M. de Lesseps, notre jeune interprète russe. Ma confiance dans M. Kasloff et dans le gouvernement de Russie ne m'auroit certainement laissé aucune inquiétude, si j'avois été obligé de remettre mes paquets à la poste ; mais je crus rendre service à ma patrie, en procurant à M. de Lesseps l'occasion de connoître par lui-même les diverses provinces de l'empire de Russie, où vraisemblablement il remplacera un jour son père, notre consul général à Pétersbourg M. Kasloff me dit obligeamment qu'il l'acceptoit pour son aide-de-camp jusqu'à Okhotsk, d'où il lui faciliteroit les moyens de se rendre à Pétersbourg, et que, dès ce moment, il faisoit partie de sa famille. Une politesse si douce, si aimable, est plus vivement sentie qu'exprimée ; elle nous faisoit regretter le temps que nous avions passé dans la baie d'Avatscha pendant qu'il étoit à Bolcheretsk.

Lesseps envoyé en France.

Voici encore quelques détails que j'ai pu me procurer sur le régime, le commerce, la navigation et la population de la presqu'île.

1787. Septembre. Nouveaux détails, pelleteries, etc.

Ce n'est point aux navigateurs étrangers que la Russie doit ses découvertes et ses établissemens sur les côtes de la Tartarie orientale, et sur celle de la presqu'île du Kamtschatka. Les Russes, aussi avides de pelleteries que les Espagnols d'or et d'argent, ont, depuis très-long-temps, entrepris par terre les voyages les plus longs et les plus difficiles, pour se procurer les précieuses dépouilles des zibelines, des renards et des loutres de mer : mais plus soldats que chasseurs, il leur a paru plus commode d'assujettir les indigènes à un tribut, en les subjuguant, que de partager avec eux les fatigues de la chasse. Ils ne découvrirent la presqu'île du Kamtschatka que sur la fin du dernier siècle; leur première expédition contre la liberté de ses malheureux habitans eut lieu en 1696. L'autorité de la Russie ne fut pleinement reconnue dans toute la presqu'île qu'en 1711; les Kamtschadales acceptèrent alors les conditions d'un tribut assez léger, et qui suffit à peine pour solder les frais d'administration : trois cents zibelines, deux cents peaux de renard gris ou rouge, quelques peaux de loutre, forment les revenus de la Russie dans cette partie de l'Asie, où elle entretient environ quatre cents soldats, presque tous Cosaques ou Sibériens, et plusieurs officiers qui commandent dans les différens districts.

La cour de Russie a changé plusieurs fois la forme du gouvernement de cette pres-

1787. Septembre. qu'île ; celle que les Anglois y trouvèrent établie en 1778, n'exista que jusqu'en 1784 : le Kamtschatka devint, à cette époque, une province du gouvernement d'Okhotsk, qui lui-même dépend de la cour souveraine d'Irkoutsk.

L'ostrog de Bolcheretsk, précédemment la capitale du Kamtschatka, où le major Behm faisoit sa résidence, à l'arrivée des Anglois, n'est commandé aujourd'hui que par un sergent, nommé Martinof. M. Kaborof, lieutenant, commande, comme on l'a dit, à Saint-Pierre et Saint-Paul ; le major Eleonoff, à Nijenei-Kamtschatka, ou ostrog du bas Kamtschatka ; Verhneï enfin, ou le haut Kamtschatka, est sous les ordres du sergent Momayeff. Ces divers commandans ne se doivent l'un à l'autre aucun compte ; ils rendent chacun le leur directement au gouverneur d'Okhotsk, qui a établi un officier-inspecteur, ayant grade de major, pour commander en particulier aux Kamtschadales, et les garantir, sans doute, des vexations présumées du gouvernement militaire.

Ce premier apperçu du commerce de ces contrées feroit connoître très-imparfaitement les avantages que la Russie retire de ses colonies à l'orient de l'Asie, si le lecteur ignoroit qu'aux voyages par terre ont succédé des navigations dans l'est du Kamtschatka, vers les côtes de l'Amérique : celles de Behring et de Tschirikow sont connues de toute l'Europe. Après les noms de ces hommes

célèbres par leurs expéditions et par les malheurs qui en ont été la suite, on peut compter d'autres navigateurs qui ont ajouté aux possessions de la Russie les îles Aleutiennes, les groupes plus à l'est, connus sous le nom d'Oonolaska, et toutes les îles au sud de la presqu'île. 1787. Septembre.

La dernière campagne du capitaine Cook a déterminé des expéditions encore plus à l'est; mais j'ai appris, au Kamtschatka, que les indigènes des pays où ont abordé les Russes, s'étoient refusé jusqu'à présent à leur payer le tribut, et même à faire aucun commerce avec eux: ceux-ci vraisemblablement ont eu la mal-adresse de leur laisser connoître le dessein qu'ils avoient formé de les subjuguer; et on sait combien les Américains sont fiers de leur indépendance et jaloux de leur liberté.

La Russie ne fait que très-peu de dépense pour étendre ses possessions: des négocians ordonnent des armemens à Okhotsk, où ils construisent, à frais immenses, des bâtimens de quarante-cinq à cinquante pieds de longueur, ayant un seul mât au milieu, à-peu-près comme nos cutters, et montés par quarante ou cinquante hommes, tous plus chasseurs que marins; ceux-ci partent d'Okhotsk au mois de juin, débouquent ordinairement entre la pointe de Lopatka et la première des Kuriles, dirigent leur route à l'est, et parcourent différentes îles, pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'ils aient ou acheté

1787. Septembre.

aux naturels du pays, ou tué eux-mêmes une assez grande quantité de loutres pour couvrir les frais de l'armement, et donner aux armateurs un profit au moins de cent pour cent pour leurs avances.

La Russie n'a encore formé aucun établissement à l'est du Kamtschatka : chaque bâtiment en fait un dans le port où il hiverne ; et lorsqu'il part, il le détruit, ou le cède à quelqu'autre vaisseau de sa nation. Le gouvernement d'Okhotsk a grand soin d'ordonner aux capitaines de ces cutters de faire reconnoître l'autorité de la Russie par tous les insulaires qu'ils visitent, et il fait embarquer sur chaque vaisseau une espèce d'officier des douanes, chargé d'imposer et de lever un tribut pour la couronne. On m'a rapporté qu'il devoit partir incessamment un missionnaire d'Okhotsk pour prêcher la foi chez les peuples subjugués, et acquitter, en quelque sorte, par des biens spirituels, les compensations que leur doivent les Russes pour les tributs qu'ils ont imposés sur eux par le seul droit du plus fort.

On sait que les fourrures se vendent très-avantageusement à Kiatcha sur les frontières de la Chine et de la Russie ; mais ce n'est que depuis la publication de l'ouvrage de M. Coxe, que l'on connoît en Europe l'étendue de cet objet de commerce, dont l'importation et l'exportation se montent à près de dix-huit millions de livres par an. On m'a assuré que vingt-cinq bâtimens, dont les équipages

s'élèvent à environ mille hommes, tant Kamtschadales que Russes ou Cosaques; étoient envoyés cette année à la recherche des fourrures, vers l'est du Kamtschatka; ces bâtimens doivent être dispersés depuis la rivière de Cook jusqu'à l'île Behring: une longue expérience leur a appris que les loutres ne fréquentent guère les latitudes plus septentrionales que les 60 degrés; ce qui détermine à cet égard toutes les expéditions vers les parages de la presqu'île d'Alaska, ou plus à l'est, mais jamais au détroit de Behring, sans cesse obstrué de glaces qui ne fondent jamais. 1787. Septembre.

Lorsque ces bâtimens reviennent, ils relâchent quelquefois à la baie d'Avatscha; mais ils font constamment leur retour à Okhotsk, où résident leurs armateurs, et les négocians qui vont directement commercer avec les Chinois, sur la frontière des deux empires. Comme les glaces permettent, dans tous les temps, d'entrer dans la baie d'Avatscha, les navigateurs russes y relâchent, lorsque la saison est trop avancée pour qu'ils puissent arriver à Okhotsk avant la fin de septembre: un règlement très-sage de l'impératrice de Russie a défendu de naviguer dans la mer d'Okhotsk après cette époque, à laquelle commencent les ouragans et les coups de vent, qui ont occasionné sur cette mer de très-fréquens naufrages.

Les glaces ne s'étendent jamais, dans la baie d'Avatscha, qu'à trois ou quatre cents

toises du rivage; il arrive souvent, pendant
1787. l'hiver, que les vents de terre font dériver
Septembre. celles qui embarrassent l'embouchure des rivières de Paratounka et d'Avatscha, et la navigation en devient alors praticable. Comme l'hiver est généralement moins rigoureux au Kamtschatka qu'à Pétersbourg et dans plusieurs provinces de l'empire de Russie, les Russes en parlent comme les François de celui de Provence; mais les neiges dont nous étions environnés dès le 20 septembre, la gelée blanche dont la terre étoit couverte tous les matins, et la verdure qui étoit aussi fanée que l'est celle des environs de Paris au mois de janvier, tout nous faisoit pressentir que l'hiver doit y être d'une rigueur insupportable pour les peuples méridionaux de l'Europe.

Nous étions cependant, à certains égards, moins frileux que les habitans, Russes ou Kamtschadales, de l'ostrog de Saint-Pierre et Saint-Paul; ils étoient vêtus des fourrures les plus épaisses, et la température de l'intérieur de leurs isbas, dans lesquels ils ont toujours des poiles allumés, étoit de 28 ou 30 degrés au-dessus de la glace: nous ne pouvions respirer dans un air aussi chaud, et le lieutenant avoit le soin d'ouvrir ses fenêtres lorsque nous étions dans son appartement. Ces peuples se
Bains de vapeurs. sont accoutumés aux extrêmes; on sait que leur usage, en Europe comme en Asie, est de prendre des bains de vapeurs dans des étuves, d'où ils sortent couverts de sueur,

et vont ensuite se rouler sur la neige. L'ostrog de Saint-Pierre avoit deux de ces bains publics, dans lesquels je suis entré avant qu'ils fussent allumés ; ils consistent en une chambre très-basse, au milieu de laquelle est un four bâti en pierre sèche, qu'on chauffe comme les fours destinés à cuire le pain ; sa voûte est entourée de bancs disposés en amphithéâtre, pour ceux qui veulent se baigner ; de sorte que la chaleur est plus ou moins forte, suivant qu'on est placé sur un gradin supérieur ou inférieur : on jette de l'eau sur le sommet de la voûte, lorsqu'elle est rougie par le feu qui est dessous ; cette eau s'élève aussitôt en vapeurs, et excite la transpiration la plus abondante. Les Kamtschadales ont adopté cet usage, ainsi que beaucoup d'autres, de leurs vainqueurs ; et sous très-peu d'années, ce caractère primitif qui les distinguoit des Russes d'une manière si marquée, sera entièrement effacé. Leur population n'excède pas aujourd'hui quatre mille ames dans toute la presqu'île, qui s'étend cependant depuis le 51.e degré jusqu'au 63.e, sur une largeur de plusieurs degrés en longitude : ainsi l'on voit qu'il y a plusieurs lieues quarrées par individu. Ils ne cultivent aucune production de la terre ; et la préférence qu'ils ont donnée aux chiens sur les rennes pour le service des traîneaux, les empêche d'élever ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni poulains, ni veaux, parce que ces animaux seroient dévorés avant qu'ils

1787. Septembre.

1787. Septembre. eussent acquis des forces suffisantes pour se défendre. Le poisson est la base de la nourriture de leurs chiens d'attelage, qui font cependant jusqu'à vingt-quatre lieues par jour; on ne leur donne à manger que lorsqu'ils ont achevé leur course.

Le lecteur a déjà vu que cette manière de voyager n'est pas particulière aux Kamtschadales; les peuples de Tchoka, et les Tartares de la baie de Castries, n'ont pas d'autres attelages. Nous avions un extrême désir de savoir si les Russes ont quelque connoissance de ces différens pays, et nous apprimes de M Kasloff que les bâtimens d'Okhotsk avoient apperçu plusieurs fois la pointe septentrionale de l'île qui est à l'embouchure du fleuve Amur, mais qu'ils n'y étoient jamais descendus, parce qu'elle est en-delà des limites des établissemens de l'empire de Russie sur cette côte.

Départ d'Avatscha

Cependant le froid nous avertissoit qu'il étoit temps de songer à partir; le terrain que nous avions trouvé, à notre arrivée le 7 septembre, du plus beau vert, étoit aussi jaune et aussi brûlé le 25 du même mois, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris; toutes les montagnes élevées de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer étoient couvertes de neige. Je donnai ordre de tout disposer pour le départ, et nous mimes sous voiles le 29. M. Kasloff vint prendre congé de nous; et le calme nous ayant forcés de mouiller au milieu de la

baie, il dîna à bord. Je l'accompagnai à terre avec M. de Langle et plusieurs officiers ; il nous y donna un très-bon souper et un nouveau bal : le lendemain, à la pointe du jour, les vents ayant passé au nord, je fis signal d'appareiller. Nous étions à peine sous voiles, que nous entendîmes un salut de toute l'artillerie de Saint-Pierre et Saint-Paul. Je fis rendre ce salut, qui fut renouvelé lorsque nous fûmes dans le goulet, le gouverneur ayant envoyé un détachement pour nous faire rendre les honneurs du départ à l'instant où nous passerions devant la petite batterie qui est au nord du fanal de l'entrée. 1787. Septembre.

Nous ne pûmes quitter sans attendrissement M. de Lesseps, que ses qualités précieuses nous avoient rendu cher, et que nous laissions sur une terre étrangère, au moment d'entreprendre un voyage aussi long que pénible *. Nous emportames de ce pays le souvenir le plus doux, avec la certitude que, dans aucune contrée, dans aucun siècle, on

* C'est à ce retour de Lesseps par le Kamtschatka et la Sibérie, que nous devons tout ce que nous avons recouvré du voyage de la Pérouse depuis Macao. Lesseps a aussi donné le journal de son retour ; j'y renvoie le lecteur curieux de plus amples détails sur le Kamtschatka ; on y verra avec intérêt la pénible situation de cet interprète pendant sa route du havre Saint-Pierre et Saint-Paul à Paris, et les soins particuliers qu'il s'est donnés pour remplir sa mission et pour apporter en France une des parties les plus intéressantes du voyage de la Pérouse. (N. D. R.)

n'a jamais porté plus loin les égards et les soins de l'hospitalité.

1787. Octobre.

Les vents du nord qui nous étoient si favorables pour sortir de la baie d'Avatscha, nous abandonnèrent à deux lieues au large; ils se fixèrent à l'ouest, avec une opiniâtreté et une violence qui ne me permirent pas de suivre le plan que je m'étois proposé, de reconnoître et de relever les Kuriles jusqu'à l'île Marikan. Les coups de vents et les orages se succédèrent si rapidement, que je ne cherchai pas à lutter contre ces obstacles, parce que la reconnoissance de ces îles étoit peu importante. Je dirigeai ma route pour couper par les 165d de longitude le parallèle de 37d 30m, sur lequel quelques géographes ont placé une grande île riche et bien peuplée, découverte, dit-on, en 1620, par les Espagnols. On trouve dans le quatrième volume de la collection académique, un mémoire qui contient quelques détails sur cette île. Le 14, nous vîmes des petits oiseaux de terre, de l'espèce des linots, se percher sur nos manœuvres; des vols de canards, de cormorans, oiseaux qui ne s'écartent jamais du rivage. Nous courions vers l'est, précisément sur le parallèle attribué à l'île. Le temps étoit fort clair, et, sur l'une et l'autre frégate, des vigies furent constamment au haut des mâts. Une récompense assez considérable étoit promise à celui qui le premier appercevroit la terre : mais ce motif d'émulation n'étoit pas nécessaire; un autre plus

Route jusqu'aux îles des Navigateurs.

puissant animoit tous les matelots : j'avois promis que la terre découverte porteroit le nom du premier qui l'appercevroit ; chacun envioit cet honneur ; et je reconnus encore dans cette occasion combien la gloire avoit d'amorce pour des François. 1787. Octobre.

Cependant la recherche, que nous continuames jusqu'au 22, fut infructueuse : nous vimes encore des oiseaux ; un entre autres, plus petit qu'un roitelet, perché sur le bras du grand hunier. Un soldat même prétendit avoir vu passer quelques brins de goémons. L'île existe certainement dans les environs de la route que nous avons parcourue, sur plus de 15 degrés en longitude : les indices de terre ont été trop fréquens, et d'une nature trop marquée, pour que nous puissions en douter. Je suis porté à croire que nous avons couru sur un parallèle trop septentrional. Tous les oiseaux paroissoient venir du sud, poussés par la violence des vents ; et si j'avois à recommencer cette recherche, je naviguerois sur le parallèle de 35 ou 36 degrés. Les vents très-contraires ne me permirent pas de revenir ainsi vers l'ouest. Depuis notre départ du Kamtschatka, nous avions éprouvé de très-grandes fatigues, et navigué au milieu des plus grosses lames, qui un jour même emportèrent notre petit canot, et jettèrent à bord plus de cent barriques d'eau. Nous éprouvames un autre malheur bien plus réel : un matelot du bord de l'Astrolabe, tomba à la mer, en serrant le

1787. Octobre. petit perroquet ; soit qu'il se fut blessé dans sa chûte, ou qu'il ne sut pas nager, il ne reparut point, et tous mes soins pour le sauver furent inutiles.

Après cette vaine recherche, je dirigeai ma navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes où les routes des Quiros, des Mendana, des Tasman, etc. sont croisées en tout sens par celles des navigateurs modernes, et où chacun de ceux ci a ajouté quelques îles nouvelles aux îles déjà connues, mais sur lesquelles la curiosité des Européens avoit à désirer des détails plus circonstanciés que ceux qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs. On sait que dans cette vaste partie du grand Océan équatorial, il existe une zone, de 12 à 15 degrés environ du nord au sud, et de 140 degrés de l'est à l'ouest, parsemée d'îles qui sont sur le globe terrestre ce qu'est la voie lactée dans le ciel. Le langage, les mœurs de leurs habitans ne nous sont plus inconnus ; et les observations qui ont été faites par les derniers voyageurs, nous permettent même de former des conjectures probables sur l'origine de ces peuples, qu'on peut attribuer aux Malais, comme celle de différentes colonies des côtes d'Espagne et d'Afrique, aux Phéniciens. C'est dans cet archipel que mes instructions m'ordonnoient de naviguer pendant la troisième année de notre campagne : la partie occidentale et méridionale de la nouvelle Calédonie, dont

la côte orientale fut découverte par le capitaine Cook dans son second voyage ; les îles du sud de l'archipel des Arsacides, dont celles du nord avoient été reconnues par Surville ; la partie septentrionale des terres de la Louisiade, que M. de Bougainville n'avoit pu explorer, mais dont il avoit, le premier, prolongé la côte du sud-est ; tous ces points de géographie avoient principalement fixé l'attention du gouvernement, et il m'étoit enjoint d'en marquer les limites, et de les assujettir à des déterminations précises de latitude et de longitude. Les îles de la Société, celles des Amis, celles des Hébrides, etc. étoient connues et ne pouvoient plus intéresser la curiosité des Européens : mais comme elles offroient des ressources en vivres, il m'étoit permis d'y relâcher suivant le besoin que j'en aurois ; et l'on avoit présumé, avec raison, qu'en sortant du Kamtschatka, j'aurois une bien petite provision de vivres frais, si nécessaires à la conservation de la santé des marins. 1787, Octobre.

Les vents furent très-variables et les mers très-agitées, jusqu'au 30.e degré de latitude, que nous atteignimes le 29 octobre. Notre santé se trouva généralement affectée du passage trop rapide du froid au plus grand chaud. Les jours suivans, nous recommençames à voir des oiseaux, des courlieux et des pluviers, espèces qui ne s'éloignent jamais de terre. Peu-à-peu ces indices de terre cessèrent ; mais il est vraisemblable que nous Novembre.

1787. Novembre. passames près de quelqu'île ou basse, dont nous n'eumes point de connoissance, et que le hasard offrira peut-être à un autre navigateur. Nous commençames alors à jouir d'un ciel pur, et nous primes quelques dorades et deux requins, mets délicieux pour nous, qui étions tous réduits au lard salé, qui même commençoit à se ressentir de l'influence des climats brûlans. Le 5 novembre, nous coupames la ligne de notre route de Monterey à Macao. Les oiseaux avoient absolument disparu ; nous ne trouvions plus ni bonites ni dorades, sur lesquelles nous avions trop compté, pour adoucir l'austérité de notre régime ; et nos provisions fraîches étoient absolument consommées. Le 9, nous passames sur la position que certaines cartes assignent à la basse de Villa-Lobos, et n'eumes absolument aucun indice de terre. Je fus porté à croire que, si cette batture existe, il faut lui assigner une position plus occidentale, les Espagnols ayant toujours placé trop près des côtes de l'Amérique leurs découvertes dans le grand Océan.

En approchant du sud, la mer se calma un peu, mais le ciel se couvrit de nuages épais, et nous eumes à peine atteint le 10e degré de latitude nord, que nous essuyames une pluie presque constante, au moins pendant le jour, car les nuits étoient assez belles. La chaleur fut étouffante, et l'hygromètre n'avoit jamais marqué plus d'humidité depuis notre départ d'Europe ; nous respirions

un air sans ressort, qui, joint aux mauvais alimens, diminuoit nos forces, et nous auroit rendus presque incapables de travaux pénibles, si les circonstances l'eussent exigé. Je redoublai de soins pour conserver la santé des équipages pendant cette crise, produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide; je fis distribuer, chaque jour, du café au déjeûner; j'ordonnai de sécher et aérer le dessous des ponts; l'eau de la pluie servit à laver les chemises des matelots, et nous mimes ainsi à profit l'intempérie du climat que nous étions obligés de traverser, et dont je craignois plus l'influence que celle des latitudes élevées que nous avions parcourues. Nous primes, le 6 novembre, pour la première fois, huit bonites, qui procurèrent un bon repas à tout l'équipage, et aux officiers, qui, ainsi que moi, n'avoient plus d'autres alimens que ceux de la cale. Ces pluies, ces orages et ces grosses mers, cessèrent vers le 15, lorsque nous eumes atteint les 5 degrés de latitude nord; nous jouimes alors du ciel le plus tranquille; un horizon de la plus grande étendue, au moment du coucher du soleil, nous rassuroit sur la route de la nuit; d'ailleurs, l'air étoit si pur, le ciel si serein, qu'il en résultoit une clarté à l'aide de laquelle nous eussions apperçu les dangers comme en plein jour. Ce beau temps nous accompagna en-delà de l'Équateur, que nous coupames le 21 novembre, pour la troisième fois depuis notre

1787. Novembre.

1787. Novembre. départ de Brest : nous nous en étions éloignés trois fois d'environ 60 degrés au nord ou au sud ; et le plan ultérieur de notre voyage ne devoit nous ramener vers l'hémisphère nord que dans la mer Atlantique, lorsque nous retournerions en Europe. Rien n'interrompoit la monotonie de cette longue traversée ; nous faisions une route à-peu-près parallèle à celle que nous avions parcourue, l'année précédente, en allant de l'île de Pâque aux îles Sandwich ; pendant cette route, nous avions été sans cesse environnés d'oiseaux et de bonites, qui nous avoient fourni une nourriture saine et abondante : dans celle-ci, au contraire, une vaste solitude régnoit autour de nous ; l'air et les eaux de cette partie du globe étoient sans habitans. Nous primes cependant, le 23, deux requins qui fournirent deux repas aux équipages, et nous tuames, le même jour, un courlieu très-maigre, et qui paroissoit très-fatigué ; nous pensames qu'il pouvoit venir de l'île du Duc d'York, dont nous étions éloignés d'environ cent lieues : il fut mangé à ma table, apprêté en salmi, et il n'étoit guère meilleur que les requins. A mesure que nous avancions dans l'hémisphère sud, les foux, les frégates, les hirondelles de mer et les paille en-culs, voloient autour des bâtimens ; nous les primes pour les avant-coureurs de quelque île que nous avions une extrême impatience de rencontrer : nous murmurions de la fatalité qui nous avoit fait

parcourir, depuis notre départ du Kamtschatka, une longue ligne sans faire la plus petite découverte. Ces oiseaux, dont la quantité devint innombrable lorsque nous eumes atteint les 4 degrés de latitude sud, nous donnoient, à chaque instant, l'espoir de rencontrer quelque terre ; mais quoique l'horizon fût de la plus vaste étendue, aucune ne s'offroit à notre vue : nous faisions, à la vérité, peu de chemin. Les brises cessèrent lorsque nous fumes par les deux degrés de latitude sud, et il leur succèda des vents très-foibles du nord à l'ouest-nord-ouest, avec lesquels je m'élevai un peu dans l'est, parce que je craignois d'être porté sous le vent des îles des Amis. Pendant ces calmes, nous primes quelques requins, que nous préférions aux viandes salées, et nous tuames des oiseaux de mer, que nous mangeames en salmi ; quoique très-maigres, et d'un goût et d'une odeur de poisson insupportables, ils nous parurent, dans la disette de vivres frais où nous nous trouvions, presque aussi bons que des bécasses. Les goélettes noires, ou absolument blanches, sont particulières à la mer du Sud, et je n'en ai jamais apperçu dans l'Océan atlantique ; nous en avons beaucoup plus tué que de foux et de frégates : celles-ci voloient en si grande quantité autour de nos bâtimens, sur-tout pendant la nuit, que nous étions assourdis par le bruit qu'elles faisoient, et on avoit de la peine à suivre une conversation sur le gaillard : nos

1787. Novembre.

1787. Novembre. Décembre.

chasses, qui étoient assez heureuses, nous vengeoient de leurs criailleries, et nous procuroient un aliment supportable ; mais elles disparurent lorsque nous eumes dépassé le 6e degré. Les vents de l'ouest, et une grosse houle du même point commencèrent alors à rendre notre navigation extrêmement fatigante. Nos cordages, pourris par l'humidité constante que nous avions éprouvée sur la côte de Tartarie, cassoient à chaque instant, et nous ne les remplacions qu'à la dernière extrêmité, de crainte d'en manquer. Le 2 décembre, nous passames sur la place qu'on fixe aux îles du Danger de Byron, sans appercevoir le moindre indice qu'il y eût une terre à notre proximité. Le commodore Byron aura pu se tromper sur la position de cette île, ne naviguant que d'après les méthodes fautives de l'estime. Je crus alors devoir profiter des vents d'ouest pour atteindre le parallèle des îles des navigateurs de Bougainville, qui sont une découverte des François, et où nous pouvions espérer de trouver quelques rafraîchissemens dont nous avions grand besoin.

Nous eumes connoissance de l'île la plus orientale de cet archipel, le 6 décembre, à trois heures après midi : nous fimes route pour l'approcher, et le lendemain nous reconnumes sa pointe méridionale, située par les 14d 8m de latitude sud.

Arrivée à ces îles.

Nous n'apperçumes de pirogues que lorsque nous fumes dans le canal : nous avions

vu des habitations au vent de l'île ; et un groupe considérable d'Indiens, assis en rond sous des cocotiers, paroissoit jouir, sans émotion, du spectacle que la vue de nos frégates leur donnoit ; ils ne lancèrent alors aucune pirogue à la mer, et ne nous suivirent pas le long du rivage. Cette terre, d'environ deux cents toises d'élévation, est très-escarpée, et couverte, jusqu'à la cime, de grands arbres, parmi lesquels nous distinguions un grand nombre de cocotiers : les maisons en sont bâties à-peu-près à mi-côte ; et dans cette position, les insulaires y respirent un air plus tempéré. Nous remarquions auprès quelques terres défrichées, qui devoient être plantées vraisemblablement en patates ou en ignames : mais en totalité, cette île paroît peu fertile ; et, dans toute autre partie de la mer du Sud, je l'aurois crue inhabitée. Mon erreur eût été d'autant plus grande, que même deux petites îles qui forment le côté occidental du canal par lequel nous avons passé, ont aussi leurs habitans ; nous vimes s'en détacher cinq pirogues, qui se joignirent à onze autres, sorties de l'île de l'est. Les pirogues, après avoir fait plusieurs fois le tour de nos deux bâtimens avec un air de méfiance, se hasardèrent enfin à nous approcher, et à former avec nous quelques échanges, mais si peu considérables, que nous n'en obtinmes qu'une vingtaine de cocos et deux poules-sultanes bleues. Ces insulaires étoient, comme tous

1787. Décembre.

Commencement d'échange avec les insulaires.

1787. Décembre.

ceux de la mer du Sud, de mauvaise foi dans leur commerce ; et lorsqu'ils avoient reçu d'avance le prix de leurs cocos, il étoit rare qu'ils ne s'éloignassent pas sans avoir livré les objets d'échange convenus : ces vols étoient, à la vérité, de bien peu d'importance, et quelques colliers de rassade, avec de petits coupons de drap rouge, ne valoient guère la peine d'être réclamés. Nous sondames plusieurs fois dans le canal, et une ligne de cent brasses ne rapporta point de fond, quoiqu'à moins d'un mille de distance du rivage. Nous continuames notre route pour doubler une pointe derrière laquelle nous espérions trouver un abri ; mais l'île n'avoit pas la largeur indiquée sur le plan de M. de Bougainville : elle se termine au contraire en pointe, et son plus grand diamètre est au plus d'une lieue. Nous trouvames la brise de l'est battant sur cette côte, qui est hérissée de ressifs ; et il nous fut prouvé qu'on y chercheroit en vain un mouillage. Nous dirigeames alors notre route en dehors du canal, dans le dessein de prolonger les deux îles de l'ouest, qui sont ensemble à-peu-près aussi considérables que la plus orientale : un canal de moins de cent toises sépare l'une de l'autre ; et l'on apperçoit, à leur extrémité occidentale, un îlot, que j'aurois appelé un gros rocher s'il n'eût été couvert d'arbres. Avant de doubler les deux pointes méridionales du canal, nous restames en calme plat, ballottés par une assez grosse

houle qui me fit craindre d'aborder l'Astrolabe ; heureusement quelques folles brises nous tirèrent bientôt de cette situation désagréable : elle ne nous avoit pas permis de faire attention à la harangue d'un vieux Indien, qui tenoit une branche de kava à la main, et prononçoit un discours assez long. Nous savions, par la lecture de différens voyages, que c'étoit un signe de paix ; et, en lui jetant quelques étoffes, nous lui répondimes par le mot *tayo*, qui veut dire *ami* dans l'idiome de plusieurs peuples des îles de la mer du Sud : mais nous n'étions pas encore assez exercés pour entendre et prononcer distinctement les mots des vocabulaires que nous avions extraits des Voyages de Cook. 1787. Décembre.

Lorsque nous fumes enfin atteints par la brise, nous fîmes de la voile pour nous écarter de la côte et sortir de la lisière des calmes. Toutes les pirogues nous abordèrent alors ; elles marchent en général assez bien à la voile, mais très-médiocrement à la pagaie : ces embarcations ne pourroient servir à des peuples moins bons nageurs que ceux-ci ; elles chavirent à chaque instant. Mais cet accident les surprend et les inquiète moins que chez nous la chûte d'un chapeau : ils soulèvent sur leurs épaules la pirogue submergée ; et, après en avoir vidé l'eau, ils y rentrent, bien certains d'avoir à recommencer cette opération une demi-heure après, l'équilibre étant presque aussi difficile à

1787. Décembre.

garder dans ces frêles bâtimens, que l'est celui de nos voltigeurs sur leurs cordes. Ces insulaires sont généralement grands, et leur taille moyenne me parut être de cinq pieds sept à huit pouces ; la couleur de leur peau est à-peu-près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie ; leurs cheveux sont longs et retroussés sur le sommet de la tête ; leur physionomie paroissoit peu agréable. Je ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avoient pas plus de délicatesse : la plus jeune, à laquelle on pouvoit supposer dix-huit ans, avoit, sur une jambe, un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avoient des plaies considérables ; et il seroit possible que ce fût un commencement de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps ne pouvoient laisser aucun doute sur le genre de leur maladie. Ils nous approchèrent avec crainte et sans armes, et tout annonce qu'ils sont aussi paisibles que les habitans des îles de la Société ou des Amis. Nous croyions qu'ils étoient partis sans retour, et leur pauvreté apparente ne nous laissoit qu'un foible regret ; mais la brise ayant beaucoup molli dans l'après-midi, les mêmes pirogues, auxquelles se joignirent plusieurs autres, vinrent, à deux lieues au large, nous proposer de nouveaux échanges : elles avoient été à terre en nous quittant, et elles retournoient un peu plus richement chargées que la première fois.

Nous obtinmes des insulaires, à cette reprise, plusieurs curiosités relatives à leurs costumes, cinq poules, dix poules-sultanes, un petit cochon, et la plus charmante tourterelle que nous eussions vue ; elle étoit blanche, sa tête du plus beau violet, ses ailes vertes, et sa guimpe semée de petites taches rouges et blanches, semblables à des feuilles d'anémone : ce petit animal étoit privé, mangeoit dans la main et dans la bouche ; mais il n'étoit guère vraisemblable qu'il pût arriver vivant en Europe : en effet, sa mort ne nous permit que de conserver sa robe, qui perdit bientôt tout son eclat. Comme l'Astrolabe nous avoit toujours précédés dans cette route, les pirogues avoient toutes commencé leurs échanges avec M. de Langle, qui avoit acheté des Indiens deux chiens, que nous trouvames très-bons. 1787. Décembre.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites, et qu'elles forment une preuve de leur habileté à travailler le bois, nous ne pumes jamais parvenir à leur faire accepter nos haches ni aucun instrument de fer ; ils préféroient quelques grains de verre, qui ne pouvoient leur être d'aucune utilité, à tout ce que nous leur offrions en fer et en étoffes. Ils nous vendirent un vase de bois, rempli d'huile de coco ; ce vase avoit absolument la forme d'un de nos pots de terre, et un ouvrier européen n'auroit jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour. Leurs

1787. Décembre.

cordes sont rondes, et tressées comme nos chaînes de montres ; leurs nattes sont très-fines, mais leurs étoffes inférieures, par la couleur et le tissu, à celles des îles de Pâque et de Sandwich : il paroît d'ailleurs qu'elles sont fort rares ; car tous ces insulaires étoient absolument nus, et ils ne nous en vendirent que deux pièces. Comme nous étions certains de rencontrer plus à l'ouest une île beaucoup plus considérable, auprès de laquelle nous pouvions nous flatter de trouver au moins un abri, si même il n'y avoit un port, nous remimes à faire des observations plus étendues quand nous y serions arrivés.

Nous eumes connoissance en effet d'une île plus considérable le lendemain à six heures du matin ; c'étoit celle de Maouna. Nous n'atteignimes la pointe du nord-est de l'île Maouna qu'à cinq heures du soir : étant dans l'intention d'y chercher un mouillage, je fis signal à l'Astrolabe de serrer le vent, afin de tenir bord sur bord pendant la nuit, au vent de l'île, et d'avoir toute la journée du lendemain pour en explorer les plus petits détails. Quoiqu'à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent, ce même soir, à bord, nous apporter des cochons et des fruits qu'elles échangèrent contre des rassades ; ce qui nous donna la meilleure opinion de la richesse de cette île.

Le 9, au matin, je rapprochai la terre, et nous la prolongeames à une demi-lieue de distance : elle est environnée d'un ressif de

corail, sur lequel la mer brisoit avec fureur; mais ce ressif touchoit presque le rivage, et la côte formoit différentes petites anses, devant lesquelles on voyoit des intervalles par où pouvoient passer les pirogues, et même vraisemblablement nos canots et chaloupes. Nous découvrions des villages nombreux au fond de chacune de ces anses, d'où il étoit sorti une innombrable quantité de pirogues chargées de cochons, de cocos, et d'autres fruits, que nous échangions contre des verroteries : une abondance aussi grande augmentoit le désir que j'avois d'y mouiller; nous voyions d'ailleurs l'eau tomber en cascades du haut des montagnes au pied des villages. Tant de biens ne me rendoient pas difficile sur l'ancrage : je fis serrer la côte de plus près; et à quatre heures, ayant trouvé, à un mille du rivage et par trente brasses, un banc composé de coquillages pourris et de très-peu de corail, nous y laissames tomber l'ancre; mais nous fumes ballotés par une houle très-forte, qui portoit à terre, quoique le vent vînt de la côte. Nous mimes aussitôt nos canots à la mer; et le même jour, M. de Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés des deux frégates, descendirent au village, où ils furent reçus des habitans de la manière la plus amicale. La nuit commençoit, lorsqu'ils abordèrent au rivage; les Indiens allumèrent un grand feu pour éclairer le lieu du débarquement; ils apportèrent des oiseaux,

1787. Décembre.

Mouillage à l'île de *Maouna*.

1787. Décembre. des cochons, des fruits : après un séjour d'une heure, nos canots retournèrent à bord. Chacun paroissoit satisfait de cet accueil ; et nos seuls regrets étoient de voir nos vaisseaux mouillés dans une si mauvaise rade, où les frégates rouloient comme en pleine mer. Quoique nous fussions à l'abri des vents du nord au sud par l'est, le calme suffisoit pour nous exposer au plus grand danger, si nos câbles se fussent coupés ; et l'impossibilité d'appareiller ne nous laissoit aucune ressource contre une brise un peu forte du nord-ouest. Nous savions, par les relations des voyageurs qui nous avoient précédés, que les vents alizés sont peu constans dans ces parages ; qu'il y est presque aussi aisé de remonter à l'est que de descendre à l'ouest, ce qui facilite les grandes navigations de ces peuples sous le vent : nous avions nous-mêmes fait l'épreuve de cette inconstance des vents, et ceux de l'ouest ne nous avoient quittés que par les 12 degrés. Ces réflexions me firent passer une nuit d'autant plus mauvaise, qu'il se formoit un orage vers le nord, d'où les vents soufflèrent avec assez de violence ; mais heureusement la brise de terre prévalut.

Le lendemain, le lever du soleil m'annonça une belle journée ; je formai la résolution d'en profiter pour reconnoître le pays, observer les habitans dans leurs propres foyers, faire de l'eau, et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une

seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avoit aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour : il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi, et que la matinée, qui étoit très-belle, seroit employée, en partie, à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour, les insulaires avoient conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne vouloient échanger que contre des rassades ; c'étoient pour eux des diamans du plus grand prix ; ils dédaignoient nos haches, nos étoffes, et tous nos autres articles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée à contenir les Indiens, et à faire le commerce avec eux, le reste remplissoit les canots et les chaloupes de futailles vides, pour aller faire de l'eau : nos deux chaloupes armées, commandées par MM. de Clonard et Colinet, celles de l'Astrolabe par MM. de Monti et Bellegarde, partirent, dans cette vue, à cinq heures du matin, pour une baie éloignée d'environ une lieue, et un peu au vent ; situation assez commode, parce que nos canots chargés d'eau pouvoient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très-près MM. de Clonard et Monti dans ma biscayenne, et j'abordai au rivage en même temps qu'eux : malheureusement M. de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse éloignée de notre aiguade d'environ une lieue ; et cette

1787. Décembre.

1787. Décembre. promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avoit visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. L'anse vers laquelle nous dirigeames la route de nos chaloupes, étoit grande et commode ; les canots et les chaloupes y restoient à flot, à la marée basse, à une demi-portée de pistolet du rivage ; l'aiguade étoit belle et facile ; MM. de Clonard et Monti y établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens ; ceux-ci étoient environ deux cents, et dans ce nombre il y avoit beaucoup de femmes et d'enfans : nous les engageames tous à s'asseoir sous des cocotiers qui n'étoient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avoit auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits ; tous vouloient les vendre à la fois, ce qui occasionnoit un peu de confusion.

Femmes qui causent du désordre

Les femmes, dont quelques-unes étoient très-jolies, offroient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux qui avoient des rassades à leur donner. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussoient trop foiblement pour les arrêter ; leurs manières étoient douces, gaies et engageantes. Des Européens qui ont fait le tour du monde, des François sur-tout, n'ont point d'armes contre de pareilles attaques : elles parvinrent, sans beaucoup de peine, à percer les rangs ; alors les hommes

1787. Décembre.

s'approchèrent, et la confusion augmenta : mais des Indiens, que nous primes pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre ; chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs. Cependant il s'étoit passé, dans notre chaloupe, une scène qui étoit une véritable hostilité, et que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien étoit monté sur l'arrière de notre chaloupe ; là, il s'étoit emparé d'un maillet, et en avoit assené plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui, et de le jeter à la mer ; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connoître combien la force de nos armes l'emportoit sur leurs forces individuelles ; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnoient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendoit bien peu redoutables à leurs yeux : mais n'ayant que très-peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entre eux qui nous avoit offensés ; et pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me con-

1787. Décembre. tentai de faire acheter trois pigeons qui furent lancés en l'air, et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte ; et j'avoue que j'attendois plus de ce sentiment que de celui de la bienveillance, dont l'homme à peine sorti de l'état sauvage est rarement susceptible.

Village et cabane extraordinaire. Pendant que tout se passoit avec la plus grande tranquillité, et que nos futailles se remplissoient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étoient chargés de fruits. Les maisons étoient placées sur la circonférence d'un cercle, d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formoit une vaste place, tapissée de la plus belle verdure ; les arbres qui l'ombrageoient entretenoient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfans, des vieillards m'accompagnoient, et m'engageoient à entrer dans leurs maisons ; ils étendoient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avoient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui vraisemblablement appartenoit au chef ; et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'auroit pu donner une courbure plus élégante

aux extrémités de l'ellipse qui terminoit cette case ; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formoit le pourtour : ces colonnes étoient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés, entre lesquelles des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevoient ou se baissoient avec des cordes, comme nos jalousies ; le reste de la maison étoit couvert de feuilles de cocotier. 1787. Décembre.

Ce pays charmant réunissoit encore le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeoit aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentoient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante ; des poules, des cochons, des chiens, qui vivoient de l'excédent de ces fruits, leur offroient une agréable variété de mets. Ils étoient si riches, ils avoient si peu de besoins, qu'ils dédaignoient nos instrumens de fer et nos étoffes, et ne vouloient que des rassades : comblés de biens réels, ils ne désiroient que des inutilités. Beauté du pays, et mœurs féroces des habitans.

Ils avoient vendu, à notre marché, plus de deux cents pigeons-ramiers privés, qui ne vouloient manger que dans la main ; ils avoient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindroit le bonheur dans un séjour aussi délicieux ! Ces insulaires, disions-nous sans

1787. Décembre.

cesse, sont sans doute les plus heureux habitans de la terre ; entourés de leurs femmes et de leurs enfans, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles ; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir, sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions ; ce beau séjour n'étoit pas celui de l'innocence : nous n'appercevions, à la vérité, aucune arme ; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvoient qu'ils étoient souvent en guerre ou en querelle entre eux ; et leurs traits annonçoient une férocité qu'on n'appercevoit pas dans la physionomie des femmes. La nature avoit sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens, pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses ; j'appris cependant qu'il y avoit eu des querelles particulières, mais qu'une grande prudence les avoit rendues nulles : on avoit jeté des pierres à M. Rollin, notre chirurgien-major ; un insulaire, en feignant d'admirer un sabre de M. de Monneron, avoit voulu le lui arracher, et, n'étant resté maître que du fourreau, il s'étoit enfui tout effrayé en voyant le sabre nu. Je m'appercevois qu'en général ces insulaires étoient très-turbulens, et fort peu subordonnés à leurs chefs ; mais

je comptois partir dans l'après-midi, et je me félicitois de n'avoir donné aucune importance aux petites vexations que nous avions éprouvées. Vers midi, je retournai à bord dans ma biscayenne, et les chaloupes m'y suivirent de très-près : il me fut difficile d'aborder, parce que les pirogues environnoient nos deux frégates, et que notre marché ne désemplissoit point. J'avois chargé M. Boutin du commandement de la frégate, lorsque j'étois descendu à terre, et je l'avois laissé maître d'établir la police qu'il croiroit convenable, en permettant à quelques insulaires de monter à bord, ou en s'y opposant absolument, suivant les circonstances. Je trouvai sur le gaillard sept à huit Indiens, dont le plus vieux me fut présenté comme un chef. M. Boutin me dit qu'il n'auroit pu les empêcher de monter à bord qu'en ordonnant de tirer sur eux; que lorsqu'ils comparoient leurs forces physiques aux nôtres, ils rioient de nos menaces, et se moquoient de nos sentinelles; que, de son côté, connoissant mes principes de modération, il n'avoit pas voulu employer des moyens violens, qui cependant pouvoient seuls les contenir: il ajouta que, depuis la présence du chef, les insulaires qui l'avoient précédé à bord étoient devenus plus tranquilles et moins insolens. Je fis à ce chef beaucoup de présens, et lui donnai les marques de la plus grande bienveillance: voulant ensuite lui inspirer une haute opinion de nos forces, je fis faire devant lui différentes

1787. Décembre.

1787. Décembre.

épreuves sur l'usage de nos armes ; mais leur effet fit peu d'impression sur lui, et il me parut qu'il ne les croyoit propres qu'à détruire des oiseaux. Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau, et je fis disposer tout pour appareiller et profiter d'une petite brise de terre qui nous faisoit espérer d'avoir le temps de nous éloigner un peu de la côte. M. de Langle revint au même instant de sa promenade ; il me rapporta qu'il étoit descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord, il avoit donné des ordres pour appareiller ; il en sentoit comme moi la nécessité : mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord, à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupes d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin : il avoit adopté le système du capitaine Cook ; il croyoit que l'eau fraîche étoit cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale ; et comme quelques personnes de son équipage avoient de légers symptômes de scorbut, il pensoit, avec raison, que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvoit être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions : les deux frégates avoient déjà traité plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits,

et tant de biens ne nous avoient coûté que quelques grains de verre. 1787.

Décembre.

Je sentois la vérité de ces réflexions, mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer : je lui dis que je trouvois ces insulaires trop turbulens pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvoient être soutenus par le feu de nos vaisseaux ; que notre modération n'avoit servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculoient que nos forces individuelles, très-inférieures aux leurs. Mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle ; il me dit que ma résistance me rendroit responsable des progrès du scorbut qui commençoit à se manifester avec assez de violence, et que d'ailleurs le port dont il me parloit étoit beaucoup plus commode que celui de notre aiguade ; il me pria enfin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition, m'assurant que, dans trois heures, il seroit de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle étoit un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité, que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne : je lui promis donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit ; que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots, armés comme il le jugeroit à propos, et que le tout seroit à ses ordres. L'évènement acheva de nous

1787. Décembre. convaincre qu'il étoit temps d'appareiller : en levant l'ancre, nous trouvames un toron du câble coupé par le corail ; et deux heures plus tard, le câble l'eût été entièrement. Comme nous ne mimes sous voiles qu'à quatre heures après midi, il étoit trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre, et nous remimes leur départ au lendemain. La nuit fut orageuse, et les vents qui changeoient à chaque instant, me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'environ trois lieues. Au jour, le calme plat ne me permit pas d'en approcher : ce ne fut qu'à neuf heures, qu'il s'éleva une petite brise du nord-est, avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions, à onze heures, qu'à une petite lieue de distance : j'expédiai alors ma chaloupe et mon grand canot, commandés par MM. Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Langle ; tous ceux qui avoient quelques légères atteintes de scorbut, y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaine d'armes : ces deux embarcations contenoient vingt-huit hommes, et portoient environ vingt bariques d'armement, destinées à être remplies à l'aiguade. MM. de Lamanon et Colinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui partirent de la Boussole. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot ; M. le Gobien, garde de la marine, commandoit la chaloupe,

Chaloupes envoyées pour faire de l'eau.

et MM. de la Martinière, Lavaux et le père Receveur faisoient partie des trente-trois personnes envoyées par l'Astrolabe. Parmi les soixante-un individus qui composoient l'expédition entière, se trouvoit l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres ; et six pierriers furent placés dans les chaloupes : je l'avois généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croiroit nécessaire à sa sûreté. La certitude où nous étions de n'avoir eu avec ces peuples aucune rixe dont ils pussent conserver quelque ressentiment, l'immense quantité de pirogues qui nous environnoit au large, l'air de gaieté et de confiance qui régnoit dans nos marchés, tout tendoit à augmenter sa sécurité, et je conviens que la mienne ne pouvoit être plus grande : mais il étoit contre mes principes d'envoyer à terre sans une extrême nécessité, et sur-tout au milieu d'un peuple nombreux, des embarcations qu'on ne pouvoit ni soutenir ni même appercevoir de nos vaisseaux. Les chaloupes débordèrent l'Astrolabe à midi et demi ; et en moins de trois quarts d'heure, elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétroit que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferloit comme sur une barre ! Lorsqu'ils furent en dedans,

1787. Décembre.

1787. Décembre.

ils n'eurent pas trois pieds d'eau; les chaloupes échouèrent, et les canots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Malheureusement M. de Langle avoit reconnu cette baie à la mer haute : il n'avoit pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds; il croyoit que ses yeux le trompoient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau, et qui réunissoit tous les avantages : mais l'air de tranquillité et de douceur des peuples qui l'attendoient sur le rivage, avec une immense quantité de fruits et de cochons; les femmes et les enfans qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles; toutes ces circonstances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence, qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre *. Il mit à terre les pièces à eau des quatre embarcations, avec la plus grande tranquillité; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs. Mais ce

* M. de Vaujuas qui avoit gagné à la nage le canot de l'Astrolabe, pour en prendre le commandement, a donné, comme témoin oculaire, une relation de l'évènement, avec laquelle celle de la Pérouse s'accorde entièrement, à quelques détails près.

« A notre arrivée, dit-il, les sauvages qui bordoient la côte, au nombre de sept à huit cents, jetèrent dans la mer, en signe de paix, plusieurs branches de l'arbre

calme ne fut pas de longue durée; plusieurs des pirogues qui avoient vendu leurs provisions à nos vaisseaux, étoient retournées à terre, et toutes avoient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que, peu à peu, elle s'étoit remplie : au lieu de deux cents habitans, y compris les femmes et les enfans, que M. de Langle y avoit rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui, le matin, avoient commercé avec nous, étoit si considérable, que nous nous étions à peine apperçus qu'il eût diminué dans l'après-midi; je m'applaudissois de les tenir occupés à bord, espérant que nos chaloupes en seroient plus tranquilles : mon erreur étoit extrême; la situation de M. de Langle devenoit plus embarrassante de moment en moment : il parvint néanmoins, secondé par MM. de Vaujuas, Boutin, Colinet et le Gobien, à embarquer son eau; 1787. Décembre.

dont les insulaires de la mer du Sud tirent leur boisson enivrante. En abordant, M. de Langle donna des ordres pour que chaque embarcation fût gardée par un soldat armé et un matelot, tandis que les équipages des chaloupes s'occuperoient à faire de l'eau, sous la protection d'une double haie de fusiliers, qui s'étendroit des chaloupes à l'aiguade. Les futailles remplies, on les embarqua tranquillement; les insulaires se laissoient assez contenir par les soldats armés : il y avoit parmi eux un certain nombre de femmes et de filles très-jeunes, qui s'offroient à nous de la manière la plus indécente, et dont les avances ne furent pas universellement rejetées; nous n'y vimes que quelques enfans ». (N. D. R.)

1787. Décembre. mais la baie étoit presque à sec, et il ne pouvoit pas espérer de déchouer ses chaloupes avant quatre heures du soir : il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre *. Il commençoit néanmoins à sentir

* « Vers la fin du travail, le nombre des naturels augmenta encore, et ils devinrent plus incommodes. Cette circonstance détermina M. de Langle à renoncer au projet qu'il avoit eu d'abord de traiter de quelques vivres ; il donna ordre de se rembarquer sur-le-champ : mais auparavant, et ce fut, je crois, la première cause de notre malheur, il fit présent de quelques rassades à des espèces de chefs, qui avoient contribué à tenir les insulaires un peu écartés : nous étions pourtant certains que cette police n'étoit qu'un jeu ; et si ces prétendus chefs avoient en effet de l'autorité, elle ne s'étendoit que sur un très-petit nombre d'hommes. Ces présens, distribués à cinq ou six individus, excitèrent le mécontentement de tous les autres ; il s'éleva dès lors une rumeur générale, et nous ne fumes plus maîtres de les contenir : cependant ils nous laissèrent monter dans nos chaloupes ; mais une partie de ces insulaires entra dans la mer pour nous suivre, tandis que les autres ramassoient des pierres sur le rivage.

» Comme les chaloupes étoient échouées un peu loin de la grève, il fallut nous mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour y arriver ; et, dans ce trajet, plusieurs soldats mouillèrent leurs armes : c'est dans cette situation critique que commença la scène d'horreur dont je vais parler. A peine étions-nous montés dans les chaloupes, que M. de Langle donna ordre de les déchouer et de lever le grappin : plusieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y opposer, en retenant le cablot. Le capitaine, témoin de cette résistance, voyant le tumulte augmenter, et quelques pierres arriver jusqu'à

1787. Décembre.

M. de Langle est assassiné, avec onze autres personnes.

qu'il y seroit bientôt forcé : déjà les pierres voloient, et ces Indiens, qui n'avoient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouroient les chaloupes à moins d'une toise de distance ; les soldats, qui étoient embarqués, faisoient de vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie, n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers, qui auroit certainement éloigné cette multitude ; mais il se flattoit de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées, à une très-petite distance, avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étoient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil ; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le

lui, essaya, pour intimider les sauvages, de tirer un coup de fusil en l'air ; mais, bien loin d'en être effrayés, ils firent le signal d'une attaque générale : bientôt une grêle de pierres lancées avec autant de force que de vîtesse, fond sur nous ; le combat s'engage de part et d'autre, et devient général. Ceux dont les fusils sont en état de tirer, renversent plusieurs de ces forcenés : mais les autres Indiens n'en sont nullement troublés, et semblent redoubler de vigueur ; une partie d'entre eux s'approche de nos chaloupes, tandis que les autres, au nombre de six à sept cents, continuent la lapidation la plus effrayante et la plus meurtrière ». (*Relation de M. de Vaujuas.*)

1787. Décembre.

massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de la Boussole, commandée par M. Boutin, étoit échouée à deux toises de celle de l'Astrolabe, et elles laissoient, parallèlement entre elles, un petit canal qui n'étoit pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large ; ils gagnèrent nos canots, qui, étant très-heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante-un qui composoient l'expédition. M. Boutin avoit imité tous les mouvemens et suivi toutes les démarches de M. de Langle ; ses pièces à eau, son détachement, tout son monde, avoient été embarqués en même-temps et placés de la même manière, et il occupoit le même poste sur l'avant de sa chaloupe. Quoiqu'il craignît les mauvaises suites de la modération de M. de Langle, il ne se permit de tirer, et n'ordonna la décharge de son détachement, qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut tuer un Indien ; mais on n'eut pas le temps de recharger ; M. Boutin fut également renversé par une pierre ; il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur

1787. Décembre.

les deux embarcations échouées : ceux qui s'étoient sauvés à la nage vers les deux canots, avoient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête ; ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue. Mais l'ardeur du pillage fut telle, que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes, et y montèrent au nombre de plus de trois ou quatre cents ; ils brisèrent les bancs, et mirent l'intérieur en pièces, pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots ; ce qui donna le temps à MM. de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restoit plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avoient été massacrés et tués dans l'eau à coups de *patow*. Ceux qui montoient nos canots, et qui jusque-là avoient tiré sur les insulaires et en avoient tué plusieurs, ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau, pour que les canots pussent contenir tout le monde : ils avoient, d'ailleurs, presque épuisé leurs munitions ; et la retraite n'étoit pas sans difficulté, avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées, qui, étendues sur les bancs, empêchoient le jeu des avirons. On doit à la sagesse de M. de Vaujnas, au bon ordre qu'il établit, à la ponctualité avec laquelle M. Mouton, qui commandoit le canot de la Boussole, sut le maintenir, le salut des quarante-

1787. Décembre. neuf personnes des deux équipages. M. Boutin, qui avoit cinq blessures à la tête et une dans l'estomac, fut sauvé entre deux eaux par notre patron de chaloupe, qui étoit lui-même blessé. M. Colinet fut trouvé sans connoissance sur le cablot du canot, un bras fracturé, un doigt cassé, et ayant deux blessures à la tête. M. Lavaux, chirurgien-major de l'Astrolabe, fut blessé si fortement, qu'il fallut le trépaner; il avoit nagé néanmoins jusqu'aux canots, ainsi que M. de la Martinière, et le père Receveur, qui avoit reçu une forte contusion dans l'œil. M. de Lamanon et M. de Langle furent massacrés avec une barbarie sans exemple, ainsi que Talin, capitaine d'armes de la Boussole, et neuf autres personnes des deux équipages. Le féroce Indien, après les avoir tués, cherchoit encore à assouvir sa rage sur leurs cadavres, et ne cessoit de les frapper à coups de massue. M. le Gobien, qui commandoit la chaloupe de l'Astrolabe, sous les ordres de M. de Langle, n'abandonna cette chaloupe que lorsqu'il s'y vit seul; après avoir épuisé ses munitions, il sauta dans l'eau, du côté du petit chenal formé par les deux chaloupes, qui, comme je l'ai dit, n'étoit pas occupé par les Indiens; et malgré ses blessures, il parvint à se sauver dans l'un des canots: celui de l'Astrolabe étoit si chargé, qu'il échoua. Cet évènement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite; ils se portèrent en grand nombre

vers les ressifs de l'entrée, dont les canots devoient nécessairement passer à dix pieds de distance : on épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restoit ; et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitans, que le repaire des tigres et des lions *. 1787. Décembre.

Ils arrivèrent à bord à cinq heures, et nous apprirent cet évènement désastreux. Nous avions, dans ce moment, autour de nous, cent pirogues, où les naturels vendoient des provisions avec une sécurité qui prouvoit leur innocence : mais c'étoient les frères, les enfans, les compatriotes de ces barbares assassins ; et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étois animé, et pour empêcher nos Modération des François.

* Heureusement les insulaires, occupés du pillage des chaloupes, ne songèrent point à nous poursuivre : nous n'avions pour toute défense que quatre ou cinq sabres, et deux ou trois coups de fusil à tirer : foible ressource contre deux ou trois cents barbares, armés de pierres et de massues, et qui montent des pirogues très-légères, avec lesquelles ils se tiennent à la distance qui leur convient. Quelques-unes de ces pirogues se détachèrent de la baie peu après notre sortie ; mais elles firent voile le long de la côte, d'où l'une d'elles partit pour aller avertir celles qui étoient restées à bord des frégates. En passant, cette pirogue eut l'insolence de nous faire des signes menaçans ; ma position m'obligeoit à suspendre ma vengeance, et à réserver pour notre défense les foibles moyens qui nous restoient. (*Relation de M. de Vaujuas.*)

1787. Décembre.

équipages de les massacrer. Déjà les soldats avoient sauté sur les canons, sur les armes : j'arrêtai ces mouvemens, qui cependant étoient bien pardonnables, et je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation partie de la côte, leur fit part, sans doute, de ce qui venoit de se passer ; car, en moins d'une heure, il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien, qui étoit sur le gaillard d'arrière de ma frégate lorsque notre canot arriva, fut arrêté par mon ordre et mis aux fers ; le lendemain, ayant rapproché la côte, je lui permis de s'élancer à la mer : la sécurité avec laquelle il étoit resté sur la frégate, étoit une preuve non équivoque de son innocence.

Mon projet fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger nos malheureux compagnons de voyage, et reprendre les débris de nos chaloupes. Dans cette vue, j'approchai la côte pour y chercher un mouillage ; mais je ne trouvai que ce même fond de corail, avec une houle qui rouloit à terre et faisoit briser les ressifs : l'anse où s'étoit exécuté ce massacre, étoit d'ailleurs très-enfoncée du côté de l'île, et il ne me paroissoit guère possible d'en approcher à la portée du canon. M. Boutin, que ses blessures retenoient alors dans son lit, mais qui avoit conservé toute sa tête, me représentoit en outre que la situation de cette baie étoit telle, que si nos canots avoient le malheur d'y

échouer, ce qui étoit très-probable, il n'en reviendroit pas un seul homme ; car les arbres qui touchent presque le bord de la mer, mettant les Indiens à l'abri de notre mousqueterie, laisseroient les François que nous débarquerions, exposés à une grêle de pierres d'autant plus difficiles à éviter, que, lancées avec beaucoup de force et d'adresse, elles faisoient presque le même effet que nos balles, et avoient sur elles l'avantage de se succéder plus rapidement. M. de Vaujuas étoit aussi de cet avis. Je ne voulus cependant y donner mon assentiment que lorsque j'eus entièrement reconnu l'impossibilité de mouiller à portée de canon du village : je passai deux jours à louvoyer devant la baie; j'apperçus encore les débris de nos chaloupes échouées sur le sable, et autour d'elles une immense quantité d'Indiens. Ce qui paroîtra, sans doute, inconcevable, c'est que pendant ce temps cinq ou six pirogues partirent de la côte, et vinrent, avec des cochons, des pigeons et des cocos, nous proposer des échanges : j'étois, à chaque instant, obligé de retenir ma colère, pour ne pas ordonner de les couler bas. Ces Indiens, ne connoissant d'autre portée de nos armes que celle de nos fusils, restoient, sans crainte, à cinquante toises de nos bâtimens, et nous offroient leurs provisions avec beaucoup de sécurité. Nos gestes ne les engageoient pas à s'approcher, et ils passèrent ainsi une heure entière de l'après-midi du 12 décembre. Aux offres

1787. Décembre.

1787. Décembre.

d'échanger des provisions, ils firent succéder les railleries, et je m'apperçus aussitôt que plusieurs autres pirogues se détachoient du rivage pour venir les joindre. Comme ils ne se doutoient point de la portée de nos canons, et que tout me faisoit pressentir que je serois bientôt obligé de m'écarter de mes principes de modération, j'ordonnai de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. Mes ordres furent exécutés de la manière la plus précise ; l'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces pirogues, qui dans l'instant s'empressèrent de gagner la terre, et entraînèrent dans leur fuite celles qui étoient parties de la côte.

J'avois de la peine à m'arracher d'un lieu si funeste, et à laisser les corps de nos compagnons massacrés. Ce désastre nous avoit rappelé vivement celui du 13 juillet 1786, à la baie des François, et achevé de répandre l'amertume sur notre voyage. La consternation et la soif de la vengeance régnoient parmi les deux équipages ; trop heureux encore, dans cette circonstance malheureuse, que la plus grande partie de ceux qui étoient à terre, se fût sauvée. Pour moi, je perdois un ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connoissances, et un des meilleurs officiers de la marine françoise ; son humanité avoit causé sa mort : s'il eût osé se permettre de faire tirer sur les premiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner ses chaloupes, il eût prévenu sa perte, celle de M. de Lamanon, et des dix autres

victimes de la férocité indienne : vingt personnes des deux frégates étoient en outre grièvement blessées ; et cet évènement nous privoit, pour l'instant, de trente-deux hommes, et de deux chaloupes, les seuls bâtimens à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente. 1787. Décembre.

État des individus massacrés par les sauvages de l'île Maouna, le 11 décembre 1787.

L'ASTROLABE.

M. DE LANGLE, capitaine de vaisseau, commandant.
YVES HUMON, JEAN REDELLEC, FRANÇOIS FERET, LAURENT ROBIN, un Chinois, matelots.
LOUIS DAVID, canonnier servant.
JEAN GERAUD, domestique.

LA BOUSSOLE.

M. DE LAMANON, physicien et naturaliste.
PIERRE TALIN, maître canonnier.
ANDRÉ ROTH, JOSEPH RAYES, canonniers servans.

Ces pertes dirigèrent ma conduite ultérieure : le plus petit échec m'eût forcé de brûler une des deux frégates, pour armer l'autre. J'avois, à la vérité, une chaloupe en pièces ; mais je ne pouvois la monter qu'à ma première relâche. S'il n'avoit fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avois eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenoient plus de cinq cents personnes ; mais je crai-

1787. Décembre. gnis de me tromper au choix des victimes : le cri de ma conscience leur sauva la vie *. Ceux à qui ce récit rappellera la catastrophe du capitaine Cook, ne doivent pas perdre de vue que ses bâtimens étoient mouillés dans la baie de Karakakooa ; que leurs canons les rendaient maîtres des bords de la mer ; qu'ils pouvoient y faire la loi, et menacer de détruire les pirogues restées sur le rivage, ainsi que les villages dont la côte étoit bor-

* Ce passage, et bien d'autres, ne permettent pas de douter de l'humanité de la Pérouse ; cependant il n'aura pas échappé au lecteur combien cet homme bon et honnête accuse les sauvages de férocité et de malice : un témoignage si respectable ne peut être révoqué. Voici ce qu'il écrivoit, peu de temps après l'évènement, à l'ex-ministre Fleurieu, son ami. Après avoir déploré l'opiniâtreté et l'entêtement de M. de Langle, qui faisoient le fond du caractère de cet officier, et qui causèrent enfin son malheur, la Pérouse ajoute, en parlant des habitans de la Nouvelle-Hollande :

« Quoique foibles et peu nombreux, ils sont, comme tous les sauvages, très-méchans, et brûleroient nos embarcations s'ils avoient les moyens de le faire et en trouvoient une occasion favorable : ils nous ont lancé des zagaies après avoir reçu nos présens et nos caresses. Mon opinion sur les peuples incivilisés étoit fixée depuis long-temps ; mon voyage n'a pu que m'y affermir :

» J'ai trop, à mes périls, appris à les connoître.

» Je suis cependant mille fois plus en colère contre les philosophes qui exaltent tant les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes. Ce malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me disoit, la veille de sa mort, que ces hommes valoient mieux que nous ». (N. D. R.)

dée : nous, au contraire, nous étions au large, hors de la portée du canon, obligés de nous éloigner de la côte lorsque nous avions à craindre le calme; une forte houle nous portoit toujours sur les ressifs, où nous aurions pu, sans doute, mouiller avec des chaînes de fer, mais c'eût été hors de portée de canon du village; enfin la houle suffisoit pour couper le câble à l'écubier, et par-là exposer les frégates au danger le plus imminent. J'épuisai donc tous les calculs de probabilité avant de quitter cette île funeste; et il me fut démontré que le mouillage étoit impraticable, et l'expédition téméraire, sans le secours des frégates; le succès même eût été inutile, puisque bien certainement il ne restoit pas un seul homme en vie au pouvoir des Indiens, que nos chaloupes étoient brisées et échouées, et que nous avions à bord les moyens de les remplacer. Je fis route, en conséquence, le 14, pour une troisième île, que j'appercevois à l'ouest un quart nord-ouest, et dont M. de Bougainville avoit eu connoissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais temps l'en avoit écarté; elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avoient donné les noms des dix îles qui composent leur archipel; ils en avoient marqué grossièrement la place sur un papier; et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paroît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment

1787. Décembre.

Départ de l'*île du Massacre*.

1787. Décembre. entre eux une espèce de confédération, et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Les découvertes ultérieures que nous avons faites, ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres, que celui de la Société; il est même vraisemblable qu'on y trouveroit de très-bons mouillages : mais n'ayant plus de chaloupe, et voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la nouvelle Hollande, où je me proposois de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avois à bord. Je voulois néanmoins, pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerois, et déterminer exactement leur longitude et leur latitude; j'espérois aussi pouvoir commercer avec ces insulaires, en restant bord sur bord, près de leurs îles : je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très-peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures, et la relation de nos malheurs, suffisent pour faire connoître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la nature.

Ile et insulaires d'Oyolava. Le 14 décembre, je fis route vers l'île d'Oyolava, dont nous avions eu connoissance cinq jours avant d'atteindre le mouillage qui nous fut si funeste. M. de Bougainville en avoit reconnu de très-loin la partie méridionale indiquée sur le plan qu'il a donné de

cet archipel : cette île est séparée de celle de Maouna ou *du Massacre*, par un canal d'environ neuf lieues ; et l'île de Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et l'immense population. Parvenus à la distance de trois lieues de sa pointe du nord-est, nous fumes environnés d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules-sultanes, mais de très-peu de cochons. Les habitans de cette île ressembloient beaucoup à ceux de l'île Maouna, qui nous avoient si horriblement trahis; leur costume, leurs traits, leur taille gigantesque, en différoient si peu, que nos matelots crurent reconnoître plusieurs des assassins, et j'eus beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux ; mais j'étois certain que leur colère les aveugloit; et une vengeance que je n'avois pas cru pouvoir me permettre, sur des pirogues de l'île même de Maouna, au moment où j'appris cet affreux évènement, ne pouvoit être licitement exercée quatre jours après, dans une autre île, à quinze lieues du champ de bataille. Je parvins donc à appaiser cette fermentation, et nous continuames nos échanges : il y régna beaucoup plus de tranquillité et de bonne foi qu'à l'île Maouna, parce que les plus petites injustices étoient punies par des coups, ou réprimées par des paroles et des gestes menaçans. A quatre heures après midi, nous mimes en

1787. Décembre.

1787. Décembre.

panne par le travers du village le plus étendu peut-être qui soit dans aucune île de la mer du Sud, ou plutôt vis-à-vis une très-grande plaine couverte de maisons depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer : ces montagnes sont à-peu-près au milieu de l'île, d'où le terrain s'incline en pente douce, et présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure ; on voyoit la fumée s'élever du sein de ce village, comme du milieu d'une grande ville ; la mer étoit couverte de pirogues qui toutes cherchoient à s'approcher de nos bâtimens ; plusieurs n'étoient pagayées que par des curieux, qui, n'ayant rien à nous vendre, faisoient le tour de nos vaisseaux, et paroissoient n'avoir d'autre objet que de jouir du spectacle que nous leur donnions.

La présence des femmes et des enfans qui se trouvoient parmi eux, pouvoit faire présumer qu'ils n'avoient aucune mauvaise intention : mais nous avions de trop puissans motifs pour ne plus nous fier à ces apparences, et nous étions disposés à repousser le plus petit acte d'hostilité, d'une manière qui eût rendu les navigateurs redoutables à ces insulaires. Je suis assez porté à croire que nous sommes les premiers qui ayons commercé avec ces peuples : ils n'avoient aucune connoissance du fer ; ils rejetèrent constamment celui que nous leur offrimes, et ils préféroient un seul grain de rassade à une hache, ou à un clou de six pouces ; ils étoient riches

des biens de la nature, et ne recherchoient dans leurs échanges que des superfluités et des objets de luxe. Parmi un assez grand nombre de femmes, j'en remarquai deux ou trois d'une physionomie agréable, et qu'on croiroit avoir servi de modèle au dessin de la *porteuse de présens* du troisième Voyage de Cook; leurs cheveux ornés de fleurs, et d'un ruban vert, en forme de bandeau, étoient tressés avec de l'herbe et de la mousse; leur taille étoit élégante, la forme de leurs bras arrondie, et dans les plus justes proportions; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes, annonçoient de la douceur, tandis que ceux des hommes peignoient la surprise et la férocité. 1787. Décembre.

A l'entrée de la nuit, nous continuames notre route en prolongeant l'île, et les pirogues retournèrent vers la terre; le rivage, couvert de brisans, ne présentoit point d'abri à nos vaisseaux, parce que la mer du Nord-Est s'élève et bat avec fureur contre la côte du nord, sur laquelle nous naviguions. Si j'avois eu dessein de mouiller, j'aurois probablement trouvé un excellent abri dans la partie de l'ouest: en général, entre les Tropiques, ce n'est presque jamais que sous le vent des îles, que les navigateurs doivent chercher des ancrages. Je restai en calme plat toute la journée du lendemain; il y eut beaucoup d'éclairs, suivis de coups de tonnerre et de pluie. Nous ne fumes accostés que par très-peu de pirogues; ce qui me fit

1787. Décembre. croire qu'on avoit appris à Oyolava notre évènement de l'île Maouna : cependant, comme il étoit possible que l'orage et les éclairs eussent retenu les pirogues dans leurs ports, mon opinion pouvoit n'être qu'une conjecture ; mais elle acquit beaucoup de probabilité le 17. En effet, lorsque nous fumes le long de l'île de Pola, que nous rangeames beaucoup plus près que la précédente, nous ne fumes visités par aucune pirogue : je jugeai alors que ces peuples n'avoient pas encore fait assez de progrès dans la morale, pour savoir que la peine ne devoit retomber que sur les coupables, et que la punition des seuls assassins eût suffi à notre vengeance. L'île de Pola, un peu moins grande que celle d'Oyolava, mais aussi belle, n'en est séparée que par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, dont une, fort basse et très-boisée, est probablement habitée. La côte du nord de Pola, comme celle des autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux ; mais, en doublant la pointe ouest de cette île, on trouve une mer calme et sans brisans, qui promet d'excellentes rades.

Noms des dix îles des Navigateurs.

Nous avions appris des insulaires de Maouna, que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles ; savoir : Opoun, la plus à l'est ; Léoné, Fanfoué, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Ossamo, et Onera. Nous ignorons la position des trois dernières ; les Indiens, sur le plan qu'ils tracèrent

1787. Décembre.

de cet archipel, les placèrent dans le sud d'Oyolava ; mais cela ne me parut pas juste. Opoun, la plus méridionale, comme la plus orientale de ces îles, est par 14d 7m de latitude sud, et par 171d 27m 7s de longitude orientale. Plusieurs géographes attribuent à Roggewein la découverte de ces îles, auxquelles, selon eux, il donna, en 1721, le nom d'*îles Bauman ;* mais ni les détails historiques sur ces peuples, ni la position géographique que l'historien du voyage de Roggewein * assigne à ces îles, ne s'accordent avec cette opinion.

Quoiqu'il en soit, il me paroît nécessaire de leur conserver le nom d'*îles des Navigateurs*, que leur a donné M. de Bougainville, si l'on ne veut porter dans la géographie une confusion très-nuisible au progrès de cette science. Ces îles, situées vers le 14.e degré

* La relation historique du Voyage de Roggewein, rapportée par le président de Brosses, n'a point été *écrite en langue françoise* (comme le prétend la note correspondante dans la grande édition), *par un Allemand natif de Mekelburg, sergent-major*, etc. Le Meklembourgeois qui voyagea avec Roggewein, étoit *Ch. Fr. Behrens*, aide de cuisine, et il écrivit sa relation en allemand, ne sachant pas un mot de françois. L'édition originale, devenue assez rare, a pour titre : *Reise durch die Südlaender und um die Welt.* (Cette note est tirée, ainsi que quelques autres, et différens passages du *Discours préliminaire*, etc. de l'*Extrait du voyage de la Pérouse*, par V******, qui a paru dans le *Spectateur du Nord*, ouvrage périodique qui s'imprime en Allemagne ; cahier d'*octobre* 1798 et suiv.)

1787. Décembre. de latitude sud, et entre les 171 et 175 degrés de longitude occidentale, forment un des plus beaux archipels de la mer du Sud, aussi intéressant par ses arts, ses productions et sa population, que les îles de la Société ou celles des Amis, dont les voyageurs anglois nous ont donné une description qui ne laisse rien à désirer. Quant à la moralité de ces peuples, quoique nous ne les ayons vus qu'un instant, nous avons appris, par nos malheurs, à bien connoître leur caractère, et nous ne craignons pas d'assurer qu'on chercheroit en vain à exciter par des bienfaits la reconnoissance de ces ames féroces, qui ne peuvent être contenues que par la crainte.

Taille extraordinaire des insulaires. Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons encore rencontrés ; leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix ou onze pouces : mais ils sont moins étonnans encore par leur taille que par les proportions colossales des différentes parties de leur corps. Notre curiosité, qui nous portoit à les mesurer très-souvent, leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étoient pas à notre avantage, et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différens essais. Leur physionomie me parut souvent exprimer un sentiment de dédain, que je crus détruire en ordonnant de faire devant eux usage de nos armes ;

mais mon objet n'auroit pu être rempli qu'en les faisant diriger sur des victimes humaines ; car, autrement, ils prenoient le bruit pour un jeu, et l'épreuve pour une plaisanterie. 1787. Décembre.

Parmi ces insulaires, un très-petit nombre est au-dessous de la taille que j'ai indiquée : j'en ai fait mesurer qui n'avoient que cinq pieds quatre pouces, mais ce sont des nains du pays ; et quoique la taille de ces derniers semble se rapprocher de la nôtre, cependant leurs bras forts et nerveux, leurs poitrines larges, leurs jambes, leurs cuisses, offrent encore une proportion très-différente : on peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes provinces de France.

Leur costume et leurs mœurs.

Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croiroit habillés, quoiqu'ils soient presque nus ; ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines, qui leur descend jusqu'aux genoux, et les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint entourés de roseaux. Leurs cheveux sont très-longs ; ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie ; elle exprime toujours, ou l'étonnement, ou la colère : la moindre dispute entre eux est suivie de coups de bâton, de massue, ou de pagaie, et souvent, sans doute, elle coûte la vie aux combattans ; ils sont presque tous couverts de cicatrices qui ne peuvent être que la suite de ces combats particuliers. La taille

1787. Décembre.

des femmes est proportionnée à celles des hommes ; elles sont grandes, sveltes, et ont de la grace : mais elles perdent, avant la fin de leur printemps, cette douceur d'expression, ces formes élégantes, dont la nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares, mais qu'elle paroît ne leur laisser qu'un instant et à regret. Parmi un très-grand nombre de femmes que j'ai été à portée de voir, je n'en ai distingué que trois de jolies ; l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvemens, et l'offre rebutante qu'elles faisoient de leurs faveurs, les rendoient bien dignes d'être les mères ou les femmes des êtres féroces qui nous environnoient. Comme l'histoire de notre voyage peut ajouter quelques feuillets à celle de *l'homme*, je n'en écarterai pas des tableaux qui pourroient sembler indécens dans tout autre ouvrage, et je rapporterai que le très-petit nombre de jeunes et jolies insulaires dont j'ai parlé, eut bientôt fixé l'attention de quelques François, qui, malgré ma défense, avoient cherché à former des liaisons avec elles : les regards de nos François exprimoient des désirs qui furent bientôt devinés ; des vieilles femmes se chargèrent de la négociation ; l'autel fut dressé dans la case du village la plus apparente ; toutes les jalousies furent baissées, et les curieux écartés : la victime fut placée entre les bras d'un vieillard, qui, pendant la cérémonie, l'exhortoit à modérer l'expression

Tableau singulier.

de sa douleur ; les matrones chantoient et hurloient, et le sacrifice fut consommé en leur présence et sous les auspices du vieillard, qui servoit d'autel et de prêtre. Toutes les femmes et les enfans du village étoient autour de la maison, soulevant légèrement les jalousies, et cherchant les plus petites ouvertures entre les nattes pour jouir de ce spectacle. Quoi qu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés, je suis convaincu qu'au moins dans les îles des Navigateurs, les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas ; il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée : mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari. 1787. Décembre.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès : j'ai déjà parlé de la forme élégante qu'ils donnent à leurs cases : ils dédaignent, avec quelque raison, nos instrumens de fer ; car ils façonnent parfaitement leurs ouvrages, avec des haches faites d'un basalte très-fin et très-compact, et ayant la forme d'herminettes. Ils nous vendirent, pour quelques grains de verre, de grands plats de bois à trois pieds, d'une seule pièce, et tellement polis, qu'ils sembloient être enduits du vernis le plus fin : il eût fallu plusieurs jours à un bon ouvrier d'Europe pour exécuter un de ces ouvrages, qui, par le Arts de ces peuples.

1787. Décembre.

défaut d'instrumens convenables, devoit leur coûter plusieurs mois de travail ; ils n'y mettoient cependant presque aucun prix, parce qu'ils en attachent peu à l'emploi de leur temps. Les arbres à fruits et les racines nourrissantes, qui croissent spontanément autour d'eux, assurent leur subsistance, celle de leurs cochons, de leurs chiens et de leurs poules ; et si quelquefois ils se livrent au travail, c'est pour se procurer des jouissances plus agréables qu'utiles. Ils fabriquent des nattes extrêmement fines et quelques étoffes-papier. Je remarquai deux ou trois de ces insulaires, qui me parurent être des chefs ; ils avoient, au lieu d'une ceinture d'herbes, une pièce de toile qui les enveloppoit comme une jupe : le tissu en est fait avec un vrai fil, tiré sans doute de quelque plante ligneuse, comme l'ortie ou le lin ; elle est fabriquée sans navette, et les fils sont absolument passés comme ceux des nattes. Cette toile, qui réunit la souplesse et la solidité des nôtres, est très-propre pour les voiles de leurs pirogues ; elle nous parut avoir une grande supériorité sur l'étoffe-papier des îles de la Société et des Amis, qu'ils fabriquent aussi ; ils nous en vendirent plusieurs pièces : mais ils en font peu de cas et très-peu d'usage. Les femmes préfèrent à cette étoffe les nattes fines dont j'ai parlé.

Leur origine présumée.

Nous n'avions d'abord reconnu aucune identité entre leur langage et celui des peu-

ples des îles de la Société et des Amis, dont nous avions les vocabulaires ; mais un plus mûr examen nous apprit qu'ils parloient un dialecte de la même langue. Un fait qui peut conduire à le prouver, et qui confirme l'opinion des Anglois sur l'origine de ces peuples, c'est qu'un jeune domestique manillois, né dans la province de Tagayan, au nord de Manille, entendoit et nous expliquoit la plus grande partie des mots des insulaires : on sait que le tagayan, le talgale, et généralement toutes les langues des Philippines, dérivent du malais ; et cette langue, plus répandue que ne le furent celles des Grecs et des Romains, est commune aux peuplades nombreuses qui habitent les îles de la mer du Sud. Il me paroît démontré que ces différentes nations proviennent des colonies malaises, qui, à des époques extrêmement reculées, firent la conquête de ces îles ; et peut-être les Chinois et les Égyptiens, dont on vante tant l'ancienneté, sont-ils des peuples modernes, en comparaison de ceux-ci. Quoiqu'il en soit, je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la nouvelle Guinée, de la nouvelle Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, etc. dans l'hémisphère sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, étoient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île Luçon et de l'île Formose : ils ne purent être subjugués dans la nouvelle Guinée,

1787. Décembre.

1787. Décembre.

dans la nouvelle Bretagne, aux Hébrides; mais, vaincus dans les îles plus à l'est, trop petites pour qu'ils pussent y trouver une retraite dans le centre, ils se mêlèrent avec les peuples conquérans, et il en est résulté une race d'hommes très-noirs, dont la couleur conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays, qui vraisemblablement se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races, très distinctes, ont frappé nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine.

Les descendans des malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent, sans doute, à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques, qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts qu'ils avoient peut-être apportés se seront perdus par le défaut de matières et d'instrumens propres à les exercer; mais l'identité de langage, semblable au fil d'Ariadne, permet à l'observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'y est aussi conservé: ce gouvernement, que de petits tyrans peuvent regretter, qui a souillé l'Europe pendant quelques siècles, et dont les restes gothiques subsistent encore dans nos loix et sont les médailles qui attestent notre ancienne barbarie; ce gouver-

nement, dis-je, est le plus propre à maintenir la férocité des mœurs, parce que les plus petits intérêts y suscitent des guerres de village à village, et ces sortes de guerres se font sans magnanimité, sans courage; les surprises, les trahisons y sont employées tour à tour; et dans ces malheureuses contrées, au lieu de guerriers généreux, on ne trouve que des assassins. Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfans n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets. On objectera, peut-être, qu'il a dû être très-difficile aux Malais de remonter de l'ouest vers l'est, pour arriver dans ces différentes îles : mais les vents de l'ouest sont au moins aussi fréquens que ceux de l'est, aux environs de l'Équateur, dans une zone de sept à huit degrés au nord et au sud; et ils sont si variables, qu'il n'est guère plus difficile de naviguer vers l'est que vers l'ouest. D'ailleurs, ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque; ces peuples se sont étendus peu à peu, et ont introduit de proche en proche cette forme de gouvernement qui existe encore dans la presqu'île de Malaca, à Java, Sumatra, Bornéo, et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation.

1787. Décembre.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eumes occasion d'observer, trente, au moins, s'annoncèrent à nous comme des chefs; ils exerçoient une espèce de police,

Nouveaux détails.

1787. Décembre. et donnoient de grands coups de bâton : mais l'ordre qu'ils avoient l'air de vouloir établir, étoit transgressé en moins d'une minute; jamais souverains ne furent moins obéis; jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres.

C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés *les Navigateurs*; tous leurs voyages se font en pirogue, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer, et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Les îles que nous avons visitées étoient couvertes, jusqu'à la cime, d'arbres chargés de fruits, sur lesquels reposoient des pigeons-ramiers, des tourterelles vertes, couleur de rose, et de différentes couleurs; nous y avons vu des perruches charmantes, une espèce de merle, et même des perdrix. Ces insulaires soulagent l'ennui de leur oisiveté, en apprivoisant des oiseaux; leurs maisons étoient pleines de pigeons-ramiers, qu'ils échangèrent avec nous par centaines : ils nous vendirent aussi plus de trois cents poules-sultanes du plus beau plumage.

Leurs pirogues sont à balancier, très-petites, et ne contiennent assez ordinairement que cinq ou six personnes; quelques-unes cependant peuvent en contenir jusqu'à quatorze, mais c'est le plus petit nombre : elles ne paroissent pas, au surplus, mériter l'éloge que les voyageurs ont fait de la célé-

rité de leur marche ; je ne crois pas que leur vîtesse excède sept nœuds à la voile ; et, à la pagaie, elles ne pouvoient nous suivre, lorsque nous faisions quatre milles par heure. Ces Indiens sont si habiles nageurs, qu'ils semblent n'avoir de pirogues que pour se reposer : comme au moindre faux mouvement elles se remplissent, ils sont obligés, à chaque instant, de se jeter à la mer, pour soulever sur leurs épaules ces pirogues submergées, et en vider l'eau. Ils les accollent quelquefois deux à deux, au moyen d'une traverse en bois, dans laquelle ils pratiquent un étambrai pour placer leur mât ; de cette manière, elles chavirent moins, et ils peuvent conserver leurs provisions pour de longs voyages. Leurs voiles de natte, ou de toile nattée, sont à livarde, et ne méritent pas une description particulière. 1787. Décembre.

Ils ne pêchent qu'à la ligne ou à l'épervier ; ils nous vendirent des filets, et des hameçons de nacre et de coquille blanche très-artistement travaillés : ces instrumens ont la forme de poissons volans, et servent d'étui à un hameçon d'écaille de tortue assez fort pour résister aux thons, aux bonites et aux dorades. Ils échangeoient les plus gros poissons contre quelques grains de verre, et on voyoit, à leur empressement, qu'ils ne craignoient pas de manquer de subsistances.

Les îles de cet archipel que j'ai visitées, m'ont paru volcaniques ; toutes les pierres du rivage, sur lequel la mer brise avec une fu-

1787. Décembre.

reur qui fait rejaillir l'eau à plus de cinquante pieds, ne sont que des morceaux de lave, de basalte roulé, ou de corail, dont l'île entière est environnée. Ces coraux laissent au milieu de presque toutes les anses un passage étroit, mais suffisant pour des pirogues, ou même pour des canots et des chaloupes, et forment ainsi de petits ports pour la marine des insulaires, qui d'ailleurs ne laissent jamais leurs pirogues sur l'eau : en arrivant, ils les remisent auprès de leurs maisons, et les placent à l'ombre sous des arbres ; elles sont si légères, que deux hommes peuvent les porter aisément sur leurs épaules.

L'imagination la plus riante se peindroit difficilement des sites plus agréables que ceux de leurs villages : toutes les maisons sont bâties sous des arbres à fruits, qui entretiennent dans ces demeures une fraîcheur délicieuse ; elles sont situées au bord d'un ruisseau qui descend des montagnes, et le long duquel est pratiqué un sentier qui s'enfonce dans l'intérieur de l'île. Leur architecture a pour objet principal de les préserver de la chaleur, et j'ai déjà dit qu'ils savoient y joindre l'élégance : ces maisons sont assez grandes pour loger plusieurs familles ; elles sont entourées de jalousies qui se lèvent du côté du vent et se ferment du côté du soleil. Les insulaires dorment sur des nattes très-fines, très-propres, et parfaitement à l'abri de l'humidité. Nous n'avons apperçu aucun morai, et nous ne pouvons rien dire de leurs cérémonies religieuses.

Les cochons, les chiens, les poules, les oiseaux et le poisson abondent dans ces îles; elles sont couvertes aussi de cocotiers, de goyaviers, de bananiers et d'un autre arbre qui produit une grosse amande qu'on mange cuite, et à laquelle nous avons trouvé le goût du marron. Les cannes à sucre y croissent spontanément sur le bord des rivières; mais elles sont aqueuses, et moins sucrées que celles de nos colonies: cette différence vient sans doute de ce qu'elles se multiplient à l'ombre, sur un terrain trop gras et qui n'a jamais été travaillé. On y trouve aussi des souches dont les racines approchent beaucoup de celles de l'igname ou du camagnoc. 1787. Décembre.

Quelque dangereux qu'il fût de s'écarter dans l'intérieur de l'île, MM. de la Martinière et Collignon suivirent plus les impulsions de leur zèle que les règles de la prudence; et lors de la descente qui nous fut si fatale, ils s'avancèrent dans les terres pour faire des découvertes en botanique. Les Indiens exigeoient un grain de verre pour chaque plante que M. de la Martinière ramassoit, et ils menaçoient de l'assommer lorsqu'il refusoit de payer cette rétribution: poursuivi à coups de pierres au moment du massacre, il gagna nos canots à la nage, son sac de plantes sur le dos, et parvint ainsi à les conserver. Nous n'avions apperçu jusqu'alors d'autre arme que des massues ou *patou-patow*; mais M. Boutin m'assura qu'il avoit vu dans leurs mains plusieurs paquets de

1787. Décembre.

flèches, sans aucun arc : je suis porté à croire que ces flèches ne sont que des lances qui leur servent à darder le poisson ; leur effet seroit bien moins dangereux dans les combats que celui des pierres de deux ou trois livres qu'ils lancent avec une adresse et une vigueur inconcevable. Ces îles sont extrêmement fertiles, et je crois leur population très-considérable : celles de l'est, Opoun, Léoné, Fanfoué, sont petites ; les deux dernières sur-tout n'ont qu'environ cinq milles de circonférence : mais Maouna, Oyolava et Pola, doivent être comptées parmi les plus grandes et les plus belles îles de la mer du Sud. Les relations des différens voyageurs n'offrent rien à l'imagination qui puisse être comparé à la beauté et à l'immensité du village sous le vent duquel nous mimes en panne sur la côte du nord d'Oyolava. Quoiqu'il fût presque nuit lorsque nous y arrivames, nous fumes en un instant environnés de pirogues, que la curiosité, ou le désir de commercer avec nous, avoit fait sortir de leurs ports ; plusieurs n'apportoient rien, et venoient seulement jouir d'un coup-d'œil nouveau pour elles. Il y en avoit d'extrêmement petites, qui ne contenoient qu'un seul homme ; ces dernières étoient très-ornées : comme elles tournoient autour des bâtimens sans faire aucun commerce, nous les appelions les cabriolets ; elles en avoient les inconvéniens, car le plus petit choc des autres pirogues les faisoit chavirer à chaque instant.

Nous vimes aussi de très-près la grande et superbe île de Pola ; mais nous n'eumes aucune relation avec ses habitans : en tournant cette dernière île dans sa partie occidentale, nous apperçumes une mer tranquille, qui paroissoit promettre de bons mouillages, au moins tant que les vents seroient du nord au sud par l'est ; mais la fermentation étoit encore trop grande dans nos équipages, pour que je me décidasse à y mouiller. Après l'évènement qui nous étoit arrivé, je ne pouvois prudemment envoyer nos matelots à terre, sans armer chaque homme d'un fusil, et chaque canot d'un pierrier ; et alors le sentiment de leur force, augmenté par le désir de la vengeance, les eût portés peut-être à réprimer à coups de fusil le plus petit acte d'injustice commis par les insulaires. D'ailleurs, dans ces mauvais mouillages, un bâtiment est exposé à se perdre, lorsqu'il n'a pas un bateau capable de porter une ancre sur laquelle il puisse se touer. C'est d'après ces considérations que je me déterminai, comme je l'ai dit, à ne mouiller qu'à la baie Botanique, en me bornant à parcourir, dans ces divers archipels, les routes qui pouvoient me conduire à de nouvelles découvertes. 1787. Décembre.

Lorsque nous eumes doublé la côte occidentale de l'île de Pola, nous n'apperçumes plus aucune terre ; nous n'avions pu voir les trois îles que les insulaires avoient nommées Shika, Ossamo, Ouera, et qu'ils avoient placées dans le sud d'Oyolava. Je fis mes

1787. Décembre. efforts pour gouverner au sud-sud-est ; le vents d'est-sud-est me contrarièrent d'abord ils étoient très-foibles, et nous ne faision que huit à dix lieues par jour : ils passèren enfin au nord, et successivement au nord ouest ; ce qui me permit de faire prendre d l'est à ma route, et j'eus connoissance, l 20, d'une île ronde, précisément au su d'Oyolava, mais à près de quarante lieues M. de Bougainville, qui avoit passé entr ces deux îles, n'avoit pas apperçu la pre mière, parce qu'il étoit quelques lieues tro au nord. Le calme ne me permit pas de l'ap procher ce même jour ; mais le lendemain je l'accostai à deux milles, et je vis au su deux autres îles, que je reconnus bien par faitement pour être les îles des Cocos et de Traîtres de Schouten. L'île des Cocos a l forme d'un pain de sucre très-élevé ; elle es couverte d'arbres jusqu'à la cime, et so diamètre est à-peu-près d'une lieue : elle es séparée de l'île des Traîtres par un cana d'environ trois milles, coupé lui-même pa un îlot que nous vimes à la pointe du nord est de cette dernière île ; celle-ci est bass et plate, et a seulement, vers le milieu, u morne assez élevé ; un canal de cent cin quante toises d'ouverture la divise en deu parties : Schouten n'a pas eu occasion d le voir, parce qu'il faut se trouver, pou cela, dans l'aire de vent où ce passage est ou vert ; et nous ne l'aurions pas même soup çonné, si nous n'eussions prolongé l'île d

Iles des Cocos et des Traîtres.

très-près dans cette partie. Nous ne doutames plus que ces trois îles, dont deux seulement méritent ce nom, ne fussent du nombre des dix qui, d'après le récit des sauvages, composent l'archipel des Navigateurs. Comme il ventoit très-grand frais du nord-ouest, que le temps avoit très-mauvaise apparence, et qu'il étoit tard, nous fumes peu surpris de ne voir venir à bord aucune pirogue, et je me décidai à passer la nuit bord sur bord, afin de reconnoître ces îles le lendemain, et de commercer avec les insulaires, pour en tirer quelques rafraîchissemens. Le temps fut à grains, et les vents ne varièrent que du nord-ouest au nord-nord-ouest. J'avois apperçu quelques brisans sur la pointe du nord-ouest de la petite île des Traîtres, ce qui me fit louvoyer un peu au large. Au jour, je rapprochai cette dernière île, qui, étant basse et plus étendue que celle des Cocos, me parut devoir être plus peuplée; et à huit heures du matin, je mis en panne à l'ouest-sud-ouest, à deux milles d'une large baie de sable, qui est dans la partie occidentale de la grande île des Traîtres, et où je ne doutai pas qu'il n'y eût un mouillage, à l'abri des vents d'est. Vingt pirogues environ se détachèrent à l'instant de la côte, et s'approchèrent des frégates, pour faire des échanges; plusieurs étoient sorties du canal qui divise l'île des Traîtres; elles étoient chargées des plus beaux cocos que j'eusse encore vus, d'un très-petit nombre de bananes, et de quel-

1787. Décembre.

1787. Décembre. ques ignames ; une seule avoit un pet cochon et trois ou quatre poules. On s'aj percevoit que ces Indiens avoient déjà vu de Européens, ou en avoient entendu parler ils s'approchèrent sans crainte, firent leu commerce avec assez de bonne foi, et ne re fusèrent jamais, comme les naturels de l'ar chipel des Navigateurs, de donner leurs fruit avant d'en avoir reçu le paiement; ils accep tèrent les morceaux de fer et les clous avec autant d'empressement que les rassades. Ils parloient d'ailleurs la même langue, et avoien le même air de férocité : leur costume, leur ta touage, et la forme de leurs pirogues, étoient aussi les mêmes, et l'on ne pouvoit douter que ce ne fût le même peuple ; ils en différoient cependant en ce que tous avoient les deux phalanges du petit doigt de la main gauche coupées, et je n'avois apperçu aux îles des Navigateurs que deux individus qui eussent souffert cette amputation : ils étoient aussi beaucoup moins grands et moins gigantesques ; cette différence vient sans doute de ce que le sol de ces îles, moins fertile, y est aussi moins propre à l'accroissement de l'espèce humaine. Chaque île que nous appercevions nous rappeloit un trait de perfidie de la part des insulaires : les équipages de Roggewein avoient été attaqués et lapidés aux îles de la Récréation, dans l'est de celles des Navigateurs ; ceux de Schouten, à l'île des Traîtres, qui étoit à notre vue, et au sud de l'île de Maouna, où nous avions été

1787. Décembre.

nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce *. Ces réflexions avoient changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens; nous réprimions par la force les plus petits vols et les plus petites injustices; nous leur montrions, par l'effet de nos armes, que la fuite ne les sauveroit pas de notre ressentiment; nous leur refusions la permission de monter à bord, et nous menacions de punir de mort ceux qui oseroient y venir malgré nous. Cette conduite étoit cent fois préférable à notre modération passée; et si nous avons quelque regret à former, c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de douceur et de patience : la raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force contre l'homme dont l'intention bien connue seroit d'être votre assassin, s'il n'étoit retenu par la crainte.

Le 23, à midi, pendant que nous faisions le commerce de cocos avec les Indiens, nous fumes assaillis d'un fort grain de l'ouest-nord-ouest, qui dispersa les pirogues : plusieurs chavirèrent; et après s'être relevées, elles nagèrent avec force vers la terre : le temps étoit menaçant; nous fîmes cependant le

* On peut ajouter à ce relevé de barbaries et de trahisons l'assassinat du célèbre capitaine *Cook* aux îles Sandwich; la lapidation de l'équipage du capitaine *Marion* par les naturels de la terre de Diémen, et le massacre du même, avec un grand nombre de ses compagnons, par les sauvages de la Nouvelle Zélande, au moment où il en recevoit le plus de démonstrations d'amitié. (N. D. R.)

1787. Décembre. tour de l'île des Traîtres, pour en découvrir toutes les pointes, et en lever le plan avec exactitude. M. Dagelet avoit fait, à midi, de très-bonnes observations de latitude, et, dans la matinée, il avoit observé la longitude des deux îles; ce qui l'avoit mis en état de rectifier la position que leur avoit assignée le capitaine Wallis. A quatre heures, je signalai la route au sud-sud-est, vers l'archipel des Amis; je me proposois d'en reconnoître les îles que le capitaine Cook n'a pas eu l'occasion d'explorer, et qui, d'après sa relation, doivent être au nord d'Inahomooka.

La nuit qui suivit notre départ de l'île des Traîtres fut affreuse; les vents passèrent à l'ouest très-grand frais, avec beaucoup de pluie : comme l'horizon n'avoit pas une lieue d'étendue au coucher du soleil, je restai en travers jusqu'au jour, le cap au sud-sud-ouest; les vents d'ouest continuèrent avec force, et furent accompagnés d'une pluie abondante.

Tous ceux qui avoient des symptômes de scorbut souffroient extrêmement de l'humidité : aucun individu de l'équipage n'étoit attaqué de cette maladie; mais les officiers, et particulièrement nos domestiques, commençoient à en ressentir les atteintes; j'en attribuai la cause à la disette de vivres frais, moins sensible pour nos matelots que pour les domestiques, qui n'avoient jamais navigué, et qui n'étoient pas accoutumés à cette privation. Le nommé David, cuisinier

des officiers, mourut, le 10, d'une hydropisie scorbutique : depuis notre départ de Brest, personne, sur la Boussole, n'avoit succombé à une mort naturelle ; et si nous n'avions fait qu'un voyage ordinaire autour du monde, nous aurions pu être de retour en Europe sans avoir perdu un seul homme. Les derniers mois d'une campagne sont, à la vérité, les plus difficiles à soutenir ; les corps s'affoiblissent avec le temps ; les vivres s'altèrent : mais si, dans la longueur des voyages de découvertes, il est des bornes qu'on ne peut passer, il importe de connoître celles qu'il est possible d'atteindre ; et je crois qu'à notre arrivée en Europe, l'expérience à cet égard sera complète. De tous les préservatifs connus contre le scorbut, je pense que la mélasse et le *sprucebeer* sont les plus efficaces : nos équipages ne cessèrent d'en boire dans les climats chauds ; on en distribuoit chaque jour une bouteille par personne, avec une demi-pinte de vin et un petit coup d'eau-de-vie, étendus dans beaucoup d'eau ; ce qui leur faisoit trouver les autres vivres supportables. La quantité de porcs que nous nous étions procurée à Maouna, n'étoit qu'une ressource passagère ; nous ne pouvions, ni les saler, parce qu'ils étoient trop petits, ni les conserver, faute de vivres pour les nourrir : je pris le parti d'en faire distribuer deux fois par jour à l'équipage ; alors les enflures des jambes, et tous les symptômes de scorbut, disparurent ; ce

1787. Décembre.

1787. Décembre. nouveau régime fit sur notre physique l'ef d'une longue relâche ; ce qui prouve q les marins ont un besoin moins pressant l'air de terre que d'alimens salubres.

Les vents du nord-nord-ouest nous sui rent au-delà de l'archipel des Amis ; étoient toujours pluvieux, et souvent au forts que les vents d'ouest qu'on rencont l'hiver sur les côtes de Bretagne : nous s vions très-bien que nous étions dans saison de l'hivernage, et conséquemme des orages et des ouragans ; mais nous n nous étions pas attendus à éprouver d temps aussi constamment mauvais. Le 2 décembre, nous découvrimes l'île de Vavac dont la pointe septentrionale nous restoit à midi, précisément à l'ouest ; notre lat tude étoit de 18d 34m. Cette île, que le ca pitaine Cook n'avoit jamais visitée, mai dont il avoit eu connoissance par le rappor des habitans des îles des Amis, est une de plus considérables de cet archipel ; elle es à-peu-près égale, en étendue, à celle d Tongataboo : mais elle a sur elle un avan tage ; c'est que, plus élevée, elle ne manqu point d'eau douce ; elle est au centre d'u grand nombre d'autres îles, qui doivent porte les noms dont le capitaine Cook a donné l liste, mais qu'il nous seroit difficile de classer Nous ne pourrions sans injustice nous attri buer l'honneur de cette découverte, qui es due au pilote Maurelle, et qui ajoute à l'ar chipel des Amis un nombre d'îles presqu

Île de *Vavao*.

aussi considérable que celui qui avoit déjà été exploré par le capitaine Cook. 1787. Décembre.

Je m'étois procuré à la Chine l'extrait d'un journal de ce pilote espagnol, qui partit de Manille en 1781, chargé d'une commission pour l'Amérique ; il se proposoit d'y arriver par l'hémisphère austral, en faisant à-peu-près la route de M. de Surville, et cherchant à gagner les latitudes élevées, où il comptoit avec raison rencontrer des vents d'ouest. Ce navigateur ne connoissoit pas les nouvelles méthodes de déterminer les longitudes, et et il n'avoit jamais lu aucune des relations des voyageurs modernes ; il navignoit d'après les anciennes cartes françoises de Bellin, et suppléoit, par la plus grande exactitude dans ses estimes et dans ses relèvemens, à l'imperfection de ses méthodes, de ses instrumens et de ses cartes. Il côtoya, comme M. de Surville, la nouvelle Irlande, apperçut plusieurs petites îles, dont MM. de Bougainville, Carteret et Surville, avoient déjà eu connoissance ; il en découvrit trois ou quatre nouvelles ; et se croyant près des îles Salomon, il rencontra d'abord au nord de Vavao une île, qu'il appela *la Margoura*, parce qu'elle ne lui offrit aucun des rafraîchissemens dont il commençoit à avoir besoin : il n'eut pas occasion de voir, à l'est de la première, une seconde île que nous avons parfaitement reconnue, et qu'on ne peut appercevoir que de trois ou quatre lieues, parce qu'elle est très-plate ; et il arriva enfin Journal de Maurelle.

1787. Décembre, à Vavao, où il mouilla dans un port assez commode, dans lequel il se procura de l'eau et une quantité assez considérable de vivres. Les détails de sa relation étoient si vrais, qu'il étoit impossible de méconnoître les îles des Amis, et même de se méprendre sur le portrait de Poulaho, qui, chef principal de toutes ces îles, habite indifféremment dans plusieurs, mais paroît faire sa résidence plus particulière à Vavao : je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce voyage, dont je ne fais mention que par un motif de justice pour le pilote Maurelle. Il avoit nommé le groupe de Vavao *îles de Majorca*, du nom du vice-roi de la nouvelle Espagne, et celui d'Hapaee *îles de Galves*, du nom du frère du ministre des Indes : mais, persuadé qu'il est infiniment préférable de conserver les noms du pays, j'ai cru devoir les employer dans le plan de M. Bernizet. Ce plan a été dressé d'après des latitudes et des longitudes déterminées par M. Dagelet, bien plus exactes que celles du navigateur espagnol, qui portoit ces îles six degrés environ trop à l'ouest; cette erreur, copiée de siècle en siècle, et consacrée par les géographes, eût donné naissance à un nouvel archipel, qui n'auroit eu de réalité que sur les cartes.

Nous courumes différens bords dans la journée du 27, pour approcher l'île Vavao, d'où les vents d'ouest-nord-ouest nous éloignoient un peu. Ayant poussé pendant la nuit ma bordée au nord, afin d'étendre ma

1787. Décembre.

vue douze ou quinze lieues au-delà de l'île, j'eus connoissance de celle de la Margoura de Maurelle, qui me restoit à l'ouest ; et l'ayant approchée, je vis une seconde île très-plate, couverte d'arbres : l'île de la Margoura est, au contraire, assez élevée, et il est vraisemblable qu'elles sont habitées l'une et l'autre. Après que nous eumes fait tous nos relevemens, j'ordonnai d'arriver vers l'île de Vavao, qu'on n'appercevoit que du haut des mâts : elle est la plus considérable de l'archipel des Amis ; les autres îles éparses au nord ou à l'ouest ne peuvent être comparées à cette dernière. Vers midi, j'étois à l'entrée du port dans lequel le navigateur Maurelle avoit mouillé ; il est formé par de petites îles assez élevées, qui laissent entre elles des passages étroits, mais très-profonds, et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large. Ce port, très-supérieur à celui de Tongataboo, m'auroit infiniment convenu pour y passer quelques jours : mais le mouillage est à deux encablures de terre ; et, dans cette position, une chaloupe est souvent nécessaire pour porter une ancre au large et s'éloigner de la côte. A chaque instant j'étois tenté de renoncer au plan que j'avois formé, en partant de Maouna, de ne faire aucune relâche jusqu'à Botany-Bay ; mais la raison et la prudence m'y ramenoient. Je voulus former du moins des liaisons avec les insulaires ; je mis en panne assez près de terre ; aucune pirogue ne s'ap-

1787. Décembre.

procha des frégates : le temps étoit si mauvais et le ciel si menaçant, que j'en fus peu surpris ; et comme à chaque minute l'horizon se chargeoit davantage, je fis moi-même route avant la nuit à l'ouest, vers l'île Latté que j'appercevois, et qui est assez élevée pour être vue de vingt lieues par un temps clair : ce nom de Latté est compris dans la liste des îles des Amis, donnée par le capitaine Cook ; et il avoit été assigné à cette même île par le navigateur Maurelle, dans son journal, d'après le rapport des insulaires de Vavao, qui lui dirent en outre, qu'elle étoit habitée, et qu'on pouvoit y mouiller. On peut reconnoître ici combien il est important pour la géographie de conserver les noms du pays : car si, comme les anciens voyageurs, ou comme Maurelle lui-même, nous eussions eu sept ou huit degrés d'erreur en longitude, nous aurions pu supposer, en rencontrant cette île, que nous étions à une grande distance de l'archipel des Amis ; la conformité du langage, des mœurs et du costume, n'eût pas suffi pour lever nos doutes, parce qu'on sait que tous ces peuples se ressemblent, quoique fort éloignés les uns des autres ; au lieu que l'identité de nom, et la plus légère description de la figure de l'île et de son étendue, formoient une preuve certaine de l'identité du lieu.

La nuit suivante fut affreuse ; les ténèbres qui nous environnoient étoient si épaisses, qu'il étoit impossible de rien distinguer au-

tour de nous. Dans cet état, il eût été très-imprudent de faire route au milieu de tant d'îles ; et je pris le parti de courir de petits bords jusqu'au point du jour : mais il fut encore plus venteux que la nuit ; les grains et les courans nous ballotèrent entre toutes ces îles ; d'abord vers celle de Latté, puis celle de Kao et Toofoa, séparées par un canal de deux milles de largeur. La forme de l'île de Kao est celle d'un cône très-élevé et qu'on pourroit appercevoir de trente lieues, par un temps clair. Le lendemain j'approchai celle de Toofoa à une demi-lieue, et je m'assurai qu'elle étoit inhabitée, au moins dans les trois quarts de sa circonférence ; car j'en vis les bords d'assez près pour distinguer les pierres du rivage. Cette île est très-montueuse, très-escarpée, et couverte d'arbres jusqu'à la cime ; elle peut avoir quatre lieues de tour : je pense que les insulaires de Tongataboo et des autres îles des Amis y abordent souvent dans la belle saison, pour y couper des arbres, et vraisemblablement y fabriquer leurs pirogues ; car ils manquent de bois dans leurs îles plates, où ils n'ont conservé d'autres arbres que ceux qui, comme le coco, portent des fruits propres à leur subsistance. En prolongeant l'île, nous vimes plusieurs glissoires, par où les arbres coupés sur le penchant des montagnes roulent jusqu'au bord de la mer ; mais il n'y avoit ni cabanes ni défrichés dans le bois, rien enfin qui

1787. Décembre.

Iles de *Kao* et de *Toofoa*.

1787. Décembre. annoncât une habitation. Continuant ainsi notre route vers les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapaee, nous mimes l'île Kao par le milieu de l'île Toofoa, de sorte que la première ne paroissoit être que le sommet de la seconde, et nous la relevames ainsi au nord 27^{d} est. L'île Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre, et ressemble au soupirail d'un volcan ; sa base nous parut avoir moins de deux milles de diamètre. Nous observames aussi sur la pointe du nord-est de l'île Toofoa, du côté du canal qui la sépare de Kao, un pays absolument brûlé, noir comme du charbon, dénué d'arbres et de toute verdure, et qui vraisemblablement aura été ravagé par des débordemens de lave. Nous eumes connoissance, l'après-midi, des deux îles de Hoongatonga et de Hoonga-hapaee : elles sont comprises dans une carte des îles des Amis, insérée dans le *troisième Voyage de Cook ;* mais on n'y trouve point un banc de ressifs, très-dangereux, de deux lieues d'étendue, dont la direction est à-peu-près nord quart nord-ouest et sud quart sud-est ; sa pointe septentrionale est à cinq lieues au nord de Hoonga-hapaee, et sa pointe méridionale à trois lieues au nord de Hoonga-tonga, formant avec les deux îles un détroit de trois lieues : nous le rangeames à une très-grande lieue dans l'ouest, et nous apperçumes ses brisans qui s'élevoient comme des montagnes ; mais il est possible que dans un

Banc de ressifs.

temps plus calme il marque moins, et alors il seroit beaucoup plus dangereux. Les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapaee ne sont que de gros rochers inhabitables, assez élevés pour être apperçus de quinze lieues : leur forme changeoit à chaque instant, et la vue qu'il eût été possible d'en tracer n'auroit pu convenir que dans un point bien déterminé ; elles me parurent être d'une égale étendue, et avoir chacune moins d'une demi-lieue de tour ; un canal d'une lieue sépare ces deux îles situées est-nord-est et ouest-sud-ouest : elles sont placées à dix lieues au nord de Tongataboo ; mais comme cette dernière île est basse, il faut être à moitié de cette distance pour pouvoir la reconnoître. Nous l'apperçumes du haut des mâts, le 31 décembre, à six heures du matin ; on ne voyoit d'abord que la cime des arbres qui paroissoient croître dans la mer : à mesure que nous nous approchions, le terrain s'élevoit, mais de deux ou trois toises seulement ; bientôt nous reconnumes la pointe de Van-Diémen, et le ban des Brisans, qui est au large de cette pointe ; elle nous restoit, à midi, à l'est, à environ deux lieues. Comme les vents étoient au nord, je fis gouverner sur la côte méridionale de l'île, qui est très-saine, et dont on peut s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisoit avec fureur sur toute la côte : mais ces brisans étoient à terre, et nous appercevions au-delà les vergers les plus rians ; toute l'île parois-

1787. Décembre.

Ile et insulaires de *Tongataboo*

1787. Décembre.

soit cultivée ; les arbres bordoient les champs, qui étoient du plus beau vert. Il est vrai que nous étions alors dans la saison des pluies ; car, malgré la magie de ce coup-d œil, il est plus que vraisemblable que, pendant une partie de l'année, il doit régner sur une île si plate une horrible sécheresse : on n'y voyoit pas un seul monticule, et la mer elle-même n'a pas, dans un temps calme, une surface plus égale.

Les cases des insulaires n'étoient pas rassemblées en village, mais éparses dans les champs, comme les maisons de campagne dans nos plaines les mieux cultivées. Bientôt sept ou huit pirogues furent lancées à la mer, et s'avancèrent vers nos frégates : mais ces insulaires, plus cultivateurs que marins, les manœuvroient avec timidité ; ils n'osoient approcher de nos bâtimens, quoiqu'ils fussent en panne, et que la mer fût très-belle ; ils se jetoient à la nage, à huit ou dix toises de nos frégates, tenant dans chaque main des noix de cocos, qu'ils échangeoient de bonne foi contre des morceaux de fer, des clous, ou de petites haches. Leurs pirogues ne différoient en rien de celles des habitans des îles des Navigateurs ; mais aucune n'avoit de voiles, et il est vraisemblable qu'ils n'auroient pas su les manœuvrer. La plus grande confiance s'établit bientôt entre nous ; ils montèrent à bord : nous leur parlames de Poulaho, de Féenou ; nous avions l'air d'être de vieilles connoissances qui se revoient et s'entretien-

nent de leurs amis. Un jeune insulaire nous donna à entendre qu'il étoit fils de Féenou, et ce mensonge, ou cette verité, lui valut plusieurs présens; il faisoit un cri de joie en les recevant, et cherchoit à nous faire comprendre par signes, que si nous allions mouiller sur la côte, nous y trouverions des vivres en abondance; et que les pirogues étoient trop petites pour nous les apporter en pleine mer. En effet, il n'y avoit ni poules ni cochons sur ces embarcations; leur cargaison consistoit en quelques bananes et cocos; et, comme la plus petite lame faisoit chavirer ces frêles bâtimens, les animaux eussent été noyés avant que d'être arrivés à bord. Ces insulaires étoient bruyans dans leurs manières; mais leurs traits n'avoient aucune expression de férocité; et ni leur taille, ni la proportion de leurs membres, ni la force présumée de leurs muscles, n'auroient pu nous imposer, quand même ils n'eussent pas connu l'effet de nos armes; leur physique, sans être inférieur au nôtre, ne paroissoit avoir aucun avantage sur celui de nos matelots: du reste, leur langage, leur tatouage, leur costume, tout annonçoit en eux une origine commune avec les habitans de l'archipel des Navigateurs, et il est évident que la différence qui existe dans les proportions individuelles de ces peuples, ne provient que de l'aridité du sol, et des autres causes physiques du territoire et du climat de l'ar-

1787. Décembre.

1787. Décembre.

chipel des Amis. Des cent cinquante îles qui composent cet archipel, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrois pas d'avancer que la seule île d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité, et en forces réelles, sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leurs sueurs les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin de l'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation, et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez eux d'autre arme que des *patow-patow ;* nous leur en achetames plusieurs, qui ne pesoient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitans des îles des Amis n'auroient pas eu la force de se servir.

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles des Cocos et des Traîtres ; et cette marque de douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami est presque inconnue aux îles des Navigateurs. Je sais que le capitaine Cook pensoit que les îles des Cocos et des Traîtres faisoient partie de celles des Amis ; il appuyoit son opinion sur le rapport de Poulaho, qui avoit eu connoissance du commerce que le capitaine Wallis avoit fait dans ces deux îles, et qui même possédoit

dans son trésor, avant l'arrivée du capitaine Cook, quelques morceaux de fer provenant des échanges de la frégate le Dauphin avec les habitans de l'île des Traîtres. J'ai cru, au contraire, que ces deux îles étoient comprises dans les dix qui nous avoient été nommées par les insulaires de Maouna, parce que je les ai trouvées précisément dans l'aire de vent désignée par eux, et plus à l'est que ne les avoit indiquées le capitaine Wallis; et j'ai pensé qu'elles pouvoient former, avec l'île de la Belle-Nation de Quiros, le groupe complet du plus beau et du plus grand archipel de la mer du Sud: mais je conviens que les insulaires des îles des Cocos et des Traîtres ressemblent beaucoup plus, par leur stature et leurs formes extérieures, aux habitans des îles des Amis, qu'à ceux des îles des Navigateurs, dont ils sont à-peu-près à égale distance. Après avoir expliqué ainsi les motifs de mon opinion, il m'en coûte peu de me ranger, dans toutes les occasions, à celle du Capitaine Cook, qui avoit fait de si longs séjours dans les différentes îles de la mer du Sud.

1787. Décembre.

Toutes nos relations avec les habitans de Tongataboo se réduisirent à une simple visite, et l'on en fait rarement de si éloignées; nous ne reçumes d'eux que les mêmes rafraîchissemens qu'on offre, à la campagne, en collation, à des voisins: mais M. Dagelet eut l'occasion de vérifier la marche de nos horloges. Le grand nombre d'observations faites

1787. Décembre. à Tongataboo par le capitaine Cook, ne lui laissoit aucun doute sur l'exactitude de la hauteur de ce lieu, dont celle que nous prîmes différoit moins de sept minutes. On peut conclure de cette conformité de nos déterminations, qu'en supposant que nous n'eussions eu aucune connoissance des navigations du capitaine Cook, l'archipel des Navigateurs et le groupe des îles Vavao n'auroient pas moins eu sur nos cartes, à cinq ou six minutes près, les mêmes positions géographiques.

1788. Janvier. Le premier janvier, à l'entrée de la nuit, ayant perdu tout espoir d'obtenir, en louvoyant ainsi au large, assez de vivres pour compenser au moins notre consommation, je pris le parti d'arriver à l'ouest-sud-ouest, et de courir sur Botany-Bay, en prenant une route qui n'eût encore été suivie par aucun navigateur. Il n'entroit point dans mon plan de reconnoître l'île Plistard, découverte par Tasman, et dont le capitaine Cook avoit déterminé la position : mais les vents, ayant passé du nord à l'ouest-sud-ouest, me forcèrent de prendre la bordée du sud ; et le 2 au matin, j'apperçus cette île, dont la plus grande largeur est d'un quart de lieue : elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres sur la côte du nord-est, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

Île *Plistard.*

Nous restames pendant trois jours à la vue de ce rocher. Le soleil que nous avions au zénith, entretenoit ces calmes, plus ennuyeux

cent fois pour les marins que les vents contraires. Nous remarquames en général que les vents alizés étoient bien peu fixes dans ces parages : la température étoit aussi beaucoup changée, et le thermomètre avoit baissé de 6 degrés, soit parce que nous avions dépassé le soleil, ou, ce qui est plus vraisemblable, parce que ces fortes brises de l'est, et un ciel blanchâtre, arrêtoient son influence; car il n'étoit qu'à quatre degrés de notre zénith, et ses rayons avoient bien peu d'obliquité. Le 13, nous eumes connoissance de l'île Norfolk, et des deux îlots qui sont à sa pointe méridionale : la mer étoit si grosse, et depuis si long-temps, que j'eus peu d'espoir de rencontrer un abri sur la côte du nord-est, quoique les vents fussent, dans ce moment, au sud; cependant, en approchant, je trouvai une mer plus tranquille, et je me décidai à laisser tomber l'ancre à un mille de terre, par vingt-quatre brasses, fond de sable dur, mêlé de très-peu de corail. Je n'avois d'autre objet que d'envoyer reconnoître le sol et les productions de cette île par nos naturalistes et nos botanistes, qui, depuis notre départ du Kamtschatka, avoient eu bien peu d'occasions d'ajouter de nouvelles observations à leurs journaux. Nous voyions cependant la mer briser avec fureur autour de l'île; mais je me flattois que nos canots trouveroient quelque abri derrière de grosses roches qui bordoient la côte. Cependant, comme nous avions appris, à nos dépens,

1788. Janvier.

Monillage à l'île *Norfolk*.

1783. Janvier. qu'il ne faut jamais s'écarter des règles de la prudence, je chargeai M. de Clonard, capitaine de vaisseau, le second officier de l'expédition, du commandement de quatre petits canots envoyés par les deux frégates, et je lui enjoignis de ne pas risquer le débarquement, sous quelque prétexte que ce pût être, si nos biscayennes couroient le moindre risque d'être chavirées par la lame. Son exactitude et sa prudence ne me laissoient aucune crainte ; et cet officier, que je destinois à prendre le commandement de l'Astrolabe, dès que nous arriverions à Botany-Bay, méritoit mon entière confiance. Nos frégates étoient mouillées par le travers de deux pointes situées sur l'extrémité nord du côté du nord-est de l'île, vis-à-vis de l'endroit où nous supposions que le capitaine Cook avoit débarqué ; nos canots firent route vers cette espèce d'enfoncement ; mais ils y trouvèrent une lame qui déferloit sur de grosses roches, avec une fureur qui en rendoit l'approche impossible. Ils côtoyèrent le rivage à une demi-portée de fusil, en remontant vers le sud-est, et firent ainsi une demi-lieue, sans trouver un seul point où il fût possible de débarquer. Ils voyoient l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avoit coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chûte, avoit laissé, en beaucoup d'endroits, une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur le côté de l'île. Quand le débarquement eût été possible, on

1788. Janvier.

n'auroit pu pénétrer dans l'intérieur qu'en remontant, pendant quinze ou vingt toises, le cours très-rapide de quelques torrens qui avoient formé des ravines. Au-delà de ces barrières naturelles, l'île étoit couverte de pins, et tapissée de la plus belle verdure; nous y aurions vraisemblablement rencontré quelques plantes potagères, et cet espoir augmentoit encore notre désir de visiter une terre où le capitaine Cook avoit débarqué avec la plus grande facilité : il est vrai qu'il s'étoit trouvé dans ces parages par un beau temps soutenu depuis plusieurs jours, tandis que nous avions constamment navigué dans des mers si grosses, que depuis huit jours nos sabords et nos fenêtres n'avoient pas été ouverts. Je suivis du bord, avec ma lunette, le mouvement des canots; et voyant qu'à l'entrée de la nuit ils n'avoient pas trouvé de lieu commode pour débarquer, je fis le signal de ralliement, et bientôt après je donnai l'ordre d'appareiller : j'aurois peut-être perdu beaucoup de temps à attendre un instant plus favorable, et la reconnoissance de cette île ne valoit pas ce sacrifice. Comme je me disposois à mettre à la voile, un signal de l'Astrolabe, qui m'apprenoit que le feu étoit à son bord, me jeta dans les plus vives inquiétudes. J'expédiai sur-le-champ un canot pour voler à son secours : mais il étoit à peine à moitié chemin, qu'un second signal me marqua que le feu étoit éteint; et bientôt après, M. de Monti me dit de son bord, avec

1788. Janvier.

le porte-voix, qu'une caisse d'acide, ou d'autres liqueurs chymiques, appartenant au père Receveur, et placée sous le gaillard, avoit pris feu d'elle-même, et répandu une fumée si épaisse sous les ponts, qu'il avoit été très-difficile de découvrir le foyer de l'incendie : on étoit parvenu à jeter cette caisse dans la mer, et l'accident n'avoit pas eu d'autres suites. Il est vraisemblable que quelque flacon d'acide s'étant cassé dans l'intérieur de la caisse, avoit occasionné cet incendie, qui s'étoit communiqué aux flacons d'esprit-de-vin cassés ou mal bouchés. Je m'applaudis d'avoir ordonné, dès le commencement de la campagne, qu'une pareille caisse, appartenant à M. l'abbé Mongès, fût placée en plein air sur le gaillard d'avant de ma frégate, où le feu n'étoit point à craindre.

L'île Norfolk, quoique très-escarpée, n'est guère élevée de plus de soixante dix ou quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer ; les pins dont elle est remplie sont vraisemblablement de la même espèce que ceux de la nouvelle Calédonie, ou de la nouvelle Zélande. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux palmistes ; et le désir de nous en procurer n'étoit pas un des moindres motifs de l'envie que nous avions eue d'y relâcher : il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très-petits, car nous n'apperçumes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée, elle est couverte d'oiseaux de mer,

et particulièrement de paille-en-queue, qui ont tous leur longue plume rouge ; on y voyoit aussi beaucoup de fous et de goélettes, mais pas une frégate. Un banc de sable, sur lequel il y a vingt à trente brasses d'eau, s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île, et peut-être même tout autour ; mais nous ne sondames pas dans l'ouest. Pendant que nous étions au mouillage, nous primes sur le banc quelques poissons rouges, et l'espèce qu'on nomme *capitaine* à l'île de France, ou *sarde*, et qui nous procurèrent un excellent repas. A huit heures du soir, nous étions sous voile : je fis route à l'ouest-nord-ouest, et je laissai arriver successivement jusqu'au sud-ouest quart d'ouest, faisant petites voiles, et sondant sans cesse sur ce banc, où il étoit possible qu'il se rencontrât quelque haut fond ; mais le sol en étoit, au contraire, extrêmement uni, et l'eau augmenta pied à pied, à mesure que nous nous éloignames de l'île : à onze heures du soir, une ligne de soixante brasses ne rapporta plus de fond ; nous étions alors dans l'ouest-nord-ouest à dix milles de la pointe la plus septentrionale de l'île Norfolk. Les vents s'étoient fixés à l'est-sud-est, par grains un peu brumeux ; mais le temps étoit très-clair dans les intervalles des grains. Au jour, je forçai de voiles vers Botany-Bay, qui n'étoit plus éloignée de nous que de trois cents lieues. Le 14 au soir, après le coucher du soleil, je fis signal

1788. Janvier.

1788. Janvier. de mettre en panne, et de sonder, en filant deux cents brasses de ligne : le plateau de l'île Norfolk m'avoit fait croire que le fond pouvoit se continuer jusqu'à la nouvelle Hollande ; mais cette conjecture étoit fausse, et nous continuames notre route avec une erreur de moins dans l'esprit, car je tenois beaucoup à cette opinion. Les vents de l'est-sud-est au nord-est furent fixes, jusqu'à vue de la nouvelle Hollande ; nous faisions beaucoup de chemin le jour, et très-peu la nuit, parce que nous n'avions été précédés par aucun navigateur dans la route que nous parcourions.

Soupçons de terre. Le 17, par 31^{d} 28^{m} de latitude sud, et 159^{d} 15^{m} de longitude orientale, nous fumes environnés d'une innombrable quantité de goélettes, qui nous faisoient soupçonner que nous passions auprès de quelque île ou rocher ; et il y eut plusieurs paris pour la découverte d'une nouvelle terre avant notre arrivée à Botany-Bay, dont nous n'étions cependant qu'à cent quatre-vingts lieues : ces oiseaux nous suivirent jusqu'à quatre-vingts lieues de la nouvelle Hollande, et il est assez vraisemblable que nous avions laissé derrière nous quelque îlot ou rocher, qui sert d'asyle à ces sortes d'oiseaux, car ils sont beaucoup moins nombreux auprès d'une terre habitée. Depuis l'île de Norfolk jusqu'à la vue de Botany-Bay, nous sondames tous les soirs, en filant deux cents brasses, et nous ne commençames à trouver fond qu'à

huit lieues de la côte, par quatre-vingts-dix brasses. Nous en eumes connoissance le 23 janvier ; elle étoit peu élevée, et il n'est guère possible de l'appercevoir de plus de douze lieues. Les vents devinrent alors très-variables, et nous éprouvames, comme le capitaine Cook, des courans qui nous portèrent, chaque jour, quinze minutes au sud de notre estime ; en sorte que nous passames la journée du 24 à louvoyer à la vue de Botany-Bay, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui nous restoit à une lieue au nord : les vents souffloient avec force de cette partie, et nos bâtimens étoient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courans. Mais nous eumes, ce même jour, un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille : ce fut celui d'une flotte angloise, mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et les pavillons.

1788. Janvier. Botany-Bay

La Pérouse y rencontre une flotte angloise.

Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage : mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnoître la terre, et nous n'atteignimes le mouillage que le 26, à neuf heures du matin ; je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentois dans la passe, un lieutenant et un

Il y jette l'ancre.

1788. Janvier.

midshipman anglois furent envoyés à mon bord par le capitaine Hunter, commandant la frégate angloise le Sirius ; ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendroient de lui, ajoutant néanmoins qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettroient de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles ; de sorte que leurs offres de service se réduisoient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remercîmens au capitaine Hunter, qui étoit déjà à pic, et avoit ses huniers hissés ; je lui fis dire que mes besoins se bornoient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savois que des bâtimens destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvoient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte angloise étoit commandée par le commodore Philipp, qui, la veille, avoit appareillé de Botany-Bay, sur la corvette le Spey, avec quatre vaisseaux de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglois paroissoit mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philipp, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet : mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne fût très-près de Botany-Bay, car plusieurs canots et cha-

loupes étoient à la voile pour s'y rendre ; et il falloit que le trajet fût bien court, pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtimens. Bientôt les matelots du canot anglois, moins discrets que leur officier, apprirent aux nôtres qu'ils n'alloient qu'au port Jackson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philipp avoit reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçoit de dix milles vers le sud-ouest ; les bâtimens pouvoient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eumes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglois, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras.

1788. Janvier.

Fin du journal.

Ici se termine le journal de la Pérouse. Les derniers monumens qui nous attestent l'existence de cet illustre infortuné, sont quelques lettres écrites par lui de Botany-Bay, et apportées en Europe, ainsi que son journal depuis le Kamtschatka, par un bâtiment de la flotte angloise. Il fixe, dans une lettre à M. de Fleurieu du 7 février, son départ au 15 mars : voici l'extrait d'une autre du même jour, au ministre de la marine, où il trace sa route projetée jusqu'à l'île de France :

Indices sur le sort ultérieur de la Pérouse.

Botany-Bay, 7 février 1788.

..... Je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions, relativement à la partie méridionale de la nouvelle Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la côte du sud de la terre des Arsacides de Surville, et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cherchant à connoître si cette dernière fait partie de la nouvelle Guinée ou si elle en est séparée. Je passerai, à la fin de juillet 1788, entre la nouvelle Guinée et la nouvelle Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existe un. Je visiterai, pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, le golfe de la Carpentarie, et toute la côte occidentale de la nouvelle Hollande jusqu'à la terre de Diemen ; mais de manière cependant, qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver, au commencement de décembre 1788, à l'île de France.

Dans une autre il annonce le projet de quitter l'île de France le 25 décembre 1788 : « Je dirigerai, dit-il, ma route vers le cap » de la Circoncision, d'où je me rendrai en » France, sans relâcher, ou après avoir » relâché au cap de Bonne-Espérance, sui- » vant les circonstances ; et j'espère arriver » à Brest en juin 1789, quarante-six ou qua- » rante-sept mois après mon départ de ce » port ».

Les deux frégates devant être arrivées à l'île de France à la fin de 1788, comme cette année entière et la suivante se passèrent, sans qu'il en parvînt aucune nouvelle, l'inquiétude commença à devenir générale sur leur compte : l'état de crise où se trouvoit alors la France, cependant, ne permettoit

guère qu'on s'en occupât efficacement. Les premières réclamations à cet égard furent faites par les membres de la *Société d'histoire naturelle*, à la barre de l'Assemblée constituante, le 22 janvier 1791.

« Depuis deux ans, disoient-ils, la France attend inutilement le retour de M. de la Pérouse ; et ceux qui s'intéressent à sa personne et à ses découvertes, n'ont aucune connoissance de son sort. Hélas ! celui qu'ils soupçonnent est peut-être encore plus affreux que celui qu'il éprouve, et peut-être n'a-t-il échappé à la mort que pour être livré aux tourmens continuels d'un espoir toujours renaissant et toujours trompé ; peut-être a-t-il échoué sur quelqu'une des îles de la mer du Sud, d'où il tend les bras vers sa patrie, et attend vainement un libérateur.....

« Ce n'est pas pour des objets frivoles, pour son avantage particulier, que M. de la Pérouse a bravé des périls de tous les genres ; la nation généreuse qui devoit recueillir le fruit de ses travaux, lui doit aussi son intérêt et ses secours.

« Déjà nous avons appris la perte de plusieurs de ses compagnons, engloutis dans les ondes ou massacrés par les sauvages : soutenez l'espérance qui nous reste de recueillir ceux de nos frères qui ont échappé à la fureur des flots ou à la rage des cannibales ; qu'ils reviennent sur nos bords, dussent-ils mourir de joie en embrassant cette terre libre..... »

La demande de la société d'histoire naturelle, accueillie avec le plus vif intérêt, fut suivie de près par la loi qui ordonna l'armement de deux frégates pour aller à la recherche de la Pérouse.

Les motifs d'après lesquels le décret fut rendu, les termes mêmes du rapport, font connoître l'intérêt tendre et touchant qu'inspiroient nos navigateurs, et l'empressement avec lequel, désirant les retrouver, on saisissoit une simple lueur d'espérance, sans songer aux grands sacrifices que leur recherche exigeoit :

« Depuis long-temps nos vœux appellent M. de la Pérouse, et les compagnons de son glorieux, trop vraisemblablement aussi de son infortuné voyage.

« La société des naturalistes de cette capitale est venue déchirer le voile que vous n'osiez soulever ; le deuil qu'elle a annoncé est devenu universel ; et vous avez paru accueillir avec transport l'idée qu'elle est venue vous offrir d'envoyer des bâtimens à la recherche de M. de la Pérouse. Vous avez ordonné à vos comités de marine, d'agriculture et de commerce, de vous présenter leurs vues sur un objet si intéressant : le sentiment qui a semblé vous déterminer, a aussi dicté leur avis.

« Il nous reste à peine la consolation d'en douter ; M. de la Pérouse a essuyé un grand malheur.

« Nous ne pouvons raisonnablement es-

pérer que ses vaisseaux sillonnent en ce moment la surface des mers : ou ce navigateur et ses compagnons ne sont plus ; ou bien, jetés sur quelque plage affreuse, perdus dans l'immensité des mers innaviguées, et confinés aux extrémités du monde, ils luttent peut-être contre le climat, contre les animaux, les hommes, la nature, et appellent à leur secours la patrie, qui ne peut que deviner leur malheur. Peut-être ont-ils échoué sur quelque côte inconnue, sur quelque rocher aride : là, s'ils ont pu trouver un peuple hospitalier, ils respirent, et vous implorent cependant ; ou s'ils n'ont rencontré qu'une solitude, peut-être des fruits sauvages, des coquillages entretiennent leur existence : fixés sur le rivage, leur vue s'égare au loin sur les mers, pour y découvrir la voile heureuse qui pourroit les rendre à la France, à leurs parens, à leurs amis.

« Réduits à embrasser une idée qui n'est peut-être qu'une consolante erreur, vous êtes portés sans doute comme nous à préférer cette conjecture à l'idée désespérante de leur perte : c'est celle qu'est venue vous présenter la société des naturalistes de Paris ; c'est celle que déjà M. de la Borde avoit offerte à tous les cœurs sensibles, dans un mémoire lu à l'académie des sciences.

« Mais si cette idée vous touche, si elle vous frappe, vous ne pouvez plus dès-lors vous livrer à d'impuissans regrets : l'humanité le veut ; il faut voler au secours de nos

frères. Hélas ! où les chercher ? qui interroger sur leur sort ? Peut-on explorer toutes les côtes sur une mer en quelque sorte inconnue ? peut-on toucher à toutes les îles de ces archipels immenses qui offrent tant de dangers aux navigateurs ? peut-on visiter tous les golfes, pénétrer dans toutes les baies ? ne peut-on pas même, en atterrissant à l'île qui les recéleroit, aborder dans un point, et les laisser dans un autre ?

« Sans doute les difficultés sont grandes, le succès est plus qu'inespéré ; mais le motif de l'entreprise est puissant. Il est possible que nos frères malheureux nous tendent les bras, il n'est pas impossible que nous les rendions à leur patrie ; et dès lors il ne nous est plus permis de nous refuser à la tentative d'une recherche qui ne peut que nous honorer. Nous devons cet intérêt à des hommes qui se sont dévoués ; nous le devons aux sciences, qui attendent le fruit de leurs recherches : et ce qui doit augmenter cet intérêt, c'est que M. de la Pérouse n'étoit pas de ces aventuriers qui provoquent de grandes entreprises, soit pour se faire par elles un nom fameux, soit pour les faire servir à leur fortune ; il n'avoit pas même ambitionné de commander l'expédition qui lui fut confiée ; il eût voulu pouvoir s'y refuser ; et lorsqu'il en accepta le commandement, ses amis savent qu'il ne fit que se résigner.....

« Heureusement nous savons la route qu'il faut suivre dans une aussi douloureuse re-

cherche ; heureusement nous pouvons remettre à ceux qui seront chargés de cette touchante mission, le fil conducteur du périlleux labyrinthe qu'ils auront à parcourir.

A peine les navires envoyés à la recherche de la Pérouse furent-ils partis, que le bruit se répandit qu'un capitaine hollandois passant devant les îles de l'Amirauté, à l'ouest de la nouvelle Irlande, avoit apperçu une pirogue montée par des naturels qui lui avoient paru revêtus d'uniformes de la marine françoise.

Le général d'Entrecasteaux, qui commandoit la nouvelle expédition, ayant relâché au cap de Bonne-Espérance, eut connoissance de ce rapport : malgré son peu d'authenticité et de vraisemblance, il n'hésita pas un seul instant ; il changea son projet de route pour voler au lieu indiqué. Son empressement n'ayant eu aucun succès, il recommença sa recherche dans l'ordre prescrit par ses instructions, et il l'acheva sans pouvoir obtenir le moindre renseignement ni acquérir la moindre probabilité sur le sort de notre infortuné navigateur.

On a diversement raisonné en France sur la cause de sa perte : les uns, ignorant la route qui lui restoit à parcourir depuis Botany-Bay, et qui est tracée dans sa dernière lettre, ont avancé que ses vaisseaux avoient été pris dans les glaces, et que la Pérouse et tous ses compagnons avoient péri de la mort la plus horrible ; d'autres ont assuré que

devant arriver à l'île de France vers la fin de 1788, il avoit été victime du violent ouragan qui devint si funeste à la frégate la Vénus, dont on n'a plus entendu parler, et qui avoit démâté de tous ses mâts la frégate la Résolution.

Quoiqn'on ne puisse combattre l'assertion de ces derniers, on ne doit pas non plus l'admettre sans preuve. Si elle n'est point la vraie, la Pérouse a dû probablement périr, par un mauvais temps, sur les nombreux ressifs dont les archipels qu'il avoit encore à explorer, doivent être et ont en effet été reconnus parsemés, par le général d'Entrecasteaux. La manière dont les deux frégates ont toujours navigué à la portée de la voix, aura rendu commun à toutes deux le même écueil : elles auront éprouvé le malheur dont elles avoient été si près le 6 novembre 1786, et auront été englouties sans pouvoir aborder à aucune terre.

Le seul espoir qui pût rester seroit qu'elles eussent fait naufrage sur les côtes de quelque île inhabitée ; dans ce cas, peut-être existe-t-il encore quelques individus des deux équipages sur une des innombrables îles de ces archipels. Éloignés de la route parcourue, ils auroient échappé aux recherches, et ne pourroient revoir leur patrie que par l'effet du hasard qui y conduiroit un bâtiment, toute ressource leur étant probablement enlevée pour en construire un.

On ne peut néanmoins se refuser d'obser-

ver que les sauvages font les trajets les plus longs dans de simples pirogues ; et on peut juger, à l'inspection de la carte, que si les naufragés avoient abordé soit dans une île déserte, soit parmi des sauvages qui les eussent épargnés, ils auroient pu, depuis neuf ans, parvenir de proche en proche dans un lieu d'où ils auroient donné de leurs nouvelles ; car il est probable qu'ils auroient tout tenté pour sortir de cet état d'anxiété et d'isolement pire que la mort. Si l'espérance qui nous reste n'est donc pas nulle, elle est du moins bien foible.

Un navigateur a déclaré avoir des indices du naufrage de la Pérouse : on va juger de la confiance qu'ils méritent ; par sa déposition, que je citerai littéralement, sans me permettre d'autre observation que de comparer l'auteur avec lui-même, et de rapprocher son dire de la relation de Bougainville.

Extrait des minutes de la justice de paix de la ville et commune de Morlaix.

« George Bowen, capitaine du vaisseau l'Albemarle, venant de Bombay à Londres, et conduit à Morlaix, interrogé s'il avoit eu connoissance de la Pérouse, parti de France pour le tour du monde, a répondu qu'en décembre 1791 il a lui-même apperçu, dans son retour du port de Jakson à Bombay, sur la côte de la nouvelle Géorgie, dans la mer orientale, les débris du vaisseau de M. de la

Pérouse, flottant sur l'eau *, et qu'il estime être provenus de bâtiment de construction françoise ; qu'il n'a pas été à terre, mais que les naturels du pays sont venus à son bord ; qu'il n'a pu comprendre leur langage, mais que par leurs signes il avoit compris qu'un bâtiment avoit abordé sur ces parages ; que ces naturels connoissoient l'usage de plusieurs ouvrages en fer, dont ils étoient curieux ; et que lui interrogé avoit échangé plusieurs ferrailleries avec ces Indiens, contre des verroteries et des arcs : quant au caractère de ces Indiens, qu'ils lui avoient paru pacifiques **, et plus instruits que les habitans de Taïti, puisqu'ils avoient une connoissance parfaite des ouvrages en fer ; que leurs pirogues étoient supérieurement travaillées ; que lorsque les naturels du pays étoient à son bord, il n'avoit encore eu aucune connoissance de ces débris ; et qu'en longeant la côte, il les apperçut, à l'aide d'un grand feu allumé à terre, vers minuit *** du 30 décembre 1791 ; que, sans ce

* La Pérouse n'a pu périr qu'en 1788. Je laisse à ceux qui connoissent les effets des vagues de la mer sur un bâtiment naufragé, à juger si ces débris pouvoient encore exister flottant sur l'eau à la fin de décembre 1791. (N. D. R.)

** Ces Indiens caractérisés comme pacifiques attaquèrent les chaloupes que Bougainville avoit envoyées à terre pour faire de l'eau, dès qu'elles furent entrées dans la baie de Choiseul. (N. D. R.)

*** Il est sans doute surprenant que les débris vus par George Bowen, et assurés être ceux du vaisseau de

feu, il eût vraisemblablement fait côte sur les roches du cap Déception. Déclare l'interrogé que, dans toute cette partie de la côte de la nouvelle Géorgie, il a reconnu un grand nombre de cabanes ou cases; que ces Indiens étoient d'une stature robuste et d'un caractère doux, d'où il présume que si M. de la Pérouse ou quelques-uns de son équipage sont à terre, ils existent encore *; et qu'il sait que de tous les bâtimens qui ont navigué dans ces parages, il n'y a eu que M. de Bougainville, l'Alexandre, Friendship de Londres, M. de la Pérouse et l'interrogé qui y aient été; qu'en conséquence il présume que ce sont les débris du bâtiment de M. de la Pérouse **, puisque l'Alexandre a été coulé bas dans le détroit de Macassa, et que Friendship est arrivé à port en Angleterre. Interrogé s'il avoit vu sur les naturels du pays quelques hardes qui dénotassent qu'ils eussent communiqué avec des Européens, a répondu que ces Indiens étoient

---

la Pérouse, et de construction françoise, ce qui les suppose considérables et examinés de près et avec attention, ne se trouvent ici qu'apperçus, à minuit, à la clarté d'un feu allumé à terre. (N. D. R.)

* Bougainville, obligé de repousser par la force l'attaque de ces Indiens, s'empara de deux de leurs pirogues, dans lesquelles il trouva, entre autres choses, *une mâchoire d'homme à demi grillée*, preuve évidente d'anthropophagie. (N. D R.)

** Le capitaine anglois ne donne plus comme une certitude que les débris apperçus soient ceux du vaisseau de la Pérouse; ce n'est plus qu'une simple présomption. (N. D. R.)

nus ; que le climat est très-chaud, et que, par leurs signes, il avoit reconnu qu'ils avoient antérieurement vu des vaisseaux ; qu'il a apperçu en la possession de ces Indiens des filets de pêche dont les fils étoient de lin, et dont la maille étoit de main-d'œuvre européenne * ; qu'il en a, par curiosité, pris un morceau, d'après lequel il seroit facile de juger que la matière et la main-d'œuvre proviennent d'Europe ».

Tels sont, jusqu'à présent, les seuls indices obtenus sur le sort de notre navigateur et de ses compagnons de gloire et d'infortune. Au moment où nous transcrivons ceci, onze années se sont écoulées depuis sa dernière lettre de Botany-Bay. D'après les combinaisons simples qu'elle offre aux géographes, il n'est plus possible de se livrer à aucun espoir sur son retour, à aucune probabilité sur son existence. Ainsi ont été cruellement trompés et l'espoir de la nation, et les vues bienfaisantes du gouvernement, clairement énoncées dans ces paroles de l'*Instruction* ou *Mémoire* du roi pour le voyage : » Sa majesté regarderoit » comme un des succès les plus heureux de » l'expédition, qu'elle pût être terminée sans » qu'il en eût coûté la vie à un seul homme ».

---

* Bougainville trouva dans les pirogues qui tombèrent en son pouvoir, *des filets à mailles très-fines, artistement tissus*. Il est probable que leur perfection a induit George Bowen en erreur. (N. D. R.)

TABLE.

PREMIÈRE ANNÉE DU VOYAGE.

page.

Motifs du voyage, 1
Savans et artistes qu'on y emploie, 4
Séjour à Brest, 8
Départ, et arrivée à Madère, 9
Séjour à Madère, 10
A Ténériffe, 11
Départ de Ténériffe, 14
Passage de la ligne, 15
Iles Martin-Vas, 16
La Trinité, 17
Vaine recherche de l'Ascençaon, 21
Orage et feu S. Elme, 22
Arrivée à Sainte-Catherine, ibid.
Description de cette île, 23
Réception que font les Portugais, 25
Bonté du pays et des habitans, 27
Départ de Sainte-Catherine, 30
Vaine Recherche de l'île Grande de la Roche, ibid.
Chasse en pleine mer, 32
Côte des Patagons, 33
Détroit de le Maire, ibid.
Cap Horn, 36
Non-existence de la terre de Drake, 37
Entrée dans la baie de la Conception, 40
Nouvelle ville de la Conception, 42
Fertilité du Chili, 44
Sa mauvaise administration, 45
Mœurs du pays, 47
Moines scandaleux, ibid.
Politesse des Espagnols, 48
Bal et costume des dames, 49

page.
Naturels du pays, 51
Éloge du gouverneur espagnol, 52
Fêtes réciproques, 53
Départ de la Conception, 55
Ile de Pâque, 57
Empressement des insulaires, 58
Descente dans l'île, 59
Sa description, 60
Vols faits par les insulaires, 63
Les femmes offrent leurs faveurs, ibid.
Monumens singuliers, 65
Population, ibid.
Mausolées, 67
Mœurs et habitations, 68
Productions de l'île, 70
Nouveaux vols, 71
Civilisation et arts des insulaires, 74
Intérieur de l'île, 78
Ancien cratère, 81
Culture, gouvernement, etc. dans l'île, 83
Départ de l'île de Pâque, 87
Doutes sur l'existence des îles los Majos, 89
Arrivée aux îles Sandwich, 93
Les insulaires viennent au-devant pour commercer, 94
Ce sont eux qui ont massacré le capitaine Cook, 100
Descente et réception, 102
Est-ce aux Européens que ces insulaires doivent la maladie vénérienne, 104
Pourquoi la Pérouse ne prend pas possession de l'île, 105
Ces insulaires ne sont plus anthropophages, 107
Sol, maisons, meubles, ibid.
Départ de Mowée, 109
Banc de poissons qui fait 1500 lieues à la suite des frégates, 113
Précautions pour la santé des équipages, dans des mers brumeuses, 114
Observations, 117
Rencontre de la côte N. O. d'Amérique, 119
Baie de Monti, 120

pag.
Baie et rivière de Behring, 121
Belle baie découverte, 123
Elle prend le nom de Port des François, 126
Les deux frégates y mouillent, 129
Commerce avec les naturels, ibid.
Leur penchant et leur adresse pour le vol, 134
Description du fond de la baie, 136
Les naturels du pays vendent une île aux Franç. 138
Évènement tragique, 140
Vingt-un individus périssent naufragés, 144
Leur épitaphe, 149
Pêche aux saumons, 152
Tombeaux des sauvages, 153
Inconvéniens et avantages du Port des François, 156
Climat, végétaux, 157
Poissons et coquillages, 158
Quadrupèdes et oiseaux, 160
Aspect et nature du sol, 161
Habitans, leur nourriture, leurs arts, etc. 162
Leur penchant à la rapine, leurs vices, 164
Villages, 166
Maisons, meubles, habits, etc. 167
Usages difformes des femmes, 170
Ne recherchent point l'obscurité, 171
Taille de ces peuples. Ils sont barbus, 172
Ne sont point Esquimaux, 173
Pêche, fabriques, armes, pirogues, etc. 174
Leur passion pour le jeu, 177
Leur chant et leur danse, ibid.
Dissertation sur leur langue, ibid.

SECONDE ANNÉE DU VOYAGE.

Départ du Port des François, 182
Pelleteries traitées au profit des matelots, ibid.
Entrée de Cross-sound, 183
Oiseaux de mer, 184
Reconnoissance de la côte N. O. de l'Amérique, 185
Arrivée à Monterey, 187
Chimère de l'amiral de Fuentes, 188

pag.
Baie de Monterey, 189
Gouvernement, 190
Indiens de Monterey, 191
Quelques-uns ont de la barbe, ibid.
Leur adresse à la chasse, 192
Présidio de Lorette, ibid.
Californie septentrionale, 194
Poissons et gibier, 195
Végétaux, 196
Sage conduite des missionnaires, 197
Séjour à Monterey, 199
Bon accueil fait aux François par les Espagnols, 201
Voyage et réception à la mission Saint-Charles, ibid.
Cabanes des Indiens, 204
Châtimens, régime de la mission, 205
Nourriture et mœurs des Indiens, 208
Leurs vêtemens, 213
Sauvages indépendans, 215
Jeux des uns et des autres, 216
Gouvernement des missionnaires, 217
Commerce de peaux de loutre, 219
Population de la nouvelle Californie, 221
Autorité qu'y exerce le vice-roi du Mexique, 222
Appointemens, 223
Présens faits aux soldats et aux Indiens, 224
Observations des botanistes, etc. 225
Observations sur le langage des Indiens, 226
Départ de Monterey, 230
Projet de route, 236
Vaine recherche de l'île de Nostra Senora de la Gorta, 237
Découverte de l'île Necker, 239
Grand danger. Basse des frégates françoises, 241
Vaine recherche des îles de la Mira, *etc.* 243
Ile de l'Assomption, une des Mariannes, ibid.
Arrivée à Macao, 250
Bon accueil des Portugais, 253
Européens vexés et humiliés à la Chine, 255
Les Portugais, sur-tout à Macao, 257
Description de cette ville, 258

pag.
Son gouvernement, 260
Séjour à Macao, 264
Ventes des pelleteries, 265
Friponneries, et départ, 266
Port de Marivelle, île de Luçon, 268
Attaques fréquentes des Mores, 269
Officiers du lieu, 271
Gazelles, oiseaux, ibid.
Trajet jusqu'à Cavite, 272
Bon accueil des Espagnols, 274
Description de Cavite, ibid.
Visite à Manille, 276
Détestable régime de cette colonie, 279
Mores ou Malais, corsaires, 286
Prévenances de M. Sebir, négociant françois, 287
Et de M. Gonsoles, intendant espagnol, 288
L'Astrolabe perd un officier, 289
Arrivée de deux bâtimens françois à Canton, 291
Beauté des environs de Manille, 294
Garnison et Milice, 295
Départ de Cavite, 297
Mauvaise navigation, ibid.
Banc de Formose, 298
Révolte à Formose, ibid.
Flotte chinoise, 300
Iles Pescadores, 301
Ile de Botol-Tabaco-xima, 303
Ile Kumi, 305
Iles de Likeu, 307
Ile Quelpaert, 310
Côte de Corée, 312
Phénomène, 314
Ile Dagelet, ibid.
Bâtimens japonois et chinois, 316
Fourches patibulaires dans une île du Japon, 319
Côte de Tartarie, ibid.
Singulière illusion, 321
Baie de Ternai, 322
Chasse et pêche, 326
Tombeau tartare, 328

pag.
Ce pays peu intéressant pour l'histoire naturelle, 330
Départ de la baie de Ternai, 331
Baie de Suffren, 332
Départ de cette baie, 333
La Pérouse reconnoît qu'il navigue dans un détroit, 334
Pic Lamanon, 335
Descente dans l'île Tschoka, *baie de* Langle, 336
Arrivée de sept insulaires, 337
Ils cachent leurs femmes, 339
Présens, et conversation avec les insulaires; 340
Ils donnent des détails géographiques, 341
Mœurs, etc. de ces insulaires, 345
Rencontre de deux Mantcheoux, 348
Cabanes des insulaires, leur puanteur, 349
Ils appellent un vaisseau chip, *etc.* 350
Départ; baie d'Estaing, 351
Rencontre de quelques femmes, 352
Départ de la baie d'Estaing, 354
Pêche extraordinaire de saumons, 356
Barre qui ferme le détroit aux vaisseaux; 359
Accidens à bord de la Boussole, 360
Arrivée à la baie de Castries, ibid.
Herbes qui la couvrent, 363
Extrême bonté des habitans, 364
Étrangers de la nation des Bitchys, ibid.
Villages, cabanes, etc. des Orotchys, 365
Tombeaux, 367
Mœurs, habillemens des Orotchys, 370
Leur répugnance à accepter des présens; 374
Les Bitchys fournissent des détails géographiques, 375
Minéraux, plantes, animaux de la baie de Castries, 378
Accident qui arrive au jardinier, 382

TROISIÈME ANNÉE DU VOYAGE.

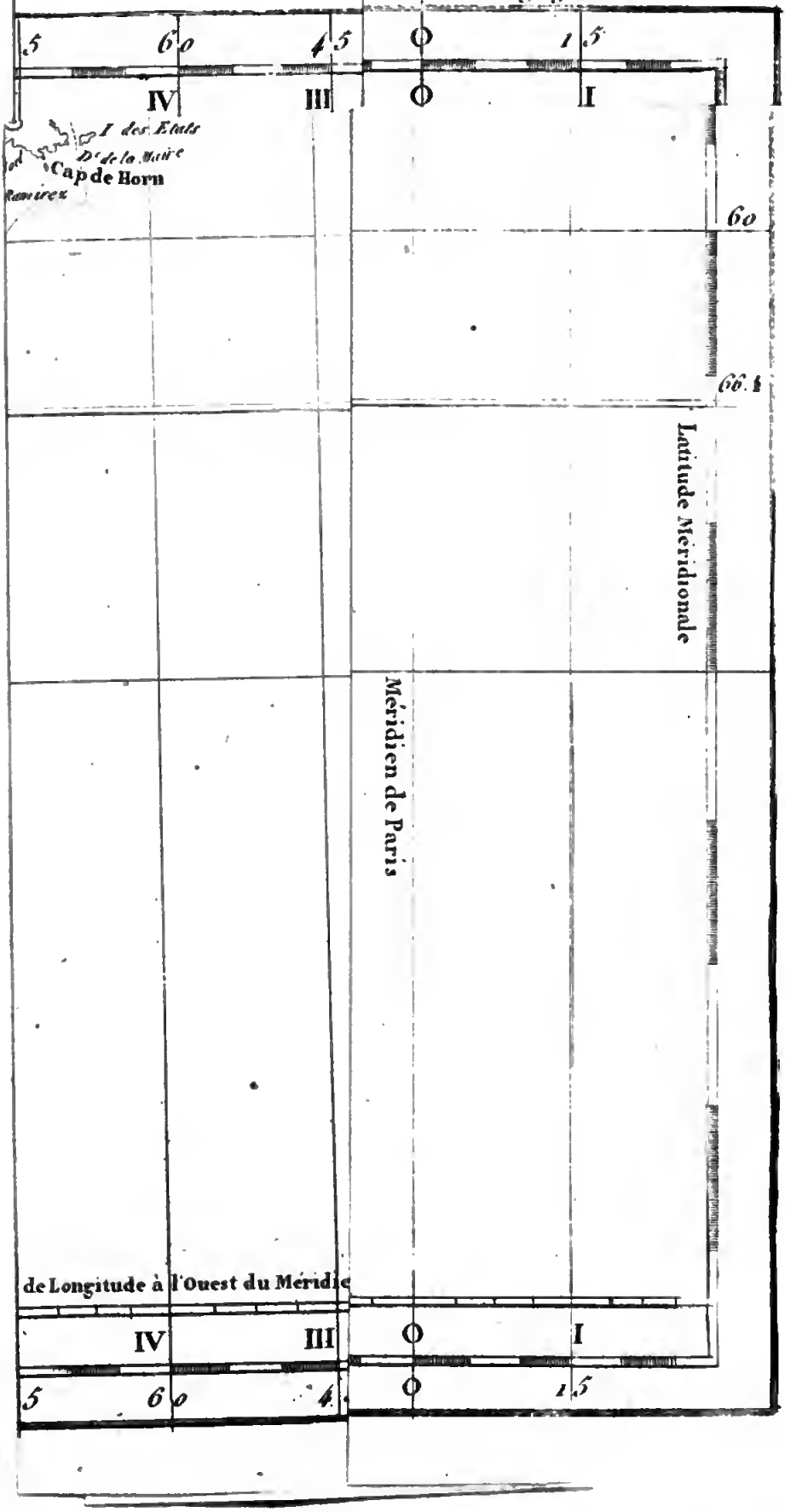
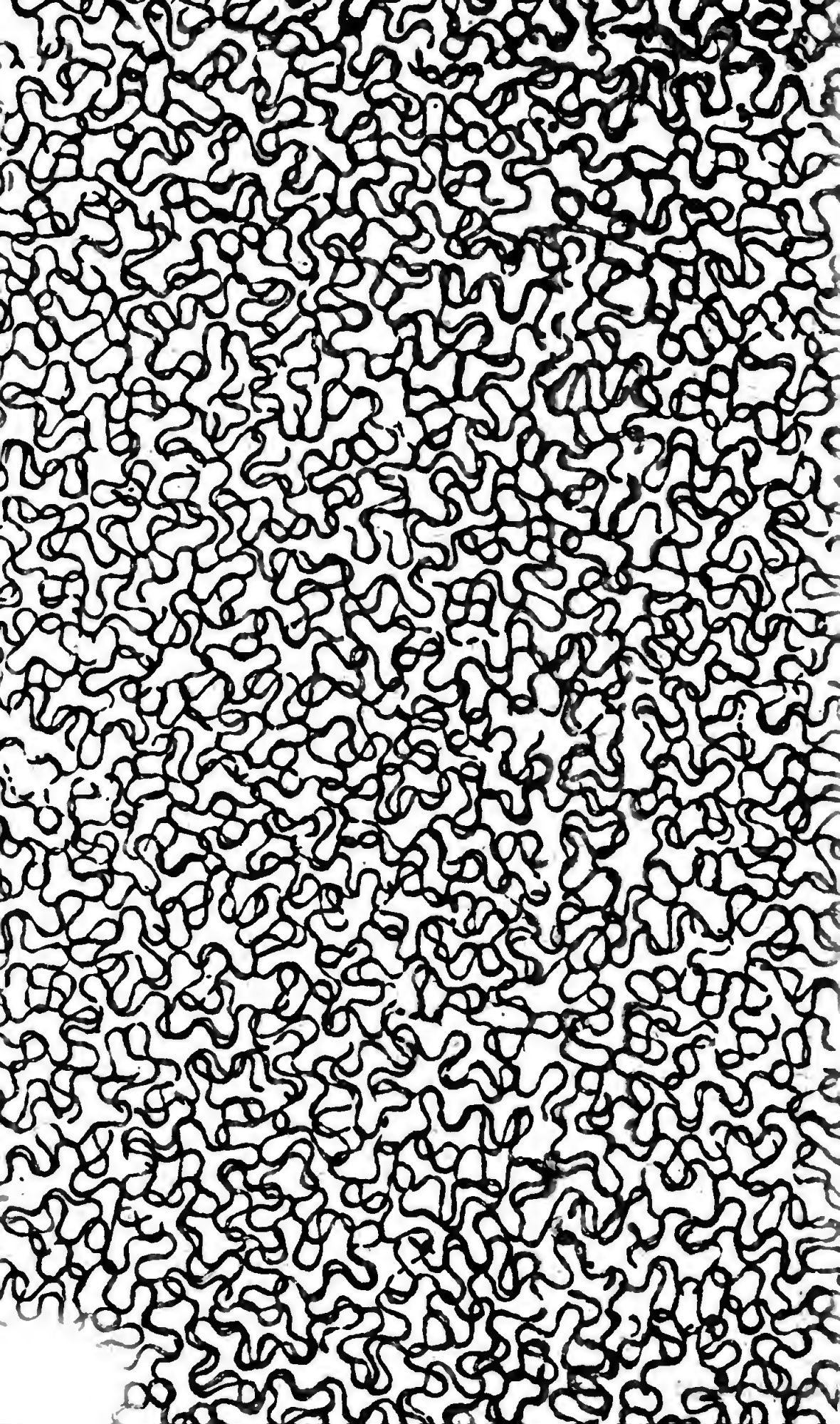
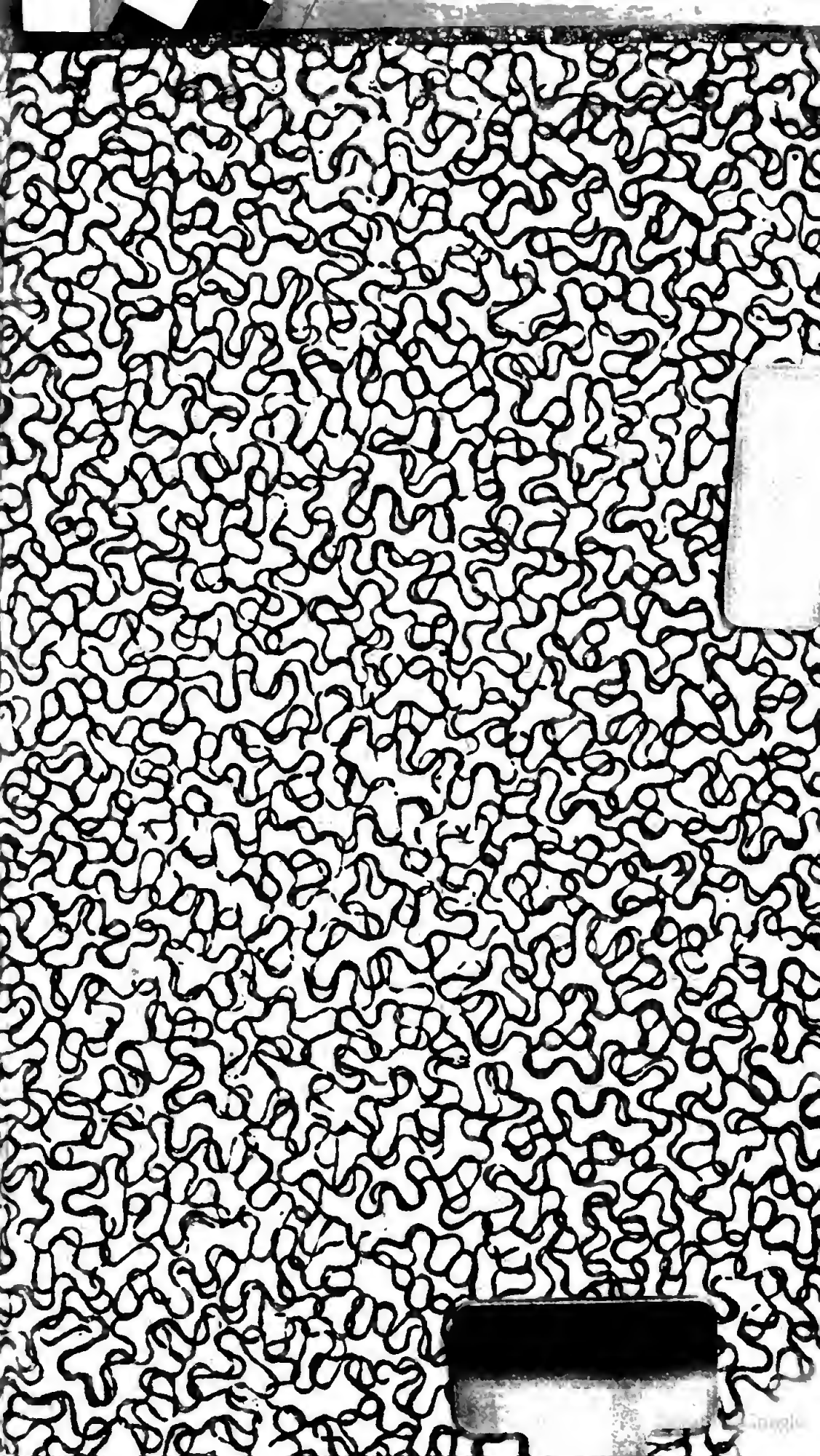
Départ de la baie de Castries, 383
Navigation dans le canal, ibid.
Relâche au cap Crillon, 384

pag.
Point important de géographie éclairci, ibid.
Insulaires viennent à bord, 387
Description de leur figure, leurs mœurs, etc. ibid.
Détails géographiques donnés par eux, 391
Leurs cabanes assez propres, 393
Nouveaux détails sur ces peuples, 394
Population, sol, commerce, etc. ibid.
Alimens, chasse, pêche, etc. 397
Sorte d'esclaves, 399
Trace d'un culte, 400
Ce pays peu important pour le commerce, ibid.
On n'en avoit que des connoissances incertaines, 401
Relations des jésuites, 403
Utilité de la présente relation, ibid.
Ces peuples sont de diverses origines, ibid.
Vrais noms rétablis, 405
Départ de la baie de Crillon, ibid.
Détroit de LA PÉROUSE, 406
Navigation vers les Kuriles, 407
Canal de la Boussole, 408
Arrivée au Kamtschatka, 410
Bon accueil des habitans et du lieutenant Kaborof, 412
Les naturalistes visitent un volcan, 416
Insouciance des Kamtschadales; chasse, pêche, etc. 422
Arrivée de M. Kasloff; politesses réciproques, 424
Bal, danses kamtschadales, 427
Nouvelles d'Europe; la Pérouse est fait chef d'escadre, 428
Ivaschkin, 430
Épitaphes de la Croyère *et de Clerke*, 432
Détails donnés par M. Kasloff, 434
Baie d'Avatscha, village de S. Pierre et S. Paul, 439
Curé de Paratounka; détails qu'il donne sur les Kuriles, 441
Lesseps envoyé en France, 444
Nouveaux détails, pelleteries, etc. 445
Bains de vapeur, 450
Départ d'Avatscha, 45

pag.
Route jusqu'aux îles des Navigateurs, 454
Arrivée à ces îles, 462
Commencement d'échange avec les insulaires, 463
Mouillage à l'île de Maouna, 469
Femmes qui causent du désordre, 472
Village et cabane extraordinaire, 474
Beauté du pays, et mœurs féroces des habitans, 475
Chaloupes envoyées pour faire de l'eau, 480
M. de Langle est assassiné, avec onze autres personnes, 485
Modération des François, 489
*Départ de l'*île du Massacre, 495
Ile et insulaires d'Oyolava, 496
Noms des dix îles des Navigateurs, 500
Taille extraordinaire des insulaires, 502
Leur costume et leurs mœurs, 503
Tableau singulier, 504
Arts de ces peuples, 505
Leur origine présumée, 506
Nouveaux détails, 509
Iles des Cocos *et* des Traîtres, 516
Ile de Vavao, 522
Journal de Maurelle, 523
Iles de Kao *et de* Toofoa, 527
Banc de ressifs, 528
Ile et insulaires de Tongataboo, 529
Ile Plistard, 534
Mouillage à l'île Norfolk, 535
Soupçons de terre, 540
Botany-Bay, 541
La Pérouse y rencontre une flotte angloise, ibid.
Il y jette l'ancre, ibid.
Fin du journal, 543
Indices sur le sort ultérieur de la Pérouse, ibid.

Fin de la Table.

Digitized by Google


5
60
45
0
15
IV
III
0
I
I des Etats
D'de la Maire
Cap de Horn
Ramirez
60
66.½
Latitude Méridionale
Méridien de Paris
de Longitude à l'Ouest du Méridien
IV
III
0
I
5
60
45
0
15